N° 723 39e Année Tome CCV 1er Août 1928

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... *4 fr.* | *Étranger*...... *4 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

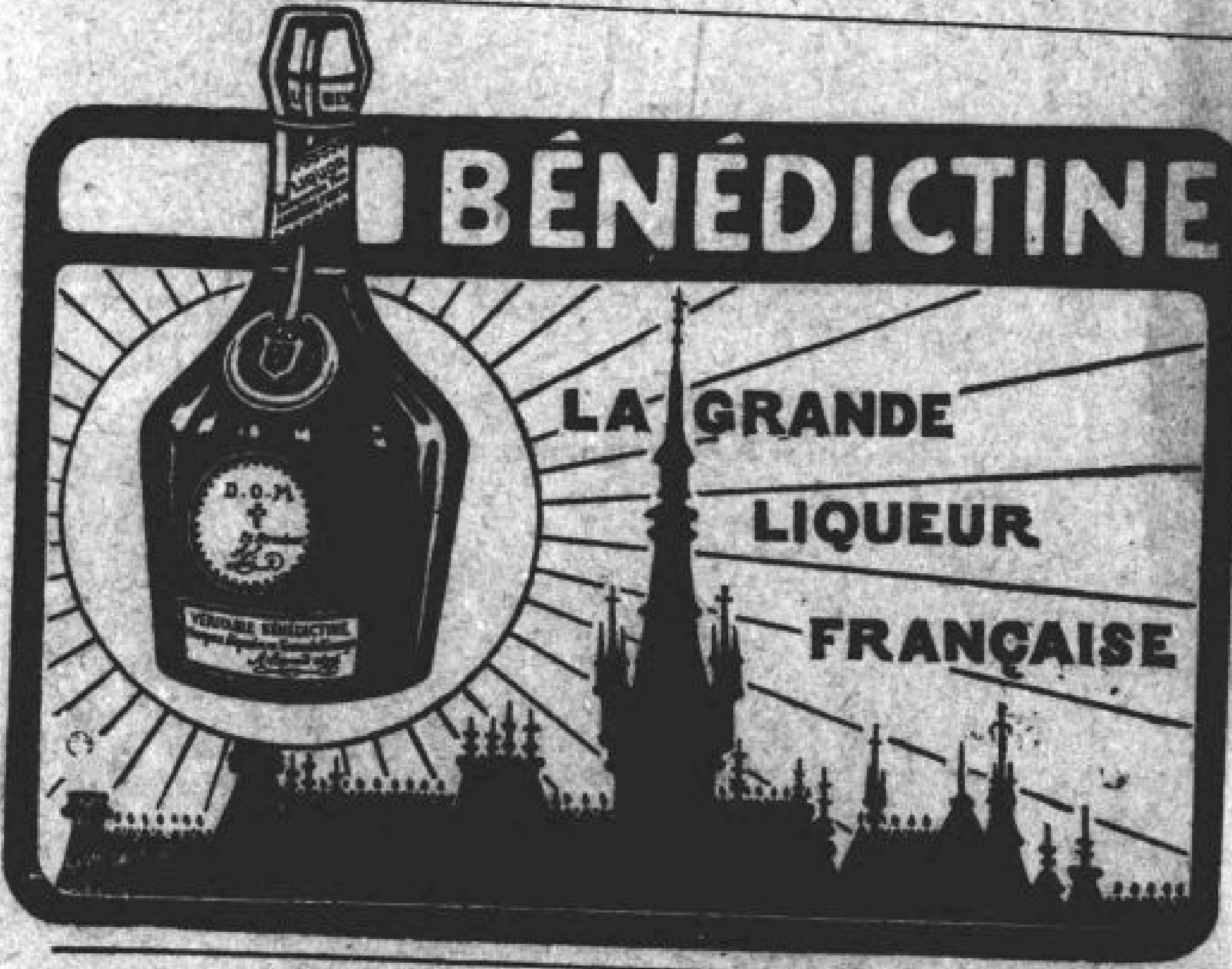
La nouvelle de la disparition dramatique de M. Loewenstein, tombant sur un mar-é sans grande vitalité, provoqua aussitôt des offres en abondance qui trouvèrent dif-ilement une contre-partie. De ce fait, l'ambiance générale fut des plus maussades, valeurs contrôlées par le financier belge payant, ce qui est naturel, le plus lourd but à la baisse. Par la suite, et le premier moment d'affolement passé, on songea 'une discrimination s'imposait, et l'on assista sur bien des valeurs françaises à un lressement inévitable qui effaça en grande partie ce que leur auraient fait perdre des gements irréfléchis. Nos rentes, nos principaux établissements de crédit, tels le nptoir d'Escompte et la Société Générale, en rappelèrent notamment des excès com-s; cependant, il faut bien l'avouer, nous venons de traverser des séances bien ternes, qui après tout n'a rien de très surprenant si l'on songe que nous voilà en pleine iode de vacances, et que depuis plusieurs mois l'effervescence était quotidienne.

'ien que l'on ne puisse parler d'esprit de panique, on doit pourtant reconnaître que portefeuille a une tendance à se débarrasser de ses valeurs de façon souvent enfan-, et qui n'est pas sans comparaison avec celle dont il pratiqua ses achats en tres temps.

Dans le compte rendu de la gérance du Comptoir de l'Industrie Linière, lu à son mblée générale, nous relevons le passage suivant au sujet des taxes et impôts qui pent les Sociétés : « ... Depuis juillet 1926, Industriels et Commerçants ont mé de confiance leur large part des sacrifices nécessaires au redressement natio-. Ces sacrifices ont été de deux sortes : les uns, volontaires, sous forme de réduc-s de profits ou même de pertes indispensables pour assurer la marche des Etablis-ents, ont permis d'éviter le chômage et son cortège de privations et de désordres ; utres, qu'il nous a fallu subir, ont été la conséquence d'une fiscalité écrasante. de tels sacrifices continuent longtemps encore, cela est inconciliable avec la saine rche d'une entreprise. Il n'est pas de société qui puisse indéfiniment travailler pair et supporter le poids sans cesse accru de contributions énormes et perçues de trop souvent tracassière ... »

Estimant que dès la rentrée des Chambres, la révision des impôts actuels s'imposera, conclurons en disant : Gardez vos bonnes valeurs françaises ; elles vous serviront ntageux dividendes lorsqu'elles seront allégées du fardeau qu'elles portent.

Le Masque d'Or.



Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.

L'ÉVOLUTION POÉTIQUE
DE M. HENRI DE RÉGNIER

—

Familier, dans sa jeunesse, des fameux mardis de la rue de Rome, et même ayant eu le privilège d'être l'hôte de Mallarmé à Valvins, certains jours de Pentecôte, M. Henri de Régnier nous a conté dans *Proses datées* les souvenirs de qualité rare qu'il garde de ces jours déjà lointains. En ces temps, dit-il, nous étions tous « mallarmistes ». Voilà donc le point de départ du poète : adepte du symbolisme et, dans cette église littéraire, de la chapelle la plus fermée, celle où le maître subtil officie dans la vapeur de sa cigarette éternelle.

Cependant, que l'on relise les vers réunis dans les deux recueils de M. Henri de Régnier qui ont pour titres *Premiers poèmes* et *Poèmes* (*1887-1892*), et l'on s'apercevra qu'ils rendent un son très particulier : poésie d'un disciple indépendant, qui interprète à sa manière la doctrine de l'école, ou qui, plutôt, dans l'application qu'il en fait, la colore instinctivemeet selon les nuances de son imagination personnelle. C'est ainsi que nous nous trouvons devoir à M. Henri de Régnier, aujourd'hui poète lumineux, des pièces de vers qui sont autant de ballets sur la frontière de l'incompréhensible. Mais ce sont des vers mallarméens que Mallarmé n'eût pas écrits. Telle, par exemple, cette poésie dans laquelle les images sont à ce point indéterminées qu'elles s'évanouissent aussitôt entrevues :

Par delà les fleuves taris
Fabuleusement anonymes
Gesticule aux jardins fleuris
Le jeu sans parole des mimes.

Voilà des fleuves qui existent à peine, puisqu'ils sont taris. Et non seulement ils n'ont pas d'eau, mais il sont encore sans nom. Et la scène qui se joue sur leurs bords est aussi vague qu'eux-mêmes. C'est un jeu muet :

Des éventails et des épées,
Des saluts et des préambules,
Et des lèvres de priapées
En des teints blancs de crépuscule ;

Le long des fleuves innomés,
Au jardin de désuétude
Où dans l'effeuillement des mais
Le thyrse de l'an se dénude,

L'aphone parade des mimes
Par groupes impairs évolue
En masques de fards anonymes
Un rite de fable perdue (1).

Il s'agit donc d'une pantomime, mais les acteurs, qui plus est, ou qui moins est, en sont masqués ; et le sujet de cette parade est inexistant, absent, puisque l'affabulation en est perdue.

Certes, Mallarmé a fait plus obscur. Mais fit-il jamais mieux sonnant, plus dansant ? Je ne connais pas, dans toute son œuvre, de sophistication supérieure à celle-ci. L'esprit hésite, engagé dans le couloir d'une énigme, pendant que l'oreille est charmée. Et où sommes-nous ? Ces *Scènes au crépuscule*, où se passent-elles ? Dans un monde fantastique, sans doute, mais d'un fantastique tout verbal où l'ouverture sur le rêve dépend uniquement du mot.

Tous les *Poèmes anciens et romanesques*, d'ailleurs, se déroulent au pays de l'allégorie et du secret. Une cheva-

(1) *Poèmes anciens et romanesques. Scènes au crépuscule*, X (*Poèmes, 1887-1892*).

lerie flamboyante, bizarrement armée et parée, y défile processionnellement. Aucune atmosphère respirable. La loi du genre l'exige, le style est à ce prix. Comme dans les miniatures, comme dans les tapisseries, aucun air ne baigne les arbres ni ne circule entre les personnages. Tous les plans sont confondus, ou plutôt un seul plan, sur lequel sont juxtaposés, enchevêtrés, tassés le donjon lointain et la licorne proche, les dames en « robes d'or ouvré », les seigneurs vêtus d'écarlate, les valets, les chiens, les faucons. La flore est dentelée, épineuse ; la faune hérissée et griffue. La vague chantournée se recourbe en volute ; le rocher finit en aiguille.

Mais, là encore, le talent anime la convention. Est-ce que le pinceau de l'enlumineur ou la navette du tisserand, d'une donnée artificielle, n'ont pas fait un chef-d'œuvre, souvent ? De même, tel est le miracle que la poésie peut accomplir : sur un thème factice, un prétexte sans vie, broder une phrase musicale qui devienne une incantation. M. Henri de Régnier, dans son jeune âge, a maintes fois gagné ce pari :

Ils ont heurté les portes d'or
Du pommeau rude de leurs glaives
Et leurs lèvres étaient encor
Amères de l'embrun des grèves.

Ils entrèrent comme des rois
En la ville où la torche fume
Au trot sonnant des palefrois
Dont la crinière est une écume.

On les reçut en des palais
Et des jardins où les dallages
Sont des saphirs et des galets
Comme on en trouve sur les plages ;

On les abreuva de vin clair,
De louanges et de merveilles ;
Et l'écho grave de la mer
Bourdonnait seul à leurs oreilles.

Pure fantaisie, peut-être, mais si joliment tintante ! Ces

vers, tout en images imprécises et comme artistement vidés de substance, gardent, sous le rapport de la sonorité, une curieuse plénitude. Ils sont creux, mais à la manière de grelots d'argent. Phonétiquement, leur forme est sensuelle, tandis que Mallarmé, la plupart du temps, n'est que chiffres, addition fausse que sans cesse on refait et dont le total reste inconnu. Du jeune homme capable, à vingt cinq ans, de composer ce « caprice », que ne pouvait-on espérer ?

§

Néanmoins, M. Henri de Régnier ne s'attarda pas dans un labyrinthe dont il pressentait que les allées ne mènent qu'à des impasses. Dès l'âge de vingt-six ou vingt-sept ans, il s'inquiète de la sortie, la trouve, s'évade. Le voici devenu tout à fait lui-même.

Il y a, dans l'œuvre du poète, un recueil qui nous restera toujours particulièrement cher : *Les Jeux rustiques et divins*. Quand l'ouvrage parut, au printemps 1897, nous approchions de notre vingtième année. Point de page, dans ce livre, sur laquelle nous n'ayons longtemps rêvé, aucune qui ne nous ait retenu, pendant des heures, captif de ses musiques et de ses visions. Nous voudrions essayer de faire entendre ici la qualité singulière du plaisir que nous éprouvâmes alors, non dans le dessein égoïste de nous attarder aux souvenirs de nos jeunes années, mais parce que, ayant eu le privilège de goûter cette rare poésie à son apparition, nous pouvons témoigner du bonheur dont sa venue combla une génération tout entière.

Notre sentiment était celui d'une délivrance. Que le mouvement poétique de la fin du siècle dernier ait été un mouvement de libération, on n'en peut douter lorsque, laissant là toute dispute d'école, on fait seulement cette réflexion que, de l'agitation symboliste, *Les Jeux rustiques et divins* sont sortis.

Jusqu'alors nous considérions la poésie contemporaine

sous la forme retentissante et ciselée qu'elle avait prise peu à peu dans l'atelier du Parnasse. Et certes nous l'aimions encore ainsi, malgré son masque figé, ses durs genoux et sa voix d'airain, mais nous sentions vaguement que de Hugo à Leconte de Lisle énorme était la distance, et que le vaste ciel du maître, son atmosphère orageuse, ses nuées, ses abîmes où planent des alcyons, tous ces souffles dont s'était grisée notre enfance, la Mort, de sa bouche d'ombre, les avait aspirés avec lui. Nous soupçonnions l'immense dommage et l'air qui se raréfiait autour d'une poésie astreinte à des lois de plus en plus formelles. Ces poèmes, beaux de lignes et de matière, mais pareils à des objets d'art, à des pièces de musée sous vitrines, laissaient dans notre âme un grand vide. Sans doute Verlaine, disparu en 1897 depuis deux ans déjà, nous avait laissé une œuvre affranchie des disciplines de convention auxquelles ses anciens amis du passage Choiseul, un Coppée, un Mendès, un France, demeuraient encore attachés. Et l'œuvre de Rimbaud aussi existait. Et quarante années auparavant, en 1857, un livre avait paru que les tribunaux avaient condamné : *Les Fleurs du Mal*. Régulier dans son architecture extérieure, cet ouvrage avait, sur sa face cachée, des portes-fenêtres qui donnaient sur des perspectives infinies de désordre et de désolation. Et certes, après les exemples de Baudelaire, de Rimbaud, de Verlaine, nous aurions pu estimer que le joug des vieilles formules était brisé. Mais la vérité, c'est qu'aux environs de 1897, la lignée que représentent ces trois noms : Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, était loin d'avoir la signification qu'elle a prise peu à peu au cours des trente ans qui suivirent. Ce qui ne veut pas dire que nous n'admirions pas déjà ces trois poètes. A tout le moins Baudelaire et Verlaine. Car Rimbaud nous séduisait en nous inquiétant, et nous ne le connaissions, du reste, que par quelques morceaux comme *Le Bateau ivre*. Mais ce qui, je crois, nous échappait un peu, à cette époque innocente, c'était la portée générale de

ces trois œuvres maîtresses. Elles demeuraient à nos yeux trois cas particuliers. La valeur que notre ingénuité leur attribuait était surtout une valeur de confidences individuelles ; nous les jugions attachantes, bouleversantes, inoubliables, exceptionnelles malgré tout, excentriques : des plaintes de « maudits », des lamentations ou des extases de damnés. Combien nous étions loin de penser que ces soupirs de géhenne pussent être simplement des échos de la vie !

Donc, la libération, nous l'attendions d'un monde plus romanesque, plus mensonger, plus mythique. Une poésie toute imaginaire était celle qu'inconsciemment nous appelions de nos vœux. Et voici qu'elle sortait de l'onde et disait :

...Sens
L'odeur de ma peau moite et touche ma peau nue
Où toute une tiédeur en parfums m'est venue
Qui m'accable et m'embaume et tu respirerais
En mon souffle l'odeur de toute la forêt....
Oh ! mes yeux purs sont frais en moi comme des sources;
Des endroits de ma peau se veloutent de mousses ;
Il me semble aujourd'hui que mes seins sont éclos;
Si je pleurais, de doux ramiers seraient l'écho
Et des abeilles sont éparses dans mes rires...

Les bandelettes de l'ancienne prosodie, dénouées, flottaient librement dans l'aïr. La Muse en dansant étirait ses bras. Plus d'accords métalliques frappant l'oreille comme des coups de gongs à intervalles égaux, mais des sonorités pas toujours exactement semblables, rien que voisines, le plus souvent, comme les murmures de deux fontaines proches l'une de l'autre, et l'une ruisselle sur les cailloux, la seconde sur le sable : *sources*, *mousses*.

Un cours onduleux, non plus compartimenté strictement entre les digues des rimes, mais serpentant de vers en vers comme une rivière sinueuse qui glisse entre des roseaux et déborde parfois sur les prés (1).

(1) Le même livre nous offrait une suite d'*Odelettes*. Une entre autres fut bientôt célèbre :

De nouveau, à l'appel d'un poète, ressuscitent les demi-dieux de la fable. Mais la mythologie de M. Henri de Régnier n'est ni la mythologie primitive, ionienne ou crétoise, d'un paganisme serein, ni la mythologie galante créée par le génie d'un Ronsard aux bords de Loire, ni la mythologie néo-grecque, aux pures et froides lignes, d'André Chénier, contemporaine de l'école de David.

D'abord, avez-vous remarqué que le climat où se déroulent ces *Jeux rustiques et divins* est un climat humide ? M. Henri de Régnier est né à Honfleur. La forêt de ses rêves à cette époque, c'est la forêt normande aux feuillages mouillés, déjà touchés par l'automne. Derrière les hautes futaies, la respiration de la mer s'entend. Mais avancez jusqu'au bord de la falaise, et ce que vous découvrirez, ce n'est point une eau couleur de vin, aux petites vagues crêtées d'écume étincelante, la Méditerranée d'Homère, c'est l'Océan mi-soleilleux mi-brumeux, poussant sur les galets sa grosse houle verdâtre, ce sont les mêmes flots qui vers Tristan agonisant ramenèrent la barque d'Isolde.

Et, en vérité, n'est-ce pas à la manière d'un philtre que cette poésie complexe agit sur notre âme ? Ah ! comme on comprend que toute une jeunesse, du temps que la jeunesse rêvait, se soit jetée sur ce breuvage ! Aujourd'hui que la cinquantaine a sonné pour moi, j'ai relu ces vers pleins de magies. La coupe à peine vidée, me voici de nouveau ensorcelé. Oublieux du présent brutal, j'accède dans un autre

Un petit roseau m'a suffi
Pour faire frémir l'herbe haute...

Citée souvent, depuis, comme un exemple de vers libres, cette poésie exquise est cependant tout entière composée en vers scandés de 8 et de 4 syllabes. La « liberté » ici consiste plutôt dans un entrelacement savant d'assonances, lequel, substitué aux échos symétriques des rimes, donne une impression de musique lointaine, entendue à travers des feuillages. Trente années déjà ont passé, et ces mélodies enchanteresses gardent toute leur fraîcheur. Au charme qu'elles avaient à leur naissance est venu s'ajouter le prestige que donne le temps aux œuvres d'art destinées à durer. Et plus une poésie est fine et délicate, fragile en apparence, plus nous émeut sa victoire sur la mort. *Un petit roseau m'a suffi* rejoint dans l'empyrée de la poésie française : *Mignonne, allons voir si la rose....*

monde où le temps s'écoule lentement, mesuré par des clepsydres. Le rythme des heures est tantôt celui d'une longue attente amoureuse, tantôt celui d'un inguérissable regret. Je foule l'herbe grasse, je longe la rive du marais d'où les hérons, à mon approche, s'envolent, et soudain, là-bas, parmi les chênes et les hêtres, et les ormes, et les frênes, et les bouleaux (toutes essences du Nord aux frondaisons caduques), j'aperçois le pavillon écarté où la rêverie du poète a élu domicile :

Tristesse, j'ai bâti ta maison, et les arbres
Mélangent leur jaspure aux taches de tes marbres...
Et moi qui suis entré sans refermer la porte
J'ai peur de quelque main dans l'ombre sur la clé ;
Et je marche de chambre en chambre...

Etrange vie que celle de cet ermite, au fond du bois sacré. La nuit, derrière son carreau, il guette de loin la petite faunesse

Qui danse, sous la lune, au bord de la forêt.

Dans l'espoir de l'attirer, il multiplie en vain les appâts: gâteaux de miel, corbeilles de fruits, colombes privées ; ou bien, le soir, sur sa flûte de buis, il chante son « désir mystérieux vers elle ». Dans ses promenades, au tournant des allées, il écoute le galop feutré des centaures sur le sol mou ; relève, imprimée dans la terre argileuse, la trace d'un pied fourchu ; surprend, au bord des fontaines, des nymphes qui sont les sœurs de celles qu'on voit danser, vêtues de vapeurs d'argent, dans les « matinées » de Corot. Et d'insaisissables rôdeurs, en l'absence du maître du logis, mettent la maison au pillage : les satyres pénètrent dans le cellier, boivent le vin des outres ; les faunes saccagent les ruches sous les treilles... Mais tout cela se passe « tel qu'en songe ». Les forces naturelles qu'il évoque, c'est à peine si le poète les distingue de ses propres pensées. Peut-être, ces puissances tumultueuses, hennissant et ruant, ces monstres cornus, ces beautés blanches, à demi-fondues dans les pluies d'octobre, ne sont-ils que le bouillonnement de la

méditation dans le cerveau d'un homme seul. A force d'interroger les hautes glaces entre les boiseries de sa demeure, à force de se pencher, dans son parc, sur les miroirs d'eau, le rêveur a pu prendre pour des toisons trempées et des croupes en fuite les reflets des nuées que chasse le vent d'ouest.

De là l'imprécision, le brouillard d'irréalité qui est l'atmosphère même de cet univers enchanté. Il ne s'agit pas, on m'entend bien, de ce flou qui n'est que faiblesse de conception, manque de sûreté dans le dessin. Ce qui baigne ici les contours, c'est un nimbe volontaire, disposé avec une maîtrise comparable à celle d'un Prud'hon. Quelle fermeté ne faut-il pas pour maintenir en équilibre, dans ces halos lumineux, les volumes et les lignes, pour arrêter la fable constamment à mi-chemin entre une matérialisation trop poussée et l'image intérieure, entre la chair et l'esprit! C'est justement dans cet intervalle, à distance égale de l'objectivité complète et de la pure notion intellectuelle, que se place le symbole.

Et voilà, en fin de compte, ce qui caractérise la mythologie personnelle de M. Henri de Régnier : elle est la frise mouvante de nos chimères et de nos illusions.

C'est pourquoi nulle poésie n'est, au fond, plus près de nous, aucune n'est restée plus moderne. En cela, notre instinct, quand nous la saluâmes à la naissance, ne nous avait point trompés. La mélancolie répandue ici n'est déjà plus celle du romantisme, laquelle était encore un ardent appel aux troubles du cœur (« Apparaissez, orages désirés »). Ces orages maintenant sont passés, l'expérience est faite.

Ainsi s'explique ce deuil de la nature ou son sourire désabusé : sur le front des nymphes, ce voile de tristesse ; dans la voix des sirènes, ce léger tremblement. Le désir de Pan a perdu sa tranquillité première. Le faune, étonné de lui-même, ne se reconnaît plus : on croirait qu'il doute de sa propre divinité. Un chagrin indéfinissable le ronge et, sous sa poitrine velue, il écoute battre avec inquiétude un

cœur pessimiste. Le monde, semble-t-il dire avec Schopenhauer, n'est qu'une représentation, et nous-mêmes, les dieux d'autrefois, que sommes-nous autre chose ? Un éternel devenir nous entraîne et nous modifie à chaque instant, et nous ne paraissons que pour disparaître.

En résumé, si, sur l'œuvre de M. Henri de Régnier seconde manière (celle qui fait suite aux poèmes de la période mallarméenne), il nous fallait porter un jugement d'ensemble, nous la définirions une symphonie de la solitude, un long tête-à-tête de l'homme avec ses rêves, en quelque thébaïde forestière.

D'un côté, la personne humaine avec ses attributs terrestres, au milieu des choses qui l'entourent et dont elle est prisonnière : la maison, le verger, les paons sur les balustrades, les cygnes dans les bassins, et les clés, les verrous, les lampes, le foyer, les miroirs et l'écho de ses propres pas. Et, de l'autre côté, face au solitaire, dans une confrontation douloureuse, les fantômes de ses désirs sans frein, de ses instincts sans loi, cette fumée que son cœur charnel ne cesse d'exhaler en secret, et qui tournoie, s'épaissit, se condense en formes de bêtes et de dieux.

§

Plaignons l'artiste stationnaire qui se cantonne toute une vie dans l'exploitation d'une formule. La faculté de renouvellement n'empêche pas une œuvre qui se développe de conserver son harmonie. Elle distribue, au contraire, entre les parties conçues à différentes époques, les ombres et les lumières, préparant ainsi, d'année en année, l'éclairage sous lequel le monument achevé apparaîtra un jour à la postérité. Mais, au début d'une carrière dont ils ne prévoient pas la courbe, les admirateurs d'un écrivain (sans parler de ses confrères) sont enclins à se formaliser de ses changements qui leur semblent autant d'apostasies. Souvent, les amis d'un ouvrage lui sont plus attachés que l'auteur lui-même, qui déjà rêve à autre chose. D'office, ils

s'instituent les gardiens jaloux de la pensée qui les a séduits, et plus encore, peut-être, de la forme que cette pensée a prise pour leur plaire. De sorte que, si le poète s'avise de tenter d'autres chants, ils estimeront qu'il les trahit.

La publication des *Médailles d'Argile*, en 1900, venant après *les Stances* de Moréas, provoqua dans les cénacles un mouvement de surprise et de dépit. Qu'allait dire la critique, laquelle toujours s'était montrée dédaigneuse ou railleuse à l'égard du symbolisme, si les champions de l'équipe abandonnaient ? D'aucuns s'emportaient jusqu'à reprocher indiscrètement à M. Henri de Régnier, devenu le gendre de José-Maria de Heredia, d'avoir subi l'ascendant de son beau-père. De fait, on ne peut nier que l'influence de l'auteur des *Trophées* ne soit sensible dans les ving-sept sonnets qui composent la dernière partie des *Médailles d'Argile* : *Les passants du passé.* La haute valeur d'art de l'œuvre heredienne n'est pas ici en cause. Quiconque a l'amour du beau langage français, de ses ressources plastiques et sonores, admirera toujours la main qui sut donner à notre vocabulaire, qu'on dit exceller surtout dans les demi-teintes et les tons mineurs, cet éclat d'émail et ces notes vibrantes. Que de nuances, d'ailleurs, dans ces fanfares ! Que de délicatesses dans cette orfèvrerie ! Mais ce n'est pas Heredia que nous étudions. Ce qui nous importe ici, c'est de constater à quel point le tempérament personnel de M. Henri de Régnier, au moment même où il parut suivre un conseil, le préserva de toute imitation.

Les vingt-sept fameux sonnets ont, en effet, des caractères communs, lesquels sont tout à fait opposés à l'esprit comme au style des *Trophées*. Dans la poésie de M. Henri de Régnier lui-même, ces particularités étaient un apport nouveau : c'est à savoir une ironie cavalière, une façon de souligner le trait qui pousse parfois le dessin jusqu'à la charge, je dirai presque jusqu'à la parodie du genre (1) et,

(1) Voir notamment le sonnet qui a pour titre *Le Créole*.

dans ce cadre strict du sonnet, une désinvolture imprévue.

De toute évidence, le poète ici s'amuse. Encore se joue-t-il avec une truculence pleine de verve. Donc, bien sot qui le lui reprocherait. Mais, à côté de ces airs de bravoure, il y a d'autres sonnets dans le livre, où c'est merveille de voir à quel point le chantre des Odelettes aériennes, quand il le veut, réussit, sans la déformer, à couler sa poésie la plus profonde dans un moule étroit et fixe :

LA BÊTE

Et cet Autre a passé, suant, sous le soleil,
Lié par ses deux poings que la corde excorie,
A conduire l'opprobre et l'obscène furie
D'un bouc farouche et roux, à quelque dieu pareil.

Haletant et tendu de la nuque à l'orteil,
Jarret nerveux et sang aux mains et peau meurtrie,
Il mate un instant, rompt, entrave et contrarie
L'âpre effort de la bête horrible au poil vermeil.

Le brusque bouc debout, droit, sur ses sabots d'or,
Se cabre contre lui, lutte et l'entraîne encor ;
Et l'arbre est dépassé de la route éternelle.

Et le pasteur vaincu suit l'ouaille revêche,
Sachant qu'il ne pourra jamais à cause d'elle
Goûter l'ombrage frais et boire l'ombre fraîche.

Y avait-il donc là réaction, recul ? Les adeptes du Symbolisme intégral l'ont jadis prétendu. Le temps a fait justice de ces accusations. M. Henri de Régnier n'a jamais rien renoncé des libertés qu'il fut un des premiers à revendiquer. On trouve encore des pièces en vers libres dans les *Médailles d'Argile* et dans les recueils suivants. Mais le poète, ennemi des ruptures qui ne laissent après elles que des ruines, a voulu renouer le présent et le passé. Traditionaliste de tempérament comme beaucoup de révolutionnaires français, sa révolution une fois faite, il ne s'est pas complu dans l'anarchie, mais s'est hâté d'établir un nouvel ordre légal dans son domaine. S'il n'a pas lancé de manifeste, par répugnance, sans doute, pour

tout ce qui peut ressembler à du pédantisme, du moins sa nouvelle charte, on la peut facilement déduire de l'exemple qu'il donna lui-même à partir de ce jour :

Le vers scandé maintenu à sa place, qui est la première; la rime pour l'œil, bannie ; la faculté de faire rimer le pluriel avec le singulier, admise ; l'assonance restaurée et cultivée ; le vers libre, justifié dans ses prétentions et, comme un prince légitimé, ayant droit au tabouret près du trône ; et surtout (les questions de prosodie une fois réglées) cet article essentiel : plus d'hermétisme, plus d'obscurisme.

En marquant son dédain pour les supercheries de la fausse profondeur, M. Henri de Régnier, peut-être, fâchait quelques anciens amis, mais il s'accordait avec la tendance générale de la poésie française dans les dernières années du XIXe siècle (1).

Ce mouvement de réaction n'était, en somme, qu'une protestation du bon sens, et par bon sens, nous entendons, non point cette grossière prétention de l'intelligence moyenne à vouloir imposer ses limites bourgeoises comme bornes de la pensée, mais la forme la plus éminente de la probité intellectuelle. Ce bon sens-là ne dit pas que tout, dans le domaine des idées et du sentiment, peut être traduit en formules simples, à la portée du premier venu. Le bon sens supérieur sait qu'il est des choses obscures qu'on ne peut dépouiller entièrement de leurs ténèbres sans risquer de les altérer dans leur essence ou même de les anéantir. En poésie notamment, il y a, dans certains sujets, un point à partir duquel la précision agit comme un ther-

(1) Partout l'on constate le même coup de barre vers la clarté : à partir de 1897, dans l'œuvre d'un autre symboliste de la première heure, lui-même plein de talent : M. Francis Vielé-Griffin ; dans les *Ballades Françaises* de Paul Fort dont le premier recueil date de 1896 ; dans *La Maison de L'Enfance* (1897), de Fernand Gregh, lequel a même tenté, cinq ans plus tard, sous le nom d'*Humanisme*, un essai de codification des aspirations nouvelles ; dans *Le Cœur Solitaire* (1898) de Charles Guérin ; dans tout Jammes enfin, dont le premier recueil, *De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir*, réunit les vers écrits par le poète de 1883 à 1897.

mocautère qui détruit le tissu même du poème. Point n'est question d'exprimer à tout prix en termes clairs ce qui ne peut être que suggéré ; encore moins de négliger tout ce qui n'est qu'objet de suggestions et d'entrevisions. La poésie doit rester une incantation, c'est certain. Mais où l'honnêteté se révolte, c'est quand il y a fraude, c'est-à-dire obscurité volontaire. Au bon sens alors d'assurer la police de l'expérience poétique et de démasquer les faussaires.

Le retour à une prosodie plus régulière n'est pas, dans *Les Médailles d'Argile*, sous le rapport de la forme, le seul fait nouveau. Un changement plus intime, peut-être, plus secret se remarque dans la trame du style : celle-ci est maintenant plus serrée. Mais, dans l'inspiration elle-même, une transformation profonde, des plus passionnantes à observer, est déjà visible. Par degrés, les figures passent du monde des reflets dans le monde réel, ou s'y acheminent. Les fantômes prennent corps. Le symbole se fait chair. Sous les blancheurs nacrées, pareilles, d'abord, à des brumes flottantes, à des clartés diffuses, une vague coloration rose peu à peu se répand. Cette aurore est celle de la vie qui s'éveille, celle du sang qui circule sous une peau transparente. La nymphe est devenue femme ? Non, pas encore. Mais déjà elle n'est plus seulement la projection d'un rêve intérieur, la fille illusoire de l'esprit et de la solitude. Elle est un songe qui tend vers une existence concrète, distincte de l'imagination qui l'a créé ; et sa rousseur a des parfums qu'on ne peut plus confondre avec l'odeur des mousses.

En cette phase de sa métamorphose, la mythologie de l'auteur tend à se rapprocher de la mythologie grecque, laquelle est un univers ayant son orbite propre, anthropomorphique sans doute, mais indépendant de l'homme, un univers supra-humain, divin par amplification et sublimation de l'humaine nature.

Qu'un souffle hellénique ait pénétré dans la poésie de

M. Henri de Régnier, à dater des *Médailles d'Argile*, cela est si vrai que, à l'entour des personnages évoqués : centaures, sylvains, faunesses, héros, tous fermement modelés désormais et se détachant sur les fonds, le paysage n'est plus le même. Le brouillard cimmérien s'est dissipé ; à la glaise font suite les terres sablonneuses et bientôt les pierrailles. Disparue la forêt druidique aux feuillages ruisselants : les ormes, les hêtres deviennent plus rares ; les pins se sont multipliés avec les cyprès et les myrtes. L'aspect du rivage marin s'est aussi transformé. C'est à présent une côte ciselée, une découpure de petites baies où scintille une eau de saphir. Le poème doucement s'est incliné de plusieurs degrés vers le Midi, vers la lumière. Et voici que, dans ce décor tout classique, un soir embaumé de lavande, un couple merveilleux est apparu : Pâris et Hélène.

> Ils se tenaient la main et regardaient la mer
> Côte à côte, debout tous deux sur le ciel clair ;
> Une même langueur les tournait sans rien dire
> L'un vers l'autre, et parfois, je voyais se sourire
> Le profil de l'amante et celui de l'amant,
> L'un charmant et viril, l'autre tendre et charmant.

La pensée du poète, à ce stade de son évolution, n'est plus exactement « tout meurt », mais « tout s'écoule ». L'ancienne tristesse fiévreuse s'est évaporée pour faire place à une mélancolie voisine de la sérénité. Les amours passent comme le reste, mais c'est ce caractère périssable qui les rend si touchantes. Minutes qui empruntent leur incomparable prix non à l'éternel, mais à l'éphémère ; divines, non parce qu'elles participent de l'absolu, mais parce qu'il y a d'unique, d'irrévocable dans leur relativité, dans leur splendeur d'un moment.

Quelque chose de fixe, pourtant, demeure, impérissable, au milieu de l'universel écoulement ; c'est, l'amour fût-il une chimère, le prestige dont celle-ci est revêtue dans l'imagination des hommes. Ah ! point n'est question des souve-

nirs particuliers à chacun de nous, cette cendre de nos désirs que le temps emporte elle-même en si peu d'années! Il s'agit de cette composition idéale, de cette entité transmise d'âge en âge et qui n'est que le mythe de l'Amour, tel que le rêve humain l'a forgé autour de quelques figures légendaires. Quand l'ombre d'Hélène descend aux Enfers, les ombres des Héros qui passèrent le Styx avant elle, victimes des guerres dont elle fut responsable, loin de l'accueillir par des imprécations, se rangent encore pour l'acclamer, « les bras tendus vers la Beauté ». Que signifie ce symbole, sinon que l'Amour, de même que l'Héroïsme et tous les grands sentiments de l'Humanité, ne peut vaincre la Mort que transfiguré dans l'art ? Cette apothéose d'Hélène, par delà le funèbre bûcher, c'est en somme l'apothéose de la Poésie elle-même.

Mais, là encore, le poète se garde bien de tomber dans l'excès. Le sens de la mesure en toutes choses, voilà sa suprême vertu : naguère son goût inné le sauva des dangers de l'hermétisme; maintenant, c'est un avertissement secret de son instinct qui l'arrête à mi-chemin de l'intellectualisme pur. Quel que soit son culte des arts, les beautés vivantes lui sont devenues trop chères pour que la contemplation du Beau en soi le divertisse de les aimer. Et même, il est des jours où, saisi d'un doute, l'artiste s'interroge. Est-ce que, dans l'instant où il veut fixer les formes de la vie, celles-ci ne lui échappent pas ? N'est-il pas dupe d'un mirage ? L'expression poétique la plus parfaite ne demeure-t-elle pas toujours en deçà de son objet ? N'est-elle pas, dès le principe, une chose morte et qui n'a qu'une valeur de signe? La beauté vivante est mortelle, sans doute, mais tant qu'elle vit, elle participe de l'Être, que rien ne peut imiter et que rien ne remplace :

Tu m'as dit : Laisse cette argile
Où tu veux modeler pour moi
Ma médaille exacte et fragile.

Tu voudrais y faire à la fois

Sourire mes yeux et ma bouche
Tels qu'ils sont et que tu les vois...

Vaine est l'ébauche que tu tentes
Car ma fugitive beauté
N'est vraiment belle que vivante.

Elle ne veut d'éternité
Que l'instant qui passe et l'emporte
Sur l'aile de la volupté...

§

Voici venu le moment où la pensée du poète, inquiète d'un lieu de méditation où se concentrer en soi-même, choisit, comme d'autres ont fait des retraites à Ligugé ou des pèlerinages à Sion-Vaudémont, la ville du Grand Roi. *La Cité des Eaux* est une louange de Versailles.

La critique, toujours préoccupée de rechercher les antécédents des œuvres plutôt que de les considérer en ce qu'elles ont de personnel et d'original, a voulu retrouver dans une suite de sonnets écrits quelques années auparavant par Albert Samain le thème initial qui aurait servi de point de départ aux variations de *La Cité des Eaux*. Cette méthode de rapprochements est, à notre avis, fallacieuse. Le dessein de M. Henri de Régnier s'explique par des raisons moins extrinsèques, lesquelles sont faciles à discerner dans son propre tempérament. Les sonnets de Samain sur Versailles ont beau être les premiers en date, c'est chez Samain que l'inspiration versaillaise semble extérieure, purement pittoresque ou occasionnelle, alors qu'elle plonge dans l'âme de M. Henri de Régnier des racines profondes.

Versailles, en effet, avec ses châteaux déserts, avec ses venues silencieuses et ses bassins que l'automne jonche de feuilles mortes, devait exercer depuis longtemps une secrète attirance sur le poète du souvenir. Tout en lui le prédisposait à subir quelque jour cet envoûtement momentané. Et la symétrie française que cette ville royale garde dans sa survie, les traditions d'équilibre qui président à

l'agencement de ses palais et de ses architectures végétales, ne pouvaient que séduire un esprit redevenu décidément amoureux du bel ordre. A cette date, la présence et la fréquence de l'if taillé dans les vers de M. Henri de Régnier prend un sens symbolique.

Nulle part la brume d'octobre n'est plus pénétrante que dans ce parc planté jadis sur des marécages ; nulle part la fine senteur des buis n'est plus amère. Après l'émigration vers le Sud, vers l'azur méditerranéen, voici comme une lassitude de l'air sec, un empressement à revoir les ciels nuageux d'autrefois. Mais les retours ne sont jamais des recommencements. Une connaissance plus grande de soi et ce qu'on nomme l'expérience suffisent à différencier le présent des jours passés qui lui ressemblent. De nouveau, les promenades solitaires, au déclin de l'année, sous les arbres dépouillés ; de nouveau, les haltes au bord des étangs, le front penché sur le miroir trouble. Mais, dans les bosquets, le long des allées, quel est cet autre enchantement? Les personnages mythologiques dont l'âme du poète fut toujours hantée, les voici tous réapparus. Seulement, le centaure cabré ne bat plus l'air de ses sabots : il demeure dressé, immobile. Le faune est de pierre. La nymphe, de marbre. Une lèpre verte les ronge. Et le promeneur, au milieu d'un peuple de statues, passe et repasse, insatisfait, parlant à chacune d'elles qui ne l'entend point, comme on parle aux figures de ses anciens rêves.

La Cité des Eaux est de 1902. Donc, vingt-six ans déjà séparent ce beau livre de *Flamma Tenax*, le dernier recueil de l'auteur, paru cette saison. Durant ce laps, loin de tarir ou de se congeler dans l'imitation de soi-même, l'inspiration de M. Henri de Régnier n'a pas cessé de jaillir et de rebondir, variée et riche en surprises comme les eaux de la villa d'Este. *La Sandale Ailée*, *Le Miroir des Heures*, *Vestigia Flammæ*, autant de fontaines sonores, jalonnant le chemin parcouru. Car le livre qui a pour titre simplement

ces deux dates fatales: *1914-1916*, n'est qu'un atroce intermède, plein d'explosions et de cris, dans l'atmosphère harmonieuse dont l'œuvre entière est baignée.

La nymphe, à présent pétrifiée sur un socle, figée en motif de décoration dans un parc, qui donc l'a vaincue et punie de l'avoir si longtemps éclipsée ? Mais la femme. De celle-ci, depuis *La Sandale Ailée* (1906), les poèmes de M. de Régnier signalent l'avance progressive, les manœuvres rusées, les embûches, les retraites feintes et bientôt la victoire définitive. Sur les héros, sur les dieux, c'est Eve, à la fin, qui l'emporte.

Dès lors, le ton du poème a encore changé. Il devient direct, personnel. Aux flammes amorties du songe, une ferveur plus âpre succède, irritable, jalouse, méprisante, injuste. Quelle irruption de l'humain ! Quelle revanche soudaine de la chair sur les créatures de l'esprit ! Plus de tristesse rêveuse ici, mais une dure souffrance réelle, un flot de sang qui monte au cerveau avec des évocations torturantes. Audace magnifique, sincérité qui sauve tout ! Le poète grandit, dans ces vers, à la mesure même de sa passion. Rien de plaintif dans cette douleur. Elégiaque, M. Henri de Régnier l'est peut-être avec les nymphes ; avec les femmes, jamais. Des accents d'incomparable fierté se mêlent à ses reproches. Ceux-ci dédaignent d'implorer. Bien plus, le blâme parfois s'achève en un hymne insolent. A l'image particulière, précise, trop précise, de la maîtresse infidèle, se substitue bientôt l'image composite, multiple, consolante, enivrante, de la Femme éternelle, dont les déesses, après tout, ne sont que le reflet, car c'est son obsession du corps féminin que l'homme a divinisée en Vénus.

Puis, la tempête passée, d'autres chants s'élèvent. Ils disent la mélancolie de l'artiste dont les tempes grisonnent. Certes, il ne peut être question encore de vieillesse pour M. Henri de Régnier, mais déjà il a éprouvé que la jeunesse qui se continue dans l'âge mûr n'est plus la vraie jeunesse, et, dans les confidences qu'il nous fait de ce sen-

timent, nous nous plaisons à retrouver cette nuance d'aristocratie indulgente, imperceptiblement railleuse—qui n'appartient qu'à lui. C'est une note sans illusion, mais nullement chagrine, exempte aussi de regret, étant encore une manière de critique à l'égard de la vie et de son perpétuel glissement. Le poète ne fait point aux années grief de l'emporter dans leur cours, mais il considère par-dessus son épaule les routes variées qu'il a suivies ou plutôt tracées. De loin, il sourit aux pays visités, à ses villes de prédilection, aux cités d'Italie surtout et à sa chère Venise. Il serre sur son cœur, réunis dans la même tendresse, des souvenirs d'amours évanouies et des souvenirs d'œuvres d'art, en passant admirées. A égale distance de la gratitude naïve et de l'inutile amertume, c'est la sagesse d'un Epicure, assaisonnée, parfois, du grain de sel libertin d'un Pétrone, le tout fondu et comme recuit, durant des siècles, au feu doux de la culture française.

Flamma Tenax, le recueil qui vient de paraître, rassemble en lui ces prestiges. L'auteur envoie un dernier salut à Versailles, puis écoute sur le chemin résonner encore une fois le pas de l'immortel Eros, rythmant sa marche au son de la flûte. Dans sa mémoire tintent les cloches pascales de Rome, glisse, frisant l'eau, un bruit de rames sur la lagune. Après les petits cafés vénitiens, tous évoqués par leurs noms :

Florian, Aurora, Quadri,

s'ouvrent, non moins accueillantes au flâneur, les boutiques des antiquaires. Et Paris non plus n'est pas oublié. Le quartier Saint-Germain-l'Auxerrois, familier au poète depuis l'enfance, nous est rendu d'un crayon fin et comme filialement ironique. Vient ensuite une collection de sonnets qui sont autant d'estampes, parmi lesquelles il en est de très vives, dédiées aux plaisirs amoureux.

Mais ce n'est pas tout. Aux voix du souvenir personnel se joignent, dans ce livre, des voix plus lointaines, non

moins proches pourtant, celles des maîtres disparus, en la personne desquels on peut à bon droit supposer que M. Henri de Régnier, sans le dire, reconnaît son lignage : Ronsard, Hugo, Baudelaire, Heredia, Banville. Modestement l'auteur de *Flamma tenax* tresse des couronnes à ses illustres devanciers. Qu'il permette donc à ses admirateurs de lui tresser aussi la sienne.

Nous qui venons de relire d'affilée toute l'œuvre poétique de M. Henri de Régnier, nous demeurons frappé de son ampleur et de sa diversité. Nous sortons de cette lecture la tête bourdonnante d'échos, de musiques, la mémoire peuplée d'images, un peu hagard, un peu ivre, comme toujours il arrive lorsqu'on a vécu, durant de longues heures, dans l'intimité d'un grand poète.

FRANÇOIS PORCHÉ.

LE LANGAGE ET LE STYLE DES ILLETTRÉS

L'être perpétuellement séparé de toute créature vivante — humaine ou animale — resterait muet. Pour parler, il faut être, ou avoir été, au moins deux. S'il nous arrive parfois de « parler tout seul », les mots que nous prononçons alors sont des souvenirs de conversations antérieures tenues avec nos semblables. Le langage est un phénomène social.

Cela est si vrai que, dans certaines sociétés, il y a eu deux langues, celle des maîtres et celle des esclaves; l'idiome de la race conquérante, celui des tribus asservies. Le maître s'adresse à son subordonné dans une langue dont celui-ci ne doit pas faire usage pour lui répondre. Les coutumes et les institutions consacrent, jusque dans le langage, une hiérarchie des classes jugée indispensable au bon ordre de la Société. Aujourd'hui encore, les mandements épiscopaux, le style si particulier des arrêts de justice, la rédaction des lois et règlements, s'inspirent du même ordre de préoccupations; on y trouve un vestige de ce qui fut, à l'origine, l'arrière-pensée des classes dominantes : frapper les assujettis de respect, et s'il se peut de terreur, par l'emploi systématique de vocables inusités, nobles, sacrés, ésotériques.

En France, chacun a toujours pu s'exprimer avec des mots de son choix, sans intervention de l'autorité. Nous n'avons jamais connu de langue qui fût *obligatoirement* celle des personnes de qualité, ni de langue d'esclaves, réservée à la populace. Des ordonnances (lois somptuaires) ont légiféré sur des questions d'habillement, ont interdit à l'artisan de se vêtir avec certaines étoffes,

propres aux gentilshommes; les femmes de classe relevée avaient droit à la ceinture dorée, refusée aux personnes de mauvaise vie (d'où, du reste, le dicton : « bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée », car enfin on pouvait porter légalement cette ceinture et, en fait, s'en montrer indigne). Aucune loi de cette sorte n'est allée jusqu'à réglementer le langage. L'autorité n'a jamais obligé les uns à l'ignorance et contraint les autres à la pratique des finesses de la grammaire. Elle a souvent voulu répandre l'instruction; elle n'a jamais eu pour dessein de fabriquer *exprès* des illettrés. Ceux-ci se fabriquent eux-mêmes!

Aujourd'hui, l'on est libre de s'habiller à sa fantaisie; le ferblantier, s'il en a les moyens financiers (car il ne s'agit plus que de cela), ira chez le meilleur faiseur; le docteur ès sciences, le colonel ou le conseiller à la Cour d'appel, un peu déchus, de nos jours, de leur splendeur sociale et surtout pécuniaire, se rendront au magasin de confection de leur quartier. A la différence près des qualités d'étoffe et de la coupe des vêtements, tout le monde se trouve habillé de la même façon. Mais, écoutez-les parler, ces hommes et ces femmes, que rien ni personne n'oblige à se montrer différents — ni du reste à être semblables — dans leur manière de s'exprimer. Attendez les premiers mots. Vous entendrez très rapidement des : « Ben alors », « Non! mais, des fois! », « Sans blague! » « Je vous cause! », « Je m'en rappelle », qui vous renseigneront sur l'instruction et l'éducation de certaines d'entre elles. Dans notre démocratie, en dépit du dogme de l'égalité, après un demi-siècle d'instruction primaire obligatoire, malgré les déclarations sur « l'éducation premier besoin du peuple », et sur « l'admission de tous les citoyens à tous les emplois, sans autre distinction que celle de leurs vertus et de leurs talents », le langage continue à différencier, en quelque sorte automatiquement, les personnes et presque les classes. Il faut

bien qu'il y ait là, vu l'absence de toute contrainte extérieure, une manière de fatalité interne, un fait, et, je le répète, un fait social.

Fait social, c'est-à-dire complexe. Le langage constitue une synthèse de la personnalité et de tous ses antécédents : ancêtres, milieu, éducation, profession, dispositions personnelles, circonstances. Sa formation, son état de « perpétuel devenir », sont d'essence sociale. Actuellement, dans notre société mêlée, l'on constate, à la vérité, certaines tendances au nivellement du langage et peut-être les indications tirées du vocabulaire courant ou des expressions favorites n'ont-elles plus, socialement du moins, toute la valeur probante qu'elles possédaient naguère; les bacheliers savent mal l'orthographe; les gens du monde parlent argot. Mais c'est précisément ce phénomène, d'ordre social, qui en suscitera un autre, antagoniste, d'ordre social lui aussi.

Les nécessités créent les aristocraties; les lois ne font que conserver celles-ci (parfois plus longtemps qu'il ne faudrait). A mesure que ce laisser-aller égalitaire et démocratique envahira la langue courante, je crois que, par réaction, une aristocratie du langage correct se constituera. A côté d'une langue parlée uniformisée et qui servira, pour les besoins quotidiens, à tout le monde indifféremment, une langue littéraire se formera, réservée à l'expression des sentiments nobles, des pensées élevées et raffinées. Langue de maîtres, langue d'esclaves apparaîtront peut-être chez nous! Ce que la contrainte extérieure n'a jamais songé à réaliser, une discipline intérieure, dont resteront capables les délicats, y parviendra. Mais cette langue littéraire n'aura rien de factice; l'élite qui l'emploiera mettra ses efforts à la propager. Si la masse y reste réfractaire, c'est qu'elle le voudra bien.

Les règles du langage correct n'exercent point de coercition, à l'égal de l'autorité législative. Il faut *vouloir*

les observer, donc être sensible à l'idée d'obligation interne. Cette volonté de la règle, cette auto-censure, sont évidemment en décadence à l'heure actuelle, d'où la pernicieuse propagation du langage incorrect et relâché! Mais cette éclipse même provoquera la réaction d'une élite. Deux tendances contradictoires se disputent la nature humaine : la loi du moindre effort, qui nous sollicite à faire comme la majorité et qui justifie toutes nos fautes par la pensée du grand nombre de nos congénères que nous nous contentons d'imiter; le désir de paraître, qui nous pousse au contraire à prendre le contre-pied de l'opinion courante, dans l'assurance qu'il nous donne que la vérité ne réside pas dans la masse, mais hors et loin de celle-ci. Il y aura toujours une plèbe dans les sociétés aristocratiques et toujours une élite aux pires époques de démagogie.

§

Nous pouvons maintenant, sans acrimonie, sans parti pris de dénigrement, examiner comment parlent et écrivent ceux qui « font comme tout le monde »; qui, du point de vue de la grammaire et de la syntaxe, n'ont pas une âme d'élite; quel est leur état d'esprit; de quels procédés ils usent. Ignorants, paresseux, primaires, inattentifs, ingénus, prétentieux, s'en donnent à cœur joie, pataugent à l'envie au milieu des solécismes et barbarismes.

A vrai dire, les illettrés ne sont pas nécessairement des paresseux, ni des déshérités à qui les moyens de s'instruire ont manqué; ils forment *une famille d'esprits*. Cette famille a ses lois, ses principes, ses réactions, se traduisant par des tournures, des locutions, des vocables, qui arrivent à constituer un ensemble homogène.

Ne les accablons pas sous des moqueries faciles. Malgré tout ce que l'on peut dire sur le laisser-aller contemporain, personne ne commet d'erreur volontaire; on ne

se trompe qu'en croyant avoir raison. Derrière cette ignorance et cette maladresse dans le choix des moyens, se cache un immense *désir de bien faire*.

Ce sont là, du moins, les thèses essentielles que je voudrais exposer.

§

Nous appellerons illettrés, non point ceux que les statistiques du recrutement nomment ainsi, c'est-à-dire les hommes qui ne savent ni lire ni écrire, mais des individus sans culture, ou pourvus d'une culture rudimentaire. L'illettré sera pour nous un être dont l'esprit n'a pas reçu — ou n'a point accepté — de discipline intellectuelle, à qui l'on n'a pas inculqué une méthode pour le classement et l'exposition de ses idées. Tel possédera une splendide écriture, voire mettra correctement l'orthographe (question de mémoire visuelle, en partie), qui restera un illettré.

Ce n'est point à dire que l'illettré manque d'intelligence. Bon professionnel, son vocabulaire technique aura toute l'étendue et toute la précision désirables; il dissertera de son métier avec un bon sens robuste dont le profane demeurera ébloui. Fin matois, le paysan roulera sans effort le Monsieur instruit venu de Paris pour lui acheter fruits ou légumes; bien que privé de principes, de style, il ne dira et n'écrira que ce qu'il veut bien laisser entendre.

Mais, principalement dans les villes, nous rencontrons des êtres possesseurs d'une demi-instruction (qu'ils prennent pour une instruction complète), déformés par la lecture quotidienne et exclusive du journal (qu'ils prennent pour de la littérature); ils ont de mauvais modèles sous les yeux; pour copier ces modèles, ils ne disposent que de moyens médiocres; sans nécessité, ils tombent dans le pathétique et dans la grandiloquence, parce que leur goût est mal affiné, parce que leur suffisance

les prive du sens du ridicule. Bref, devant l'obligation de rédiger la plus simple des lettres sur un sujet d'ordre général, ils se révèlent lamentables.

Le fait que les idées sont mal classées, l'absence d'une méthode pour les exposer, n'empêchent point qu'à tout moment l'on éprouve le besoin de les communiquer à autrui. A défaut d'une discipline enseignée par des maîtres et bien assimilée, l'illettré se fera à lui-même une méthode. Mais, phénomène curieux, cette méthode, qu'il invente, ne sera pourtant pas originale; son vocabulaire, sa syntaxe, la construction de ses phrases, seront soumis à des « lois non écrites », presque aussi impérieuses dans leurs résultats que celles du langage correct. Les efforts purement *personnels* de l'illettré aboutissent à le faire parler *comme les autres* illettrés.

Les gens qui parlent bien obéissent à des principes clairs et raisonnés; s'ils se reconnaissent entre eux à l'emploi de certaines tournures, on ne saurait s'en étonner : c'est le résultat d'un enseignement déterminé, d'une leçon bien apprise. Mais d'où vient que les règles de déformation du langage peuvent être ramenées à des principes à peu près aussi fixes que si un grammairien pervers les avait malicieusement codifiées? La création de ces principes est spontanée; leur propagation est facile : répondraient-ils donc à un besoin préexistant de l'esprit? Pourquoi une fatalité immanente unifie-t-elle ce qui pouvait conduire au plus dangereux — qui sait? au plus fécond — des désordres? Pourquoi les illettrés commettent-ils presque tous les mêmes fautes et surtout — ce que je vais m'attacher à démontrer — les mêmes *catégories* de fautes! Il existe, en effet, des fautes-types, des familles d'incorrections. Qui en commet une tend à commettre toutes les autres. Je peux affirmer à l'avance que l'homme qui dit *causer à* dit aussi *je m'en rappelle* et « il y a longtemps que je ne l'ai *pas* vu ». L'événement ne me démentira pas.

Le « grammairien pervers » s'est d'ailleurs rencontré.

M. Henri Bauche vient de faire réimprimer (chez Payot) sa *Grammaire, syntaxe et dictionnaire du langage populaire;* deux cent cinquante pages, qui, dit-il, sont le fruit de vingt ans d'observation. Comme, depuis vingt ans également, la question m'intéresse, il est naturel qu'en ce qui touche la constatation des faits je me trouve très souvent d'accord avec cet érudit et patient chercheur. Lors de la première édition de son ouvrage, M. Bauche fut assez vivement critiqué, dans le *Mercure* du 1er décembre 1920, par M. Gaston Esnault. Il s'en montre affecté, dans la préface de sa nouvelle édition. Je n'irais point, pour ma part, jusqu'à lui reprocher d'employer un « style de 1er mai », ni d'être un « pétroleur ». Mais, procédant d'un point de vue psychologique, moral, esthétique, je ne saurais enregistrer avec impassibilité, ainsi que le font les grammairiens, tous les « faits grammaticaux ». Le langage est chose vivante, soit! Mais la vie comporte la croissance et la maladie, la physiologie, et la pathologie. La maladie ne veut pas seulement une description : il y faut une thérapeutique. M. Bauche encourage « l'étudiant » en langage populaire à acquérir l'accent faubourien, en répétant des exercices de prononciation (page 60). C'est pousser le dévouement jusqu'à contracter une maladie pour la mieux connaître! Enfin, je m'élève de toutes mes forces contre cette prétention selon laquelle (page 31) le langage populaire serait le vrai français, le français littéraire n'étant plus qu'une langue artificielle, une langue de mandarins, une sorte d'argot! Les « mandarins » ne font rien pour répandre leur savoir dans les masses, au contraire. Or, tous les pédagogues s'évertuent à propager les règles du langage correct. Dans leurs spirituelles chroniques sur le massacre de la langue, MM. Abel Hermant et Marcel Boulenger font tout ce qu'ils peuvent pour que l'art de s'exprimer judicieusement et élégamment ne constitue point le privilège d'une élite jalouse et rétrécie.

§

Etudions donc les procédés du langage populaire.

L'un des plus habituels consiste dans la défiance à l'égard des mots inconnus (1). Le jeu consiste à *remplacer un mot nouveau par un autre qui lui ressemble*, déjà connu. Ramener l'inconnu au connu constitue donc une méthode commune au savant et à l'ignorant, sans doute parce qu'elle est naturelle à l'esprit humain. Mais, à l'opposé du savant, l'illettré n'a conscience que de la ressemblance; la perception des éléments de différence entre les deux termes est trop éloignée de ses habitudes d'esprit. Elle exigerait des notions qu'il ne possède pas, de la réflexion, de l'analyse. Il se dit simplement que le mot simple, usuel, qu'il employait jusqu'alors dans un seul sens, peut être pris dans deux acceptions, mais que c'est bien *le même mot*.

Prenons le verbe « intoxiquer »; il est de formation savante et ne fait point partie du langage courant. Une cuisinière l'a entendu chez le pharmacien; ce vocable l'a frappée; elle en a deviné la signification péjorative. Mais quoi! elle en ignore la racine et ne l'a point vu *écrit*. D'autre part, elle se sert, pour astiquer son parquet, d'un produit bien connu : l'encaustique. Entre *encaustiquer*, qui lui est familier, et *intoxiquer*, qui vient de lui être révélé, elle établit une relation d'identité. Pour elle, une personne se sera *encaustiquée* avec des champignons. Mais la capacité de son esprit ne se haussera pas jusqu'à se demander pourquoi *encaustiquer* est pris en bonne part quand il s'agit d'un meuble net et brillant, en mauvaise part lorsqu'il désigne un état morbide. C'est là un mystère que sa faible raison ne peut comprendre. La brave femme admet simplement qu'un même mot peut

(1) On peut cependant signaler une tendance inverse à forger des mots qui n'existent pas. Le vulgaire emploie l'adjectif *pécunier* (le point de vue *pécunier*). Mais c'est parce qu'il croit que *pécuniaire*, qu'il orthographie *pécunière*, est, à raison de sa désinence, réservé au genre féminin.

avoir deux acceptions contradictoires, entre lesquelles le contexte fournit les raisons de choisir.

Pareillement, quand un marchand de poissons inscrit sur sa boutique : « Fraîcheur garantie », il prend le mot *garantie* dans un autre sens que son voisin l'emballeur, qui spécifie, lui, « casse garantie ». Heureusement! Car, si l'emballeur garantissait la casse comme le marchand de poissons garantit la fraîcheur, cela signifierait que, si je lui confie mes meubles, il les mettra en morceaux!

Pour des motifs de même ordre, le mot « orée » ne pénétrera pas dans le vocabulaire de l'illettré, lequel dira froidement « *l'aurore* d'un bois ». L'aurore est le *début* du jour; ce peut donc être la lisière, *le commencement* d'une forêt. — Le mot *raffinement* est trop « raffiné » pour le peuple, auquel la lecture des inscriptions figurant sur les paquets de sucre a, au contraire, enseigné le mot *raffinerie;* ce dernier, désormais, suffira à tout. Parlant des atrocités allemandes en Belgique, un brave homme s'écria en septembre 1914 : « On n'a jamais vu une telle raffinerie de cruauté! » — Un conseiller municipal d'une petite ville déclare en séance : « Monsieur le Maire ne s'appuie ici que sur une majorité infirme! ». N'en concluez point que les partisans du maire étaient tous borgnes ou boiteux, mais qu'ils se trouvaient en nombre restreint, *infime*. — Tel employé d'administration, que j'ai bien connu, qualifiait de *fastidieuses,* non point les questions qui dégagent de l'ennui, mais les affaires importantes, dignes, de par le chiffre respectable de millions qu'elles représentaient, de figurer dans les *fastes* du bureau. Il assimilait *fastidieux* à *mémorable!* — Signalons encore d'amusantes confusions entre les contorsions *simiesques* et les contractions *sismiques* (des secousses *simiesques* se sont fait sentir au Chili, annonçait tel journal de sous-préfecture). — Depuis 1918, combien de fois le vulgaire n'a-t-il pas employé indifféremment *amnistie*

et *armistice,* faisant parfois de ces deux mots un seul : *armistie.*

Le vocabulaire de l'illettré est et demeure pauvre. L'illettré ne sait pas profiter des occasions qui s'offrent à lui de l'enrichir. Il acquerra des notions nouvelles — car il n'est pas nécessairement un imbécile — Mieux ! quand bien même le terme nouveau lui serait accessible, certaine pudeur l'empêchera de s'en servir. Craignant qu'on ne le juge poseur et affecté, il s'excusera d'employer un terme inaccoutumé. Par exemple, si, au lieu de *tempête,* il est conduit à utiliser le mot *typhon,* plus savant, plus technique, il ne s'y risquera qu'avec certaines précautions oratoires et il dira : « il est arrivé *ce qu'on appelle* un typhon (ou encore : « un typhon, qu'y disent », ou « un typhon, c' qu'y z' appellent comme ça »). N'est-ce pas? C'est bien entendu, semble-t-il spécifier, ce n'est pas *moi* qui emploie, de mon propre chef, ce mot nóble pour vous éblouir de mon savoir, je ne fais que me conformer à l'usage de personnes plus instruites que moi; ce n'est point ma faute s'*ils* ont inventé cette expression. Le désir de bien faire s'accompagne de modestie. C'est touchant!

Le langage des illettrés se caractérise encore par *l'inaptitude à l'abstraction.* L'abstraction constitue l'apanage des esprits cultivés et évolués. Les simples concrétisent; ils s'expriment peu par voie d'idées générales. Ils n'affirment point de principes universels. Un paysan vous indique votre chemin; là où vous diriez : « Suivez la route jusqu'à *l'arbre* qui est *là-bas,* passez à droite entre les deux *champs,* vous verrez devant vous une *maison blanche* », il s'exprime ainsi : « Suivez la route jusqu'au *hêtre* qui est à *cent mètres,* passez à *main* droite entre *l'herbage* et la *pièce de luzerne,* vous verrez devant vous la *ferme à M. Lefèvre* ».

Autre procédé, les simples ne déclareront pas : « *On* doit faire ceci », mais, mettant personnellement en cause

leur interlocuteur : « *Tu* dois faire ceci ». — Au lieu de formuler : « l'héritier doit payer des droits de succession », le style populaire dira : « Ecoute : Si *tu* hérites. Une supposition ! S' pas ! Ben mon vieux, *tu* auras des droits de succession à payer ! » L'interlocuteur resterait sans doute insensible à *on;* il ne se rendrait pas compte, de lui-même, que *tu* n'est qu'un cas particulier de l'idée générale contenue dans *on*; mais la pensée *directement* manifestée que *lui-même* pourrait être exposé à payer quelque chose surexcite son attention. Il écoutera, et le but que se propose celui qui parle sera atteint. — Le style noble emploie du reste les mêmes procédés; les orateurs s'adressent de temps en temps à l'auditeur, pour le réveiller. Que sont les innombrables « Messieurs », « mes chers frères » dont les discoureurs profanes ou sacrés parsèment leurs harangues et leurs homélies, sinon des moyens de rappeler à l'auditoire suspect de s'endormir : « Vous savez, c'est pour *vous* que je parle ! Attention ! ».

La recherche du moindre effort explique bien des déformations de la langue par les illetrés. Par exemple, la prononciation « une *es*tatue » où cet *é* euphonique a pour but de rompre l'ensemble dur formé par les trois consonnes consécutives : *n* (qu'il faut détacher, sans se reposer sur l'*e* muet de *une*), *s* et *t*. — La phrase : « je ne perds rien » est rocailleuse; compte tenu du *d* et de l's qui ne se prononcent pas, elle met en présence deux *r* qui roulent l'un sur l'autre, et l'on articule « je ne perr rien ». Le souci du moindre effort suggère l'idée de prononcer : « je ne pèr*e* rien », tout de même que l'on dit « je n'espèr*e* rien ». — Il me souvient d'une personne qui prononçait régulièrement : Félix*e* Faure », et : « Le Par*que* Monceau » ! — Nos pères ne pratiquaient-ils pas la forme avec*que* (pour *avec*), dans le même dessein ? Cette interposition d'un *e* entre deux consonnes qui s'entre-choquent constitue une véritable loi du langage de

l'illettré (« Le père eu d'mon ami », au lieu de « Le père de mon ami) (2). Cette recherche de l'euphonie opère parfois à faux; on l'admet mal lorsqu'elle est nouvelle. Mais si par hasard le résultat en est acquis depuis longtemps, on l'accepte par force de chose jugée. Ainsi, il y a trop d'*r* dans *corridor*, d'où la prononciation *collidor*, qui nous paraît vulgaire; mais les premières personnes qui ont prononcé *avocat* au lieu de *advocat* ont dû, elles aussi, sembler vulgaires.

Si grand que soit le souci du moindre effort, il le cède pourtant au *désir de clarté*. Le désir de clarté impose parfois à l'illettré un travail véritable... et inutile. C'est pour être bien compris que le langage populaire prononce « je l' l' l' ai », avec plusieurs *l*, au lieu de « je l'ai », parce que « je l'ai », correctement articulé, pourrait se confondre avec « gelé ». L'illettré se connaît soi-même, il sait qu'on n'est jamais trop clair, qu'on ne se met jamais assez à sa portée. Eh bien! il est attendrissant, cet homme! Evangélique! Il rend aux autres le service qu'il voudrait que les autres lui rendissent. Il désire épargner tout effort à son interlocuteur; il le suppose inattentif, inintelligent, paresseux... sans compter qu'on éprouve toujours quelque agrément à se croire supérieur aux autres, à les prendre sous sa protection. On flatte ainsi sa propre vanité.

Les gens qui parlent mal ne sont souvent coupables que d'un excès de bonne volonté. J'y vois matière à consolation. Leur effort pour bien dire se manifeste à contretemps, mais cet effort existe et cela seul est considérable, car on peut espérer que, mieux informé, l'auteur du solécisme ne retomberait plus dans son erreur.

Ainsi, c'est pour se faire comprendre à coup sûr que le peuple emploie à tout bout de champ le redoublement, alors même que l'action désignée s'accomplit pour la pre-

(2) Ajoutons-y : Arque-bouter, Musique-Hall, un filme français.

mière fois. Frappez à la porte : on vous crie : « Rentrez » et non pas : « Entrez ». — « Défense au public de *re*ntrer dans l'atelier ». « Je vas te *re*ntrer dedans! (3) ». Le vulgaire croit qu'il exprime plus clairement sa pensée en l'appuyant sans nécessité. Une femme demandait un jour, au rayon de ménage du *Printemps*, une toile à *re*-laver (alors que le catalogue mentionnait seulement des toiles à laver). Il lui semblait, sans aucun doute, que *relaver* signifie plus nettement *laver* que *laver* lui-même. Pour la même raison, vous entendrez dire : « Cette décision me porte préjudice; je vais en *ra*ppeler ». *Appeler* suffirait, mais *rappeler* semble plus énergique. Avocat à la Cour de Rappel! Le titre sonnerait peut-être mieux!

Avez-vous remarqué que *enchérir* disparaît, éliminé par *renchérir?* On renchérit alors que personne n'a préalablement enchéri. Tout de même, *ravitaillement* a refoulé *avitaillement*. Et pourtant, un navire qui prend la mer, au début de son voyage, est *avitaillé;* il possède ses « avitaillements de campagne ». Plus tard, quand ses soutes se videront, il se *ra*vitaillera.

Pour être plus sûr de faire sentir le redoublement, on dira le « *ré*ajustement des salaires » parce que *réa,* en deux syllabes, s'entend mieux que *ra.* Le dictionnaire ne connaît que *ra*justement... Je sais bien qu'il admet *ré*approvisionnement et que, à *r*ouvrir, correspond *ré*ouverture...

M. Marcel Boulenger critique *ré*apparaître. Il voudrait que l'on s'en tînt à *re*paraître. Je me permets de n'être pas *encore* (ainsi que disait l'abbé de Saint-Pierre) de son avis. *Paraître* et *apparaître* ne sont pas exactement synonymes; et, comme ra*pparaître* choquerait l'oreille, force est bien de créer un redoublement spécial pour *apparaître.*

Me suis-je fait suffisamment comprendre? songe notre

(3) Remarque ingénieuse de M. Bauche : Quand le vulgaire veut marquer que le sens de *rentrer* est exactement celui du français correct, il ajoute un complément, tel que *chez nous, à la maison* (page 67).

homme, en disant d'un objet : « c'est lourd », « c'est grand ». Ces adjectifs ont-ils rendu ma pensée avec assez de précision? Si j'en renforçais le sens au moyen d'un substantif? Qu'importe le pléonasme? Et de dire :

C'est grand *comme* dimension;
C'est lourd *comme* poids;
C'est avantageux *comme* prix;
C'est bon *comme* goût;
C'est joli *comme* couleur.

Je ne sais pourquoi « c'est lourd comme poids » me fait songer à « un kilomètre de distance », à « une heure de temps » (comme s'il y avait des heures de volume ou de longueur), et à « sûr et certain »! (3 *bis*). *En tout cas,* l'emploi abusif d› *comme* est une tare des gens sans culture (« Qu'est-ce qu'il a pris *comme* muffée, le mec! Qu'est-ce qu'il tombe *comme* pluie! ») et même des autres, car enfin, elle avait lu Anatole France et Abel Hermant, cette jeune femme qui, dans un restaurant de bon ton, demandait avec suavité au maître d'hôtel : « C'est du quoi *comme* poisson? »

§

Rebelle à l'abstraction, l'illettré est également *inapte à la synthèse.* Le fait se révèle quand on examine la construction de ses phrases. Doit-il énumérer des événements de même nature! Il ne saura pas les grouper, du premier coup, en une seule phrase. Se rattachant plutôt au type analytique, il aura besoin d'une phrase, ou d'une proposition distincte par événement. Par exemple, a-t-il rencontré plusieurs personnes? il dira : « J'ai vu Marie; puis j'ai vu Madeleine; enfin j'ai vu Jacques »; ou bien : « Jean est venu; Marcel est venu; et puis Charles est venu. » Il lui faut cette redite *j'ai vu,* ou *est venu,* à propos de chaque terme de l'énumération. Prisonnier de

(3 *bis*) L'adjonction de *certain* à *sûr* viendrait-elle d'un désir d'éviter une équivoque. *Sûr et certain* s'opposerait alors à *sur* et *acide.*

sa formule, eût-il vu quinze personnes, qu'il répéterait quinze fois : *j'ai vu*. Il n'osera pas mettre le verbe, si l'on peut dire, « en facteur commun », et s'exprimer ainsi : « j'ai vu Marie, Madeleine et Jacques » ou : « Jean, Marcel et Claude sont venus ».

Rapporte-t-il une conversation? L'illettré, fidèle à ses habitudes analytiques, tient à désigner sans équivoque le personnage qui parle; cela ne va pas sans lourdeur, ni monotonie, sans répétition continuelle de clichés de ce genre : *Alors il* me dit. — *Alors je* lui ai dit (1)... Bien, qu'*elle* m'a fait... Oui, que *je* lui dis... Toutes ces formules remplacent des indications qui, si l'on écrivait, résulteraient de la disposition typographique du texte : alinéas, tirets, deux points, guillemets. Elles remplacent aussi, dans le langage parlé, des « me dit-il », « lui dis-je », qui semblent affectés, ou des changements d'intonation dont l'individu sans culture, ou peut-être sans oreille, se sent incapable. Sur ce point, l'illettré demeure toute sa vie au niveau de l'enfant qui n'*ose* pas réciter sa fable en y « mettant le ton », qui bredouille et parle trop vite. Il n'ignore pas qu'il devrait « mettre le ton », mais certaine timidité, certaine crainte de l'opinion, le paralyse et le prive de ses moyens.

L'abus des conjonctions et des pronoms relatifs correspond au même état d'esprit : détacher clairement les différentes idées, en faisant à chacune l'honneur d'un préambule, d'une présentation distincte. Dans : « quelle heure *qu*'il est? », on trouve deux idées : celle de l'heure en soi, celle de l'existence d'*une* heure déterminée. La phrase correcte et synthétique : « quelle heure est-il? » passe sans transition de l'idée générale d'heure à l'idée particulière de l'heure présente. Cela exige de l'illettré une gymnastique intellectuelle qui ne lui est point familière; il lui faut ménager des paliers dans la conduite de

(1) Quand le récit ramène trop souvent ces formules, le débit s'accélère et l'on n'entend plus que « Aoriadi », « Aorjiaidi ».

sa pensée. Voyez encore : « Où que c'est que ça se trouve? » qui sépare l'idée générale de lieu du lieu particulier où se trouve l'objet cherché; « qui *que* c'est *que* c'est-il *qui* t'a dit de venir? », au lieu du beaucoup plus simple « qui t'a dit de venir? », disjoint, non plus en deux, mais en trois parties les étapes d'une pensée qu'un esprit plus raffiné en une seule proposition (5).

Dans le même ordre d'idées : « Qu'est-ce *que* c'est *que* vous désirez? » interroge le marchand de vins derrière son comptoir, à l'entrée d'un nouveau client. Plus brièvement encore : « Qu'est-ce que c'est? » A quoi l'interpellé répond : « *C'est* un coup de blanc! »

Hélas! des gens « comme il faut » tombent dans un travers analogue! A combien n'entendons-nous pas proférer : « Je sais qu'est-ce que c'est »? Mais quoi! La locution *qu'est-ce que c'est* arrive à former un bloc, un seul mot. L'auteur de la faute décompose ainsi sa proposition :

je = sujet
sais = verbe
qu'est-ce que c'est = complément

Faute d'une pratique suffisante et instinctive de l'analyse logique, on perd de vue que, loin de constituer un mot unique, l'expression « qu'est-ce que c'est » forme à elle seule toute une phrase.

§

La politesse, l'instinct de sociabilité ne sont pas absents du langage des illettrés. Le style populaire enchérit au contraire sur la politesse des personnes bien nées. Maladroit dans l'application, il procède d'intentions pures. Le même scrupule qui lui fait dire « votre dame

(5) Notons encore : Où *que* c'est que vous allez? Comment *que* vous faites ça? toutes expressions dans lesquelles les conjonctions, chevillant le discours, semblent en constituer, pour l'illettré, l'indispensable armature. Mais le chef-d'œuvre, c'est : *Je ne sai pas qu'est-ce que c'est pourquoi faire*, pour : J'ignore à quoi cela sert!

et votre demoiselle », pour éviter *femme* et *fille*, qui, à ses yeux, manquent de noblesse, lui inspire de déplorables : « causer à quelqu'un », parce que *causer* est plus apprêté que *parler*. Parler, c'est accomplir une fonction naturelle; *causer*, est un fait social. Dans son désir de se montrer poli, l'illettré choisit le mot le plus relevé, mais il néglige de renoncer à la préposition *à*, qui ne convenait qu'au verbe *parler*. Toutefois, il est certain que, dans l'esprit de l'auteur de la faute, il y a, entre *causer* et *parler* une différence de même espèce qu'entre *déjeuner* ou *dîner* (actes qui comportent un certain cérémonial) et *manger* (action de se repaître). — Le souci de bien faire et d'employer des mots nobles a évidemment inspiré la tournure ci-après (il s'agit de dépeindre une personne qui a grand air, dont l'*extérieur* est imposant) : « Cette personne a beaucoup d'*extériorité* ». Le mot *extérieur*, songe l'illettré, est trop courant; il convient aux choses : la volaille est à l'intérieur; les légumes sont à l'extérieur. Pour un homme, il faut un autre vocable! — Toujours pour se montrer poli, là où, dans un magasin, le bourgeois dira : « je *voudrais* du papier à lettres », pour ménager la sensibilité du vendeur, le langage populaire va plus loin et juge que l'imparfait du conditionnel est encore plus déférent que le conditionnel lui-même, et, devant un étalage où s'entassent toutes les variétés possibles de feuilles, d'enveloppes, de cartes de correspondance, il dit : « *J'aurais voulu* du papier à lettres », comme si, contre toute évidence, le marchand ne possédait pas l'article demandé. Le vendeur n'est pas en reste et, lorsqu'il prend l'initiative d'adresser la parole à un client éventuel, en arrêt devant la marchandise, il le fait en ces termes : « Qu'est-ce (ou : qu'est-ce que c'est) que vous *auriez voulu?* », prêt, croirait-on, à reconnaître qu'il est indigne de servir un personnage aussi considérable que son client, auquel ses mérites, supposés incontestables, permettent de manifester légitimement les exigences les plus folles.

Le manque de discipline apprise dans la conduite et dans l'expression de la pensée conduit l'illettré à accumuler des phrases bourrées d'incidentes, où disparaît la proposition principale. Il sait bien, le malheureux, que sa proposition principale devrait comporter un sujet, un verbe et un complément, pas trop éloignés les uns des autres! Il commence donc par le sujet. Mais son humeur est vagabonde! Il a conscience que le sujet doit être « présenté » au public. Alors, une foule d'images accourent devant son esprit: il lui faut les recueillir pêle-mêle, entasser les allusions à des faits sans rapports avec l'histoire qu'on va raconter, parce qu'il n'est pas maître de repousser toutes ces images obsédantes. Par la suite, l'infortuné a conscience qu'il obscurcit le sens de ses paroles à l'instant précis où il tâche au contraire de ne rien cacher à son interlocuteur; aussi parle-t-il de plus en plus vite; il « délaye », pour se faire pardonner un flux de paroles dont il perçoit trop tard l'inutilité; puis, sur un « Eh bien! » accompagné d'une grande reprise de respiration, il revient à l'idée principale, au sujet primitif, resté « en l'air », à l'état de « mot sans fonction », suivant l'expression des grammairiens.

Par exemple, nous avons tous écouté des récits de ce genre :

M. Durand, qui est directeur de la Société électrique d'Epinal, qui a épousé en 1892 M[lle] Dupont, de Nancy — ses parents étaient banquiers — sa femme est morte après deux ans de mariage, à la suite d'une typhoïde qu'elle avait attrapée à Marseille — ça avait été mal soigné. Vous savez que dans le Midi, les eaux de boisson ne sont pas toujours saines.... etc... *Eh bien!* on me disait un jour que M. Durand... » (Ici, enfin, commence le récit pour lequel l'auteur avait pris la parole...)

Ou encore :

Mon père, qui était employé au Crédit Lyonnais, vous savez, là, à la succursale A B, qui n'est pas loin d'ici — il avait beaucoup voyagé, vu qu'il avait servi dans l'infanterie de

marine; à Madagascar, qu'il a visité en 1896, le climat est si pernicieux! — il y a des fièvres paludéennes... (C'est toute une biographie sans rapport avec le récit; sorte de cinéma intellectuel, qui tente de traduire une série d'images se déroulant devant l'esprit de l'orateur)... *Eh bien!* mon père me disait un jour que... (Commencement du récit véritable)...

Le plus simple des récits, dès qu'on veut qu'il soit correct, constitue déjà une œuvre d'art, par rapport à la réalité, une déformation. La méthode par laquelle on démontre une vérité, a-t-on dit, est rarement celle par laquelle on l'a découverte. L'inventeur hésite, tâtonne, revient sur ses pas. Une fois son invention réalisée, il se fait pédagogue pour l'expliquer au public, il construit un raisonnement *a posteriori*, qui, lui, va droit à son but. L'individu sans culture est incapable de constructions de ce genre, même quand il s'agit de raconter la plus ordinaire des anecdotes ou d'exprimer une brève impression. Ainsi, dans un tramway qui passe dans l'avenue Henri Martin, j'entendis un jour une femme, chez laquelle l'aspect des lieux réveillait un souvenir, dire à son compagnon (je désarticule la phrase, pour bien montrer à quel point chacune de ses parties constitue la notation d'un état interne, d'une réminiscence fugitive, d'une comparaison, d'une image, d'une description, le tout présenté sans ordre, au fur et à mesure que les sensations et les représentations défilent sur l'écran intérieur, avec le désir fébrile de ne rien oublier, contrarié par l'impossibilité de parler avec une rapidité égale à celle du défilé des images) :

Ça me rappelle,
à Bruxelles,
l'avenue Louise;
il y avait des maisons
avec des jardins devant,
comme ça;
tu sais?

Tout récit étant une déformation, un ensemble d'arti-

fices, une manière de mensonge (*traduttore, traditore*), l'illettré qui s'attache à reproduire, dans leur pureté première et dans leur succession chronologique, toutes ses impressions, possède donc une indéniable qualité : la sincérité.

§

Les illettrés, au sens où nous prenons le mot, savent « mettre la main à la plume » pour exprimer leur pensée par écrit.

Ils se divisent en deux écoles : chez les uns, le style tend à reproduire exactement la parole; les autres, croyant qu'écrire comporte plus de solennité que parler, se guindent, recherchent l'effet à produire. Dans les deux cas, le résultat est comique.

Le style, dérivé de la conversation courante, présente comme celle-ci les mêmes mots inutiles, les mêmes transitions (brusques ou interminables), d'amusantes familiarités. La personne qui écrit *s'entend parler;* peut-être se *voit*-elle, soulignant d'un geste certaines syllabes; elle s'écoute prendre des temps et varier ses intonations; mais elle ignore l'art de traduire graphiquement toutes ces intentions. Là où, en parlant, elle marquerait un instant de silence, elle demeure incapable, lorsqu'elle écrit, d'indiquer ce temps d'arrêt par un signe de ponctuation. Elle n'établit aucune relation entre une reprise de respiration et une virgule, entre le passage d'une idée à l'autre et un point ou un alinéa. Voici par exemple une lettre d'un candidat marmiton :

J'ai vu que vous demandé un domstique ma proffession est d'être aide cuisine maintenant voulez-vous savoir qu'el est mon age 19 ans et puis vous savez je tient a vous avertir que je n'est eut aucune condanâtion de ma vie.

Tout le monde a remarqué que le phonétisme du style des illettrés a pour résultat de scinder des syllabes qui devraient être réunies, d'agglutiner au contraire des mots

distincts. Ils arrivent même, dans ce genre d'exercice, à une virtuosité inouïe. Le voulût-il, le lettré serait incapable d'inventer des confusions aussi extraordinaires; cela tient à ce que, prisonnier des règles qu'il a apprises et qu'il applique instinctivement, il devrait d'abord se libérer d'une discipline qui fait corps avec lui-même, puis faire œuvre d'imagination (faculté que l'instruction ne développe pas nécessairement). A l'inverse, l'illettré trouve devant lui table rase; sa fantaisie et son initiative ne rencontrent aucune borne. S'il est atteint d'un défaut ou d'une particularité de prononciation, l'orthographe s'en ressentira!

Voici quelques exemples dont je garantis l'authenticité :

Marie sandonne de sa muzé.

(Evidemment, cette orthographe suppose qu'à côté du verbe *donner* existe un autre verbe *sandonner,* qui se conjugue :

je mandonne
tu tandonnes
il sandonne
nous nous zandonnons
vous vous zandonnez
ils sandonnent!!!

Sa fait que samacouté 10 francs a vaique le savon.
Et puis ces pas toussa.
Ge vous envoie mes veux pourre la née qui vien.
Le gécionnaire de l'hôpital.
Jusqu'à lors
Le temps medur daiire sans nouvelle.
Marcelle a aites quelque tens quelle mangé pas ega vais peure quel soi malade (6).
En a tanden des nouvelles re se ves mes melhieur souvenire.

(6) Traduction : Marcelle a été quelqu- temps sans manger et j'avais peur qu'elle soit malade.

Veuliez si vouplé...
Ja tenderez (j'attendrai).

C'est à un degré intellectuel plus élevé que l'illettré se trahit par une intempestive *recherche de la noblesse* dans l'expression. Les formules et tournures employées dans ce dessein sont parfois plaisantes. On sent que l'auteur, peu habitué à écrire, est ébloui de son œuvre. Il ne se croyait pas capable de faire aussi bien; cent fois, il s'est relu; il s'est grisé à la musique de ses mots. A la pensée que ces quelques lignes noires qu'il vient de tracer sur du papier blanc vont transmettre sa pensée à cinq cents kilomètres, il se rengorge. Pour un peu, il croirait avoir inventé le téléphone! Ainsi, dans le délicieux récit de Thomas Rancat, *L'honorable partie de campagne,* le chef de gare japonais s'imagine que son coup de sifflet possède la vertu magique de remettre les trains en marche.

Cet état d'âme conduit à la boursouflure et à l'impropriété (7). Tenez! L'illettré qui rédige une requête sait que le mot *solliciter,* en ce cas, « fait riche »; il l'utilisera donc à tort et à travers. *Solliciter* signifie-t-il *demander* ou *accorder?* Il n'en a cure, dès l'instant que le mot est employé. Exemples (authentiques) :

Monsieur je sens mon harditesse (hardiesse) de m'addresser à vous qui me pousse à solliciter votre bienveillance de bien vouloir m'accorder...

Monsieur, je viens vous demander de bien vouloir *solliciter* la présente demande...

L'emploi de termes de plus en plus longs, pour atteindre à la noblesse, est aussi un grand coupable. Gageons que nous n'en resterons pas à *solutionner,* mais que nous verrons surgir : « *le solutionnement* d'une ques-

(7) Ajoutez à cela, chez nous, Latins, un penchant inné à l'éloquence, qui cause bien des attentats à la raison. Hélas! ce travers n'est pas spécial aux illettrés! Les masses ont soif de pathos; elles admirent de préférence l'incompréhensible.

tion », « solutionnementer une affaire », et maints autres barbarismes où, sous l'accumulation des suffixes et des désinences, le malheureux radical se débattra affolé!

« Pour prendre parti, écrit un journaliste (8), il faut attendre les comportements de certaines individualités. » Pourquoi pas : les actes de certaines personnes? Ne saurait-on plus agir sans « se comportementer »? Voilà ce que nous valent les *contingentements* des *mentalités* et des *intellectualismes* (ou des *intellectualités,* je ne sais plus bien!).

Ne croyez-vous pas qu'il serait temps de « réactionner »?

Les pronoms *qui* et *que* sont d'un usage trop quotidien. L'illettré ne les trouve plus assez beaux lorsqu'il écrit. Une invincible préférence le pousse à leur substituer *dont.* Il ne s'attache point à savoir si le sens de *dont* correspond bien à sa pensée. *Dont* est plus rare que *qui* et que *que;* cela suffit à son bonheur, et il écrit gravement :

« Je vous adresse la carte de la maison *dont* j'ai l'honneur de représenter. »

Songeons à l'allocution dont un brave adjudant crut devoir gratifier ses hommes, au matin d'un jour de revue : « ... le général de division *dont auquel que* nous allons avoir l'honneur de défilerrr devant! » Sans doute, cet excellent subalterne pensait-il que, pour un officier général, deux pronoms et une conjonction n'étaient point de trop. Avait-il lu, dans la théorie, que le nombre des mots inutiles croît en raison directe du grade de la personne de qui l'on parle?

Un autre sous-officier, qui ne maniait pas mieux les pronoms (partie du discours fertile en équivoques), écrivit, dans un rapport sur l'alimentation : « Au cours de

(8) Ah! les journaux! Qui donc écrira une étude sur la déformation de la langue française par les journalistes? Je lui dédie, en attendant, cet exemple : « Les agresseurs prirent alors la fuite, mais l'un d'eux *réussit quand même* à être arrêté. » Il avait sans doute fui dans la direction du poste de police!

l'année 1926, nous avons abattu 19 porcs, pour la nourriture des hommes du bataillon *lesquels* ont produit 1737 kilogrammes de viande, représentant une valeur globale de 15.874 francs. » Le même ajoutait : « Les deux vaches ont produit *ensemble,* au cours de l'année, un veau et 2.485 litres de lait. » Faut-il entendre que le veau eut deux mères, ou que l'une des vaches s'est chargée de la fourniture du veau, l'autre de celle du lait? Curieux et touchant exemple de division du travail!

La rédaction d'un rapport, la nécessité de s'adresser *par écrit* à un supérieur hiérarchique fait commettre bien d'autres bourdes, qu'explique une manière d'obnubilation intellectuelle, sorte de paralysie spéciale, où se perd le sens des mots... et celui du ridicule! Sans cela, le chef d'une petite gare du Midi n'aurait jamais écrit : « J'ai prescrit de faire fonctionner les nouvelles grues à vide, jusqu'à ce que le personnel arrive à s'en servir convenablement. » D'une façon générale, le style administratif, qui est trop souvent manié par des primaires, est riche en exemples de cette sorte. Citons :

« La disparition des documents confidentiels est d'une fréquence qui dépasse de beaucoup la normale. » [Il est donc *normal,* dans une certaine mesure, que les papiers secrets disparaissent C'est au delà seulement de cette limite que l'on s'alarme.]

Les hommes devront être mis en demeure de jouir ou de renoncer aux permissions agricoles.

Les canonniers pointeurs brevetés qui feront preuve d'incapacité ou d'inconduite pourront être privés de leur brevet ou *en avoir la possession suspendue.*

J'en passe... Ils sont trop.

Le général Gallieni, étant ministre de la Guerre, lança, de la tribune de la Chambre, ce parfait aphorisme : « On ne doit jamais invoquer le règlement contre le bon sens. » Mettons un illettré en présence de la même pensée et nous obtiendrons ce merveilleux pathos: « Mon raisonnement n'est peut-être pas légal, mais il est puisé dans la

conscience humaine, source de toutes les définitions! » (Requête d'un fournisseur adressée à un ministre.) Encore une fois, pour l'illettré, écrire, c'est un événement, une cérémonie, il faut passer, sinon ses manchettes de dentelles, du moins sa redingote, s'endimancher l'esprit. Combien d'ignorants commettent des métaphores sans le savoir, par goût inné de la pompe et de l'ostentation! Un candidat à l'engagement dans les Equipages de la Flotte écrit au ministre de la Marine : « Je veux faire ma carrière sur mer, car « l'eau et les voyages sont pour moi de véritables aimants. » Trouvant sa phrase si belle, il l'a mise entre guillemets. Croyant, bien entendu, que c'est le ministre lui-même qui lira sa prose, et non un simple expéditionnaire, il n'a pas pu s'exprimer avec naturel. — Avec la métaphore, conséquence du désir de se faire beau, se place la périphrase, résultat de l'indigence du vocabulaire (toutes les figures de rhétorique y passeraient!). Par exemple, un jeune homme ignore le mot « tuteur », terme de basoche; il écrira : Je suis muni du consentement du monsieur qui prend soin de moi.

L'illettré aime beaucoup *le participe présent,* spécialement s'il écrit à un puissant du jour. Il se rend mal compte des nuances qui conditionnent l'emploi de ce mode impersonnel, lequel comporte cependant un sujet (il néglige d'indiquer ce sujet), qui ne convient qu'à une proposition subordonnée (il en fait le verbe d'une prétendue proposition principale).

Exemples :

Ayant lu votre letre et *désirant* me conformer à vos indications, *vous* seriez bien aimable de me dire si...

Monsieur, vous *remerciant* de vos renseignements et *ayant* l'intention de venir vous voir. [Un point. La phrase est finie, tout comme si l'auteur avait écrit : je vous remercie... j'ai l'intention...]

Je lui ai écrit une lettre *en lui disant* que...

En gardant le silence sur ce point, la requête de l'intéressé a engagé la responsabilité de son auteur. [Phrase recueillie

dans un rapport administratif. — Une requête qui garde le silence et engage une responsabilité!]

Prière de fermer la porte en sortant. (Non! *En sortant*, on ouvre la porte. On la ferme *après être sorti*. Plus exactement encore, s'il faut en croire Saint-Evremont, on *pousse* la porte et l'on *ferme* sa chambre. On pose ou on *rabat* un couvercle et l'on *ferme* une boîte.]

Enfin, parmi les caractéristiques du style des illettrés, figure *la manie des confidences superflues*, d'où une réjouissante impression de naïveté. L'illettré écrit rarement; pour lui, c'est un vrai travail aussi exceptionnel que pénible; alors, pendant qu'il y est, dès qu'il a franchi le stade difficile de la « mise en train », il *en met* beaucoup. Figurez-vous un muet à qui la parole serait rendue de temps à autre! Que de temps perdu à regagner! Que de bavardages en perspective! Que de disproportion, d'une part, entre le nombre et l'espèce des mots employés, et d'autre part le résultat utile à atteindre!

Savourez ces confessions :

Je suis né le 5 mai 1909 quand à mon métier je prends ce que je trouve et ce n'est pas toujoure la même chose.

Je suis *cuisinier* de métier en sortant du régiment en 1922 j'ai travailé dans diverses usines comme *raboteur*.

Celles-ci encore, recueillies dans des lettres d'hommes demandant à s'engager dans la Marine :

Monsieur le Ministre je vien vous demandé qu'elles sont les conditions qu'il faut pour rentrer dans les écoles de la Marine car voilat je suis resté veuf avec deux enfants donc un garçon et une fille mon garçon va avoir 15 an le 7 avril et je ne peut pas le faires rester dans aucaine place car je ne peut pas toujour être derrières lui car je suit employet dans une administration et il fauls que je soit à mon service et vous seriet bien asset aimable de me dire si je peut conter que vous me le pranderié dan une de vous école d'aprenti marins car il est très fort pour sont age et je conte avoir une réponsse le plus tôt possible...

J'ai té entraint d'apprendre le métier de Maréchal ferrant quand mon père est mort et malheureusement j'ai té nourrit

et logé mon père m'envoyer de l'argent et me rhabliler (1) ma mère je ne l'ai jamais connu mais je voudrait achever mon métier ou apprendre le métier de mécanicien.

J'ai eu deux condanations pour violence vous deves bien comprend ce sont des condanations qui peut arrivé à beaucoup de gens quand on est entrener avec des camarades, on fais des simples petites bétises que ses maintenant quon voit le tore qu'on nous fait. enfin ce n'est pas grave ce sont des condanations pour m'avoir battu avec des camarades et des étrangers les deux copains qui était avec moi on était aussi condaner seulement il se sont engager un est partir dans l'infanterie l'autre est parti dans les autos alors moi qui na pas parti parce que je nai pas de parrents qui men verrons de l argent alors je suis resté jai était condaner a un mois de prison la première a 16 francs d'amende avec surci mais je veux racheter ma faute et qu'on men voye dans les colonies.

La suivante joint la circonspection à l'ingénuité :

Prière de m'indiquer s'y le temps passé au service de la Marine conte dans le Service militaire quand en admettant que je ne m'y plaise pas et que je revienne à 21 an je n'aurai certainement pas envie de recommancé.

Une dernière enfin est à citer intégralement, car tous les procédés du style des illettrés s'y retrouvent. — L'auteur a lu les affiches de propagande par lesquelles le ministre de la Marine fait appel, dans toute la France, à l'engagement volontaire, pour le recrutement du corps des Equipages de la Flotte. (J'en respecte l'orthographe et la disposition matérielle.)

Monsieur le Ministre

de la Marine je vous écrit trois lettres qui sont resté sans rien me parvenir 3 lettres qui n'était pas affranchi j'avais lu cet appel à la gare de Moissac Tel que soit votre age vous trouverez un emploi a la Flotte française Voici à 48 an je ne suis pas vieux je ne suis pas grand 1 m. 54 je suis fort et courageux j'ai travaillé au cuisine d'hopital et lycées

(9) *Rhabiller* pour *habiller*! Superbe exemple de redoublement superflu!

à Nîmes (Gard) j'ai été aide cuisinier a l'aérostation de Saint-Cyr.

Monsieur le Ministre

Je vous prie de m'écrire à Lavardac malgré que j'ai des travaux pour ma vie terrestre si les postes me trompent si les lettres ne sont pas distribuer ici la télégraphie sans fil à Lavardac Lot et Garonne? la prochaine lettre vous recevrez une lettre recommandé chose qui coute dur vous devez m'accepter vu que vous avez lancé à Moissac cet appel.

Monsieur le Ministre

Je demande à m'engager dans la flotte car j'ai l'intention de finir mes jours dans un pays chaud le pays du café. j'ai travaillé le jardinage près de Paris chez les Maraîchers je cherche un pays chauds exent de glaces et de gelées. La France les nuits froides sont dangereuses les fleurs périssent par le froid c'est pourquoi en m'engageant à votre administration quand je serais vieux je trouverai à ce pays où se récolte le café cette tisane bienfaisante aimé des hommes des femmes des enfants. je cherche le pays du café les pays froids tels le pôle Nord j'y renonce je suis trop vieux pour les régions froides. j'ai été à Salonique quand l'incendie s'alluma brûlant bientôt la moitié de la ville près de la Tour blanche. monsieur le Ministre de la Marine Française écrivez une lettre à laddresse que je vous écrit.

Ce dernier spécimen semble provenir, non plus seulement d'un illettré, mais d'un déséquilibré. Peut-être n'y a-t-il pas, entre ces deux catégories, de frontière bien nette. L'illettré manque de règle pour la conduite de son esprit; le fou se trouve dans le même cas. Sans prétendre voir, dans tout illettré, un fou, je crois que l'on peut passer de l'un à l'autre par degrés successifs. Le premier est un bien portant, l'autre est un malade, victime d'une lésion ou d'une intoxication. C'est entendu. Tout est là. Tout *serait* là, si nous possédions de bonnes définitions de la santé et de la maladie. Mais quoi? La naïveté, la manie des confidences, le désir de paraître (ou, à l'inverse, la timidité), l'inaptitude au raisonnement et à l'observation, le manque de discipline interne, l'instabilité de l'attention, l'insouciance de la règle, caracté-

risent l'illettré, nous l'avons vu. Poussés à l'état morbide, tous ces traits se retrouvent chez les pensionnaires des hospices d'aliénés. (N'est-ce qu'une coïncidence?) L'incapacité de s'exprimer correctement ne conduit pas, sans doute, à l'aberration mentale. N'allons pas si loin! Mais retournons la proposition! La confusion dans les mots n'est-elle pas, quand elle devient ou demeure habituelle, le signe d'une confusion dans les idées? Ne serait-ce pas une aberration mentale préexistante qui conditionnerait la tendance à l'emploi de termes impropres, à la construction défectueuse des phrases, aux fautes de syntaxe? La pathologie du corps a ses règles, comme la physiologie normale et l'on prétend que l'étude du phénomène morbide profite à celle du sujet sain. De même, quant aux faits intellectuels. Parler purement serait la conséquence d'un état d'équilibre cérébral; parler mal signifierait : tare. Equilibre et tare peuvent, au même titre, retenir la curiosité du chercheur. L'erreur, comme la vérité, possède ses lois et ses méthodes, ce sont les mêmes : celles de l'esprit humain.

ANDRÉ MOUFFLET.

POÈMES

—

FENÊTRES

Fenêtres! Il suffit qu'un bras de pure chair
vous happe, et votre fleur s'irise, prompte à vivre,
et les soleils éteints en l'eau fraîche des vitres
s'essaiment en brûlant dans les jardins de l'air...

—

MAISONS

Les maisons frémissant dans les grands adieux clairs
des crépuscules ont des minutes heureuses....
Elles font tressaillir leurs beaux corps d'amoureuses
dont l'ardeur des couchants illumine la chair...
L'éclat de leur splendeur fascine; elles ont l'air,
ces brûlantes maisons où les lampes pénètrent,
d'exquises Danaés que caresse le soir...
Un sabbat de soleils fulgure en leurs fenêtres
et sur leurs flancs blondis, si prompts à s'émouvoir,
glisse comme le bris de milliers de miroirs...
Puis l'ombre les saisit, les capte... Elles vieillissent.
L'extase des baisers qui sont morts, un à un,
et des gestes fanés sitôt qu'ils s'accomplissent
ne luit plus désormais qu'entre leurs murs défunts.
Car, là-haut, dans l'or frais d'alvéoles complices,
au fond des chambres qui s'éclairent à leur tour,
les couples, joints, en proie à leurs chaudes délices,
purs tisons du silence, entretiennent l'amour...

—

QUAIS

Matin blême; les quais, gourds encore, somnolent
sans échos; nul signal de batelier; un bar
allume ses quinquets aux lueurs pâles, molles,
et, dans le petit jour, plein de frissons épars,
les grands peupliers d'or, doucement, foliolent...
Des chalands amarrés dansent sur l'eau; les murs
montent leur faction qui n'a point de relève
et la ville couchée et qui dort en l'azur
épouse sourdement la forme de son rêve...
Maritimes rumeurs, à l'aurore, des quais!
Une sirène crie au loin, des chaînes grincent,
le flot chante, en rubans d'écume effiloqués
et des heurts font tinter les cours, comme en province...
Le troupeau des logis miséreux est parti
et, dans l'aube, on dirait une armée en déroute...
Fiers artisans, ils vont vers leur tâche; ils font route,
ployés sous de lourds sacs, tout hérissés d'outils...

—

SAINT-LOUIS-EN-L'ILE

Saint-Louis, Saint-Louis-en-l'Ile,
tes murs ont l'odeur d'un fruitier...
J'aime cet agreste quartier
que les grands peupliers ventilent...

Quais embués de nostalgie
et de sourdes plaintes bercés...
Les vieux hôtels s'y réfugient
pour y revivre leur passé...

Eau, pierres, feuilles se concertent
et font un silence émouvant.
Et, là, tout près, la Seine verte
froisse sa robe exquise au vent...

Saint-Louis, Saint-Louis-en-l'Ile...
Cœur tendre au cœur de la cité,

Je t'écoute sans fin chanter
La romance de tes idylles...

Je t'aime surtout quand les ponts
ouvrent leurs arches diaphanes
où les joueurs d'accordéons
lamentent le soir qui se fane,

Et qu'alentour, dans un sanglot
si pur que mes courroux désarment,
le fleuve roule, au fil de l'eau,
tout ce que la ville a de larmes...

—

LA VILLA FERMEE

Dans la forêt qui brûle au ciel d'automne, j'erre
sur les décombres d'or que foulent seulement
les elfes, au pied clair, et les couples d'amants...
Les feuilles, sous mes pas, font crier leur lumière,
doux gisants sur lesquels j'ose à peine marcher...
Un immense charnier m'entoure et me submerge.
Le sang des dieux tués rougit les vignes-vierges
et les grands châtaigniers, brûlant sur leur bûcher,
se dénudent au vent et jettent leurs cilices...
Cris purs des nymphes dont les destins s'accomplissent.
au loin se fend le cœur en cristal d'un clocher,
tandis que, seule, au fond du grand parc qui flamboie,
les volets repliés sur sa vie et sa joie,
la villa dit adieu aux dernières clartés
et, rassemblant les plis de sa robe de soie,
incinère en secret le corps frais de l'été...

—

L'APPEL

Tes remparts, ô Paris, si forts qu'ils soient, si hauts,
ne peuvent m'empêcher de savoir qu'il fait beau...
Les horizons vers moi dépêchent leurs nuages,

de tous les coins du ciel m'arrivent des messages...
J'entends, en l'air chargé d'effluves végétaux,
sous leurs verts gorgerins, respirer mes coteaux...

Une ardente splendeur t'assiège; l'azur fuse
d'entre les toits, jaillit par des milliers d'écluses
et tout le ciel rué, Niagara houleux,
sur le pavé fumant s'abîme en longs pans bleus,
et mon cœur, que dilate, ô ville, la lumière,
mon cœur éclate aux feux du soleil de tes pierres...

Sous le déferlement infini du beau temps,
les murs cèdent; voici ses flots cataractant
sur les places, au fond des méandres des rues...
Partout s'irise et rit l'haleine de la nue.
Les trottoirs sonnent clair et, dans l'azur neigeant,
des vols virent au loin sur des ailes d'argent...

O collines en fleur, arbres, je vous devine,
et toi, mer, vaste mer, j'entends ta voix divine
à laquelle répond le chant des remorqueurs...
D'innombrables échos prennent place en mon cœur,
car là-bas, par milliers, des bras vers moi se tendent.
Je sais que la forêt et les sources m'attendent...

—

DEPOSSESSION

Le soir, quand le soleil oint les paumes des feuilles
et que, très doucement, les bruissants tilleuls,
lourds d'odeurs, de reflets et d'ailes, se recueillent,
je quitte la maison heureuse, j'erre seul
à travers la blondeur ardente de la nue...
Au loin chantent encor des coqs,
et, jailli d'on ne sait quels désastres, quels chocs,
un ultime rais d'or fend la pelouse nue.
La nuit, en clapotant, inonde la forêt.
Je vais, cherchant toujours plus de silence et d'ombre,
ainsi qu'un prince las qui rompt avec le monde

et le délaisse sans regret...
Mais voici que, blottie entre les noirs feuillages,
la demeure éclairée et blonde m'apparaît,
si vivante, si belle, avec ses rires frais
et la fleur de ses purs visages,
que je crois, fasciné, surprendre le secret
d'êtres nouveaux, d'êtres charmants, que j'ignorais...
Comme un gueux mordu par l'envie
des richesses qu'il tremble et souffre à regarder,
j'épie avidement ce luxe, cette vie,
et sens se déchirer mon cœur dépossédé...
Je sanglote de tout mon être;
je pleure seul, tout seul, sous les grands arbres noirs,
d'avoir gâché, perdu peut-être
ce tendre et clair bonheur qui dore les fenêtres,
ce merveilleux bonheur que je n'ai pas su voir...
Ainsi, lorsque mes jours sont à bout de lumière,
quand nulle joie en eux ne veut s'épanouir,
je m'exile, je fuis loin de moi-même, j'erre
pour susciter de ma misère
de latentes beautés qui viennent m'éblouir
et des chants, de purs chants que, seule, peut ouïr
une âme qui, toujours, me demeure étrangère...

ANDRÉ PAYER.

LES ASPIRATIONS RÉGIONALISTES ET LA GÉOGRAPHIE

—

I

UN MEA CULPA

Il y a quelque trente ans, des hommes politiques et des géographes tombèrent d'accord sur une grande découverte.

Ils s'aperçurent que la division départementale décrétée en 1790 par l'Assemblée Constituante ne convenait plus à la France, et qu'il fallait remplacer cette division par une autre, mieux appropriée, disaient les hommes politiques, aux besoins de la société moderne, et mieux adaptée, disaient les géographes, aux groupements indiqués sur le sol français par la nature et par l'histoire.

Les préoccupations pratiques des premiers n'étaient donc pas tout à fait du même ordre que les préoccupations scientifiques des seconds. Les hommes politiques accusaient les départements, soit de favoriser la centralisation à outrance, soit de maintenir dans les choix électoraux le plus fâcheux esprit de clocher : alors on exorcisait les *mares stagnantes*, depuis revenues en honneur, paraît-il. Les géographes reprochaient aux départements le découpage arbitraire et uniforme qui tantôt tronçonnait des unités naturelles et historiques, et tantôt juxtaposait des pays où des groupements hétérogènes. Mais, quels que fussent leurs mobiles particuliers, politiques et géographes s'entendaient pour

recommander une nouvelle division du sol de France par *régions*.

Ils n'étaient pas également sincères. Les politiques s'en tinrent aux manifestations verbales. Les géographes, persuadés que « c'était arrivé », se précipitèrent sur leurs cartes et se mirent avec une joie enfantine à tracer des démarcations et à proposer des plans de division.

Tracer des lignes arbitraires sur le papier, qui souffre tout, c'est un des divertissements les plus chers aux faiseurs de cartes. Le bon et naïf roi Louis XVI faillit se réconcilier avec la Révolution, le jour où il put dessiner et présenter à l'Assemblée Constituante une belle carte de France divisée en départements.

Pierre Foncin et Paul Vidal de la Blache publièrent dans la *Revue de Paris* des plans de division régionale de la France. Le dernier, qui avait des disciples et des élèves, dont j'étais, les fit travailler. J'ai sur la conscience une esquisse d'organisation régionale de la Bretagne, qui était la partie de la France que je connaissais le mieux (1913). Pendant deux décades, l'école géographique française ne fit guère autre chose que des monographies régionales.

Pourtant, l'accord sur cette question n'était pas unanime. Albert Métin, géographe lui-même, mais aussi homme d'Etat habitué à une vision directe des choses et des hommes, disait avec quelque dédain à propos des plans de Vidal : « Ce sont là des idées de géographes. »

Je fus amené moi-même, après réflexion, à faire, dès 1920, de fortes réserves sur la valeur et l'opportunité de la division régionale (*Rivières, pays et maisons de France d'après Jean Brunhes*, dans la *Géographie* de février 1921).

Sur plusieurs points, en effet, le *régionalisme* devenait un état d'esprit qui ne s'inspirait ni des opportunités politiques ni de l'esprit scientifique Il se muait en une machine de guerre contre l'unité française. La catastrophe de 1914-1918 parut à un certain nombre de régionalistes, séparatistes honteux ou avoués, une occasion excellente d'ébran-

ler une unité cimentée par les siècles. La chose a été essayée plus ou moins ouvertement. A la faveur de l'équivoque, les ouvriers de dislocation se sont enhardis. Pour l'Alsace, séparée pendant quarante-sept ans et mal ressoudée à la patrie française, l'abcès s'est débridé tout à fait. Les régionalistes se sont proclamés autonomistes ; ce qui veut dire que ces gens veulent faire exactement le contraire de l'œuvre d'unification accomplie en 1790 par l'Assemblée Constituante.

Ni Briand, ni Hennessy, ni Foncin, ni Vidal de la Blache n'avaient voulu cela.

Il paraît donc à propos de reviser les notions de base qui leur ont servi de point de départ. Revision des valeurs, revision des justifications. Il faut tâcher de discerner, dans les aspirations régionalistes, ce qu'il y a de légitime et ce qu'il y a de pernicieux. J'essaierai de le faire au point de vue de la géographie, mais non au point de vue de la géographie seule : si je rencontre sur mon chemin la politique et la religion, je ne reculerai pas devant elles.

II

QU'EST-CE QUE LA RÉGION ? LA RÉGION ET LE PAYS

Nous entendons par *région naturelle* une étendue de territoire où les caractères généraux du paysage, structure du sol, relief, climat, distribution des eaux, végétation, montrent des rapports à peu près constants et faciles à encadrer dans une définition d'ensemble.

Ainsi, l'Ouest français, comprenant la Bretagne, le Cotentin et la Vendée, avec ses roches en majeure partie compactes, son relief usé, son climat doux, égal et humide, sa végétation de landes, de prairies et de bocages, forme une région naturelle.

La Champagne crayeuse, plate, perméable, sèche, aux eaux rares et concentrées, à la végétation pauvre de lande à moutons, forme une région naturelle.

Le Massif Central, vaste renflement de sol siliceux dominé par des aspérités éruptives, pays de « terres froides », avec ses tensions orageuses d'été, ses neiges et ses âpres températures d'hiver, ses pentes de châtaigniers, ses platières et ses chaumes de landes, forme une région naturelle.

Si les définitions purement physiques sont assez faciles, à condition de laisser dans l'ombre des caractères secondaires qui parfois neutralisent les autres, les démarcations sont moins aisées.

Il n'y a guère que les régions de montagnes dont les limites avec les régions voisines soient relativement faciles à tracer, car des unes aux autres le passage se fait sur un espace très petit. Même sur les versants où les pentes sont es plus douces, les montagnes paraissent s'enlever des plaines sur une ligne hypsographique bien déterminée que le raccourci des perspectives aide notre œil à tracer (limites nord du Massif Central, limites du massif alpestre vers la plaine du Rhône).

Il y a donc de grands cadres naturels qu'une vision synthétique peut caractériser tout entiers, bien qu'en dehors des régions montagneuses il soit difficile de leur tracer des limites. Ce sont ces cadres que nous appelons des *régions*.

Mais quels rapports y a-t il entre les régions naturelles et les groupes humains dont elles constituent les habitats ?

Une étude superficielle a fait croire pendant quelque temps qu'il y avait des rapports fixes où s'harmonisaient le déterminisme physique et le déterminisme social : aux *régions naturelles* ont paru correspondre en France, au moins en partie, les anciennes *provinces*, réunies les unes aux autres par la monarchie et par elle maintenues jusqu'en 1789 dans une agrégation quelque peu instable.

Il a bien fallu, en examinant les chose de près, se rendre compte que la superposition de la province, considérée comme *région humaine*, à la *région naturelle* physique ne reposait sur aucun fondement sérieux. La Bretagne est inscrite dans une région naturelle, elle ne la comprend pas

tout entière. Inversement, la Normandie, vieille province homogène depuis mille ans, fait partie d'au moins deux régions naturelles bien différenciées.

S'il y a des *régions humaines*, c'est-à-dire des étendues de territoire où les groupes humains se présentent, dans un cadre déterminé, en rapports constants de *standard of life*, de besoins économiques, d'habitudes sociales et de genres de vie, ces régions humaines ne se superposent point aux anciennes provinces. Elles ne se superposent pas davantage aux régions naturelles. Si les caractères physiques propres aux régions ont pu autrefois imposer aux populations qui s'y trouvaient certains modes d'habitation, de vêtement, d'alimentation, ou des habitudes professionnelles et commerciales en rapport avec la géographie naturelle, ces coups de burin spéciaux donnés aux groupes fixés sur les sols sont en grande partie effacés, du moins en France, et s'effacent un peu plus tous les jours, *à mesure que la vie générale submerge tout ce qui restait de la vie locale*: phénomène bien plus en rapport avec l'activité croissante de la circulation qu'avec l'omnipotence de l'Etat, à laquelle on le rattache d'ordinaire. Les liens entre *la région naturelle* et la *région humaine* ont été rompus par la route, la poste, le chemin de fer, le télégraphe et l'automobile.

En Bretagne intérieure, il y a cinquante ans, on construisait et on couvrait les maisons en dalles grossières, produits du pays. On mangeait de la bouillie de sarrasin et des pommes de terre, produits du pays. On s'habillait de lin produit dans le pays ou de laines filées par les quenouilles du pays. On se meublait de lits clos, de vaisseliers, de bancs et d'armoires fabriqués dans le pays.

Tout cela est à peu près évanoui, même dans cette région que les conditions naturelles semblaient marquer pour l'isolement. La vie rurale, commerciale et professionnelle en Bretagne diffère peu de ce qu'elle est dans les autres régions françaises. Assurément, il y a des adaptations nouvelles aux conditions de vie permanentes imposées par la

nature. Mais ces adaptations n'ont pas un caractère régional, elles sont localisées et diversifiées suivant les endroits, et aussi suivant les modes, les besoins ou les intérêts stimulés par la vie générale. Et ce qui se passe en Bretagne à ce point de vue se passe, à un même degré ou plus accentué encore, partout ailleurs.

Aujourd'hui, il n'y a en France pas une seule région, pas même les régions de montagnes, où les genres de vie, les habitudes sociales, les intérêts et les besoins soient réellement groupés sous des bannières régionales.

Les bannières sous lesquelles ils se groupent peuvent être beaucoup plus grandes, ou beaucoup plus petites.

Quand les viticulteurs se groupent en régions (région du midi par exemple), ils entendent par là des syndicats d'intérêts qui n'ont rien à voir avec les divisions naturelles et les divisions humaines, rien par conséquent qui relève soit de la géographie, soit de l'histoire.

On ne voit pas que les métallurgistes soient des régionalistes lorrains ou normands : leurs vues sont plus étendues.

La politique économique conseillée ou voulue par les producteurs de blé n'a rien à voir avec les caractères physiques régionaux propres à la Picardie, à la Brie ou à la Beauce.

Nous verrons un peu plus loin, au cours de cet article, ce qu'il y a lieu de penser des *régions économiques* imaginées et mises sur pied de 1917 à 1919.

A la vérité, des divisions beaucoup plus petites, bien plus petites que les départements et que les arrondissements eux-mêmes, puisqu'elles formèrent en grande partie les *districts* de 1790, se montrent singulièrement vivaces. Ces divisions, ce sont les *pays*, presque toujours superposés aux *pagi* gallo-romains, donc vénérables par leur ancienneté et par leur permanence.

Ces pays ne coïncident qu'exceptionnellement avec des faisceaux de conditions naturelles autonomes ; il est donc

malaisé et souvent impossible de leur tracer des limites physiques, et leurs limites historiques ont oscillé en empiétant les unes sur les autres. Ce qui, toutefois, les a fait éclore et les a multipliés à mesure que la Gaule se peuplait davantage, c'est la nécessité d'un marché central où la population vivant dans un cercle de rayon variable autour du centre venait s'approvisionner et vendre ses produits. Ce qui a fait et maintenu le pays, c'est la ville de marché, *market town*, disent les Anglais.

Il y a là une nécessité fondamentale de la vie sociale et économique. La marée montante de la vie générale peut bien réduire l'importance du *market town*, elle peut le transformer de diverses manières. Elle ne le supprime pas. Parfois même elle le réveille, ou le stimule. Les cadres d'organisation politique ou de commandement se servent du *market town*, le relèvent et le vivifient au besoin. Les villes de marché sont pour la plupart entrées dans le cadre de la division départementale et n'y ont rien perdu ; cette division elle-même se présente souvent comme des groupements d'anciens pays qui subsistent encore en elle, et c'est ce qui la fait durable et vivante. La région est une ombre aux trois quarts effacée à laquelle il est vain de vouloir rendre la vie ; le pays et le département sont des réalités.

III

DÉFENSE DES DÉPARTEMENTS

Le snobisme contemporain dénigre volontiers en bloc, sans rien examiner et sans rien savoir, l'œuvre de la Révolution. Les départements ne pouvaient échapper à la critique. On les a représentés comme un découpage arbitraire fait hâtivement par des révolutionnaires niveleurs, désireux de faire table rase du passé.

En réalité, il n'y a rien eu de si sage et de si réfléchi que cette création de la grande Constituante. Sans avoir la

même envergure que le système métrique décimal, la création des départements est, presque autant que celui-ci, bâtie sur le roc. Le système métrique durera tant qu'il y aura des hommes ; les départements ont chance de durer tant qu'il y aura une France.

L'œuvre de l'Assemblée Constituante est à la fois destructive et constructive.

La Constituante voulait détruire dans l'administration et dans les rapports politiques et juridiques entre les citoyens toute trace de l'esprit particulariste, qu'elle assimilait volontiers à l'esprit féodal : ce mot pris dans un sens étendu ; car il y a d'autres féodalités que les féodalités guerrières et bardées de fer.

A la place on voulait édifier des cadres d'administration simples, uniformes, aussi commodes pour les agents d'exécution de l'Etat que pour les citoyens, et absolument détachés des privilèges locaux et des coutumes surannées.

Pour répondre au premier objet, on effaça dans ces nouvelles divisions tous les noms de la géographie féodale et monarchique. La géographie physique fut seule appelée à fournir la nomenclature.

Pour répondre au second objet, on s'efforça de faire les départements à peu près égaux en étendue, de manière que tout administré d'une commune quelconque pût faire en cas de besoin le voyage du chef-lieu, aller et retour, dans une même journée (discours de Target de novembre 1789).

Mais, pour tracer les limites des départements, l'Assemblée se préoccupa le plus possible de respecter les habitudes locales et de faire coïncider les limites nouvelles avec des limites ou des zones de transition entre pays : ce qui explique la bizarrerie apparente de certaines démarcations départementales. Des milliers de dossiers furent constitués ; tous les intéressés furent entendus ; les limites furent fixées d'après ce qui paraissait être le vœu général.

La Constituante sut donc faire du nouveau en respectant

les traditions partout où elle pouvait le faire et partout où elles paraissaient légitimes.

Elle fut récompensée par la solidité tout de suite évidente de son œuvre. Personne ne la contesta, tous les partis l'acceptèrent. La Vendée donna, peu de temps après, la plus dramatique des adhésions. Pour les uns, elle est monstrueuse et criminelle ; pour les autres, elle est glorieuse ; mais pour tous, Bleus et Blancs, elle a eu, presque dès le début, son nom historique de la Vendée ; le Bas-Poitou, les Mauges et le pays de Retz ont disparu. Si Lescure criait à ses gars : « En avant, les Poitevins ! », sa veuve, dans ses mémoires, ne parle jamais que des champs et des héros de la Vendée.

Mais il n'est pas nécessaire d'invoquer ces pathétiques souvenirs. L'adhésion à la division départementale s'est faite, dans toute la France, librement, spontanément, sans contrainte de l'Etat.

Prenez dans un département quelconque les nombreuses associations ou organisations privées qui n'ont aucun lien avec le pouvoir central ou les pouvoirs départementaux. Lorsque ces associations ont besoin de délimiter leur territoire, elles prennent naturellement le département ou ses subdivisions, et l'on ne voit pas que jamais elles s'en soient trouvées gênées. Lorsque le cadre territorial des associations dépasse le cadre départemental, elles font des unions interdépartementales en gardant les limites de l'Assemblée Constituante. Tel est précisément le cas des Régions économiques établies de 1917 à 1919. Elles n'ont pu devenir viables qu'en se constituant en unions interdépartementales.

Pour dire que les départements sont devenus désuets, on s'appuie parfois sur le principe même de Target : le voyage au chef-lieu, aller et retour, en une journée. La circulation s'est tellement accélérée depuis Target, et les distances ont tellement diminué, que l'application même

de son principe justifierait, selon quelques-uns, des divisions plus étendues.

Il est bien facile de répondre à cette objection.

D'abord, le principe de Target était un idéal, non une réalité acquise de son temps. Il y avait beaucoup de départements où l'état des communications en 1789 ne permettait pas le voyage au chef-lieu en une seule journée. Target comptait sur des progrès de viabilité prochains, mais pas encore réalisés.

Ensuite, si les distances ont diminué, la vie sociale a pris un rythme d'accélération tout nouveau. Au point de vue qui nous occupe, ceci compense cela. On veut, aujourd'hui, faire en deux ou trois heures ce qu'on faisait autrefois en une journée. C'est pourquoi, malgré les chemins de fer et le télégraphe, les départements sont aussi bien adaptés à la vie économique contemporaine qu'à la vie économique de 1789. Mieux même peut-être, car une grande partie des progrès accomplis depuis cent quarante ans (chemins vicinaux, chemins de fer locaux) ont été réalisés en fonction de la division départementale et dans le cadre de celle-ci.

Le département s'est donc révélé, comme cadre d'action de gouvernement et d'administration, et aussi comme cadre pour les initiatives privées, un outil excellent qui n'a rien perdu de sa valeur et qui même l'a plutôt augmentée.

IV

DÉCENTRALISATION

Nous devons encore examiner un autre grief des régionalistes. Ils disent que la direction politique et administrative du pays est trop centralisée dans la capitale, où tout afflue et d'où tout rayonne. Ils prétendent qu'en dehors des grandes directions nécessaires à l'unité nationale, — dont au reste les régionalistes-autonomistes paraissent faire bien peu de cas, — il y aurait intérêt à faire régler la plus grande partie des affaires politiques et administra-

tives dans les pays mêmes qu'elles intéressent et par les intéressés eux-mêmes. C'est ce qu'on appelle la décentralisation. Pour cela, — toujours selon les régionalistes, — la division départementale n'est pas bonne : le département, cadre qu'ils prétendent artificiel, ne peut vivre d'une vie à-demi autonome ; la région, naturelle ou historique, est seule capable de le faire.

Les lecteurs qui nous ont suivi jusqu'ici savent déjà que pour nous le département n'est point une division artificielle et arbitraire ; il serait donc capable de vivre politiquement de sa vie propre ; il l'a déjà montré du temps de la Constituante, décentralisatrice avec imprudence et excès ; il le montre de nos jours, depuis que les conseils généraux sont devenus de petits parlements.

Mais, pour nous, la question n'est pas là. Il faut s'entendre sur ce qu'on appelle décentralisation.

Pour les régionalistes, c'est le transfert d'une partie des pouvoirs de l'Etat souverain, tels qu'ils sont, à une quantité plus ou moins grande de petits Etats où ces pouvoirs deviendront plus tracassiers et plus insupportables qu'aujourd'hui pour les citoyens, car ceux-ci seront plus près des leviers de commande.

Pour nous, la vraie décentralisation signifie diminution du pouvoir de l'Etat. Nous demandons que l'Etat central abandonne une quantité de fonctions parasites, étrangères à sa vraie mission ; nous ne demandons pas qu'il les transfère à des Etats subordonnés. Et si nous nous plaçons sur ce terrain, ce n'est pas que nous soyons antiétatiste. Au contraire. Nous pensons qu'il n'y a qu'un seul moyen de sauver l'Etat moderne, c'est de faire d'énergiques ponctions dans le gonflement monstrueux dont il est affligé.

L'Etat est aujourd'hui, en France, atteint de paralysie, suite de la pléthore. Ses rouages jouent de plus en plus difficilement. La multitude d'intérêts collectifs qu'il rassemble sous son égide se contrarient et se neutralisent. Il

faudra de toute nécessité, avant qu'il soit longtemps, jeter du lest.

Jeter ce lest, et non en faire une surcharge ailleurs. Donc, supprimer énergiquement de nombreuses fonctions dans la sphère politique et administrative, où elles se trouvent aujourd'hui, et par suite, les enlever aux cadres territoriaux délimités sur la carte, qu'il s'agisse de départements ou de régions. Dans les fonctions d'Etat en surnombre, beaucoup sont franchement inutiles, elles disparaîtront sans laisser de traces. Celles qui répondent à des utilités collectives, intellectuelles, professionnelles ou sociales, se réorganiseront spontanément sans cadre géographique ou avec des cadres mobiles, extensibles ou rétractiles.

V

LE RÉGIONALISME MATÉRIEL

Demandons maintenant au régionalisme ses titres, d'une manière directe, en nous souvenant toujours que la région, telle qu'il s'agirait de la constituer, serait avant tout un cadre territorial, politique et administratif.

La région peut se définir matériellement ou spirituellement. Elle a, ou peut avoir, des caractères visibles, et des caractères non visibles. Les premiers relèvent immédiatement de la géographie. Les seconds n'ont avec elle que des rapports plus ou moins lâches ou lointains, mais ce n'est pas une raison pour que nous évitions d'en parler.

Le régionalisme matériel consiste dans les genres de vie, dans les habitudes de travail, et, en général, dans le degré de civilisation extérieure que l'on constate sur un territoire déterminé.

La France féodale se présentait comme une mosaïque de civilisations de cette nature. Cette mosaïque s'est peu à peu simplifiée. Les traits différenciés se sont atténués et fondus. Une civilisation française a pris la place des civilisations régionales, de même qu'il n'est pas prématuré de

prévoir une civilisation européenne où se fondra la civilisation française. Les anciennes habitudes et les genres de vie régionaux présentent encore, de place en place, des survivances à demi submergées, qui n'existent aujourd'hui que dans la mesure où elles ne font aucun tort à la vie générale et ne la contredisent pas. Parfois elles sont maintenues comme pièces de musée.

Reprenons l'exemple de la Bretagne.

La Bretagne a été jusqu'au milieu du XIXe siècle une des provinces françaises où la vie matérielle était la plus difficile. Alors, elle avait sa civilisation bien à elle. Cela se discernait dans l'habitation, dans la nourriture, dans le vêtement, dans les habitudes commerciales, dans les rapports sociaux visibles. Comme il arrive souvent en pareil cas, ce pays isolé des autres était lui-même très fractionné. Il n'y avait pas une civilisation bretonne, il y en avait plusieurs. Ce n'est que par le mirage du souvenir que le régionalisme actuel tente d'unifier la vieille Bretagne.

Le Breton au chapeau à rubans et aux longs cheveux, avec sa veste courte, ses culottes bouffantes (*bragou-braz*), ses jambières et ses sabots, représentait un type humain qui aux Français du centre faisait quelque peu l'effet d'un Canaque, d'autant plus que la vie matérielle du Breton était, sous tous les rapports, difficile et grossière.

Cherchez-le maintenant, ce Breton. Vous ne le trouverez pas, sauf dans les fêtes celtiques où les *bardes* s'affublent, pour quelques heures, d'oripeaux voyants qu'ils seraient bien fâchés de porter toujours. Et croyez bien que ces bardes ne se nourrissent pas de bouillie de blé noir et boivent autre chose que de l'eau.

Voilà trois quarts de siècle que les restes de l'ancienne civilisation bretonne disparaissent les uns après les autres, à mesure que s'accroît la prospérité du pays et que s'intensifient, entre lui et ses voisins, les échanges d'hommes, d'idées, de pensées, de papier imprimé, de marchandises. Ajustements des hommes, ajustements des femmes, vieilles

maisons insalubres, nourriture grossière, habitudes commerciales des foires, isolement au fond des chemins creux, tout cela disparaît en même temps. Le Breton des champs porte casquette, veston et pantalon. La Bretonne des champs renonce à la coiffe. Dès qu'elle vient en ville, elle jette sa coiffe par-dessus les moulins.

Certes, à cette *banalisation* rapide le pittoresque de la vieille Bretagne perd beaucoup. L'art y perd donc aussi. Peintres, sculpteurs et littérateurs protestent à l'envi. Ils tâchent de faire survivre, sur certains points tout au moins, les vieux genres de vie, les anciens costumes, les anciennes habitudes. Ils n'y parviennent guère que d'une manière intermittente, par des résurrections d'opéra-comique et de carnaval.

La *banalisation* du peuple de Bretagne et l'effacement de tout ce qui restait de la vieille civilisation bretonne se font avec la rigueur inexorable des lois qui gouvernent le monde. On peut regretter ce mouvement, on ne l'arrêtera pas, on ne le ralentira même pas.

Ce qui est vrai pour la Bretagne est également vrai pour toutes les provinces françaises qui avaient conservé, dans leur civilisation, des caractères propres plus ou moins fortement accusés. Ces caractères ont disparu ou sont en train de disparaître. Ce n'est donc pas sur eux que peuvent s'appuyer les régionalistes pour faire revivre des cadres territoriaux périmés. Ce sont des appuis chancelants qui tombent les uns après les autres, et dont les survivances, que l'on peut dénombrer aujourd'hui, sont presque toutes artificielles.

VI

LE RÉGIONALISME SPIRITUEL : ALSACE ET BRETAGNE

En matière spirituelle, la position des régionalistes paraît plus solide. Car c'est un fait que les habitudes ancestrales d'un peuple, sa langue, ses croyances, ses aptitudes intellectuelles et artistiques, se modifient beaucoup plus

lentement que son genre de vie et sa civilisation matérielle.

J'irai plus loin. Il n'est pas désirable qu'au nivellement des genres de vie corresponde un nivellement intellectuel et moral qui rabaisserait les sociétés humaines au rang de celles des fourmis et des termites.

Notamment, il faut que dans un pays comme la France, la capitale ne soit pas l'unique foyer de l'intelligence et des directions artistiques et morales. Il y aurait là une cause d'abâtardissement et de dégénérescence qui se ferait sentir à la longue, sur la vie de la capitale elle-même.

Nous sommes donc, à ce point de vue, avec les régionalistes ; nous sympathisons avec leurs efforts et nous souhaitons qu'ils réussissent. Mais encore il faut bien s'entendre à ce sujet, et nous demandons aux régionalistes : pour soutenir et raviver la vie intellectuelle des provinces, en quoi avez-vous besoin d'un cadre territorial particulier d'administration et de commandement? Ce sont deux points de vue ou deux ordres d'idées qui n'ont rien de commun ; ils sont et doivent demeurer étrangers l'un à l'autre.

Considérons par exemple ce que nous pouvons appeler, si vous voulez, la région du Nord, c'est-à-dire l'ensemble formé par les deux départements du Nord et du Pas-de-Calais. C'est une des parties les plus vivantes et les plus robustes de la France. Elle conserve encore, comme une parure, quelques caractères particuliers matériels ou spirituels, depuis les kermesses jusqu'aux chansons patoisantes. Elle a un sentiment très vif d'individualité dans la nation française et de solidarité entre tous les originaires du Nord. Que de fois, pendant la guerre, j'ai entendu les chansons où était exaltée la fraternité entre « les gars du Nord et du Pas-de-Calais ! »

Cette personnalité vigoureuse des gens du Nord, favorisée et stimulée par le travail et par la richesse, se traduit dans la pensée scientifique et littéraire, dans l'art, dans l'organisation familiale, dans les passions politiques et religieuses ardentes. Elle fait de ces deux départements de grands in-

dustriels, de grands agriculteurs, de mineurs et d'ouvriers, un pays où la vie locale est d'une activité extrême, tout en tenant par toutes ses fibres à la vie générale de la France, de l'Europe et du monde. S'il y a une région vivante, c'est bien celle-là.

L'a-t-on vue pourtant, cette région, revendiquer une existence à part, sous forme d'un cadre géographique particulier avec un personnel administratif fait pour elle et des institutions faites pour elle ? Jamais. La vie régionale du Nord connaît, dans le cadre départemental, la plus magnifique des floraisons. Aucune des formes d'activité chères aux gens du Nord n'a besoin, pour s'affirmer, de se distraire, si peu que ce soit, de l'unité française.

Cette unité, symbolisée par les départements, ne nuit donc en rien au régionalisme, dans ce qu'il a de juste et de raisonnable.

Pour que l'unité et le cadre départemental aient paru gênants aux régionalistes sur d'autres points de la France, il faut qu'il y ait quelque part des formes du régionalisme spirituel qui se font, sourdement ou de propos délibéré, hostiles à l'unité française.

Ces formes, on les rencontre en deux régions, où les activités hostiles à l'unité sont extrêmement différentes : très atténuées et presque inoffensives dans la première région, la Bretagne ; aiguisées et empoisonnées dans la seconde, l'Alsace. Mais, dans les deux cas, les forces de divergence sont les mêmes : elles proviennent de l'usage, commun dans le peuple, d'une langue étrangère au français, et de l'action du clergé catholique en vue du maintien de sa domination morale et surtout matérielle. Elles se traduisent, en Bretagne, par des déclamations sans écho et sans portée dans la masse du peuple, et, en Alsace, par une agitation des plus dangereuses en faveur de l'autonomie, c'est-à-dire, en réalité, en faveur du germanisme.

La moitié de la Bretagne parle, non pas un patois, comme on le dit parfois, mais une vraie langue celtique, tout à

fait étrangère au français et aux dialectes romans. L'administration française n'a jamais combattu cette vieille langue du terroir, et elle a bien fait. Elle s'est contentée de vouloir que tous les Bretons sachent également le français, et elle a aussi bien fait. Le clergé, maître matériel et moral d'une grande partie de la Basse-Bretagne, désirerait plutôt voir les Bas-Bretons, hommes et femmes, garder exclusivement l'usage de leur langue maternelle. Mais la grande majorité de ce clergé, il faut le reconnaître à son honneur, n'est pas antifrançais. Il y a bien eu en Bretagne quelques prêtres pour oser dire, aux jours douloureux de Charleroi, que la France était justement punie pour son impiété : ils ont été désavoués par l'immense majorité de leurs confrères. Quant à l'agitation séparatiste entretenue par quelques robins de Rennes et de Quimper, elle est négligeable.

Le cas de l'Alsace est bien différent.

La langue maternelle, la *Muttersprache* d'Alsace, est un patois, et un patois germanique. Elle est donc, comme tous les patois, peu à peu aspirée par le dialecte principal, qui est l'allemand. Il y a en Alsace une lutte des langues qui se déroule en réalité entre le français et l'allemand, et qui n'est pas autre chose qu'un épisode de la lutte séculaire pour les rives du Rhin. Comme les Alsaciens, pour la plupart, tiennent à apprendre le français et l'apprennent volontiers, cette lutte n'aurait aucune gravité, si le clergé catholique alsacien ne se croyait intéressé à maintenir à tout prix la *Muttersprache* et à lutter contre le français, réputé véhicule de l'impiété.

Il s'agit ici de domination matérielle, et non de liberté de conscience. Le clergé alsacien sait très bien que dans toute la France l'exercice du culte catholique est absolument libre et sans entraves. Si demain les lois qui sont appliquées au Nord catholique et à la Bretagne étaient appliquées à l'Alsace, toutes les églises demeureraient ouvertes à tous les fidèles. Il faut être un lecteur de l'*Elsaesser Kurier* pour croire le contraire. Mais le clergé perdrait sa maîtrise

absolue sur les biens, sur les consciences et sur les votes, et c'est ce que certains ne veulent pas. Aussi des propagandistes prêchent l'autonomie et au besoin le séparatisme; ils le font souvent en s'appuyant sur les prétendues réformes projetées par d'imprudents idéologues français, et sur le discrédit non moins imprudent de l'œuvre admirable d'unification réalisée par l'Assemblée Constituante.

Il était bon de remettre les choses au point.

CAMILLE VALLAUX.

LES ANCÊTRES PARISIENS
DE
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

—

Le comte Mathias de Villiers de l'Isle-Adam, l'écrivain, portait avec orgueil un nom illustre. Il se prétendait issu des seigneurs de Villiers-le-Bel (1) et de l'Isle-Adam (2) ; il revendiquait pour aïeul Jean de Villiers, qui devint maréchal de France en 1435 ; surtout, il aimait à se dire le petit-neveu de Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, ce grand-maître des Hospitaliers qui soutint héroïquement le siège de Rhodes contre Soliman et qui, obligé de capituler en 1522, reçut de Charles-Quint la souveraineté de l'île de Malte.

L'auteur des *Contes cruels* poussa le souci de l'honneur familial jusqu'à poursuivre en justice deux écrivains, Anicet Bourgeois et Lockroy, qui, dans un drame intitulé *Perrinet Leclerc*, avaient prêté un rôle odieux au maréchal (3). Il s'est donné la peine de dresser lui-même une généalogie qui le fait descendre d'Ambroise de Villiers de l'Isle-Adam, frère du grand maître et petit-fils du maréchal. Voici quelle serait, d'après le système qu'il a élaboré, la suite des générations.

I. — Ambroise de Villiers de l'Isle-Adam, seigneur de Vallangoujard (4), mari de Françoise d'Azincourt ;

(1) Seine-et-Oise, arrondissement de Pontoise, canton d'Ecouen.
(2) Arr. de Pontoise, chef-lieu de canton.
(3) Procès plaidé le 1er avril 1877 devant le tribunal civil de la Seine. Voir Borel d'Hauterive, *Nom de Villiers de l'Isle-Adam*, dans *l'Annuaire de la noblesse*, 1878, p. 340.
(4) Cant. de l'Isle-Adam.

II. — **Claude ;**

III. — **Jacques ;**

IV. — Gabriel, seigneur de Vallangoujard et de Tourneuse, époux de Renée du Bois, avec qui il vivait en 1639 ;

V. — Louis, seigneur de Gousouilloux, en 1674. Il épousa « la princesse de Challain », dont il eut deux fils : Jérôme et Louis.

VI. — Jérôme « de Villiers de l'Isle-Adam, » marié à Paris, le 8 octobre 1651, à Marie de la Roche.

Lors de son mariage, il habitait la rue Geoffroy-l'Angevin ; vers cette époque, il acheta la charge d'avocat au Conseil de Toussaint Rose. Il laissa sept enfants qui furent pourvus de tuteur le 9 janvier 1677 (ce qui place sa mort en 1676) : Claude, Jérôme, Jean, Marie-Madeleine, Angélique, Françoise et Marguerite.

VII. — Jean de Villiers de l'Isle-Adam, enseigne des vaisseaux du roi, né à Paris vers 1667, mort en 1710. Il épousa à Brest, en 1705, Françoise-Thomase d'Angerès du Mains.

VIII. — Thomas-Victor de Villiers de l'Isle-Adam, fils cadet du précédent, marié en 1743, au Cap (Saint-Domingue), à Marie-Elisabeth Briochet.

IX. — Charles-François de Villiers de l'Isle-Adam, né en 1745, mort en 1769, marié en 1768 à Marie-Jeanne de Kersauzon.

X. — Jean-Jérôme-Charles de Villiers de l'Isle-Adam, né en 1769, mort en 1846, marié en 1796 à Marie-Gabrielle-Thomase Hamon de Treveno.

XI. — Joseph-Toussaint-Charles de Villiers de l'Isle-Adam, né le 12 fructidor an X, marié à Marie-Françoise Le Nepvou de Carfort-Daniel de Kérinou.

XII. — Jean-Marie-Mathias-Philippe-Auguste de Villiers de l'Isle-Adam, né à Saint-Brieuc en 1838, mort à Paris en 1889 (5).

La généalogie paraît solidement établie à partir de Jérôme de Villiers, l'avocat parisien, qui mourut vers la fin de 1676 ; mais au-dessus de lui, la chaîne se rompt.

(5) R. Martineau, *Généalogie de Villiers de l'Isle-Adam, d'après un document inédit*, dans le *Mercure de France*, 1er mai 1908, pp. 67, 68, 383. — E. de Rougemont, *Villiers de l'Isle-Adam, biographie*, pp. 30, 39, 393-401. — Th. Janvrais, *Le berceau des Villiers de l'Isle-Adam : le manoir de Penanhoas-l'Isle-Adam, passim.*

Jérôme de Villiers ne se donnait point le surnom de l'Isle-Adam ; c'est son fils Jean qui l'a pris (ou repris). Ce Jérôme n'avait pas pour père Louis, seigneur de Gousouilloux.

Il épousa à Paris, en l'église Saint-Nicolas-des-Champs, le 8 octobre 1651, Marie de la Roche. Dans l'acte de mariage (6), les parents de l'un et de l'autre époux ont été nommés. Ceux du marié étaient : Jean de Villiers, procureur des Comptes, et Madeleine Legrand ; ceux de la mariée : Jacques de la Roche, greffier criminel du Parlement (7), et Ursine Mahieu (8).

Le procureur Jean de Villiers eut d'autres enfants, savoir: Louis, avocat au Parlement, qui fut, en 1677, le tuteur de ses neveux ; — Jean, procureur au Parlement ; — Nicolas, bourgeois de Paris ; — Marguerite, femme de Pierre Fourniquet, procureur au Parlement (9). Ce dernier assista, le 29 septembre 1674, en l'église Saint-Nicolas-des-Champs, à l'inhumation du cousin-germain de sa femme, Charles de Villiers, doyen des commissaires des guerres, décédé à l'âge de 76 ans et 6 mois (10).

Ce Charles de Villiers, né par conséquent en 1598, était fils de Jacques de Villiers, procureur des Comptes, et de Jacqueline Perrot. Il avait pour frères et sœurs : François de Villiers, bourgeois de Paris, auditeur des comptes de

(6) Bibliothèque nationale, Pièces originales 3020, dossier 66913, fol. 383.

(7) Dans un acte du 20 septembre 1635, il est dit « noble homme Jaques de la Roche, commis principal en titre héréditaire au greffe criminel de la cour de Parlement et ayant charge des sacqs, procès et déposts dud. greffe, garde des sceaux du bailliage du Pallais à Paris » ; il habitait rue Sainte-Avoye, paroisse Saint-Merry. Il fit son testament le 22 septembre 1640, et mourut le 16 décembre 1641, laissant huit enfants dont l'aînée était née le 3 janvier 1627 et la dernière le 4 juillet 1641 : Marie, Marguerite, Catherine, Gilles, Jean, Jacques, Anne et Madeleine. L'office du défunt fut vendu le 13 janvier 1642, à Guillaume Le Moyne, huissier à la Cour (Bibl. nat., Carrés d'Hozier 544, fol. 223-234).

(8) Ursine Mahieu était fille de Claude Mahieu, commissaire examinateur au Châtelet de Paris, et de Marguerite Pépin ; elle épousa Jacques de la Roche, suivant contrat reçu Thibart et Haultdesens, notaires, le 25 janvier 1626 (*Ibid.*, fol. 221, 225) ; elle testa le 8 juillet 1686 (*Ibid.*, fol. 240 v°).

(9) *Ibidem.*

(10) *Ibidem.*

l'Hôtel de Ville (11), mort sans postérité avant le 16 juin 1648 (12) ; — Jacques de Villiers, commissaire de l'artillerie, puis auditeur des Comptes, mort à 54 ans et inhumé le 17 septembre 1662 à Saint-Nicolas-des-Champs (13) ; — Anne de Villiers, morte sans alliance, inhumée à Saint-Nicolas-des-Champs, le 23 décembre 1649 (14) ; — Marguerite de Villiers, baptisée à Saint-Nicolas-des-Champs, le 17 août 1589 (15), mariée le 18 février 1612 à Charles Bérauld, commis au greffe des requêtes du Palais (16).

Puisque Marguerite de Villiers, femme de Pierre Fourniquet, et Charles de Villiers, commissaire des guerres, étaient cousins-germains, les procureurs Jean et Jacques de Villiers étaient frères.

Je n'ai pu jusqu'ici remonter plus haut.

(11) Partage (4 mars 1643) des biens de feu Jean Perrot, Sr du Chesnard, conseiller du Roi, ancien président en l'élection de Paris, et ancien échevin de Paris, entre ses neveux François, Charles et Jacques de Villiers, héritiers, chacun pour un tiers, dudit Perrot (Bibl. nat Clairambault, 554, p. 258). Cf. *Registres des délibérations du bureau de la ville de Paris*, t. XIV, p. 225, 283, 382, etc.

(12) A cette date, il est procédé au partage des biens de feu François de Villiers, entre Charles, Jacques et Anne de Villiers, ses frères et sœur, et Charles Bérauld, Gilles Le Secq, mari de Marie Bérauld, Louis de Termes, mari d'Elisabeth Bérauld, lesdits Bérauld héritiers de leur mère, Marguerite de Villiers, aussi sœur dudit François (Clairambault 554, p. 258, 259).

(13) Pièces originales 3020, doss. 66913, fol. 383. Il avait fait son testament le 31 août 1659 (Clairambault 554, pp. 97, 259). Coustant d'Yanville (*Chambre des comptes de Paris*, p. 893) le nomme à tort « Jacques de Villiers-Bérauld ».

(14) Son testament est du 17 décembre 1649. Ses biens furent partagés entre Charles et Jacques de Villiers, ses frères, le 13 janvier 1650 (Clairambault 554 p. 259).

(15) Elle eut pour parrain Antoine de Villiers, avocat au Parlement, et pour marraines Marguerite Le Bossu, veuve d'André Perrot, trésorier de M. d'Amiens, et Marguerite des Prez, veuve d'André Perrot, marchand de soie devant l'horloge du Palais (Pièces originales 302, dossier 66913, fol. 383) Des deux marraines, la première était l'arrière-grand'mère, la seconde la grand'mère de l'enfant. D'un frère du premier André Perrot, Mile Perrot, marchand drapier, échevin de Paris, marié à Denise Gobelin, sont issus les Perrot d'Ablancourt. (Bibl. nat., Pièces originales 2242, dossier 50794, fol, 2, 6, 15, 49, 50, 53, 87, etc. ; Dossiers bleus, 518, doss. 13528, fol. 8, 12, 22, 30, 46 ; Nouveau d'Hozier 263, doss. 6010, fol. 12 v° ; Cabinet d'Hozier 266, dossier 7161, fol. 3).

(16) Nouveau d'Hozier 37, doss. 741, fol. 102

§

Il y avait à Paris, au XVIe siècle et au commencement du XVIIe, un certain nombre de bourgeois qui portaient le nom de Villiers et qui appartenaient au même milieu social que ceux dont nous venons de parler. On ne peut affirmer qu'ils aient tous été de la même famille. Le nom de lieu Villiers, très répandu en France, a donné naissance à des noms de famille nombreux, de forme semblable, portés par des personnes entre lesquelles il serait téméraire de supposer *a priori* des liens de parenté.

Ils est permis cependant de croire que ceux des Villiers parisiens qui avaient les mêmes armoiries étaient issus de la même souche.

Or, Claude de Villiers, avocat au Parlement, a fait enregistrer au grand armorial officiel de 1696 un blason *d'azur semé de chausse-trapes d'argent, au lion du même* (17). Le dit Claude était fils de Jérôme et frère de ce Jean qui fut l'auteur des Villiers « de l'Isle-Adam » établis en Bretagne. Les mêmes armes (avec le lion *passant*) ont été gravées sur le tombeau de Guillaume de Villiers, avocat au Parlement, décédé en 1605 et inhumé en l'église Saint-Merry (18). Il était fils de Nicolas de Villiers, aussi avocat au Parlement, et de Geneviève Sevin (19). De son mariage avec Catherine Foulon (20) il laissa une fille, Geneviève de Villiers, qui fit

(17) Bibl. nat., ms. français 32217, fol. 1256. — Ce Claude avait, comme son frère Jean, mais d'une autre manière, des prétentions à la noblesse. Il se disait parfois « écuyer, seigneur de Villiers en Chalin et de Gaufoulon, ou Gaufolon » (Carrés d'Hozier 544, fol. 238, 248, 254). Il ne paraît pas avoir pris le surnom de l'Isle-Adam.

(18) Bibl nat., ms. français 32340, p. 543.

(19) Pièces originales 1149, fol. 764 ; 3020, doss. 66913, fol. 243, 247. Dossiers bleus 614, doss. 16182, fol. 28, 28 v°, 35 ; 16183, fol. 2 v°, 51.

(20) Catherine Foulon (ou Foullon) était fille d'Abel Foulon et de Catherine Clouet ; celle-ci était sœur du peintre du roi, François Clouet. Benjamin Foulon, beau-frère de Guillaume de Villiers, fut, lui aussi, un peintre estimé. Voir: L. de Laborde, *La Renaissance des Arts à la cour de France*, t. I, p. 242, t. II, p. 836-852 ; E. de Fréville, *Renseignements nouveaux sur les trois Clouet*, dans les *Archives de l'Art français*, t. III, p. 97-104 ; A. Salmon, *Nouvelles notes sur les Clouet*, *ibid.*, p. 250-300 ; A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 593 ; J.-J. Guiffrey, *Le Testament et les Enfants de François Clouet*, dans la *Revue de l'art français ancien et moderne*, 1884, p. 113-118, 131-136;

placer sur la sépulture de son père une fort belle épitaphe, et qui épousa Jean Bourdereul, écuyer, sieur de Beauté (21).

Nicolas de Villiers avait eu aussi de Geneviève Sevin une fille, Marie, qui fut la femme de Louis Doublet, procureur au Parlement (22).

Sur un autre monument funéraire de l'église Saint-Merry, le blason des Villiers (au lion brochant sur champ semé de chausse-trapes) se voyait accolé à celui des Feydeau (au chevron accompagné de trois coquilles). Ces doubles armoiries décoraient le tombeau de Guillaume Feydeau, procureur au Parlement, mort le 15 avril 1577, et de sa femme, Renée de Villiers (23). Celle-ci était fille de Jean de Villiers, procureur au Parlement, et de Madeleine Alexandre (24). Le contrat de mariage avait été passé le 26 juin 1541 entre les parents de la fiancée, « honnorable homme maistre Jehan de Villiers, procureur en la court de Parlement, et Magdeleine Alexandre, sa femme », d'une part, et le fiancé, en personne, « maistre Guillaume Feydeau, aussi procureur en ladicte court », d'autre part, en présence de « noble et discrette personne maistre Anthoine Duvivier, soubz-chantre et chanoine de l'église de Paris, curé de Saint-Gervais (25), cousin germain, maistre Pierre Alexandre, grenetier du grenier à sel de Paris, oncle de lad. future espouse, maistre Jacques Feydeau, avocat en lad. court, frère dud. futur espoux (26). »

du même, *Artistes parisiens du XVIe et du XVIIe siècle (Histoire générale de Paris)*, p. 77-80.

(21) Pièces originales 462, dossier 10300, fol. 50 et 57 ; 3020, dossier 66913, fol. 290

(22) Louis Doublet était originaire de Vandeuvre en Champagne. Il est l'auteur de la famille Doublet de Persan. (Dossiers bleus 240, dossiers 6108, fol. 11 v°).

(23) Bibl. nat., ms. français 32340, p. 517.

(24) Pièces originales 3019, fol. 221 ; 3020, doss, 66913, fol. 221. Dossiers bleus 269, dossier 6962, fol. 128, 144.

(25) Antoine du Vivier devint chancelier de l'Université, et fut remplacé dans ces fonctions, après son décès, par son neveu Jean du Vivier, conseiller au Parlement, lequel prêta serment en qualité de chancelier le 24 décembre 1580 (Pièces originales 3034, dossier 67220, p. 21, 132 ; Du Boulay, *Historia Universitatis Parisiensis*, t. VI, p. 774).

(26) Archives nationales Y 88 fol. 24 v°. Campardon et Tuetey, *Inventaire*

Un blason semblable, à de menues différences près (il est *d'azur semé de chausse-trapes d'or, au léopard lionné du même*), se trouve inscrit dans l'*Armorial* général aux noms de « N. de Villiers, conseiller du roi, auditeur en lad. chambre » [des Comptes], de « Charles de Villiers, conseiller du roi, maistre ordinaire en sa Chambre des comptes », et de « Jacques-Antoine de Villiers-Bérauld, capitaine aux gardes françoises » (27). Ces personnages ne sont Villiers que par substitution. Le premier est Charles Bérauld, fils de Charles Bérauld et de Marguerite de Villiers. Institué héritier et donataire par ses oncles, Jacques et Charles de Villiers (28), il avait pris le nom et les armes de sa famille maternelle. On le trouve généralement appelé Villiers-Bérauld. Les deux autres sont ses fils (29).

Le blason des Villiers, de Paris, authentiques ancêtres des Villiers, dits l'Isle-Adam, de Bretagne, diffère totalement de celui des seigneurs de Villiers-le-Bel et de l'Isle-Adam, lequel est *d'or au chef d'azur chargé d'un dextrochère d'argent, vêtu d'hermine, mouvant du flanc senestre de l'écu, et portant un fanon brochant sur le tout.*

Il est certain que l'écrivain Villiers de l'Isle-Adam, descendant d'une famille de la basoche parisienne, n'était pas apparenté de la manière qu'il disait au maréchal et au grand-maître Villiers de l'Isle-Adam (31); il est bien probable qu'il ne tenait en aucune façon à ces illustres personnages.

MAX PRINET.

des registres des insinuations du Châtelet, p. 64, n° 608. — A ce contrat de mariage authentique, on en a substitué un faux, suivant lequel Renée de Villiers aurait été fille de Nicolas de Villiers, écuyer, seigneur de Blémi, homme d'armes de la compagnie de M. de la Trémoïlle, et de demoiselle Suzanne de Varrade (Carrés d'Hozier 256, fol. 157).

(27) Bibl. nat., ms. français 32216, p. 1, 934, 956.

(28) Testament de Jacques de Villiers, du 31 août 1659 ; donation de Charles de Villiers, du 13 mai 1673. (Clairambault 554, p. 97, 259).

(29) Pièces originales 294, doss. 6375, p. 3, 119 ; 3020, doss. 66913, fol. 387 v°.

(30) Nouveau d'Hozier 37, doss. 741, fol. 102.

(31) Le vicomte Revérend (*Villiers de l'Isle-Adam*, dans l'*Annuaire de la noblesse*, 1906, p. 227) avait émis l'hypothèse que les Villiers de Bretagne, qui

se disaient l'Isle-Adam, pouvaient bien être issus d'une famille bourgeoise de Paris. Mme J. Baudry (*Etude historique et biographique sur la Bretagne, à la veille de la Révolution*, t. I. p. 65) a donné une généalogie qu'elle dit « puisée à source très sûre », d'après laquelle l'écrivain Villiers de l'Isle-Adam descendrait des Villiers, de Champagne, seigneurs de Laines-aux-Bois (elle écrit Suignes-aux-Bois), dont l'intendant Caumartin a reconnu la noblesse, en 1668. Pour elle, Jérôme de Villiers aurait été le fils de Claude de Villiers, écuyer, seigneur de Galilée et de Laines-aux-Bois, et de Claude de Richebourg. Mais les enfants de ces derniers sont connus, ils sont énumérés dans la généalogie officielle approuvée par Caumartin ; aucun deux ne se nommait Jérôme. Claude de Villiers a épousé Claude de Richebourg suivant contrat du 4 février 1646 ; leur prétendu fils s'est marié le 8 octobre 1651. Il suffirait de comparer les dates pour rejeter le système adopté par Mme Baudry, même si l'on ignorait le nom du père de Jérôme. Ces Villiers champenois et d'autres encore ont pris, comme les Villiers établis en Bretagne, et sans plus de droit, le surnom de l'Isle-Adam (Révérend, *loc. cit*).

AURORA
OU
LE RANCHO DE L'OMBU[1]

—

PREMIÈRE PARTIE

I

Les deux chevaux somnolents trottaient, avec lassitude, sur la route ardente. Une route? En était-ce bien une, cette piste sinueuse contournant les marais, descendant au lit des ruisseaux, tantôt envahie de chardons, tantôt criblée de trous perfides qu'avaient laissés les sabots des bœufs pesants? Parfois, et c'était rare, on devinait que l'homme industrieux avait lutté avec la nature. Il avait tenté d'améliorer une fraction du chemin. Mais le travail indolent de quelques terrassiers novices a tôt fait d'être raviné par les inondations furieuses de septembre, et crevassé par les chaleurs féroces de janvier. Alors, sur les cinquante mètres nivelés et empierrés, luisent les arêtes tranchantes des silex éparpillés. Et le cheval cherche, à droite ou à gauche, l'herbe feutrée qui ne blessera pas ses sabots non ferrés.

Les deux voyageurs laissaient flotter les rênes sur les crinières poussiéreuses. Les bêtes, à demi endormies, baissaient leurs longs cils fauves sur leurs gros yeux de topaze.

Un sabot croula dans un terrier. Un froissement d'ailes comme un bruissement de soie; un zigzag brunâtre dans l'air pesant. En même temps que le bond du cheval, le

(1) Prononcer Ombou.

cri aigre de la chouette des pampas, semblable au grincement d'une crécelle usée.

Montures et cavaliers s'éveillèrent de leur torpeur muette, et, dans les bras de Doña Irma, l'enfant, blotti, geignit doucement.

Elle était belle, Doña Irma. Le parasol rouge ouvert, tenu avec aisance, se balançait au caprice du trot, et mettait un fard pourpré à ses joues brunies. Ses cheveux, ses sourcils, ses cils étaient noirs et touffus. Ses yeux sombres s'alanguissaient de douceur quand ils s'inclinaient vers le bébé blond vagissant; mais, tout à coup, ils se chargeaient d'éclairs, et la main nerveuse imprimait aux rênes des saccades brutales qui ponctuaient de brusques réveils la somnolence de la bête.

Une barrière noire coupa la route. Toujours silencieuse, la cavalière laissa son compagnon sauter à terre. Mais, quand remonté en selle, le jeune garçon voulut reprendre le trot : « Arrête-toi », commanda-t-elle; et faisant volter son cheval, elle regarda, là-bas, l'éperon aigu pointant vers les plaines du Sud.

Ce coteau, c'était un mur masquant l'horizon, un mur épais aux pentes rudes, sauvages, mornes et nues. Qui devinerait d'ici le vallon mystérieux et frais et l'ombù colossal, et le frêle rancho tapi au pied de l'autre versant?

Dans ce coin ombreux et poétique, Doña Irma avait vécu quelques années heureuses. Vite étaient venus les dégoûts, les rancœurs, les nostalgies d'amour succédant aux scènes journalières avec l'époux au cœur dur, aux gestes de brute.

Un jour était arrivé le bel étranger, à la chevelure blonde, qui avait attaché son cheval à l'ombre du rancho. Bien souvent il était revenu pour acheter de la laine des troupeaux, ou les cuirs des vaches mortes, ou le crin des chevaux, mais aussi pour couler vers Irma des regards langoureux et lui murmurer de douces paroles.

Quand fut né le bébé aux cheveux de soleil, la voix du mari s'était faite chaque jour plus rude, plus cinglante.

Devant les autres enfants aux crinières noires, il humiliait la mère, refusait de prendre de ses mains le maté savoureux, après lui avoir intimé l'ordre de le préparer, l'injuriait. Ce matin, il l'avait accablée de la plus grossière insulte, celle qu'on ne pardonne pas : « Fille de ... » et son « rebenque » terrible s'était levé. Au souvenir de la brutale lanière, dont ses épaules encore restaient meurtries, la colère et la haine donnèrent aux yeux profonds d'Irma l'éclat du fulgurant éclair durant la tourmente.

La barrière noire s'ouvrit, poussée par le jeune garçon. « Allons », dit violemment la cavalière; et faisant claquer sa langue à coups sonores, elle cingla le cheval qui bondit, s'élança en un galop effréné.

Plus de route pelée, triste et sèche, encadrée des deux interminables clôtures de fils de fer aux symétriques soutiens de bois. Maintenant, c'était la libre pampa, la pelouse géante tondue ras par les mufles aux meules broyantes. Pas un arbre, pas un arbuste. Seulement, toutes les vingt foulées, le mince poteau étirant haut le fil métallique qui conduit, des estancias à la ville lointaine, la grêle voix humaine.

Longtemps les deux chevaux poursuivirent leur course de tempête.

Enfin, près d'un étang, ils hennirent de joie et ralentirent leur allure, malgré les coups de « rebenque » cinglant les croupes luisantes.

L'eau était fraîche. La lourde selle de bois avec tous ses revêtements de peaux laineuses pesait à l'échine en sueur.

Des juments rousses et leur étalon à la robe d'ébène buvaient en s'ébrouant. Leurs sabots soulevaient des

gerbes lumineuses, et les fines gouttelettes éparpillées scintillaient jusque sur les encolures.

— Mamita, dit le compagnon de Doña Irma, si tu es fatiguée, donne-moi le bébé.

— Non, tu ne saurais pas tenir l'ombrelle pour l'abriter.

— Quand le soleil sera plus bas, tu me donneras le petit frère?

— Oui, descends, Pochongo, va tremper mon mouchoir dans l'étang.

Sur un remblais de terre et pierres amoncelées, des peupliers Caroline projetaient une ombre ténue, criblée de lumière.

Quand Pochongo rapporta le petit carré de toile ruisselant, Irma en mouilla les lèvres du bébé et les boucles moites sur les tempes.

Les chevaux piaffaient, fiévreux, mais on ne les laissa pas boire. Et le galop reprit, rapide, jusqu'à la « pulperia » proche.

— Buenas tardes, Doña Irma, comment vous promenez-vous à cette heure? Le soleil est un brasier.

Derrière la grille austère de sa fenêtre ouverte, Doña Deogracia accueillait la voyageuse de ses plus sympathiques sourires, tandis que son mari, imposant et joufflu, apportait une chaise pour servir d'échelon de descente à la cavalière. Et dans la chambre aux murs blanchis à la chaux, à l'abri du soleil cuisant et des regards indiscrets des hommes, la voyageuse, ouvrant son corsage, allaita son enfant.

— Vous n'étiez pas venue me voir depuis bien longtemps, disait Doña Deogracia. Votre mignon Féliciano est gras, et rose et fort. Mais la chaleur torride d'aujourd'hui l'a mis tout en sueur, le pauvre petit. Je ne vous laisse pas rentrer chez vous avant le crépuscule.

— Je ne retourne pas au rancho ce soir.

— Ah! tant mieux, je suis ravie de vous garder cette nuit.

Doña Irma, penchant la tête, baisa le front de son enfant.

— Non, murmura-t-elle, je repartirai dans quelques minutes. Je dois prendre ce soir le train à Tacuarembo.

— Où allez-vous donc?

— A Florida.

Doña Deogracia s'étonna.

—A Florida!... Pochongo vous accompagnera?

— Non, ce soir, il retournera vers son père.

« Elle s'en va seule, si loin, pensait Doña Deogracia. Les méchants propos que chuchotaient les hommes entre eux seraient donc vrais?... » Et la bonne dame, tremblante, n'osait plus interroger. Elle lissait les plis de sa camisole blanche, sous laquelle bombait la trop volumineuse poitrine, et puis, lentement, elle reposait ses mains grasses et lourdes sur la jupe de broché noir.

L'enfant tétait, à grand coups gloutons, tapotant de ses menottes le sein ambré.

Par une fenêtre ouverte, la pampa infinie étalait sa verte toison. En face, une autre baie donnait sur le jardin. De l'une à l'autre, entre les barreaux de fer, voletait le courant d'air léger sans lequel la plantureuse Doña Deogracia disait ne pouvoir respirer.

Les pêchers croulaient sous le poids des fruits mûrissants.

Une nuée de perruches jacassantes se gavaient des pulpes juteuses. Les pêches rouges et jaunes, mordues par les becs voraces, tombaient au sol. Leur chute rendait un son mat dans l'air pesant.

— Besito..., que rico beso! crissa une voix bizarre.

Sur la jupe de soie noire s'était posée Pepita, la favorite de Doña Deogracia. Elle avait volé d'un trait, et maintenant faisait des mines, hérissait son plumage d'émeraude, claquait du bec, imitait le bruit de baisers.

L'imposante dame avait trouvé comment attirer les confidences de sa visiteuse.

— Vos enfants, dit-elle doucement, vous ne les avez pas embrassés, avant de partir? N'attendrez-vous pas leur sortie de l'école?

Elle s'arrêta, Irma pleurait.

Sanglotante, elle dit ses dernières années de souffrance.

— Pablo est brutal avec moi comme avec ses peones. Ce matin il m'a frappée. Il m'a lancé la plus atroce injure. Je le hais. Celui que j'aime est à Florida... Je vais vers lui.

— Oh! on ne doit avoir qu'un mari, Doña Irma.

— Le mari est celui qui donne l'amour.

— Vos enfants, vos quatre petits, vous aurez la cruauté de les abandonner? Ne faites pas cela... Dieu vous châtiera.

Que lui importait à Irma ce Dieu qu'elle ne connaissait pas? Elle serra fébrilement le bébé blond contre sa poitrine et se leva, résolue.

Celui-ci était l'enfant de la passion et il lui fallait le lait maternel. Les autres étaient forts. Le père leur suffirait.

Elle traversa la grande salle où des étagères superposées classaient jusqu'au plafond les marchandises les plus diverses.

L'habitant des pampas trouvait là des chemises de zéphir rayé, les larges « bombachas » nationales, comme les culottes collantes importées des Etats-Unis, de la yerba pour son maté, des bonbons acidulés, des cartes postales coloriées aux amoureuses devises.

Don Joaquim Silveira avait aussi un grand stock de mouchoirs de soie rouge, de mouchoirs de soie blanche, pour ses nombreux clients de passage, qui tous s'en nouaient un au cou, afin de protéger leur nuque du soleil brûlant, mais aussi pour afficher ostensiblement leur opinion politique.

— Tu n'es donc pas las de Battle? disait un grand diable de nègre à un métis bronzé au foulard écarlate.

— Et toi, du parti blanc? riposta l'autre.

Doña Irma passait. Ils se turent, la fixant avec un sourire gouailleur.

Pochongo, l'air mauvais, attendait dehors, debout auprès de son Malacara entravé. Il se pencha, dégrafa le bouton de cuir, et le cheval, libéré, leva l'un après l'autre les deux pattes de devant, énervées d'immobilité.

Quand la voyageuse fut en selle, elle vit la femme de Don Joaquim à sa fenêtre.

Avec sa camisole blanche rigidement empesée, sa jupe noire à gros plis nobles et sévères, Doña Deogracia semblait une nonne, recluse volontaire derrière son grillage de fer.

Son regard était triste et désapprobateur :

— Adios, dit-elle.

Sur son épaule la perruche caquetait « Adios,... adios ».

La route était encore très longue jusqu'à la ville. Il fallut franchir trois rivières sur des ponts de bois.

Les chevaux frissonnaient au cliquetis brusque des planches disjointes.

Sur les berges de la Tranquera, Irma voulut se reposer quelques instants, et poussa sa monture à l'ombre d'un « molle » tout couvert de ses baies vineuses.

— Mamita, murmura Pochongo; ils m'ont dit que tu ne reviendrais pas; est-ce vrai?

Irma tourna ses yeux de jais vers son fils; non pas celui si beau, si blond, si tendrement serré entre ses bras; mais l'autre, l'aîné, l'innocent aux lèvres toujours ouvertes sur un rictus de niais, à la figure trop longue et toute pareille, dans son imbécillité passive, à celle du Malacara tant chéri par lui. Elle l'avait aimé, elle l'aimait encore puisqu'il avait été pétri de sa chair; mais le père l'avait trop marqué de son sceau. Elle ne pouvait le voir sans songer à celui qui avait cette même silhouette haute

et maigre, ces mêmes cheveux rudes, ces dents longues aux gencives rouges sans cesse apparentes.

Brusquement elle répondit : « Non; je ne reviendrai pas. »

Les yeux de Pochongo s'effarèrent. Il frissonna comme aurait frémit le Malacara devant un abîme s'ouvrant au bout d'un galop insouciant.

— Alors, je ne te verrai plus.

— Tu viendras me voir.

Sur cette promesse, l'étonnement anxieux de l'innocent se tranquillisa et il reprit son attitude de muette impassibilité.

La mère, émue, détourna la tête.

Des brebis et des agneaux descendaient pour boire au gué de sable.

Un troupeau de bêtes à cornes paissait. Le taureau lourd, au fanon pesant, suivait obstinément la vache blonde. Il levait vers le ciel son mufle rose, et, les yeux chavirés sous les cils blancs, beuglait sourdement.

Sur l'un des poteaux de « ñandubay » soutenant le pont, un « hornero » avait bâti son nid de boue. La cloche ronde, bien travaillée, bien amalgamée, bien lissée, était sèche. La demeure d'amour était prête. Triomphants, le mâle et la femelle piétinaient sur le faîte et chantaient leur joie en petits cris stridents et fous battements d'ailes.

Deux tourterelles, aux pattes de corail, s'étaient laissées choir d'un arbuste au noir feuillage. L'une feignait de fuir vers l'eau verte et bleue. L'autre, la suivait, fébrile, toute frémissante de désir, et, pour roucouler sa tendre supplique, elle gonflait les plumes cendrées de sa gorge soyeuse.

Le reste du chemin fut hâtivement parcouru. La voyageuse aurait voulu avoir le vol du ramier pour accourir, rapide, vers celui qu'elle aimait, le mâle robuste et beau qui la faisait crier en la pressant dans ses bras.

— Hâtons-nous, disait-elle. Frappe la bête, Pochongo.

Le Malacara bondissait sous les coups de « rebenque ».

Comme le soleil s'effondrait dans les abîmes inconnus, la pampa se souleva à gauche, au fond de l'horizon, en de hautes collines. Baignées de vapeurs mauves à leur base, elles dessinaient, sur le ciel verdi, des mamelons pittoresquement arrondis, des tables gigantesques, aux arêtes géométriques.

A leurs pieds courait le grand bois sombre de dômes feuillus couvrant le fleuve. Jadis, ce cours d'eau était envahi de bambous à la moelle sucrée que les Indiens transformaient en miel. Mais, des bambous odorants et des tribus voyageuses, il ne reste plus que le souvenir persistant avec le mot de la langue Guarani : « Tacuarembo ».

— Hâtons-nous, disait toujours Irma.

Ce fut au galop qu'elle entra dans la ville, entre les bicoques aux revêtements de fer blanc. Les riches avaient des autos. Les pauvres se faisaient donner les bidons vides d'essence; et, de ces bidons aplatis en feuilles luisantes, se faisaient les murs des demeures sordides.

Plus loin, aux abords des maisons aux blanches terrasses, les voyageurs mirent leurs chevaux au pas.

II

Pochongo était revenu, par la nuit brillante de lune, jusqu'au rancho paternel. Monté sur le Malacara, il poussait devant lui l'autre cheval docile, qui n'avait pas besoin de licol pour filer à grande allure vers la prairie d'herbes familières.

Une petite lueur brillait à l'une des fenêtres étroites. Le garçon ne voulait pas entrer, la nuit était trop chaude pour dormir sous un toit de chaume, entre des murs de terre.

Il avait dessellé sans bruit; il irait s'étendre là-haut

sur la colline pointue où la brise limpide éventerait son front en sueur; où nul ne viendrait le harceler de questions sur des faits qu'il ne comprenait pas.

Ses lourdes bottes, il les avait quittées et laissées près de la selle. Ses pieds nus, aussi durcis que les sabots cornés des bêtes, restaient insensibles aux schistes aigus, aux épines des chardons.

Il montait sans pensée, enveloppé de la clarté blême. Là-haut, une mince croix de fer se détachait, rigide, sur le ciel criblé d'étoiles. La lune flottait, toute proche.

Arrivé au sommet, il écarta, des orteils, quelques pierres aux arêtes trop vives, roula sous un arbrisseau rabougri une petite roche lisse où il appuierait la tête, s'étendit sur le sol, et croula dans le sommeil rapide et pesant que connaissent les hommes soûlés de plein air et de fatigue physique.

L'aube d'été est hâtive aux terres d'Uruguay. Pochongo n'avait dormi que très peu. Déjà l'Est se nimbait d'une lueur. Dans le silence immense monta, tout à coup, le son acide de deux fers heurtés. Les chocs discordants se répétèrent comme un signal.

Pochongo grogna et jeta sa main sur ses paupières closes. Il ne travaillerait pas aujourd'hui. Il était las.

Des coqs chantèrent. On entendit dans le vallon des galops de chevaux.

— Pourquoi maman n'est-elle pas revenue avec toi?

Pochongo, secoué, s'étira.

— Mais, réponds donc...

— Maman ne reviendra pas, fit le garçon d'un ton hargneux, va à l'école, Aurora.

La fillette, ainsi rebutée, était une gamine de douze ans, brune et musclée. Deux tresses noires coulaient le long de ses joues. Sous le hâle, courait un sang vif donnant à son visage arrondi l'air robuste et sain de ces pêches pourprées, mûries au soleil.

Elle avait grimpé la côte en quelques bonds. Dans ses

yeux très grands, très sombres, brûlait une flamme de colère.

— C'est donc vrai ce que nous a dit père, dit-elle. (Ses petits poings se crispèrent.) Et tu dors, tu peux dormir en sachant que mamita ne reviendra pas. La Chica a pleuré hier soir en l'appelant longtemps, longtemps. Moi, j'avais laissé la bougie allumée. Je voulais te parler... Mais, je t'ai vu seulement quand tu étais debout, ici, une grosse pierre dans les bras... La lune brillait au-dessus de ta tête.

Elle ajouta plus bas :

— Je ne suis pas venue à cause du défunt... On dit qu'il s'éveille la nuit.

— Les morts deviennent de la terre.

— Tu sais bien que celui-là, on ne l'a pas enterré quand on a déposé sa bière ici, il y a bien des années, avant que le père soit né... Et ceux-là mêmes qui sont sous l'herbe vivent encore, mais d'une autre façon... toi, tu ne peux pas comprendre... Et Mamita, Mamita... pourquoi nous a-t-elle laissés?

— Je ne sais pas.

— Que t'a-t-elle dit?

— Que j'irais la voir.

— Et nous, et moi?... Elle n'a pas parlé de moi?

— Non.

— Oh! un jour je l'ai entendue sangloter. Elle criait : « Je me tuerai. » Pochongo, crois-tu qu'elle est partie pour mourir?... Non, puisqu'elle a emporté le bébé... Si elle ne revient pas, je me tuerai, moi.

Toute sa douleur de petite fille, dominée par un orgueil précoce de femme, harcelait son cœur à grands coups brutaux, tandis que ses grands yeux, sans larmes, étincelaient comme des diamants noirs.

Taciturne maintenant, et dédaigneuse, elle regarda l'innocent.

Il riait, béat, roulant d'une paume à l'autre un os crayeux.

— Les dents du mort étaient sous ma main, pendant que je dormais, fit-il.

— Que dis-tu? Donne-moi cela, Pochongo.

Par jeu taquin, le jeune garçon lança sur la pente le débris dont il s'amusait. Une touffe d'arnica arrêta sa descente vers le vallon. Aurora le prit, en tremblant, au milieu des petites fleurs d'or.

Bien souvent, elle voyait, dans le « campo » herbeux, les masses croulantes des chairs mortes que les urubus hideux approchaient d'un grand vol noir. C'était chose si coutumière que la fillette, jamais, ne s'en attristait. La bête, qui avait cessé de vivre, devenait indifférente à l'homme.

Les nettoyeurs de l'air enfonçaient leurs becs ignobles dans les lambeaux sanglants.

Leurs têtes pelées, violettes, boursouflées, se dressaient, rejetées en arrière. Ils arrachaient les yeux, les muscles, les tendons, qu'importe!... Mais, ce que touchaient les doigts d'Aurora avait habité le corps d'un homme. Dans cette mâchoire il restait encore trois robustes molaires rivées à leurs alvéoles.

L'enfant frissonnait. Pour la première fois, elle comprenait la mort.

De fantastiques terreurs voletèrent autour de son âme, comme les chauves-souris du soir autour du foyer lumineux.

— Aide-moi à soulever cette pierre, ordonna-t-elle à l'innocent.

D'un coup brutal, Pochongo arracha le bloc. Il était fort comme un homme déjà. Et, dans le creux de terre, Aurora déposa l'os poreux, émietté par les pluies et les vents. Puis elle roula dessus le granit gris que le hasard avait jeté là, avec beaucoup d'autres, autour de la grande croix rouillée dont elle ignorait le sens mystérieux.

Le soleil incandescent ruisselait maintenant jusqu'au fond du vallon. Tout ce qu'il touchait s'embrasait de fiévreuses couleurs.

Entre deux roches brodées de lichens, d'étranges araignées au corps de vermillon se gorgeaient de mouches tintantes; leur toile humide semblait tissée de tous les tons irisés du prisme.

Aux pieds des deux enfants, les « miomios » vénéneux, les melons épineux des échinocactus, les broussailles basses des quinas, les héliotropes sauvages, se vêtaient de verts ardents, de violets intenses.

L'ondoyante lumière jetait l'enchantement de sa magie jusqu'à l'humble rancho tapi au fond du vallon. Le toit de gynérion se pailletait d'or.

Aurora descendait la pente, les yeux fixés sur le versant opposé, ce long coteau qui barrait l'horizon et qu'elle n'aimait pas.

Le soir, quand le soleil était tombé de l'autre côté, les étranges et hautes bosselures du coteau sombre prenaient l'aspect d'un mauvais géant couché, hirsute. Des bouquets d'arbres dessinaient sur son corps nu des touffes de poils emmêlés.

Mais, à cette heure de clarté chaude, il s'animait d'une autre vie. Les rayons ardents couraient sur l'herbe des sommets, fouillaient tous les creux, faisaient miroiter les feuillages lustrés des lauriers, excitaient les arômes des térébinthes et des armoises que la brise jetait au visage d'Aurora, en bouffées parfumées, capiteuses et poivrées.

— Nous n'allons pas à l'école, cria un garçonnet surgi dans la baie noire, que creusait au rancho une porte ouverte.

— Non, Luis, va chercher des brindilles de bois pour le feu.

Le père arriva bien longtemps après midi. Il se mit à table, silencieux et lointain, comme toujours, avec ce grand air de fierté qui donnait de la noblesse à ses traits.

Autour de lui, Pochongo, Luis, Chica avalaient, à lappées bruyantes, la soupe de macaronis.

Près du seuil, assis au sol, un mulâtre grignotait un épis de maïs.

Dehors, sur un feu de grandes flammes, un quartier de viande rôtissait, empalé sur une barre de fer fichée en terre.

Aurora mangeait debout, son assiette de métal à la main. Quand elle déposa sur la table la longue grillade de côtes de vache, le père dit en enfonçant son énorme couteau dans la chair grésillante :

— Ton frère et ta sœur ont-ils été sages et studieux?

— Nous n'avons pas été à l'école.

— Pourquoi? reprit brusquement Don Pablo avec ce regard de maître qui faisait ciller les paupières à tous les peones.

— Qui donc aurait apprêté le repas?

Dans les yeux de sa fille, il vit le défi sombre des prunelles ardentes d'Irma.

— C'est bon, je chercherai une servante... Je veux que vous sachiez écrire et compter.

C'était un constant regret pour lui de ne pouvoir lire, d'accepter, sans discussion, les additions toujours majorées des notes à payer à la « pulperia ».

« Capataz » responsable de vastes étendues, il accourait toujours le premier au travail, parce que sa nature le poussait à l'action; et aussi, surtout, parce qu'il voulait consolider son prestige de chef, vis-à-vis du patron. Restant longtemps au poste envié, il pourrait un jour, avec les économies âprement voulues, acheter un troupeau et un bon lambeau de l'immense pampa. Qui sait? Peut-être acquerrait-il ce coin où était édifié le rancho, et la colline, et l'ombù puissant qui dressait, là-bas, son tronc crevassé et ses branches majestueuses, à l'angle aigu que formaient, en se rejoignant, le flanc boisé du coteau et le mamelon dénudé.

Sa femme n'aimait pas la terre; elle raillait son avarice, sa hâte à se lever avant le jour.

Elle s'était donnée à un autre. Elle était partie. Jamais il ne lui pardonnerait. Et la nuit passée, il avait dormi sans rêve et sans regrets.

Aurora interrompit ses réflexions :

— Père, sais-tu qui est le défunt de là-haut?

— Non; j'ignore même depuis combien de temps il est là.

— Je sais, moi,dit le mulâtre qui mordait à même un reste de viande grillée.

Pablo avait prit des mains de sa fille la calebasse ronde, et il aspirait le maté brûlant au chalumeau d'argent.

Dehors, Pochongo, Luis et la Chica arrachaient leurs fruits aux pêchers. Autour d'eux, un chien jappait en bondissant. Il naquit du caprice d'une chienne fox pour un lévrier; il était bas sur pattes, effilé de l'arrière-train que prolongeait une ridicule queue tortillée. Ses fines oreilles pointaient. Deux taches noires cerclaient ses yeux vifs et malins.

Aurora alla s'asseoir près du mulâtre :

— Qui est le défunt, Manuel?

— Un Portugais.

— Tu l'as connu?

— Oh! non; ni ma mère, ni ma grand'mère ne l'ont vu; mais seulement l'aïeule de ma mère.

— Elle vit toujours?

— Elle est morte très vieille, alors que Mamita n'avait encore que quatre enfants. Et tu sais que j'ai eu seize frères et sœurs. Tous sont mes aînés.

— Tu ne m'avais jamais parlé de cela..., mais, dis-moi, Manuel,... le Portugais..., pourquoi l'a-t-on mis là?

— C'était un pauvre soldat... Un comte Portugais..., le chef d'une grande armée, voulait empêcher Artigas de rendre libre notre terre d'Uruguay.

Aurora interrompit :

— Comme tu es savant, Manuel; c'est à l'école que tu as appris cela?

— Mais non; je te raconte l'histoire que l'aïeule contait à ma mère... Sur les rives du Tacuarembo, il y eut une horrible bataille. C'était Latorre, l'ami d'Artigas, qui commandait ses deux mille Indiens. Les Portugais les ont presque tous tués. Mon aïeule vivait dans un rancho construit au pied même de l'ombù, qui, alors, ne montait pas plus haut que le toit de gynérion. Les vaincus et les poursuivants poussèrent jusqu'ici dans un galop furieux. Quand un Indien tombait blessé, les ennemis descendaient de cheval pour l'achever. C'est ainsi que l'un des vainqueurs reçut un coup de lance d'un fuyard, qui voulait se cacher dans le rancho. L'aïeule de ma mère avait quinze ans. Le Portugais était beau. Elle le soigna; mais il mourut quelques semaines plus tard. Comme personne ne vint le réclamer, on fit une bière qu'on alla déposer au sommet du mamelon, sur les rocs gris.

J'ai vu ce matin, là-haut, des bois très vieux, très rongés, et, comme les pierres, tout couverts de lichens blancs. Crois-tu que ce soient ceux de la bière? Sans doute; car on ne touche pas à ce qui appartient aux morts.

Le mulâtre et Aurora regardaient vers le ciel étincelant, où se dressait la fine croix sombre.

— Elle l'aimait, murmura-t-il et, souvent, dans la nuit, elle allait allumer une bougie auprès du cercueil.

— Pourquoi, Manuel?

— On dit que les défunts sont heureux de cette petite flamme qui tremble auprès d'eux, et qu'elle leur fait du bien. Alors, à ceux qui en allument près de leurs os, ils accordent des dons.

Aurora se pencha vers l'intérieur du rancho. Dans la pénombre de la seconde pièce, Don Pablo s'était jeté, tout botté, sur le lit.

La fillette s'inclina vers son compagnon, et ses lèvres frémissantes prononcèrent tout bas :

— Ce soir, je te donnerai une bougie, et tu iras l'allumer près des restes du défunt... Il nous rendra peut-être Mamita.

Le mulâtre acquiesça par un signe de tête.

Il pensait bien pourtant que Doña Irma Valdès ne reviendrait jamais reprendre sa chaîne.

III

Des bêlements. Des ronflements de moteur. Un grand affairement autour des brebis parquées et de la machine trépidante.

C'est la semaine de tonte au rancho de l'ombù.

Les hommes, accroupis sur les bêtes, enfoncent dans la toison dure les tondeuses grinçantes. Les brebis résignées se taisent, un œil opprimé par le sol graisseux, l'autre, regardant le long serpent noir au bout duquel s'agitent les dents de fer, dans la laine touffue.

Seuls, les agneaux adultes se révoltent un peu dans les bras de Pochongo, qui les happe dans l'enceinte barricadée, lie les quatre pattes ensemble, les apporte à pleins bras, et les jette sur le dallage du long hangar.

Au dehors, les plus jeunes se désespèrent et bêlent, angoissés de la disparition de leurs mères.

Le travail des tondeurs est fébrile. Les langues sont muettes. Toute l'activité est dans les gestes rapides. De temps à autre, un cri brusque scande la monotone rumeur du moteur assourdissant : « Lata ».

Don Pablo s'empresse, un sac de jetons à la main; une brebis est tondue. L'homme se redresse à peine, tend la main, enfouit le jeton dans une poche déjà gonflée, et empoigne une autre bête lancée à ses pieds. La nouvelle brebis se dévêt de son manteau. Les dents de fer courent autour des gros yeux tristes, dépouillent les oreilles, se pressent le long de l'échine, s'attardent plus craintivement autour des mamelles grosses de lait, glis-

sent furieusement prestes sur les jambes liées : « Lata »... Encore une dont la toilette est faite.

Celle-là, et d'autres encore jusqu'au fond du hangar. Les tondues, libérées, galopent vers le soleil de la cour.

Parfois des estafilades sanglantes zèbrent la blancheur de leur corps amoindri. Don Pablo a un terrible regard pour ces écorchures des tondeurs maladroits. Il interpelle l'un d'eux : « Surveille-toi, Chamuscado, si la bête saigne tu n'auras pas de « lata ».

Le soleil décline. Il est encore brûlant. Depuis cinq jours on tond.

Les hommes ont dormi les nuits avec le vêtement des jours. Ils n'ont pas de culotte; mais seulement la « chiripa », la longue bande d'étoffe noire ou safran qui passe, flottante, entre les jambes et se noue à la ceinture.

Sous les chemises ou les vestes en lambeaux, on voit les torses pétris, semble-t-il, dans l'humus sombre des bois ou les terres rousses des labours. La sueur y trace des sillons.

Un buste d'athlète bronzé, poilu comme une bête, se penche et se hâte, relevant les toisons et les jetant sur l'énorme tas qui monte, au fond du hangar.

Les pieds nus s'imprègnent du jus fangeux oignant les dalles. Un chaud relent d'odeurs humaines, de suint de brebis, d'huile et d'essence, s'amalgame et tourne en épais fumet autour des gens et du troupeau.

Manuel ne tondait pas. Il avait pensé d'abord s'enrôler dans l'équipe pour gagner quelques piastres supplémentaires. Mais Aurora lui avait dit :

— Quand donc iras-tu me chercher les fougères et les bégonias sauvages que tu m'avais promis?

Pour traîner dans le bois, il fallait choisir un temps où le capataz, accablé de fatigue, ne jaugerait pas le soir, d'un œil dur, la besogne du jour. Le mulâtre était chargé de planter des salades, des choux, des tomates et des oignons autour de la demeure du chef.

La besogne se faisait chaque jour plus forte.

Le personnel n'était pas entretenu aux frais de Don Pablo; mais celui-ci se montrait plus soucieux des intérêts du patron que le patron même.

Manuel bêchait, semait, plantait seul. Avant l'aurore il allait à la recherche des vaches laitières. C'était lui qui trayait. Et depuis que l'estanciero Don André était venu de sa lointaine estancia du Salto pour inspecter ses troupeaux, le « capataz » avait voulu des essais de culture nouvelle. Manuel soignait déjà le petit champ de maïs. Il sema de la luzerne, de l'avoine. Devant le chef, il gardait le silence passif de la bête éreintée. Don Pablo lui parlait avec raideur, et l'appréciait parce qu'il ne geignait jamais à la besogne.

Manuel ne se plaignait pas. Le soir venu, ce n'était pas au foyer en plein air des peones qu'il allait s'accroupir. Un morceau du rôti du chef était pour lui. C'était Aurora, aux yeux de diamant noir entre les longs cils recourbés, qui le lui tendait elle-même.

Aurora le traitait en camarade, malgré son teint de blanche seulement doré par le soleil; malgré la pulpe rouge de ses lèvres jolies. Tandis que lui, Manuel, tenait de sa mère l'Indienne la couleur terreuse de tout son corps, et de son père, le mulâtre, la bouche large, grossièrement ourlée, projetée en avant. Il avait aussi un aïeul Espagnol. Cela remontait à plusieurs générations. C'était de lui, pourtant, qu'il tenait cette cambrure de reins, cette souplesse de toréador dans l'arène.

Chaque après-midi de tonte, il parcourait la colline avec Aurora, d'un boqueteau à l'autre. Ce jour serait le dernier de flânerie heureuse. « Allons d'abord au champ de maïs », avait-il dit.

Ils partirent. Le chien les escortait bondissant et joyeux.

Sur un ciel de lapis-lazuli pointaient les fuseaux de quelques peupliers frissonnants.

— Sais-tu ce que j'ai vu là? — Manuel montrait, à mi-hauteur du tronc le plus fort, un fouillis de menues baguettes épineuses.

Aurora rit, moqueuse :

— Un nid de perruches... Sans doute tu y as vu entrer des oiseaux à plumes vertes et à bec crochu.

— Non, non, fit le jeune homme... Les perruches ont été remplacées par une cane des marais. Chaque nuit, elle vient pondre, et je la surveille pour te donner les petits quand ils naîtront.

La tête rejetée en arrière, Aurora riait :

— Tu deviens farceur. Les canes sauvages ne nichent pas dans les peupliers.

Depuis quelque temps, Aurora relevait ses cheveux en un chignon lisse, noir et lustré, sur la nuque. Ses yeux étaient plus beaux, plus tendres, plus volontaires, surtout plus mystérieux. Fille précoce du « campo » ardent, elle sentait se gonfler sa poitrine chaque jour un peu plus, sous les tissus frêles et colorés, achetés aux Syriens ambulants.

Manuel l'admirait, craintif et troublé.

Pour elle, que n'aurait-il pas fait! Si elle lui avait commandé de se jeter à cheval dans le marais profond, pour lui rapporter des oisillons de « Chaja », il aurait poussé sa bête, jusqu'à l'encolure, dans l'eau aux vases tremblantes, lui qui ne savait pas nager.

— Tu connais les œufs de la cane au bec orangé? dit-il.

— Oui; tu m'en avais apporté l'an dernier, et je les avais glissés sous une poule couveuse.

Le jeune homme embrassa le tronc du peuplier, et grimpa.

Les branches, courtes et fines, ployaient ou craquaient sous ses orteils et sous ses doigts.

« Le nid est tout épineux », cria-t-il. Il enfonça pourtant la main. Un vol brun jaillit du tas d'épines et fila

se perdre de l'autre côté de la colline. Aurora avait bien reconnu le bec orangé de la cane des marais.

— Combien y a-t-il d'œufs?

— Cinq... Je t'en apporte un pour te convaincre... Et maintenant, ajouta Manuel, descendu de l'arbre, viens vite, puisque tu veux escalader la colline... Il est tard.

Ils commencèrent l'ascension par le petit chemin pierreux qui débouche au milieu des racines monstrueuses du sombre ombù.

— Père devrait faire couper cet arbre, murmura la jeune fille. On dit qu'il abrite toute sortes de laides bêtes, qui sucent le sang des humains pendant la nuit.

Manuel lui avait tendu la main et la hissait sur la pente raide, où sa robe groseille s'accrochait aux dards aigus des arbustes.

— Les pitangas ont des griffes, dit-elle. Manuel, attends donc... Regarde les fruit de cette plante velue. Crois-tu qu'on puisse manger ces étranges petites tomates?

— Non; elles sont poison.

— Bah!

Elle les cueillit, les huma, les fit rouler dans sa main, les approcha de ses lèvres. Un geste brusque du mulâtre lança au loin les baies pourprées.

Les yeux d'Aurora étincelèrent :

— Tu es fou.

Mais sa colère se mua en étonnement. Le jeune homme avait pâli sous la terre de son teint; et cela lui donnait un air différent qu'Aurora ne lui connaissait pas.

— Tu as eu peur que je roule morte jusqu'au pied de l'ombù, plaisanta-t-elle.

Son regard s'alanguit de mélancolie.

— Personne ne m'aurait regrettée... Mamita n'est pas revenue et père ne m'aime pas... Mais je voulais mordre seulement dans le fruit, pour savoir s'il est âcre comme celui de la pitanga. Je ne comptais pas l'avaler.

Le mulâtre avait les yeux tout grands fixés sur la jeune fille; et celle-ci remarqua que ses prunelles étaient marron comme son visage avec une douce expression de bête fidèle.

— Allons, Manuel, aide-moi à grimper pour cueillir ces fleurs de tabac sauvage.

— Non; de ce côté tu glisserais sur les roches, et les cactus t'écorcheraient.

Il écarta les feuillages agrippés les uns aux autres par leurs épines et leurs branches tordues comme des crotales, et tendit à Aurora les trois calices blancs au parfum violent.

Une touffe de plumes rubis s'envola avec un bruissement frêle, et se posa, lumière éclatante, sur un laurier noir.

— Le « churrinche »; Manuel,... te souviens-tu de ceux que tu m'avais dénichés l'an dernier? Ils sont morts... Ils ne pouvaient vivre loin de leur mère.

Enfin, ils arrivèrent au sommet.

— Comme il fait frais ici! soupira Aurora, je voudrais y passer la nuit.

— Ton père se fâcherait.

— Oui; il est sévère et dur. Il ne me parle jamais. Il n'aime rien de ce que j'aime. Il faut toujours rester au rancho... Je voudrais connaître la ville où d'autres vont.

Une tristesse ternit ses yeux. Elle regarda au loin la course éperdue de Pintado, qui, dévalant la pente de l'autre versant, poursuivait follement des ñandus gris.

De ce côté, l'horizon paraissait sans bornes.

Il semblait que l'on voyait jusqu'aux limites de la terre.

La pampa était nue, à peine bosselée de légères et longues ondulations. Très loin, vers la droite, un renflement bleuté élevait sa pointe arrondie sur le ciel couleur de mandarine.

« Batovi », dit Manuel.

Les conquérants Portugais et Espagnols avaient laissé

à la colline son poétique nom guarani : « Batovi » (sein de jeune vierge).

Les herbes grainées ployaient, se redressaient, ondulaient sous les caresses légères de l'air.

Pas un nuage, pas une buée.

La lune de cire pâle, gonflée, luisante, énorme, montait dans le ciel sans étoiles.

A l'opposite, Vénus apparut, blanche, nimbée de rayons.

Manuel se pencha vers la jeune fille, et lui toucha l'épaule :

— Pourquoi es-tu triste, Aurora?

— Quien sabe?

Elle frissonna, comme s'ébroue la cavale nerveuse au frôlement soudain d'une main inconnue. Le jeune homme laissa retomber son bras.

Silencieux, ils redescendirent la pente boisée, et se hâtèrent vers le rancho.

Autour de l'ombù colossal, les lucioles, par milliers, menaient leur danse vacillante.

IV

Il avait fallu encore une matinée de tonte, les hommes, las, n'ayant pas fourni tout le travail qu'espérait le « capataz ».

La journée de la veille avait été si chaude. Et celle-ci le serait également. Dans l'air embrasé, les cigales chantaient délirantes.

Contre le mur de briques du hangar, le thermomètre donné par le patron à son dernier séjour marquait 38°.

Don Pablo distribuait les « latas » d'un geste brusque et parlait rudement aux hommes. Ceux-ci lui lançaient un mauvais regard et ricanaient dès qu'il s'éloignait.

— Le Canario est mal luné ce matin... Sans doute se

souvient-il que sa femme est dans les bras d'un autre, dit l'un des tondeurs.

— En attendant que sa fille lui donne aussi de la honte. Elle commence à avoir l'œil langoureux, cela ne tardera pas, fit un autre.

— Et tu comptes lui faire la cour?

— Non, Chamuscado, tu sais bien que j'aime ma « china ». « L'Aurora » sera pour le jardinier qui rôde sans cesse autour d'elle. Je les ai vus hier soir descendre ensemble la colline, après le coucher du soleil.

— Ce mulâtre! s'exclama l'homme, à qui sa crinière de flamme avait fait donner le sobriquet de « chamuscado ».

On devinait sa peau laiteuse sous la poussière et la sueur de plusieurs jours.

— Je dis ce que j'ai vu; mais le chef est fier. Si la petite cède à Manuel, il la tuera.

Chamuscado terminait de tondre une brebis; il cria : « lata » puis, d'une main rude, relevant les mèches rousses qui retombaient sur ses yeux d'un bleu aigu, il regarda bien en face le capataz venant vers lui. Si tu es fils d'Espagnol, lui criaient ses prunelles insolentes, moi, je suis fils d'Allemand, je vaux autant que toi.

Mais Don Pablo regardait au-dedans de lui-même. Il ne vit pas l'audace insultante de celui qu'il avait rabroué la veille pour la blessure cruelle faite à un agneau. On dut abattre la bête.

Don Pablo songeait en effet à l'infidèle Irma. Elle lui avait écrit. Un peon ayant été, le matin, acheter de l'essence pour le moteur, rapporta la lettre, déposée par le courrier à la « pulperia ».

Le chef voulut le brûler, ce papier au parfum provocant. Quelle honte pour son orgueil d'avoir à prier sa fille de la lui lire!

Au moment d'émietter les feuillets avec l'enveloppe, une curiosité inexplicable le retint.

Depuis deux ans, il avait éloigné froidement de son esprit tout ce qui pouvait lui rappeler l'absente. Il ne la haïssait pas. Il voulait qu'elle lui soit indifférente.

Pourquoi cette lettre imprévue le troublait-il?

Celle qui était partie ne laissait pas de vide dans la maison. Une servante la remplaçait. Le dimanche, Don Pablo avait toujours ses bottes lustrées, sa chemise et sa large culotte bouffante soigneusement repassée. Le rôti et le bouilli national, aux savoureux légumes, ne lui manquaient jamais.

Oui,... mais les enfants...; le chef se mentait à lui-même, en affirmant qu'ils étaient toujours soignés, choyés par les servantes de passage, souillons morales et physiques qui daignaient traîner quelques mois leurs jupes blanches défraîchies, dans sa cuisine et autour de son rancho.

Lui, souvent, le soir, n'aurait-il pas aimé échanger quelques monosyllabes avec un être qui l'aurait compris, en partageant ses rêves d'avenir? Son espoir d'achat de terre, gagné par d'âpres économies, lui tenaillait toujours le cœur.

Il s'abrutissait de travail. A deux heures du matin, lui-même frappait, l'un contre l'autre, les deux fers rouillés au son aigre.

Les peones prétendaient que bientôt on ne se coucherait plus.

Aurora l'inquiétait. Depuis quelque temps il lui trouvait un air étrange.

Avait-elle deviné qu'une nuit de ce printemps, il avait été retrouver la servante indienne, dans le réduit où elle dormait sur l'étroite paillasse que portaient deux X de bois?

— Don Pablo, une des vaches normandes va mettre bas.

C'était Manuel, affairé, qui arrivait au fond du hangar, après s'être faufilé entre les tondeurs.

— C'est bon; occupe-t'en. J'irai te rejoindre.

Les toisons s'empilaient. Les 10.500 bêtes étaient tondues.

Le capataz voulait voir rempli et cousu le dernier sac. Du côté opposé aux brebis dépouillées, à l'ombre d'un eucalyptus, un trépied de solides poteaux soutenait la poche profonde où piétinait un homme invisible.

Un mulâtre prenait la laine, à pleines brassées, pour l'apporter à celui qui pilait la blanche vendange.

Ce mulâtre était l'un des nombreux frères de Manuel. Robuste comme lui, il était charretier l'an passé. Un jour, l'une des charrettes versa, le jetant sous les roues. Les bœufs avaient traîné, sur l'une des jambes d'Agapito, les quinze cents kilos de laine.

Le chirugien de Tacuarembo avait dû faire l'amputation à mi-cuisse..

Toute la force du jeune homme se ramassait maintenant dans les biceps. Aussi agile et leste qu'un sajou, il bondissait sur son cheval, en jetant sa béquille. Pendant la tonte, seul, il avait lancé les toisons dans les sacs haut pendus.

La charge entre les bras, le bois de ñandubay, grossièrement équarri, appuyé sous l'aisselle, il faisait quelques pas, et, d'un bond sur une caisse, s'agrippant à la barre transversale du trépied, les mains levées, le torse contre le sac, il laissait choir la récolte.

Enfin, tout était fini; Don Pablo se hâtait vers l'étable.

Son mince visage se creusait de la fatigue de ces derniers jours. La barbe pointue accentuait l'allongement du profil. La lèvre inférieure s'incurvait, détachée de l'autre, dégageant les dents robustes, longues et serrées. Cette bouche sans cesse entr'ouverte affirmait la ressemblance entre le père et l'innocent. Mais, Pochongo n'avait pas ce grand front tenace et beau, cette ferme arcade de sourcil, ces yeux d'acier gris, vifs et volontaires.

Quand il arriva, le veau était debout, faisant ses premiers pas.

— Il est bien débile, dit Manuel. La vache est trop jeune.

— Il faut le sauver pourtant; le patron veut voir augmenter son « plantel » d'animaux normands. Ceux qui naissent ne doivent pas mourir avant d'avoir à leur tour d'autres produits. Le veau a-t-il tété?

— Le pis de la mère est sec; il n'y a pas une goutte de lait. Don Pablo, il ne faut pas espérer que ce veau devienne un beau taureau.

Le « capataz » poussait doucement le nouveau-né qui marchait en tremblant, les yeux tout hébétés de la clarté de l'air, du vert étincelant de l'herbe. La lumière devenait rose à travers le mince cartilage de ses oreilles.

— Il est bien taché, Manuel, le front est blanc, les yeux sont entourés de cercles roux, le museau est court et retroussé. Il sera beau, il faut qu'il vive.

Le mulâtre hocha la tête.

— Pourquoi a-t-on laissé le taureau sauter les clôtures?.. La vache n'a pas deux ans... C'est beaucoup trop jeune pour nourrir.

— L'une des laitières n'a-t-elle pas perdu son veau, il y a deux jours? Faut-il continuer de la traire?

— Ce soir nous verrons... Tu l'amèneras du champ en même temps que les autres.

Le chef reprit le chemin du rancho. Un demi-mouton dorait aux flammes du brasier. La graisse grésillait en tombant goutte à goutte sur les tisons.

Pochongo, Luis, Aurora, La Chica attendaient leur père, avec, en main, chacun, le couteau aiguisé. Aujourd'hui on ne lésinait pas sur la viande. C'était une bête jeune et grasse qu'on avait tuée, non une vieille brebis édentée comme d'habitude.

Don Pablo ôta son tablier taillé dans un cuir de cabiais fauve. Il découpa le rôti et servit les enfants.

Son âme était absente de ses gestes. Fallait-il aller trouver doña Deogracia et la prier de lui lire la lettre d'Irma?

Il était là, dans sa ceinture, le papier parfumé au jasmin. Pablo avait fermé dessus la large boucle de métal.

Jusqu'au soir il hésita... Luis savait épeler maintenant. Devait-on mettre sous les yeux du fils, que la mère avait abandonné, ces lignes, peut-être injurieuses pour le père?

Plusieurs fois le chef voulut trancher ces hésitations en approchant de sa cigarette la lettre importune...

Un peon venait demander un ordre;... puis il fallut payer les tondeurs. Pablo restait avec son tourment.

Le soir venait. Chamuscado et quelques autres avaient gravi la colline.

On entendait le galop désordonné de leurs chevaux vers la rivière lointaine où les hommes allaient enfin, dans un long bain joyeux, détendre la lassitude de toute une semaine.

Du côté opposé, dans la plaine, Manuel poussait devant lui les vingt laitières. Les vaches marchaient sans hâte secouant, d'une queue nonchalante, les taons trop acharnés.

Autour d'elles, bondissaient leurs veaux. Ils s'éloignaient au hasard des gambades et Manuel devait, parfois, pousser son cheval contre la croupe rousse, pour contraindre l'animal à regagner le troupeau. Le récalcitrant sautait en l'air des quatre pattes, arquait la queue, simulait une attaque bouffonne en baissant le front déjà large, où pointaient les loupes roses, germes naissants des cornes futures.

Une vache au pis gonflé traînait derrière la troupe. L'œil inquiet, le flanc tremblant, elle levait le museau vers la colline, puis vers la plaine. Si le jeu folâtre de deux veaux, s'affrontant, les rapprochait d'elle, brutalement elle les cornait.

— Allons, dit le capataz en la voyant, seras-tu bonne mère?

Lentement, il lui passa la paume des main sur l'échine.

— Nous te donnerons un fils plus beau que celui mort dans le campo.

Preste, le mulâtre avait déjà enroulé une corde autour des jarrets de la bête; un autre la lia à un poteau.

Sous le ventre blanc, elle sentit frôler une haleine tiède. L'œil anxieux chercha à voir et vit une frêle croupe maigre et serrée contre le pinceau étroit de la queue.

Une détente violente des pattes faillit broyer les os, si mous encore, de l'importun. Mais Manuel avait prévu la ruade hargneuse en écartant le veau.

Maintenant, il pressait des doigts le pis gluant, sur lequel Don Pablo ouvrait les babines pâles de l'assoiffé.

La vache rousse frissonnait à chaque succion. Le petit resté là-bas, sur l'herbe, en un tas misérable et flasque, le beau petit vêtu de poils beiges, serait-il revenu?...

Celui-ci tétait avec lassitude, et puis avec joie.

D'un ardent coup de tête, la vache brisa l'entrave et regarda.

Le veau était blanc comme l'étoupe des lianes d'été croissant dans le bois de la colline; blanc, avec de larges taches sombres autour des yeux, sur le col, sur le dos, sur les cuisses.

Souplement, Don Pablo le présenta à l'haleine de la mère adoptive, qui risqua un coup de langue hésitant. Sa mamelle était encore lourde. Il avait goût de nouveau-né. Elle le lécha.

On délia ses pattes. Elle le poussa d'une bourrade amicale et fit un pas, la prunelle en coin, guettant.

Il la suivait. Alors, ses sabots allègres se hâtèrent plus rapides et plus fermes, tandis que ses yeux, devenus tendres, sans cesse se tournaient vers le petit, trottinant derrière elle.

— Voilà du bon travail! murmura le chef; le patron sera content.

— Oui, répondit Manuel, ce sera un dédommagement de la mort de « Champion ».

De cette perte, Pablo, lui, ne se consolait pas. Une magnifique pur-sang normande était morte, après avoir mis bas un veau mâle. L'estanciero, Don André, de passage à l'ombù à cette époque, avait dit : « Donnez-lui une autre mère, et qu'il ait tout son lait. Je le fais inscrire sous le nom de « Champion »; il est superbe. Ce sera un taureau à exposer. » Le « capataz » trouva préférable de séparer chaque nuit l'adopté de la vache choisie pour lui, suivant l'usage admis pour les laitières du campo. Au matin, la mère adoptive ne reconnaissait pas le petit, non issu d'elle et qu'on voulait lui imposer. Pablo, sûr de lui et d'ailleurs absorbé au loin par d'autres travaux, ne s'en était pas aperçu. « Champion » était mort. Pour la première fois, le patron avait accusé le « capataz » de négligence. A ce souvenir, Pablo sentait le sang empourprer ses joues sous le hâle, et brûler ses yeux.

La nuit était venue. Les nuages tendaient sur les étoiles un hermétique rideau.

Un grand feu de flamme dansantes mettaient, sous l'ombre ténébreuse, une lumière écarlate.

Les tondeurs attendaient l'aube du jour pour regagner leurs ranchos lointains. Avec les peones de l'estancia, ils mangeaient le dernier mouton rôti, et, cette nuit encore, dormiraient dans la rosée.

Après un rapide repas, le « capataz » se dirigea vers sa chambre, où le poussait chaque soir un sommeil invincible.

— Don Pablo, avez-vous besoin d'un peon? Je voudrais rester au campo de l'ombù.

Chamuscado, debout, attendait la réponse.

Le chef n'aimait pas cet œil faux où l'on devinait, tapies, la cruauté froide, l'ironie gouailleuse. Mais les

travaux d'été s'annonçaient nombreux. L'homme aux cheveux de flamme était fort. On le garderait tant qu'il obéirait.

— Tu peux rester.

Chamuscado eut un sourire ambigu et repartit vers ses compagnons.

Le feu, dans l'opaque nuit, brillait comme une immense étoile. Auprès, étaient accroupis les hommes silencieux. La lueur, tour à tour, faisait luire des prunelles, l'acier d'une lame, l'anneau d'or d'un doigt, des éperons aux bottes, la boucle métallique d'une ceinture de cuir.

Et, tout à coup, un chant s'éleva, une plainte plutôt, une plainte lente et poignante, toute la nostalgie, toute la désespérance de l'immense pampa aux limites inconnues. La guitare frissonnait comme une âme navrée. Elle pleurait, gémissait. Et puis, s'attendrissant, langoureuse, chantait après la peine, après l'angoisse, la beauté farouche des ciels étincelants, où flamboie le brasier des jours, la poésie sauvage des longues chevauchées, l'incomparable splendeur des nuits chaudes, alors que la lune oscille très haut, comme un globe léger, parmi les étoiles. Soutenue par la mélodie des cordes, une voix sourde et profonde disait une strophe sur un mode traînant. Elle s'arrêtait, émue, en suspens. La guitare harmonieuse complétait, en quelques accords, la pensée mystérieuse et flottante.

... Entre los pastos tirada,
Como una prenda perdida,
Completamente rodeada
Por el cardo y la flechilla,
Esta una triste tapera
Descansando en la cuchilla.

Le chanteur se taisait. Les doigts martelaient quelques notes en tonalités âpres et passionnées, qui revenaient vite, sans transition, à la mélancolie douce, au songe sans contours.

Et la voix grave reprenait :

Alli, en ese suelo fue
Donde mi rancho se alzaba...

La pensée de tous les tondeurs galopait vers le rancho lointain et la « china » aux cheveux noirs, aux paupières lourdes d'amour, dont les lèvres ardentes et le doux corps voluptueux avait su les enchanter.

Le feu mourait. Debout, les coudes sur l'appui de la fenêtre ouverte, et les yeux tristes, Aurora croyait voir planer, sous le gouffre sombre de l'ombù, les rêves inassouvis, les espoirs décevants, qui rôdaient sans cesse autour de son cœur. Elle ne connaissait pas la tendresse. Son père ne songeait qu'au travail du jour. Avec Pochongo, on ne pouvait dire deux phrases sensées. Luis et Chica étaient trop jeunes. La servante trop bestiale. Manuel était le seul être qui s'intéressât à elle, s'inquiétât de la voir malheureuse. Manuel et aussi le petit roquet blanc qui la suivait partout d'un air câlin. La nuit, Pintado restait toujours sous la fenêtre, dormant contre le mur. Il répondit par un jappement à l'appel de son nom, puis s'essaya à bondir jusqu'à sa maîtresse, quand, subitement, ses oreilles pointèrent. Il fit volte-face, disparut sous les orangers en aboyant.

Aurora vit courir une ombre. Etait-ce Manuel? Non, mais une silhouette plus longue et qui portait une culotte blanche...

La porte de la chambre, communiquant avec celle de don Pablo, s'ouvrit.

— Pourquoi ne dors-tu pas? dit le père avec sévérité.

Il était tout vêtu, ayant seulement enlevé sa ceinture de cuir et ses bottes. Sa large culotte grise, n'étant plus retenue au genou par la botte, bouffait à gros plis jusqu'à la cheville. La chemise de flanelle, à grands carreaux rouges et noirs, avait les manches relevées au coude sur le gilet de tricot blanc, qui masquait le bras jusqu'aux poignets. Quand le sommeil le terrassait, il

s'endormait ainsi. Et l'aube le trouvait toujours prêt à sauter en selle ou à diriger les travaux du rancho.

Comme Aurora n'avait rien répondu, don Pablo ajouta :

— Ferme la fenêtre et éteins la bougie.

La jeune fille poussa le battant de bois sans vitres. Mais, quand son père fut rentré chez lui, elle laissa la petite flamme se consumer jusqu'à la dernière goutte de suif; et, longtemps encore, le rêve demeura éveillé sous ses paupières closes.

V

— Buen dia! Pablo.

Un cavalier arrêtait sa monture en sueur devant le rancho enveloppé de soleil. Un poncho léger, couleur de guanaco, tombait de ses épaules et flottait sur la croupe du cheval. Les franges, par devant, coupaient, d'une ligne claire, les bottes noires.

Le cavalier rejeta la tête en arrière, sous l'auréole du sombrero largement ailé, et clama encore :

— Buen dia! Pablo.

Le chef parut dans la baie étroite, et, autour de lui, les enfants.

— Ah! c'est vous, père.

Les deux regards se cherchèrent, tous deux gris et vifs. Chez le nouvel arrivant, l'œil était plus aiguisé, reflet d'une pensée plus mobile.

D'une jambe alerte, le cavalier sauta de cheval. Les deux hommes se touchèrent, poitrine contre poitrine, et, d'une main émue, se frappèrent gravement aux épaules. Mais ils ne s'embrassèrent pas. Les élégantes moustaches grises effleurèrent seulement le front d'Aurora, les joues des petits. Pochongo eut une tape amicale du grand-père et s'empressa de desseller.

— On dort bien ici pendant la sieste, j'ai dû frapper deux fois.

— A l'aube, nous étions au fond du campo, père, comme presque tous les jours.

— Ce n'est pas un reproche, Pablo... Tu es toujours travailleur, c'est bien.

Il entra dans la chambre nue. Aucun ornement ne masquait la tristesse des murs de terre. Sur le lit, le drap froissé gardait encore la poussière des bottes. Un fauteuil à bascule rappelait l'absente et les songes mélancoliques qui lui tenaient compagnie, tandis qu'elle s'y berçait, au rythme monotone des patins de bois sur le sol dur. Celui qui entrait vit tout cela et comprit que l'homme habitant là n'avait pas, dans l'âme et dans l'esprit, ce qu'il aurait fallu pour charmer et retenir celle qui était partie.

— Mon pauvre Pablo, dit-il, tu es bien seul ici... surtout pour élever tes filles..... Je vois que tu ne dépenses guère, pas plus qu'autrefois. Est-ce toujours dans le but d'acheter un champ?

— Oui, père, mes économies sont entre les mains de mon patron. Elles augmentent. Il me sert un intérêt. Je réaliserai mon désir : mais il faut attendre. Je n'ai pas encore ce qu'il faut.

— C'est dommage; j'aurais pu te faire profiter d'une occasion et tu serais mon voisin. Il s'agit de la vente d'une fraction d'estancia, une terre merveilleuse, grasse, vallonnée, coupée d'un ruisseau. Le blé, la luzerne et les patates douces y viendraient à merveille..... J'avais rêvé ramener mes fils vers l'île féconde et la petite maison familiale ombragée de palmiers et de pins, où ma mère m'a mis au monde..... Hélas! il faut accepter le destin contraire.

— N'êtes-vous pas heureux ici, père?

— Je travaille; je m'agite. Le cœur restera éternellement blessé de n'avoir pu réaliser le rêve..... Quand je

mourrai, la dernière vision de mes yeux, sous les paupières inertes, sera pour l'île ceinturée d'écume et ces montagnes bleues... Ténériffe!..... la patrie!....

Don Ignacio Valdès était un Espagnol de belle race, de ces antiques familles ayant fait souche aux Canaries, au temps de la conquête. Son ancêtre soldat aima une vaincue, une de ces belles Guanches aux hanches cadencées, aux seins durs et fiers. Elle n'eut d'abord pour lui que des yeux dédaigneux, sous l'arche hautaine des sourcils lustrés. Un soir, il l'avait surprise près d'une cascade frêle, qui s'égouttait, à petits bruits, de la montagne crevassée. L'air était lourd d'une buée chaude. Il l'étreignit sur les bruyères fleuries. Elle le mordit à l'oreille, et, longtemps, il garda la trace qu'avaient marquée les dents. Cependant, soumise, la Guanche magnifique, aux longs cils de nuit, le suivit au camp. Esclave, elle garda sa démarche impériale, la mélodie de sa voix, le charme du moindre geste.

Le vainqueur l'épousa. Le souvenir de cette aïeule aux traits réguliers de déesse s'était perpétué dans la famille des Valdès. Encore aujourd'hui, le sceau qu'elle avait imprimé à la race donnait à don Ignacio ce nez fin et droit, aux narines petites et jolies, cette élégance non apprise, non point faite d'une coupe de vêtements, mais de l'harmonie secrète d'un beau corps robuste, souplement élancé. Un noble hidalgo de la Cour d'Espagne n'aurait pas eu plus de grâce que don Ignacio sautant alertement de cheval, à la porte du rancho. Ses mains seules étaient paysannes, parce qu'elles avaient labouré.

La silhouette abrupte de l'île heureuse était encore dans ses prunelles, quand il dit à son fils :

— Tu n'auras pas connu la patrie, Pablo.

— Père, je suis né en Uruguay. La patrie n'est-elle pas où l'homme aspira le premier souffle de vie?

— Non, elle est où repose le cimetière des ancêtres. Depuis cinq siècles, les tombes de nos morts alignent

leurs stèles et leurs croix aux flancs des monts de Ténériffe..... L'Amérique ne rend pas millionnaire tous ses immigrants... Je n'ai pu vous ramener aux Canaries. Et les terres d'ici, sauvages et farouches à l'étranger, se font câlines, tendres, attirantes, pour celui jailli de son sol.

— Abuelito, murmura Luis, il n'y a pas au monde de paysage plus beau que celui de la pampa.

— Tu as raison de croire cela, « Chico », puisque tu dois y vivre.

Aurora, elle, émue par les paroles du grand-père, voyait se déployer, derrière les limites connues, des sites enchantés; mais elle n'y atteindrait jamais. Son horizon se bornerait toujours à la capacité de galop de son cheval. Muette et sombre, elle alla retrouver et aider la servante qui repassait du linge.

Luis et Chica sellèrent leurs bêtes pour se rendre à l'école. Pochongo était parti vers l'enclos où Manuel récoltait les maïs mûrissants.

Pablo se souvint de la lettre de sa femme. Il ne s'était décidé ni à la brûler, ni à la faire lire, la gardant plusieurs jours sur lui.

Un dimanche, Aurora ayant déposé sur l'escabeau, près du lit, une chemise grise, il avait ôté celle à carreaux rouges et noirs; le feuillet était tombé, fripé, terni. Encore une fois, le chef hésita. Puis, le prenant, rageur, il le jeta dans la malle aux vêtements, seule armoire qu'il eût jamais connue.

Il songeait maintenant que s'humilier devant son père, ce n'était pas s'humilier. Et d'ailleurs, était-ce sa faute si l'école se faisait à des lieues de la demeure paternelle, quand il avait dix ans!

— Tu ne me demandes pas pourquoi j'arrive à l'improviste? s'étonna Ignacio. La colonie du général ne me donnait guère de mal à gérer jusqu'ici. Les colons payaient sans rechigner. Les voilà maintenant geignants,

et cherchant leur Lénine... Nous ne sommes pas en Russie. Le patron le leur a prouvé en les contraignant à régler ce qu'ils doivent. J'en cherchais un que l'on m'avait dit caché à Rivera. J'espérais le pincer avant qu'il ait franchi la frontière. Il est déjà, paraît-il, en Entre-Rios. Nous en serons quittes pour faucher ses blés.

— Il y a beaucoup de misère dans le pays, père. Combien d'estancieros et des plus riches ont dû déposer leur bilan!...

— Paresse ou incapacité... Ton patron a-t-il fait faillite? Non. Il a su revenir de France à temps; il a eu l'énergie de se remettre au travail et de couper les ponts le reliant aux rives des frais inutiles. La guerre d'Europe...

— Père, interrompit Pablo...

Si don Ignacio entamait ce sujet, il en parlerait jusqu'à la nuit.

Le « capataz » se dirigea vers la malle achetée à un émigrant de Beyrouth; elle fut son coffre de mariage. Bizarrement recouverte de feuilles de zinc, elle était bariolée d'indigo, d'orange, d'écarlate, au goût syrien.

— Père, insista Pablo, voulez-vous me lire ceci?

— Une lettre de ta femme? fit don Ignacio, regardant la signature.

Il lut; le billet était court : « Pablo, je suis partie sans embrasser mes enfants. Je souffre de les savoir grandis loin de moi. Ne voulez-vous pas me les envoyer, pour que je les voie, pour que je puisse les serrer sur mon cœur? Consentez-y pour eux. Quels que soient les soins que vous leur donniez, la tendresse de leur mère leur sera douce à retrouver. Songez que si vous jouissez de leur présence, vous le devez à celle qui les a mis au monde. »

Pablo écoutait encore.

— C'est tout, ajouta Ignacio : il n'y a plus que son adresse à Florida.

— Jamais! Jamais! gronda le chef. Elle est partie

parce qu'elle devait partir... Je ne l'aurais pas tolérée un jour de plus sous mon toit... Les enfants... elle demande ses enfants... Elle les a reniés. Les conseils, les exemples qu'elle leur donnerait seraient néfastes. Non, ils ne la verront pas!

Une déception bizarre décuplait sa rancune. Dans l'obscur inconscient de son âme, qu'avait-il espéré? Une demande de rapprochement offert par cette dépravée qui n'avait pas su museler ses sens, excités par l'étranger flatteur et bellâtre! Il eut un rire amer et méprisant :

— C'est une misérable!.. Et, prenant le feuillet des mains de son père, il le froissa, le jeta au sol, l'écrasa sous sa botte.

— Donne-le moi, pria le père; il ne faut pas que tes enfants le trouvent.

Il le brûla. Les deux hommes restèrent longtemps silencieux. La clairvoyance émue du père devinait le drame secret s'agitant au cœur du fils. Il savait bien que son Pablo était un despote, et, qu'à son renom de travailleur inlassable, il ajoutait celui de tyran domestique.

Irma était une raffinée, habituée dans sa jeunesse au confort des villes. Sa mère s'était fiancée à treize ans à un jeune homme fortuné, que les coutumes d'Uruguay autorisaient à venir, chaque soir, souper au balcon grillé de sa belle. Au bal costumé du carnaval, les jeunes gens ne dansaient qu'ensemble. Peu à peu, les parents avaient accepté de les voir, assis, chaise contre chaise, devant la porte ouverte aux brises de la nuit.

Les flâneurs, traînant à pas lents sous le chaud ciel langoureux, les saluaient d'un malin sourire approbateur. Cela dura sept ans. « J'ai vingt ans, nous pourrions nous marier, » avait dit, un soir, timidement, la fiancée. Le jeune homme avait éludé la réponse, baisant violemment aux lèvres celle dont la tête, amoureusement, se penchait vers lui. Il était revenu quelques soirs, s'attardant longtemps, lorsque enfin, une nuit, la jeune fille

l'introduisit dans la maison endormie, et, doucement lui ouvrit la porte de sa chambre... Il revint plusieurs fois, et, subitement, affecta de ne plus connaître celle qu'il avait courtisée si longtemps, celle qui eut la faiblesse de croire en ses promesses d'amour, et dont il avait goûté le corps en de passionnées étreintes... Et l'abandonnée, devenue mère, travailla pour élever sa petite Irma.

Don Ignacio se ressouvenait de tout cela, en regardant son fils, tandis qu'au dehors la voix stridente des cigales jetait, dans l'air ardent, un bruissement immense.

VI

Don Ignacio passa quelques jours chez son fils. Il l'aidait aux travaux, l'accompagnait dans ses chevauchées. Le campo de l'ombù couvrait douze mille hectares que les longues clôtures divisaient en immenses pacages. Le printemps avait été pluvieux. L'été, brûlant, était, de temps à autre, rafraîchi par des orages subits. De lourdes pluies tombaient alors, à gros bruit, sur le miroir des lagunes

Depuis bien des années, disait Pablo, je n'ai pas vu l'herbe aussi exubérante.

D'étroits petits sentiers sillonnaient tous les champs. Comme les fils d'une géante toile d'araignée, ils venaient, après mille détours capricieux, se nouer à un centre commun : le gué. Les taureaux, les vaches nonchalantes, les avaient tracés, au hasard de leur caprice. Leurs sabots avaient courbé les tiges, foulé les mottes, tandis qu'un lent instinct les guidait doucement vers la berge effritée de sable fin.

Après les pesantes bêtes à cornes, les brebis paresseuses, tentées par le sillage aux méandres inconnus, y passaient, avançant, elles aussi, vers l'humidité fraîche de la rivière. Peu à peu, le rude piétinement broyait les fibres et les herbes se desséchaient. La terre apparaissait par

plaques qui grandissaient, se soudaient. Le chemin se déroulait enfin en long serpent que vermillonnait le soleil. L'astre ardent était au zénith.

Les chevaux de don Ignacio et de son fils trottaient dans le vaste campo. Ils auraient volontiers suivi l'un de ces sentiers guidant vers l'eau, si bonne aux babines blanches d'écume. Mais, il s'agissait bien de repos et de fraîcheur!... Encore du trot et du galop dans les hautes herbes drues, où les taons assoiffés font de terribles piqûres. N'est-ce pas loin des chemins que l'on découvre la bête morte! Couchée, elle s'est débattue contre la dernière terreur, a frémi des quatre membres, et le cou tendu dans une suprême angoisse, a tenté vainement de se relever.

Bien souvent le chef avait dû aller jusqu'au rancho des « puesteros » leur reprocher de n'avoir pas enlevé à temps la peau qui pourrissait, mordue par les insectes, les renards et les rapaces.

Aujourd'hui, ce n'était pas cela qui préoccupait Pablo. Le « puestero » préposé à la garde de ce champ était un homme actif et consciencieux. Son esprit borné avait pour horizon la tâche journalière, l'ordre donné. Jamais on ne le trouvait en faute. Ce que cherchait le chef, c'était les symptômes du charbon, que Midon, lui, croyait avoir reconnus sur un veau mort, la veille, en quelques heures.

Les vaches levaient le museau au passage des cavaliers, l'œil hésitant, prêtes à la fuite.

Pablo et son père avaient mis leurs montures au pas, pour approcher lentement.

— Je souhaite que Midon se soit trompé, dit le chef, et que la mouche charbonneuse ne nous contraigne pas à vacciner tout ce troupeau. Mais il ne m'a pas dit que les tiques recommençaient à pulluler. Voyez donc comme elles se sont acharnées sur ce taureau.

— C'est vrai, s'exclama don Ignacio; elles lui font un double collier... Il est magnifique, ce taureau.

— Celui-là est plus beau, affirma don Pablo.

Les cavaliers longeaient un bras de la rivière. Sur l'autre berge était la bête splendide que Pablo désignait à son père. Les pattes courtes avaient des muscles puissants pour porter la masse pesante de ses flancs, de ce poitrail, de cette croupe, que l'on aurait dit taillés dans un porphyre sombre. De fines rayures noires, descendant de l'échine, le veinaient tout entier. Le museau court se retroussait vite au bout de la tête petite. Une zébrure blanche glissait entre les yeux hardis. Pacifique avec les hommes, il était redoutable à ses rivaux. Aussi s'inquiétait-il peu de la contemplation des deux cavaliers, tandis qu'il lançait des beuglements provocants vers le taureau blanc et roux.

Celui-ci, s'étant approché de la rive, buvait lourdement; quand il releva le mufle, l'adversaire, en face, raclait le sol de son sabot. L'herbe était arrachée, la terre éparpillée, projetée rageusement, retombait en pluie brune sur l'animal furieux.

Le taureau blanc et roux était-il un lâche, puisque, silencieux, il s'éloignait maintenant, en suivant la berge? L'antagoniste en démence s'approcha de la rivière, et, tout à coup, comprit que l'autre cherchait un gué pour le rejoindre. Alors, tantôt trottant, tantôt s'arrêtant pour mugir, les deux ennemis continuèrent leur route parallèle. Il y aurait bientôt une belle bataille où le front de porphyre choquerait victorieusement le front du vaincu..

— Ils ne lutteront pas longtemps, plaisanta Pablo.

Don Ignacio et son fils déjeunèrent au rancho du « puestero ». Midon, sa femme et huit enfants, vivaient là sans soucis, sans désirs, sans idées, sans rêves, dans trois petites pièces basses, étroites, aux sombres murs de terre.

La mère, naïve et bonne, ne songeait qu'à expédier le

plus rapidement possible les rudimentaires travaux ménagers, pour confectionner à ses deux aînées des toilettes pimpantes. Doralia et Palmyra étaient fiancées. Ne fallait-il pas éblouir les deux jeunes peones amoureux, pour hâter le mariage? Les longues fiançailles sont si dangereuses!...

Doña Etelvina taillait, cousait des robes fraise, bariolées de galons beiges, des robes émeraude, où s'étalait un col orange; des robes bleu paon, où tranchait le cramoisi d'une ceinture en perles de bois.

Dans le taudis misérable, une malle servait d'armoire à toutes les hardes. On couchait sur des lits de sangles, aux pieds mal équarris, aux matelas d'herbe sèche. Quelques escabeaux, fabriqués par le père étaient des sièges.

Du maïs et quelques sapèques croissaient dans un enclos, auprès du rancho. Et puis, recommençait la désolation de la pampa, nue jusqu'aux lointains.

Midon était un grand diable de benêt, haut et mince sur les échasses de ses jambes maigres, de teint à peine bronzé, avec des yeux limpides, une tignasse brune rarement lissée, une bouche énorme et tordue vers l'oreille gauche en un rictus douloureux. Une longue maladie l'avait défiguré, immobilisant un côté de la face, et le rendant à demi-sourd.

—Le pauvre a été mourant, contait Etelvina à Ignacio...

— Ah! interrompit Midon, sans la « curandera » Pétrona, il y a longtemps que je ne lancerais plus le lazzo, longtemps que je ne conduirais plus les troupeaux à Montevideo.

— Vous ne vous êtes pas fait soigner à Tacuarembo?

— Dans ce temps-là j'étais « puestero » à l'estancia que dirige le patron près du Sallo... Don André m'envoya à l'hôpital...; et le chirurgien, après m'avoir beaucoup fait souffrir, me déclara fini... Je n'avais plus que quelques heures avant de trépasser...

— J'étais là heureusement, intervint Etelvina, je n'ai

pas voulu qu'il meure à l'hôpital, parce qu'on m'aurait empêchée de porter son corps où est déjà enterrée toute ma famille... Je l'ai mis dans une voiture et l'ai ramené à l'estancia.

— Deux heures de cahots, don Ignacio, s'exclama Midon... je suis resté plusieurs jours sans connaissance; ma femme, voyant que je ne mourais pas, a été consulter la « curandera », qui nous a bien conseillé de ne plus jamais nous adresser aux médecins.

Don Ignacio sourit : « Et cela a suffi pour vous guérir? » demanda-t-il

— Non; mais Etelvina rapporta une recette merveilleuse. Il fallait me verser chaque soir dans l'oreille malade de l'huile de souris sans poils...; des petites nouvellement nées, que l'on noyait dans l'huile d'olive... Quand la grande bouteille était vide, nous devions remplacer les souris... L'hiver, nous eûmes beaucoup de peine à en trouver au nid. Comme j'étais mieux à cette époque, la « curandera » nous fit dire que nous pouvions faire le remède même avec des souris ayant du poil.

— Doña Petrona t'a sauvé la vie, comme à bien d'autres, fit Etelvina. Elle connaît les secrets des herbes et fait des cures merveilleuses.

Don Ignacio écoutait avec un sourire railleur :

— Y a-t-il des « curanderas » de ces côtés-ci? questionna-t-il

Oui, dit Pablo, nous en avons une qui vit au coteau de Batovi; un de mes peones prétend avoir été guéri par elle récemment.

— C'est vrai, s'exclama vivement Etelvina; le pauvre était malade d'une douleur violente au cœur.

— Et quel a été le remède? demanda Ignacio.

— La vieille lui a commandé de venir à minuit déposer une livre sterling dans un baquet d'eau, près de la porte; puis de s'en aller très vite pour ne pas contrarier le sort... La lune était immense; son reflet a fondu la pièce

d'or. A l'aube doña Petrona envoya au peon plusieurs bouteilles d'eau afin qu'il en bût chaque jour une gorgée... Peu à peu la douleur s'atténua et enfin disparut complètement.

— Il faudra que je consulte cette brave femme, dit Ignacio...

— Ah! interrompit Etelvina, si vous voulez, je lui enverrai un de mes garçons... Elle n'a pas besoin de vous voir, ni de savoir de quoi vous souffrez. Elle ne demandera même pas votre nom. Pour vaincre votre mal elle versera seulement trois jets d'eau bouillante, en forme de croix, sur des braises rouges; et vous, — où que vous soyez, — vous vous sentirez de suite soulagé.

— C'est admirable... mais, ce dont je pâtis, c'est de vieillir... et pour cela, je pense, votre sorcière n'a pas de remède.

Don Ignacio était un peu gouailleur. Midon et sa femme ne sourirent pas. Toute espèce de plaisanterie sur la « curandera » leur semblait dangereuse pour celui qui la fait, et pour ceux qui ont le malheur de l'entendre.

— De bien bonnes gens, disait Ignacio à son fils, tandis que tous deux reprenaient la chevauchée les ramenant maintenant vers le rancho de l'ombû. — Mais quand les instruira-t-on?... Ah! il leur faudra bien des siècles pour monter au niveau de nos paysans d'Espagne.

— Père, ne m'avez-vous pas conté, bien souvent, les superstitions de Ténériffe?

— L'homme simple est partout crédule, Pablo, c'est entendu; mais à côté de ceux-là, là-bas, tu en vois d'autres à l'esprit délié, aux mains habiles, au génie industrieux, qui ornent leurs demeures de bahuts ouvragés, de ferronneries, de cuivres élégants, que les doigts des femmes se plaisent à faire briller. Ici, l'habitant du campo se contente d'une tanière. Comme l' « hornero », il se fait un nid de boue. Nouveau-né, son berceau de peaux de moutons, suspendu à la poutre du toit, le ba-

lance entre des murs de terre, en attendant que la tombe de terre le happe.

— Il a raison de borner ses désirs, père... Je ne le crois pas malheureux.

Don Ignacio s'irritait des réponses placides de son fils. Il arrêta son cheval, et regardant Pablo :

— Ah! gémit-il, comme la pampa t'a conquis!... Enfin, poursuivit-il, reconnais, avec moi, que tous ces gens sont mous, lents de corps et d'esprit... En as-tu jamais vu un seul faire des projets d'avenir, tenter d'égayer les abords de son rancho, en plantant quelques fleurs; ou vouloir améliorer ses primitifs repas en semant des légumes verts? Un noyau de pêcher, jeté en terre, donne des fruits au bout de quatre ans; à un pépin d'orange, il n'en faut pas beaucoup plus pour commencer de produire... Depuis combien de temps ton Midon est-il ici?

— Dix ans.

— Dix ans! s'exclama Ignacio... L'herbe des pampas croît jusqu'à sa porte. Dans le minuscule enclos de maïs, il n'a pas un arbre, pas un arbuste.

Pablo ne comprenait pas l'exaltation de son père.

— Aussi, répondit-il, Midon est toujours prêt à fermer sa malle sur ses hardes, pour aller vivre ailleurs; soit que le patron le rappelle à l'estancia du Salto; soit que je ne veuille plus de lui.

— Ne les renvoies-tu pas quelquefois trop vite, Pablo? Comment veux-tu que ces gens s'attachent à leur coin de sol, s'ils n'ont aucune sécurité d'y être fixés pour longtemps?

— Midon n'a rien à craindre de moi, et il le sait bien: il travaille et ne raisonne jamais.

Les chevaux trottaient doucement, montant et descendant les collines aux pentes souples. Plusieurs fois, déjà, il avait fallu franchir des barrières pesantes que le « capataz », sautant à terre, ouvrait devant son père.

Des ruisseaux, bus par le soleil, montraient leur lit de roches, où résonnaient les sabots des bêtes.

Une rivière, plus large, tordait et déroulait le ruban de ses eaux en anneaux capricieux, où pullulaient les canards, les poules sultanes à l'aile rousse, les grèbes timides.

Les clôtures enjambaient, de leurs fils d'acier tendus, ruisseaux et rivières. Dans chaque champ, paissaient les troupeaux soigneusement et fréquemment sélectionnés.

Un marais, envahi de plantes fleuries, semblait pailleté de confettis d'or. Des cigognes y pêchaient auprès de trois grands jabirus graves comme des marabouts, et, comme eux, enfonçant leur noire tête pelée au profond du blanc plumage éblouissant.

Le soleil roulait vers l'Occident. Dans le ciel que pâlissait le soir, glissait le vol de corail des grandes spatules roses.

— J'aime ce pays qui est le mien, murmura Pablo.

— Aime-le, puisque tu n'en as pas connu d'autres, mon fils.

Les deux hommes restèrent de nouveau silencieux. Ils avaient mis leurs chevaux au pas, pour descendre la colline pierreuse.

— Je suis heureux que la proximité de l'école te permette d'y envoyer les enfants, dit Ignacio après un long moment. Sais-tu que l'on parle de licencier presque tous les instituteurs, sous prétexte de boucler plus aisément le budget? C'est bien l'économie à faire dans une région où l'ignorance est si générale!... Si l'on ferme l'école, promets-moi de faire venir chez toi une institutrice.

— J'y avais déjà songé.

— Et toi, enseigne à tes fils l'amour du sol, de la terre féconde qui aime les semences confiées à ses sillons. Apprends-leur que l'arbre est l'ami de l'homme; que son ombre est douce, ses fruits savoureux aux lèvres de celui qui a su le planter, le soigner, le défendre contre les

morsures des vents et des insectes;... dis-leur que le travail d'une journée n'est rien, et que le lendemain, que l'avenir heureux est assuré à celui qui y songe sans cesse, et, dans la persévérance d'une volonté tenace, le modèle en le pétrissant chaque jour.

—Père, c'est parce que vous m'avez bien souvent dit cela, que les pêchers, les orangers, les « paraisos » déjà grands, croissent autour de mon rancho. Pochongo, aidé de Luis, a planté, au printemps dernier, un bois de peupliers. Le patron, qui raffole des arbres, m'a complimenté... Et si je m'acharne au travail, si le soir la fatigue me jette au lit tout vêtu, c'est que je veux conquérir un peu de ce sol où je suis né. J'y bâtirai une maison de pierre que j'ombragerai d'un verger.

Ignacio tira les rênes, arrêta son cheval, et fixant Pablo :

— Demain, fit-il, je retournerai vers mes colons...; et, d'une voix émue, il ajouta : Pablo, te souviens-tu de ta mère?

— Pourquoi me demandez-vous cela?

Une subite défiance éteignit les lueurs qui venaient de faire étinceler les prunelles de Pablo.

— Te souviens-tu d'elle? insista Ignacio.

— Bien peu; j'étais si jeune quand elle mourut... Elle était tendre; ...oui, elle m'embrassait souvent... Un peu avant de trépasser, elle me regarda avec de doux yeux tristes qui pleuraient. Tu m'as approché d'elle; et sans parler, elle m'a tracé, de son doigt, une petite croix sur le front.

— Si elle avait vécu, tu ne te serais pas contenté du mariage civil. L'Alcade ne t'aurait pas suffi... Elle aurait voulu que vous soyez bénis par le prêtre. Je t'ai laissé libre,... trop...; cela t'a porté malheur.

Le « capataz », brusquement, mit son cheval au galop. Son regard durci se fixait à l'horizon. Ignacio ne le quittant pas, poursuivit :

— Ta femme désire voir ses enfants;... elle les a quittés en une heure d'ivresse mauvaise... Elle est malheureuse déjà;... je le sais. Elle veut embrasser ceux qu'elle a mis au monde... Toi, tu es le père... Qui sait? Elle reviendra peut-être; et ce jour-là...

— Jamais,... jamais je ne tolérerai son retour.

— Pablo, je te demande d'envoyer les enfants vers leur mère. Veux-tu que je les emmène?

De grandes ombres s'allongeaient indéfiniment sur la déclivité des collines.

Dans l'air embrasé une brise apaisante passait.

Le vol aigu des bécassines traçait dans le ciel des zigzags sombres. De sa bouche invisible, le vent sifflait un triste chant dans le chalumeau de leurs ailes.

Les cavaliers galopaient en silence.

Quand les chevaux descendirent lentement le coteau de l'ombù, parmi les pierres s'éboulant et les arbustes épineux, Pablo dit :

— C'est bien, père, j'enverrai un troupeau à Montevideo dans quelques semaines. Pochongo et Luis accompagneront les peones, et pourront s'arrêter à Florida... Pour Aurora et Chica, j'y penserai plus tard.

LISE DE MAUREILHAC.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Victor Giraud : *Hippolyte Taine*, Vrin. — Paul Bourget : *Quelques témoignages*, Plon. — Denis Saurat : *Tendances*, Monde moderne. — André Fontainas : *De Stéphane Mallarmé à Paul Valéry*, Edmond Bernard. — Marcel et André Boll : *Propos de Criton à Mélusine*, Le Monde moderne.

Taine a dit et redit que l'essentiel de son effort tendait à appliquer au monde moral la méthode des sciences naturelles. Avant tout, c'est par ce biais qu'il faut l'aborder.

Ouvrez ce livre brillant, amusant, mordant, l'un de nos meilleurs pamphlets : *Les Philosophes français du XIXe siècle*. Divertissez-vous à ce jeu de massacre où les boules sont lancées avec tant de verve et d'adresse sur Jouffroy, Royer-Collard, Cousin et autres graves personnages. Ne ménagez pas votre enthousiasme à cet exposé ardent de la méthode scientifique où palpite le lyrisme. Puis d'un seul coup, dissipez l'enchantement et examinez les idées « scientifiques » elles mêmes. Oh ! il y a un méritoire effort contre le verbalisme des philosophes. Mais cette manière si sûre d'elle-même de réduire un groupe de faits à un « fait générateur » qui les conditionne nécessairement avec une implacabilité géométrique... Mais cette croyance qu'il existe des formules d'où le divers peut sortir intégralement par voie de déduction... Mais ces faits générateurs du premier degré s'emboîtant à leur tour sans le moindre jeu dans un autre « fait générateur » plus ample et la science arrivant enfin « au fait unique qui est la cause universelle », et qui peut tenir exactement dans une formule : « l'axiome éternel », d'où jaillit l'infinité torrentielle des phénomènes... Bref, une formule suprême, virtuosité dans l'art de déduire et vous tenez l'Univers dans vos mains. Si vous regardez l'application de ces « méthodes scientifiques » au monde moral, vous vous trouverez devant des manières tellement surprenantes de traiter des sujets particuliers d'étude que vous

serez ébahi. Ainsi vous apprendrez que ce complexe si touffu et d'aspects si différents aux différents siècles : la civilisation romaine, peut se suspendre intégralement à ce fait générateur « la faculté d'agir en corps », ce qui explique l'art de combattre, de négocier, d'administrer, l'esprit de discipline,...etc. En vérité, rien n'est compliqué avec une « méthode scientifique » qui se ramène à l'art de trouver la formule magique susceptible de tout expliquer... Permettez-moi d'exagérer légèrement ma pensée dans l'expression et je dirai : Taine a mis bas les conceptions un peu puériles des philosophes spiritualistes de son temps en s'appuyant lui-même sur une conception un peu simpliste de la science. Et tout cela ne manque pas de comique.

Taine se refusa toujours toute velléité critique vis-à-vis de la science. Il éloigna de lui avec horreur tout ce qui touche à l'examen de la connaissance dite scientifique. Il se refusa la méditation sur les notions de faits, de lois, d'explication, de nécessité, etc... Son imperméabilité au kantisme est en particulier très curieuse. Hypothèses, axiomes, lois, il prit cela comme des expressions impeccables du réel, en leur conférant une rigidité et une autorité de dogmes. Tout le contenu de l'expérience se coulait aisément pour lui dans quelques formules simples. De sa formation philosophique, il avait gardé l'habitude d'aller en hâte vers les principes généraux d'où peuvent se déduire les faits particuliers. Son impérieuse tendance était de descendre du général au particulier. Il se servait le plus souvent des faits concrets et menus pour donner vie à des théories générales établies presque à priori, ce qui d'ailleurs ne l'a pas empêché d'émettre fréquemment des vues intéressantes, en partie justes et toujours excitantes pour l'esprit.

Regardons le agir dans un cas particulier. Les naturalistes de son temps parlaient beaucoup de loi des dépendances mutuelles, de loi de corrélation des parties. On considérait les organismes vivants comme des « systèmes liés » et Cuvier prétendait possible de refaire entièrement un animal par la connaissance d'un seul de ses organes... Même du temps de Taine, il ne fallait point de lumières spéciales pour voir l'exagération de telles vues qui supposaient à la nature plus de logique et moins d'irrégularités qu'elle n'en a réellement. Un premier tort de Taine est d'attribuer à ces principes dans leur domaine une exactitude,

une valeur absolue qu'ils n'avaient réellement pas. Mais voici la grosse faute : transporter intégralement ces principes à demi-vrais dans un ordre de faits beaucoup plus complexes et beaucoup moins cohérents. L'erreur est de ne pas voir qu'en passant des sciences naturelles dans les sciences sociales ou psychologiques, la marge d'approximation d'un principe se trouve considérablement amplifiée. Il suffit d'examiner attentivement quelques cas individuels pour voir que la notion de « système lié » ne régit que fort imparfaitement l'association dans un homme donné des divers éléments de l'esprit humain. La notion de « faculté maîtresse » qui entraînerait logiquement une série d'éléments spirituels et en exclurait d'office certains autres est simpliste et plus souvent contredite que vérifiée par l'expérience. La notion de « système lié » appliquée à une civilisation n'est pas d'un bon rendement. Il est dans une époque donnée bien des choses hétérogènes qui se coudoient bizarrement au lieu d'être en état de dépendance mutuelle. Il existe beaucoup de flottement dans la liaison de l'individu avec la race, le milieu et le moment... A vrai dire, son obsession « scientifique » a souvent conduit Taine à des travaux qui sont de purs paradoxes. Une étude comme celle qu'il consacra à Racine semble la réponse à cette question : Comment écrire un brillant article sur Racine sans parler de Racine ? La plupart des études critiques de Taine sont d'ailleurs construites sur cet axiome qui laisse rêveur : les grands individus d'exception peuvent s'expliquer par ces moyennes que sont l'esprit du temps et de la race... Les naturalistes, au contraire, choisissent les individus moyens pour construire leurs théories.

J'aurais encore beaucoup à dire sur Taine. Cet homme, qui fut une des sensibilités les plus douloureuses du XIXe siècle, a connu, je crois, une intensité de souffrance qu'on a peu soupçonnée. Toute l'étude de son moi caché est à faire. Les cris les plus poignants de pessimisme et de nihilisme, on les trouverait chez lui, malgré sa domination extrême de lui-même. Il y eut en lui deux êtres refoulés qui peut-être l'ont torturé : un poète plus proche de Rimbaud qu'on ne le croirait, ivre de nature vierge et maté par une implacable volonté, et aussi, mais qui a vu cela, un sceptique et un nihiliste à qui il ne fut jamais permis d'entrer en scène. Je crois que Taine est un des hommes qui ont vécu avec le plus de profondeur le drame même de Faust ; mais avec cet

homme qui est tout le contraire d'un « montreur », il faut savoir deviner la tragédie intime. Elle a été. Mais la science, la vérité scientifique était le roc auquel Taine s'accrocha de toutes ses forces pour éviter le naufrage d'âme. Par besoin vital, il n'a point voulu le miner.

Le livre de M. Victor Giraud apporte une riche matière. Son souci essentiel est de refléter fidèlement la pensée de son auteur, d'en faire apparaître les différentes parties avec leurs proportions réelles. Partout l'effacement de soi-même et une discrétion qui s'applique à cacher ce qui pourrait faire effet. Je souhaiterais parfois un peu moins de régularité dans la composition, un peu plus de mordant çà et là et une plus vive discussion des idées de Taine. Mais c'est là une question de goût personnel.

Ses succès de romancier n'ont pas incité M. Paul Bourget à mépriser la critique où il réussit brillamment au début de sa riche carrière littéraire. Sous le titre **Quelques témoignages**, il réunit une quinzaine d'études alertes et vigoureuses qui ont le mérite de faire penser et qui toujours rencontrent à l'occasion de cas particuliers les grands problèmes de la vie et de la mort. Nous savons tous que M. Bourget est muni de convictions très fermes. Il est le contraire d'un dilettante et d'un esprit flottant. Il sait les maux dont nous souffrons et en connaît les remèdes. Il n'a point d'hésitation sur les règles qui permettent de bien vivre et de bien mourir. Il sait même le but des œuvres d'art et il ne serait pas en peine pour dire ce qui est le bon goût et le mauvais goût... Envions-le. Ce que j'aime à mettre à l'actif de M. Paul Bourget, c'est un bel effort vers l'équité. Lorsqu'il sent un amour sincère des Lettres que lui-même aime avec tant de ferveur, il sait oublier ses convictions pour reconnaître la valeur de l'œuvre ; je songe en particulier aux pages sur Anatole France. Il me faudrait signaler maintes remarques où se révèle le psychologue pénétrant. Quelle belle page pour nous montrer que les lettres d'un écrivain sont peut-être un témoignage sur lui-même plus douteux que ses livres ! Quelle observation juste sur la sincérité de Chateaubriand, qui était précisément dans sa double nature ! Je me sépare de M. Bourget lorsqu'il affirme à propos de Sainte Beuve que l'envie est incompatible avec une certaine qualité de talent. Je suis au contraire persuadé que les meilleurs des hommes sont pétris de grandeur et de bassesse et

que, si l'on amputait les génies de leurs éléments dits mauvais, leurs œuvres en auraient moins de saveur.

Le recueil d'études critiques de M. Denis Saurat intitulé **Tendances** séduit immédiatement par sa verve, par sa désinvolture, par son agilité et par une indépendance de pensée qui de nos jours me semble une rareté. Il est dans ce livre des audaces qui font plaisir, même si on ne les approuve pas toujours. Il n'est pas mauvais de donner un bon coup de griffe à la qualité dite « profondeur ». Nous a-t-on jeté de la poudre aux yeux avec cette profondeur ? La plupart du temps, il s'en faut de beaucoup que ces idées « profondes » soient même superficielles ! « Pour ma part, dit M. Saurat, j'ai toujours considéré Musset comme un vague lycéen qui fait de la rhétorique et dont le cynisme même ne réussit à rien casser ». Pas si faux que cela n'en a l'air ! Et comme ceci est pénétrant : « La maladie du romantisme, c'est la rhétorique et non pas le sentimentalisme. » Il est bien évident que le romantisme est l'époque des grands rhéteurs, d'ailleurs admirables. Souvent, M. Saurat dépasse la mesure, mais la flèche était en bonne direction. Un tel livre, toujours attachant, a des défauts aussi visibles que ses qualités. Tels jugements sur Pascal et Nietzsche ne tiennent pas debout. Parfois, la volonté d'obtenir du « piquant » à tout prix joue quelque mauvais tour à l'auteur. Dire de Maurras qu'il « n'a rien écrit », qu' « il a été un homme et non un écrivain », c'est là une plaisanterie. Je sais telles pages de lui qui sont aussi pures que les meilleures pages de France, mais avec plus de nerf. Parfois encore, la dimension de l'écrivain à juger n'a pas été bien prise, ce qui entraîne des erreurs de ton. Tout bien pesé, je recommande vivement la lecture de ce livre.

Heureux M. Fontainas ! Il a gardé dans son cœur, haute et droite, sa flamme pour la poésie. Il est de ceux qu'enchanta jadis Mallarmé, et la Poésie est restée pour lui une religion ! Il ne protestera jamais contre l'Univers, car il est certain que le Paradis existe et qu'il existe dès ici bas pour ceux que les Muses ont frôlé de leur aile. Je suis sûr qu'il comprendrait très bien ceux qui affirment que le royaume de Dieu, nous l'avons en nous. Il nous répondrait qu'il suffit pour cela d'être poète. Sous le titre **De Stéphane Mallarmé à Paul Valéry**, il nous donne sur Mallarmé un témoignage bien attachant. Les

propos du maître sont rapportés avec une fidélité qui le fait vivre devant nous. On remarquera en lisant ce livre combien Mallarmé était un grammairien, plus rigoriste même que Malherbe. N'allait-il pas jusqu'à vouloir éliminer de sa langue les mots dont l'étymologie n'était pas latine ? Le mot idée l'inquiétait parce que d'origine grecque ! L'emploi à tort et à travers du mot poésie ne lui plaisait guère. Il recommandait le mot *fiction* pour l'atmosphère créée par les imaginations des poètes et le mot *vers* pour le mode d'expression. On verra également combien Mallarmé appréciait Banville, qui fut d'ailleurs son maître quant au rythme. Remercions M. Fontainas de l'heureux instant qu'il nous fait passer dans l'atmosphère mallarméenne.

Les **Propos de Criton à Mélusine** de MM. Marcel et André Boll me semblent avoir été influencés par telles idées de M. Julien Benda : anti-bergsonisme convaincu, volonté de donner à l'intelligence la prééminence dans le domaine esthétique. Ce sont là questions qui nous mèneraient loin et que je réserve. A M. Benda, MM. Boll empruntent l'affirmation que l'œuvre d'art est destinée à produire une émotion spécifiquement esthétique et avant tout d'ordre technique. Or, cette affirmation simplifie trop la question. Il est des œuvres parfaitement conformes au vœu de MM. Benda et Boll et qui sont aussi parfaitement mortes. D'ailleurs, pour être juste, il faut convenir que MM. Boll sentent qu'il est autre chose à considérer dans l'œuvre d'art lorsqu'ils écrivent : « Tout sentiment artistique résulte de la combinaison d'une émotion quelconque et d'un jugement technique appuyé sur l'érudition ». Il y a tout un monde derrière l'expression : « émotion quelconque »...

Bien des pages de ce livre m'inciteraient à la discussion, ce qui atteste l'intérêt même de ces dialogues. Ici, une remarque sur la musique, « ultime refuge pour les mysticismes inemployés », là une page curieuse sur les prétentions du surréalisme ; ailleurs des considérations suggestives sur l'avenir du cinéma, autre part une exécution un peu brutale, mais amusante, des François de Curel, des Lenormand, des Pirandello et autres hommes de théâtre à « idées ». Pour mon propre compte, je n'ai jamais pu comprendre ce qu'on trouvait à admirer dans le théâtre de François de Curel. A signaler encore d'agréables pages sur l'absence du respect de la tradition aux époques classiques.

Non tam meliora quam nova, répétait Corneille. « Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde », affirmait La Fontaine...

Mais MM. Boll se doutent-ils que pareille thèse a été spirituellement exprimée dans l'alerte roman de M. Jacques Bainville, *Jaco et Lori* ?

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Jeanne Marvig : *Mon cœur passionné*, « éditions Minerva ». — Henriette Charasson : *Deux Petits Hommes et leur Mère*, Flammarion. — L. Guillet : *Films narquois*, Grasset. — Marie-Louise Vignon : *Elégies secrètes*, Lemerre. — Yvone : *Les Ferveurs retombées*, « éditions Gloria ». — Emilie Arnal : *Le Pays de Lumière*, Plon. — Mme Iskoui Minasse : *Clairs obscurs d'Italie*, Figuière. — Thérèse-Marie de Cours : *Sous l'Etoile carrée*, Avignon, Aubanel fils aîné.

Le talent de Mme Jeanne Marvig est très haut et très pur. *O lyre d'Apollon...* est un des recueils de vers parus dans ces années dernières dont on se souvienne le plus volontiers. Elle nous ouvre, dit-elle, cette fois **Mon Cœur Passionné**,... un cœur passionné qu'elle a soumis aux lois du rythme, afin que, préservé de tout élan de fureur, maîtrisant sa cadence par les nécessités de l'ordre, il apparaisse en sa simplicité, riche seulement d'être clair. J'aime que Mme Marvig fasse pour conduire sa pensée appel à la Raison. Voilà qui prouve suffisamment qu'elle ne se laisse pas guider aux exigences actuelles de la mode et de l'affectation propre aux poètes nouveaux. Elle n'a cherché à atteindre la Beauté que par l'effort conscient et en acceptant ce qu'elle appelle « la rigueur stricte des lois », afin de sentir en soi-même et dans ses chants vibrer son cœur, plus puissant.

Mme Marvig a le droit de rendre à son effort et à sa conquête de maîtrise un témoignage mérité. C'est beaucoup qu'un poète femme ne s'éternise pas à banaliser par ses lamentations les pauvres peines de son cœur. C'est beaucoup, c'est beaucoup qu'une femme poète ne plonge pas sans cesse dans des redites, et fasse, sans briser la ligne de son chant et de ses harmonies, des trouvailles, des rapprochements sensibles et hardis :

> Jour de Toussaint ocré comme un abricot mûr...

Je saisis celui-ci au passage, au hasard ; le livre en surabonde, et M. Tristan Derème, dans sa préface, en cite par dizaines.

Mme Marvig voit aussi les paysages avec une précision quasiment voluptueuse, et son exaltation fervente en fait vivre au plein azur et dans leur lumière propre les aspects. Mme Marvig est un très beau poète, et je le dis comme je le pense, et je ne mets à le déclarer aucune restriction secrète. Néanmoins à cette hauteur, où déjà le plus grand nombre des poètes véridiques n'atteint pas, il manque à Mme Marvig quelque chose qui fasse d'elle vraiment un poète très grand, un poète qui marque. Cette observation, je ne la risque ni par le désir de contrister un noble écrivain qui, bien que je ne l'aie jamais approché, n'ignore pas l'admiration sincère et la sympathie que j'ai vouée à son œuvre, ni par un besoin morbide de refréner mes louanges. Je la risque, parce que je crois Mme Marvig préparée à en supporter la brutalité, et capable d'en retirer tout le profit que je souhaite.

Je le répète, il est beau à un poète jeune de s'éclairer sur les ressources de son talent à la lampe de la Raison, de se choisir une voie précise, réfléchie et de prévoir où elle aboutira. Cela, Mme Marvig l'a fait, elle observe la règle qu'elle s'est tracée, et je l'en loue. Mais, à son sentiment, a-t-elle fait assez en faisant cela ? Il lui manque, à mon avis, le souci de la concentration et l'esprit de sacrifice. Même dans les limites qu'on se propose et qu'on observe, il convient de ne pas tout dire, et de ne pas le dire selon, toujours, les suggestions premières. Mme Marvig obéit trop souvent, à mon gré, à l'art des développements, et mon rêve serait qu'elle se voulût, un temps plus ou moins long, soumettre à un salutaire exercice d'assouplissement : voici un thème, se dirait-elle, qui se prête à merveille (*la Cabane des Monts*, par exemple, ou j'allais dire *Adieux à Toulouse*, mais le poème est ici trop beau pour que je supporte l'idée que rien y soit changé, — je dirai donc : *ou tel autre*), voici un thème d'où naturellement je me sens portée à tirer, pour y faire tenir tout ce que je vois, tout ce que je sens, cinquante ou soixante vers, eh bien ! je ne sacrifierai RIEN de ce que je prétends y mettre, et ce sera un sonnet, ce sera une phrase en arabesque de vingt vers, ce sera trois strophes de cinq vers, l'un ou l'autre, que sais-je ! selon le cas et l'occurrence. Si ce poète avait la sagesse de choisir l'essentiel, où les détails futiles ou simplement amusants sont impliqués sans qu'il les exprime, il gagnerait

d'autant en ampleur et en autorité. Rien ne serait plus à négliger ou à abandonner de ce qu'il écrit, ce serait un maître.

Me pardonne un beau poète, en qui j'ai foi, de le souhaiter aussi grand que, me semble-t-il, il pourrait l'être s'il redoublait la rigueur de son effort.

D'une femme, écrivain de talent, qui compose de ses vœux et de ses tendresses maternelles, de ses souvenirs et de ses regrets filiaux une suite de poèmes en prose où l'effusion se fait à la fois ardente, attentive et toute gracieuse, quelle opinion, purement littéraire, ne serait-il impie ou indiscret de formuler? Mme Henriette Charasson nous présente en son livre **Deux Petits Hommes et leur Mère** ; elle y mêle l'expression de sa foi de chrétienne. Sa sincérité, sa sensibilité, la souplesse de son talent sont hors de cause. Qui n'écouterait ou ne lirait, charmé, un livre où la mère, intelligente et d'un talent spontané, se montre ainsi, reliée à ses parents, préparant de son âme l'avenir de ceux qui naissent? Un tel livre, quand il n'est pas faussé de préjugés de mauvais écrivain ou gêné par des attitudes mondaines, est forcément beau. C'est un livre non pas qui a été fait, mais qui de soi-même a jailli.

Films Narquois, cinquante fables, sujets modernes, actuels, renouvellement du genre, sur un ton facile, spirituel et alerte. Une philosophie simple et bon enfant s'y exprime par des symboles familiers. C'est un livre sans prétention, agréable et joli. Mme Guillet s'y délasse à sourire de travaux plus importants.

Mlle Marie-Louise Vignon forme un volume de ses **Elégies secrètes**, 1924-1927. C'est l'histoire dolente, lamentable, des tourments d'un cœur épris en vain et toujours insatisfait. Cette mésaventure durable doit être assez fréquente. Elle est pénible à la victime, elle excite la compassion. Mais qu'y faire ? Et si le poète qui s'étonne et se plaint ne transpose en des cris qui déchirent ou transportent l'âme du lecteur, ses souffrances intimes risquent d'apparaître banales. Mais Mlle Marie-Louise Vignon se détourne, saturée de confiance et de tendresse envers sa mère, envers les siens, fait accueillir au milieu d'eux le fantôme émouvant de ses rêves et de ses désirs. Elle sait moduler des vers, parfois un peu ternes, d'un irréprochable métier parnassien, doux et songeurs.

Le poète qui signe du nom d'Yvone **les Ferveurs retombées** est une femme. Ses poèmes mêmes nous le diraient à satiété, si M. Pierre Lagarde dans sa préface ne prenait soin de nous l'enseigner : « Mais pourquoi Yvone, qui a mis dans ses **Ferveurs retombées** tous les émois et tous les doutes de son âme de jeune fille ; qui, de ses illusions et de ses peines, a tracé cette guirlande de poèmes sur laquelle les ailes enlacées de l'amour et de la mort jettent leur ombre, a-t-elle cherché en dehors d'elle-même cette ambiance morbide qui sert de cadre à plusieurs de ses chants ? » Pour autant qu'une « ambiance morbide » puisse servir « de cadre » à quoi que ce soit, je la verrais servir de cadre à ces poèmes, sans exception. Yvone est atteinte de toutes les maladies actuelles de l'adolescence. Elle a une foi imperturbable en elle-même, et en son « âme compliquée », elle s'offre, se dérobe, se prête dans une fierté plus affectée que vivace, ne déteste pas la brusquerie impertinente et l'étourdissement énervé d'une sensualité exacerbée à la fois et froidement refrénée. La forme de ses poèmes (s'ils en ont une), leur composition participent des mêmes dispositions d'âme, des mêmes attitudes mensongères et glaciales. C'est par là qu'ils sont intéressants, adaptés à leur signification et à leur dessein. Les ferveurs promptement sont retombées, au surplus — et c'est fatal — puisque, au dire d'André Gide, « la mélancolie n'est que de la ferveur retombée » — et l'on se guérit, sitôt qu'on le veut, de la mélancolie.

Il m'est assez difficile de parler du livre de Mme Emilie Arnal : **Le Pays de Lumière**, où il y a beaucoup de mérite et de savoir. Les vers, un peu brumeux et monotones, sont bien faits, les poèmes habilement construits sont longs et se répètent de l'un à l'autre. Métier sans grand défaut. Art à peu près absent. C'est la volonté, une volonté moyenne et obstinée sans effort qui domine plutôt qu'un jaillissement.

Clairs Obscurs d'Italie, chantés par Mme Iskoui Minasse en des poèmes en prose assez compacts où sinuent des impressions ressenties et des coups de lumière, et enfin de Mlle Thérèse-Marie de Cours un nouveau recueil, **Sous l'Etoile carrée**, aux vers aussi incertains et groupés aussi hasardeusement qu'en ses recueils précédents.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Marc Stéphane : *Ceux du trimard*, Bernard Grasset. — Alexandre Arnoux : *Les gentilshommes de ceinture*, Bernard Grasset. — Louis Lefebvre : *Félice*, E. Fasquelle. — Joseph Wilbois : *L'homme qui ressuscita d'entre les vivants*, aux Editions Spes. — Gaston Chérau : *L'ombre du maître*, Librairie Plon. — Pierre Grasset : *L'échauffourée du métro*, Bernard Grasset. Mémento.

Je ne connaissais rien de M. Marc Stéphane qui a déjà, pourtant, une œuvre assez importante derrière lui et qui, à en juger par le présent livre, **Ceux du trimard**, est un écrivain, et un remarquable écrivain. En effet, parce qu'il use, ici, de cet argot spécial qui est celui des prolétaires des champs, on se tromperait en prenant M. Marc Stéphane pour un rien du tout en matière de style. L'homme capable de jouer de la syntaxe et du vocabulaire comme il en joue s'atteste, indéniablement, un maître ouvrier de la langue et je ne saurais mieux le comparer pour cela qu'à Jules Vallès, l'auteur des *Réfractaires*, dont il partage, d'ailleurs, la haine de la société. C'est un conteur-né, d'une verve imagée et drue, irrésistiblement cocasse pour ceux à qui, de mordre à même les fruits sauvages du terroir, ne donne pas la chair de poule. Mais son anarchisme même ne m'effarouche point. Je dirai plus : je serais surpris et sans doute un peu déçu que Baptiste (le vieux *Camberlot* Batiss') dont il est censé reproduire les propos, ne fût pas un révolté, et ne s'exprimât pas avec violence... Le bougre qui a vécu comme un vrai gueux, de misérables besognes et, aussi, et surtout, de braconnages, de chiperies et de vols, qui a connu toute la rigueur des lois qui traquent les vagabonds, n'eût fait que mentir à lui-même en chantant les louanges de la civilisation. Notez qu'il ne donne pas plus, d'ailleurs, dans les utopies communistes que dans les boniments démocratiques. Il sait fort bien que ce n'est qu'à lui, à son égoïsme et à sa féroce bêtise qu'il faut que l'homme s'en prenne de ses malheurs. Mais je ne voudrais pas donner à ses théories plus d'importance qu'elles n'en ont ; encore qu'il ne m'ait pas semblé qu'elles fussent toujours si subversives, à preuve ce qu'il dit, notamment, de l'importance de l'éducation première. Elles ne sont, encore une fois, ces théories, que ce qu'elles doivent être dans la bouche du gaillard à qui M. Marc Stéphane les prête. Elles en relèvent d'un condiment de piment rouge la crudité. Et quelle verdeur dans ces histoires ! Comme elles sont menées !

Quels types truculents elles évoquent, à commencer par le narrateur lui-même, ardent à vivre, porté sur la gueule, sans doute, et sur le *sesque*, comme il dit, mais pas pochard et pas vicieux; au demeurant, malgré les mauvais coups qu'il a commis, « le meilleur fils du monde ». Car — et ce n'est pas le moindre éloge que l'on puisse faire du livre de M. Marc Stéphane — il est sain, avec toute sa grossièreté. Un large souffle campagnard le traverse, qui le purifie et, en vous invigorant, vous laisse une impression optimiste qu'il n'était peut-être pas dans l'intention de son auteur que l'on éprouvât... Une remarque, cependant, pour finir. Je signalais, dans ma dernière chronique, le beau désintéressement de M. Roger Martin du Gard. M. Marc Stéphane ne ressent pas une répugnance moindre que la sienne pour les servitudes de l'arrivisme ; mais il la manifeste avec une âpreté où il faut voir, je pense, quelque rancune, sinon quelque dépit. « C'est pas ti, ben sûr, se fait-il dire par son *clochard*, qui feras jamais comme ces dégueulasses dont t'me parlais quéque fois, qui font annoncer par les jornaux que tel jour, à telle heure, à la librairie Tartempion, ou ben dans le salon de Madame Opèze, ils dédicaceront leur darnier ouvrage à tous ceusses qui leur feront le grand honneur de l'acheter. » Mais s'il est vrai qu'il soit, pour vivre à 58 ans, et malgré son talent, « dans la nécessité de louer ses bras aux croquants, et de gratter la terre de l'aube au crépuscule » on ne saurait lui tenir rigueur de ne pas observer la même hautaine réserve que M. Roger Martin du Gard, que sa situation rend indépendant. Il faut souhaiter au livre de M. Marc Stéphane le grand succès qu'il mérite.

Les gentilshommes de ceinture, cette nouvelle œuvre de M. Alexandre Arnoux, et qu'il lui a plu d'appeler un roman, mais que je qualifierais de conte philosophico-lyrique, s'apparente étroitement aux *Rencontres avec Richard Wagner*, où s'atteste la même veine. Ce sont, en effet, les luttes dont il est le théâtre et qui mettent aux prises, comme je l'ai dit déjà, les deux aspects antithétiques de sa nature, qu'il nous révèle cette fois encore, mais avec un désir de généralisation qui en étend la portée ou qui en élargit la signification. Aussi bien, ne s'agit-il plus, ici, comme dans *Les Rencontres*, de M. Arnoux lui-même ou exclusivement, mais de trois personnages : un écrivain, un fils de bourgeois et une jeune fille qui, grâce à une sorte de sage diogé-

nien, apprennent à triompher, en eux, de l'ennemi d'eux-mêmes, ou à arracher leur moi à la tyrannie de son double... M. Arnoux est il cet écrivain, ce fils de bourgeois ou cette jeune fille même? Non, mais chacun d'eux, à tour de rôle, et tous ensemble. Il serait bien d'autres personnages encore, s'il le fallait, ou s'il se laissait aller à dire tout ce qu'il a sur le cœur contre le secret de la raison ou de la non-raison d'être du monde, et contre le mystère de la raison ou de la non-raison d'être de son être... Car sous son apparence chimérique, ce conte qui emprunte la plupart de ses thèmes à la réalité, et à la réalité la plus brutale, souvent, est plein d'amertume et profondément désabusé, en dépit de l'acceptation optimiste à laquelle il s'efforce. M. Arnoux a beau rire, il ne plaisante pas. Il est malheureux ; j'entends qu'il souffre de ne pas prendre les gens comme ils sont et les choses comme elles viennent, et de ne pouvoir se montrer cynique qu'aux dépens de ce qu'il a de plus cher : ses illusions. Réquisitoire contre les vieux mensonges que nous traînons et les compromis dans lesquels nous nous empêtrons, son livre est, aussi, indirectement, la condamnation de la vérité. Elle coûte si cher ! N'est ce pas au prix de notre ignorance ou de notre innocence, c'est-à-dire de ce que nous avons de plus précieux que nous l'acquérons? Rompre avec sa famille, comme Stéphane, le jeune homme marqué par la guerre ; jeter son encrier par la fenêtre, comme Saint-Eloi, le romancier ; être avec impudeur, et sans loucher vers le passé, une fille de nouveaux riches, comme Chosette, rien de plus simple, sans doute ; rien de plus difficile, cependant. Et à quoi bon avoir gagné des millions si ce n'est pour se sentir de la même étoffe que les privilégiés de la naissance? Ecrire, si ce n'est pour se persuader qu'on est l'objet de l'attention universelle? etc... Mais il faut bien se plaindre de quelqu'un ou de quelque chose. Et c'est ce dont Stéphane, par exemple, ne se prive pas, dans les pages que M. Arnoux a consacrées à la confession de ce fils de magistrat que son père pusillanime envoyait combattre en vertu de principes puisés dans des livres d'histoire bourbeux... Je vous le dis : *Les gentilshommes de ceinture* est une œuvre amère. C'est une œuvre de talent, aussi ; toute de verve brillante dans sa spontanéité ou sous son air d'improvisation. M. Arnoux, en évoquant les quartiers excentriques de Paris, y a prodigué, comme à son habitude, les inventions les plus poétiques et les

plus pittoresques, la sensibilité la plus vive, et souvent les pensées les plus profondes.

Balzac prétendait qu'il lui eût suffi de penser ses romans pour qu'ils existassent, et cette façon de concevoir le créateur de fictions comme l'égal de Dieu était assez dans le caractère de ce grand génie... Mais philosophiquement ou métaphysiquement parlant, je ne suis pas éloigné de croire que l'idée équivaut à l'acte ou qu'elle le nécessite, sans même avoir pour cela besoin de l'intermédiaire de l'expression. Pour M. Louis Lefebvre, c'est plus humainement que, de père à fils, il imagine dans sa nouvelle œuvre, **Félice**, une velléité meurtrière aboutissant au crime, et qu'il permet ainsi aux esprits positifs d'invoquer tout simplement l'hérédité. Concession ? Non, certes ; mais désir de poser dans un pathétique raccourci un problème de responsabilité morale. Quoi qu'il ait donné un but noble à sa vie, et pratiqué avec austérité un enseignement généreusement idéaliste, Georges Breuil a péché contre l'amour à l'égard de son enfant. Il ne s'est pas efforcé, par l'amour, de poursuivre son propre perfectionnement dans cet enfant. Au contraire, il l'a laissé développer ce qu'il avait décelé en soi de violent et d'impur... Je ne dirai pas de quelle manière Georges Breuil, après avoir craint que Félice ne soit l'auteur d'un assassinat, en arrive à acquérir la conviction que nul autre que lui ne peut l'avoir commis. Le mystère dont M. Louis Lefebvre a enveloppé son récit est trop habilement entretenu pour que je l'en dépouille. Aussi bien, le livre fermé, un doute subsiste-t-il quant à la culpabilité de Félice qui n'existe, peut-être, que dans la pensée de son père. Et cette incertitude achève de conférer à l'œuvre de M. Louis Lefebvre un caractère hautement spirituel. Point abstrait, cependant. Si M. Louis Lefebvre, qui n'est pas un écrivain réaliste, à proprement parler, mais un auteur de contes philosophiques assez brefs — trop brefs à mon gré — réduit au minimum ces détails qui concourent à la crédibilité d'un récit, et que prend plaisir à accumuler le romancier véritable, ceux qu'il a conservés sont très expressivement choisis, et l'on ne saurait nier la vérité de ses personnages. Félice, en particulier, concentré et sournois, sous des apparences de brusquerie, me semble un type de jeune homme aujourd'hui très répandu. M. Louis Lefebvre sait mettre en valeur les points essentiels ou culminants d'une fiction, et il sied

d'admirer la maîtrise avec laquelle il a ramassé dans deux ou trois scènes capitales tout le pathétique de son sujet. Il n'appartient pas à un critique de demander à un auteur autre chose que ce que celui-ci a voulu faire. Et que nous ne soyons pas « dans la chambre » avec Georges Breuil historien, il n'importe. L'intérêt de l'ouvrage de M. Louis Lefebvre est ailleurs que dans le spectacle de la vie active de cet homme un peu conventionnel d'aspect, et qui dénoue, ou croit dénouer la terrible crise qu'il a traversée par un geste théâtral. Il réside, cet intérêt, dans la conscience déchirée d'un père, ou ne s'appuie à la réalité que pour prendre toute sa valeur en se développant sur le plan moral et sentimental. Ici, le plus émouvant du drame se passe dans les âmes, et il est surtout suggéré. Elliptique, le style de M. Louis Lefebvre contribue, du reste, à cette suggestion. C'est par notation qu'il renseigne ou par touches qu'il éclaire ; et il est rare qu'il s'attarde à des commentaires ou à des descriptions, M. Louis Lefebvre a réalisé, dans son harmonie, une œuvre pathétique et belle.

C'est un livre bien remarquable que celui-ci, **L'homme qui ressuscita d'entre les vivants**, de M. Joseph Wilbois, à la fois par la grandeur de l'ensemble et par la qualité des détails, mais qui me semble moins un roman qu'une suite d'observations psychologiques, philosophiques et sociales. Le héros de M. Wilbois, et qui est censé lui narrer sa vie a, sans doute, un caractère symbolique, et il faut bien reconnaître qu'en nous donnant les événements dramatiques de sa vie pour la somme des expériences d'une génération, M. Wilbois n'a pas laissé, sinon de tomber dans l'arbitraire, du moins de forcer un peu la vraisemblance. C'est à un milieu bourgeois qu'appartient le personnage dont il recueille la confession, et la peinture qu'il en fait, pour sévère qu'elle soit, m'a paru fort juste. Sous une façade catholique, l'égoïsme le plus étroit règle les pensées et les actes des gens de ce milieu, et l'on n'a pas de peine à comprendre que leur héritier — leur unique héritier, bien entendu — après quelques années de collège où son instruction s'est poursuivie dans le respect des sciences positives et l'admiration des humanités païennes, soit mûr pour le détachement de la foi. Etudes de médecine, service militaire, affaire Dreyfus, aventures galantes, puis mariage marquent les étapes de l'existence, de plus en plus orientée vers le matéria-

lisme, du héros de M. Wilbois. Il entreprend bientôt, d'ailleurs, de répandre ses nouvelles convictions, et après avoir déchristianisé son foyer, c'est-à-dire miné les croyances de sa femme et soustrait son fils à toute influence religieuse, fait, au dehors, de la propagande anti-cléricale... Survient la guerre. Pendant qu'il s'y conduit courageusement, mais en accomplissant les actes les plus méritoires avec le même scepticisme et la même insouciance qu'il se débauche, son fils se développe dans l'indépendance qu'on devine et finit par tourner mal. Il vole, et par la suite devient communiste, en quête, dans son instabilité morbide, — après une crise d'amoralisme profond — de la vérité qui le fuit et dont le décevant fantôme l'entraîne jusqu'au suicide. Frappé dans son fils, l'infortuné héros de M. Wilbois le sera, en outre, dans sa femme. Celle-ci, en effet, deviendra folle, et tirera un coup de revolver sur un charpentier qu'elle prendra pour le Christ, car sa démence se sera exaspérée dans le sens de l'idéologie où l'aura fait dévoyer son mari. Seul, désormais, et ayant épuisé à peu près toutes les souffrances humaines, cet enfant du siècle dernier achèvera sa confession en laissant espérer à son auditeur non seulement son retour à Dieu, mais son expiation par l'apostolat. On peut mesurer par ce résumé l'importance, comme je l'écrivais plus haut, de l'ouvrage de M. Wilbois. On peut aussi se rendre compte par lui du défaut capital de cet ouvrage et qui est, encore une fois, de faire de son principal protagoniste le bouc émissaire d'une génération. Cela dit, il faut admirer la vigueur de la main qui a tracé ce bilan moral d'une époque. M. Wilbois, qui est un psychologue incisif, a le don de ramasser en de frappantes formules le résultat de ses clairvoyantes analyses, et sa sûreté n'a d'égale que sa franchise. Il ne cache rien, il sait tout dire avec un sérieux qui exclut le soupçon même du scandale, et la lueur d'espoir que l'on voit briller à la fin de son livre n'a que plus d'éclat de surgir d'un ensemble de vérités fort sombres. Il y a dans ce livre, que les adversaires mêmes de son esprit ne sauraient mésestimer, des pages qui sont d'un penseur de tout premier ordre, et je recommande en particulier celles où M. Wilbois, ayant fait faire à son personnage le tour de philosophies modernes, lui attribue le mérite d'avoir découvert dans ses propres œuvres la preuve du caractère relatif ou subjectif des postulats scientifiques : « Tout se passe comme si. Tout se passera toujours comme si... »

M. Gaston Chérau tenait un bien beau sujet avec **L'ombre du maître**, mais je dois à la vérité de dire qu'il l'a manqué. Ce sujet, qui est celui du mal que peut faire à son entourage un honnête homme sans effusion, à cause du respect intimidé qu'il inspire, exigeait d'être traité par un psychologue doublé d'un moraliste, et c'est une sorte de roman policier que M. Gaston Chérau a écrit. Les deux tiers, au moins, de son récit, nous entretiennent, en effet, d'un vol, d'un double vol, plutôt, qui a été commis dans une banque, et, pour l'autre tiers, il n'est à peu près rempli que des propos conventionnels des principaux personnages de ce récit. Ni Renaud Guillemain, « le maître », ni sa jeune femme, ni son fils, ni son ami, enfin, ne sont autrement cernés que de traits sommaires. M. Gaston Chérau me semble avoir par trop oublié, ici, que d'être un romancier véritable oblige à ne pas s'abandonner avec tant de complaisance à l'improvisation.

Il est assez difficile de dégager complètement le sens du curieux roman de M. Pierre Grasset, **L'échauffourée du métro**, qui a, d'ailleurs, le caractère d'un conte satirique ; et le style concis, contracté même, dans lequel il est écrit, ne contribue pas peu à entretenir son obscurité. Mais M. Grasset a l'esprit original et l'on trouve dans son livre, très expressif par endroits, quelque chose que l'on pourrait appeler « la poésie du métro », car c'est dans la gigantesque fourmilière que les Parisiens ont creusée sous leur ville que se passe l'action de ce livre. Un éboulement s'est produit, et voilà, ensevelis pour un temps, et livrés, dès lors, à tous leurs instincts, dans une répugnante promiscuité, les voyageurs du train électrique. L'un d'eux, accablé de fatigue s'endort et fait un rêve. Est-ce dans ce rêve, qui évoque la révolution dont nous sommes menacés, qu'il faut chercher l'intention profonde du roman de M. Grasset ? Je le crois ; mais je crois aussi qu'elle est autant philosophique que politique et, je le répète, un peu confuse d'emprunter à trop de sources diverses ses éléments. Je voudrais mettre M. Grasset en garde contre la rigueur de son intelligence qui le rend parfois incommunicable en le faisant négliger de dire ce qu'il juge superflu, et qui glace son émotion.

Mémento. — Que M. Paul Morand ait du talent, cela ne fait pas question. Mais puisqu'il n'adresse à la critique de son dernier livre *La Magie Noire* (Grasset) qu'un exemplaire, non signé, de la 15e édition, la critique ne saurait faire mieux que d'enregistrer son succès.

JOHN CHARPENTIER.

PHILOSOPHIE

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE. — V. Basch, *Les doctrines politiques des philosophes classiques de l'Allemagne : Leibnitz, Kant, Fichte, Hegel*, Alcan, 1927. — X. Léon : *Fichte, et son temps*, tome II, 2e part., A. Colin, 1927. — Margaret A. Clarke, *Heine et la Monarchie de juillet*. Rieder, 1927. — M. Boucher, *La philosophie de Hermann Keyserling*, Ibid., 1927. — Comte H. de Keyserling, *Le monde qui naît*. Trad. et préface de Christian Sénéchal. Stock, 1927.

Bien qu'elle ne s'aperçoive qu'avec le recul des temps, une connexion certaine relie aux grands événements politiques l'inspiration des systèmes philosophiques. Une enquête de « philosophie comparée » montrerait aisément, par exemple, que la notion du sage varie avec celle du roi ; que les empires unificateurs de toute une civilisation suscitent des systèmes monistes ou la croyance à une raison universelle. De ce biais l'histoire de France, aux temps modernes, a fortement agi sur la métaphysique européenne : que serait le rationalisme des cartésiens, plus ou moins immédiats, sans le prestige de la monarchie française à son apogée, d'Henri IV à Louis XIV ? Que serait le romantisme, sans le déclin du principe d'autorité durant tout le XVIIIe siècle ? Kant aurait-il été ce qu'il fut sans notre Révolution, et Fichte sans Napoléon ?

Dans la mesure où le livre de M. Basch, **Les Doctrines politiques des Philosophes classiques de l'Allemagne**, spécule en sérénité, il se meut en de telles considérations, et il prouve la corrélation qui rendit solidaires de notre histoire les penseurs allemands, de Leibnitz à Hegel. Dans la mesure où ce livre naquit de circonstances particulières, il procède d'une crise de conscience, crise d'une singulière portée pour l'intelligence française. Cette dernière, dès avant 1870 et plus encore dans le dernier quart du XIXe siècle, a cherché anxieusement dans des constructions théoriques et autres du génie allemand des modèles de « Gründlichkeit ». Or, la guerre récente révèle quelles infamies, quelles légèretés aussi recélait en germe cette importante organisation du penser et de l'agir, d'où l'Allemagne tirait sa force.

Emile Boutroux avait-il eu tort d'orienter nos esprits vers ce sujet de prédilection : l'analyse de la pensée allemande ? Lui-même, peut-être, l'a cru, en recevant ou croyant recevoir la leçon

des événements. Il semble aisé, aujourd'hui, de voir plus clair dans ce drame intérieur de notre conscience. Les faits dépassent et travestissent les idées ; n'identifions pas en un même « germanisme », à la réflexion de Hegel, l'impérialisme prussien et l'arbitraire de Guillaume II. C'est à une conclusion de ce genre qu'aboutit M. Basch, après avoir montré quelles amorces il y a dans la pensée allemande pour une conciliation du passé et de l'avenir, du réel et de l'idéal, de l'individu et de la société, par conséquent pour la préparation de ce dessein suprême : une justice, une paix humaine.

Livre salutaire donc, et qui ne mérite pas moins d'être médité en Allemagne qu'en France. Ici, on y trouvera des analyses scrupuleuses, des jugements lucides sur maints systèmes trop peu familiers à nos esprits, celui surtout de Hegel, qui pourtant domine les cent dernières années, et qui aujourd'hui encore se montre vivant par les inscriptions qui se lisent sur les murs des villes italiennes : « Il Duce ha sempre ragione ». Là-bas, on y reconnaîtra qu'une authentique estampille allemande couvre une tradition déjà ancienne et des principes éternels de raison, de fraternité entre les peuples.

M. Xavier Léon, qui poursuit sa biographie de **Fichte**, monument toujours plus majestueux d'érudition et de conscience, corrobore sur un point décisif l'enquête de Basch. L'auteur de la *Théorie de la Science* et des *Discours à la Nation allemande* fut un Jacobin qui voulut contre l'usurpation napoléonienne défendre la liberté révolutionnaire ; on se méprend si on le préjuge soit anti-français par principe, soit idolâtre de la guerre. Dès avant 1789, il était possédé par les idéaux de notre Révolution.

La présente publication traite des dernières années de Fichte (1806-1813) : celles où il n'édifie sa prétendue « seconde philosophie » que pour sauver plus sûrement sa première, son unique philosophie (1) ; celles aussi où la lutte éclate avec l'Empire français. L'argumentation de Fichte contre Jean de Müller qui révérait le droit divin de Napoléon ; les événements, les intentions qui président à la fondation de l'Université de Berlin ; l'opposition du nouveau recteur à Schleiermacher ; les rapports du

(1) Henri Gouhier, en un excellent bulletin bibliographique paru dans les *Nouvelles littéraires*.

philosophe avec la franc-maçonnerie, avec Mesmer : voilà, parmi bien d'autres, des circonstances où, si l'on sait voir, guidé par le sagace historien, apparaît l'attitude véritable d'un penseur fanatique d'action.

L'ouvrage de miss Clarke, **Heine et la monarchie de juillet**, a, par comparaison, une portée modeste, mais son travail, une thèse universitaire, se présente de la façon la plus estimable. Les *Französische Zustände* sont passés au crible d'une critique consciencieuse, supposant une étude approfondie de la politique de Louis-Philippe, ainsi qu'un examen du Saint-Simonisme chez Heine.

Le comte **Keyserling**, dès avant le voyage qu'il fit récemment parmi nous, était l'un des Allemands contemporains les plus connus en France. Il a eu le rare bonheur de trouver en M. Maurice Boucher un analyste non seulement diligent, mais sympathique, et qui ne l'a point déçu. A dire vrai, cet exégète s'est nourri de son auteur et en expose les idées en une constante paraphrase où se reconnaissent les expressions de l'original. Il faut lire ces pages, non pas tant pour approfondir la pensée de Keyserling, mage ou prophète par autosuggestion, que pour y trouver, dans une presse chaotique, beaucoup d'idées de notre temps, ailleurs plus ou moins virtuelles. La plus importante est que le monde a besoin d'une éducation spirituelle, et que cette éducation pan-humaine, « œcuménique », requiert une entente entre l'Occident et l'Orient. L'intellect et l'âme doivent se réconcilier. L'actuel triomphe du « chauffeur » marque un recul de la spiritualité. Sous le signe de l'universel, où se placent déjà les attitudes modernes les plus neuves — fascisme et bolchévisme — l'avenir restituera des valeurs religieuses, sans rapport avec la culture d'autrefois. La crise actuelle est une crise de rajeunissement, aurore d'un nouveau « moyen âge ». Celui-ci n'évitera de susciter une autre scolastique, prenons-y garde, que si nos civilisations empruntent à celles de l'Asie la notion de « connaissance créatrice » au lieu de connaissances simplement réfléchissantes. Une fois de plus, on constatera que toute critique de nos postulats européens nous fait découvrir ou retrouver ses attitudes familières de la pensée asiatique. On cherchera l'expression de ces idées aussi bien dans **Le monde qui naît** que dans l'ouvrage de M. Boucher ; on fera bien de comparer leur exposé à ce que

fournit la critique des civilisations chez un Spengler, dont la pensée n'est pas moins caractéristique de notre époque (1).

P. MASSON OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Une nouvelle collection : *les Problèmes Biologiques*, Presses Universitaires. — Louis Lapicque : *l'Excitabilité en fonction du temps* ; La Chronaxie, sa signification et sa mesure. — Henry Fredericq : *Aspects actuels de la physiologie du myocarde* ; l'onde d'excitation motrice, son origine, sa propagation, ses manifestations électriques. — Lucie Randoin et Henri Simonnet : *les Données et les inconnues du problème alimentaire.*

Les Problèmes biologiques, édités par les Presses Universitaires, constituent une Collection de Monographies : des spécialistes, connaissant à fond une question déterminée, la traitent avec tout le développement nécessaire et en présentent la bibliographie complète.

J'ai déjà parlé ici de *la Cinétique du développement*, de Fauré-Frémiet, et de *la Concentration en ions d'hydrogène de l'eau de mer*, de R. Legendre.

J'ai à rendre compte dans cette chronique d'autres livres de la même collection.

La Chronaxie, par M. Louis Lapicque, est une étude très savante d'une notion nouvelle, due à l'auteur, et relative à la mesure de l'excitabilité. M. Lapicque a recherché l'influence de la *durée* dans l'excitation et a reconnu que le « temps n'a pas la même valeur pour les divers objets excitables ». Quelques millièmes de seconde ont, pour le muscle strié, la même valeur que plusieurs secondes pour le muscle lisse. Dans son livre, M. Lapicque fait largement usage de mathématiques. « La physiologie générale tend à devenir la chimie et la physique de la vie ; comment faire un raisonnement physique sans algèbre ? » Mais le présent ouvrage est, paraît-il, lisible sans connaissances mathématiques élevées. Dans la 4e partie, d'ailleurs, l'auteur en a donné une traduction en langage ordinaire, et a décrit les techniques expérimentales, qui permettent déjà au médecin de suivre l'évolution d'un muscle malade.

(1) Il est fâcheux que M. Boucher écrive la pour le yoga (35), le pour la *Bhagavadgitâ* (39), Purushu pour Purusha (52), Badha pour Bouddha.

§

Ecrire une **Physiologie du myocarde** équivaut presque à écrire une *Physiologie du cœur*. Mais M. Henry Fredericq, le savant professeur à la Faculté de médecine de Liège, a tenu à limiter son sujet à l'étude de l'onde motrice et des manifestations électriques. Plus tard, il compte envisager le chimisme du cœur, sa nutrition, l'intervention des ions métalliques, en particulier celle du potassium, corps radio-actif et animateur des phénomènes de la vie.

Un chapitre important est consacré aux théories neurogènes et myogènes de l'automatisme et de la conduction intra-cardiaque. C'est là déjà une vieille querelle, celle entre les neurogénistes et les myogénistes : le cœur ou bien est dominé par le système nerveux, ou bien possède une certaine indépendance, autonomie. M. Fredericq se prononce en faveur des myogénistes; les preuves sont nombreuses : 1° on a pu observer des contractions cardiaques spontanées en l'absence de ganglions nerveux ; 2° un cœur embryonnaire, encore absolument dépourvu d'éléments nerveux, peut présenter des contractions rythmiques; 3° les agents chimiques susceptibles de provoquer une contraction cardiaque sont des excitants habituels des muscles, plus que des excitants des nerfs; et inversement les excitants nerveux sont sans action sur le cœur.

D'une façon générale, on a attribué trop d'importance au système nerveux dans l'organisme humain ; dans l'étude des associations fonctionnelles, les influences chimiques, humorales, passent maintenant au premier plan.

§

J'ai déjà rendu compte ici de l'importante thèse de M. Simonnet sur les vitamines, ces substances nécessaires à la vie et qui doivent être constamment présentes dans les rations alimentaires.

Aujourd'hui, en collaboration avec Mme Randoin, ce jeune physiologiste publie, dans *les Problèmes biologiques*, deux volumes sur **les Données et les Inconnues du Problème alimentaire.**

Dans le premier tome, les auteurs montrent fort bien le haut intérêt du problème de l'alimentation, son importance sociale et

économique, ils envisagent les points de vue gastronomique, hygiénique, médical, moral. Ils commencent par suivre l'évolution historique de la pratique alimentaire ; un chapitre est consacré à « la nourriture de l'Homme sauvage », un autre à « l'alimentation et la civilisation ». La civilisation n'a pas amélioré l'alimentation, bien au contraire : l'Homme, parvenu à un haut degré de civilisation, s'est notablement écarté des règles d'une alimentation saine et normale ; que de mauvaises habitudes ont été prises, que d'erreurs ont été commises !

L'un des premiers effets de la civilisation a été le traitement des aliments naturels par le feu, la chaleur, l'eau bouillante. La cuisson modifie le goût, exalte le parfum des aliments, elle permet de varier l'aspect et la sapidité d'une même substance alimentaire ; elle assure encore momentanément la conservation des aliments ; elle présente l'avantage de détruire les parasites. Mais les Hommes civilisés ont fait cuire leurs aliments sans se préoccuper de la destruction possible de certains principes altérables par la chaleur, sans se rendre compte qu'ils déterminaient, dans les substances ainsi traitées, des transformations pouvant être préjudiciables à la santé ; ils n'ont pas pensé que le séjour des aliments dans l'eau bouillante leur enlevait une grande quantité de substances utiles, notamment de matières minérales.

Et le mal s'est aggravé encore sous l'influence des doctrines pastoriennes. La hantise du microbe a conduit à consommer des aliments stérilisés par une ébullition ou une cuisson prolongée ; les industries des conserves préparées par stérilisation à haute température se sont développées, de même, à la faveur de cet état d'esprit. Le résultat a été : la destruction partielle ou totale de certains principes nutritifs indispensables, la multiplication et l'aggravation des maladies dites de la nutrition, en particulier l'extension progressive du scorbut infantile.

D'autre part, la doctrine énergétique appliquée à l'alimentation a eu des conséquences très fâcheuses dans la pratique. Les aliments doivent fournir une certaine quantité de chaleur, de calories, d'où l'importance primordiale accordée aux substances combustibles : sucre, amidon, graisse, albumine. Avec ces aliments purifiés on constitua un régime de base ; on écarta les impuretés, qui comprennent cependant les fameuses vitamines.

Cependant, en Chine, en Perse, en Turquie, en Russie, on a

continué à accorder une réelle importance aux « mets accessoires ». Les Chinois ne se nourrissent pas exclusivement de riz et de poisson ; ils ingèrent également, à leur repas, divers mets en très petite quantité : graisses avec leur écorce, verdure, lézards, mollusques, vers, fritures de sauterelles, ailerons de requins, nids d'hirondelles, oiseaux de petite taille, nyoc mam (suc noirâtre provenant de l'auto-digestion à froid de poissons salés), pâte de crevette. Les *zakouskis* (ou bouchées) sont une des gloires de la cuisine russe : sur des petits morceaux de pain beurré, un peu de caviar, de laitance de hareng, etc. Pour bien connaître les habitudes alimentaires des divers peuples, il y a lieu de tenir compte des petites coutumes intimes, de la nature des mets accessoires ; celle-ci varie avec les pays, et c'est la manière de préparer ces mets qui présente le plus d'intérêt.

Le développement des grandes cités a été contraire à une bonne alimentation. La nature des denrées consommées par les citadins est d'abord conditionnée par les facilités d'approvisionnement ; elle l'est ensuite beaucoup plus par le prix que ces denrées atteignent sur le marché que par l'importance de leur valeur alimentaire ; enfin la vie trop agitée, les occupations trop nombreuses des habitants des villes empêchent ceux-ci de penser sérieusement à leur nourriture et les obligent, ou bien à aller prendre leurs repas dans un restaurant, ou bien à choisir des aliments qui se préparent rapidement et facilement et peuvent s'absorber en toute hâte : charcuterie, conserves, extraits de viande, fromages... Les légumes verts et les fruits sont considérés comme des aliments de luxe à peu près inutiles.

Mme Randoin et M. Simonnet examinent ensuite les idées des savants sur la nutrition à travers les âges. Lavoisier, le génial créateur de la chimie, doit être considéré comme le fondateur de la science de la nutrition. Mais c'est à Magendie que l'on doit les premières recherches physiologiques sur les aliments.

Parmi les questions actuelles les plus intéressantes sont le besoin de principes minéraux et le besoin minimum d'azote.

Si nous consultons un traité de Biologie datant de 1890 environ, la *Chimie biologique* de Bunge, par exemple, nous ne trouvons que bien peu de renseignements concernant les aliments minéraux : un petit chapitre de 26 pages, dont plus de la moitié est consacrée aux travaux de l'auteur sur le chlorure de sodium;

quelques indications seulement sur la réserve de fer chez le nouveau-né, sur la nécessité des aliments calciques ; comme conclusion : « La question de la nécessité des sels inorganiques pour l'animal adulte n'est donc pas encore tranchée ». En 35 années, que d'acquisitions nouvelles successivement ont montré l'importance, dans l'organisme et dans l'alimentation, du soufre, du potassium, du magnésium, du fer, du phosphore, du calcium, du manganèse, de l'arsenic, de l'iode, du zinc, du nickel, du cobalt !

Les *vitamines*, sujet du second volume, ne sont peut-être en réalité que des composés organo-métalliques susceptibles d'être activés par la lumière. J'en ai déjà parlé à propos de la thèse de M. Simonnet, et j'ai insisté également sur les équilibres alimentaires, dont il est indispensable de tenir compte pour établir une alimentation rationnelle.

On trouvera dans le présent ouvrage les lois scientifiques d'une telle alimentation et les moyens de corriger les « erreurs » de la civilisation.

GEORGES BOHN.

VOYAGES

Ch.-Th. Féret, André Lebey, Edmond Spalikowski et divers écrivains régionaux : *Normandie et Normands d'aujourd'hui*, Albin Michel. — Pierre Mac Orlan : *La Seine*, Editions Pierre Lafitte.

Le volume intitulé : **Normandie et Normands d'aujourd'hui**, que publie la librairie Albin Michel, est un ouvrage collectif et la collection qu'il inaugure doit en comporter une dizaine d'autres. Il est signé par Ch.-Th. Féret, André Lebey, Edmond Spalikowski et divers écrivains régionaux.

Ce qu'il donne, forcément, c'est un tableau de la province vue fragmentairement. On y rencontre, au début, un panorama de Rouen, « Rouen vu d'en haut », — des collines prochaines — et que signe M. Georges Dubosc. C'est l'aspect général de la ville avec ses multiples clochers et tours, sa cathédrale, ses églises, les ruban de la Seine qui la traverse.

M. Edmond Spalikowski, dans ses « visages de Rouen », nous promène par les rues qui descendent vers le fleuve. C'est la rue Thiers, avec le musée de Peinture et le jardin Solférino, petit parc de famille, la place Saint-Laurent avec ses étalages de bou-

quinistes, la rue Jeanne-d'Arc, non loin de la gare Ouest-Etat, avec son donjon célèbre, la rue des Charrettes. On prend ensuite la rue du Gros-Horloge, si connue des touristes, et où la « boustifaille, » qui ne perd jamais ses droits, présente un restaurant et un boulanger sous l'arche qui traverse la rue. On arrive au parvis Notre-Dame, où la cathédrale montre une des plus belles façades qu'on ait jamais bâties et en face de laquelle se trouve le bureau des Finances, très remanié et abîmé. C'est ensuite la rue Saint-Romain, au côté nord de l'église et qui est un coin des plus curieux du vieux Rouen. Le visiteur est cependant conduit dans le quartier Saint-Amand où subsistent quelques vestiges de la vieille abbaye de ce nom. On arrive à la Haute et Basse-Vieille-Tour où se trouve une vaste cour, dans laquelle se tient toujours un pittoresque marché.

M. Jean des Vignes-Rouges nous parle ensuite du « Pont transbordeur et des quais de Rouen » ; M. Marcel Fages des Rouennais vus par un Rouennais. C'est ensuite, par M. Pierre-René Wolf, un « Voyage sentimental autour de Rouen » ; et une visite à « Petit Couronne » par M. Ed. Spalikowski, localité pleine aujourd'hui de tapage et où subsiste, bien dépaysée, la maison du grand Corneille, tout environnée de hauts fourneaux.

Le même M. Ed. Spalikowski nous promène cependant dans « le pays de Caux et Yvetot ». A Yvetot même, on nous montre le collège crénelé où « séjourna » Maupassant, qui s'en vit expulsé pour avoir adressé de « mauvais » vers à une demoiselle de la maison ! L'église, qui n'a par elle-même que peu d'intérêt comme édifice, possède des stalles provenant de l'abbaye de Saint-Wandrille.

Avec M. Edouard Bourgine, nous arrivons à « Caudebec-en-Caux », qui possède encore une très belle église et de vieux quartiers pittoresques où l'on retrouve même une maison des Templiers. Mais il n'est pas question du mascaret, phénomène local si célèbre, que tant de Parisiens viennent voir chaque année. M. Julien Guillemard nous promène cependant « A travers Le Havre pittoresque », sur lequel il a écrit une des plus intéressantes notices de la série.

M. André Lebey nous montre ensuite sa ville natale, **Dieppe et ses environs**, sur quoi il nous apporte une précieuse contribution.

Le premier nom quasi légendaire qui vient à l'esprit, lorsqu'on parle de la ville, est celui de l'armateur Angot. M. André Lebey parle de sa maison de bois, qui était, paraît-il, une merveille et fut détruite par le bombardement anglo-hollandais, qui anéantit d'ailleurs presque toute la ville ; mais il resta la chapelle de l'église Saint-Jacques, d'abord consacrée à Sainte-Catherine. Cette chapelle, qui sert de sacristie, possède encore une frise remarquable, représentant des personnages et la végétation des tropiques, au bas-côté gauche de l'église ; mais à l'intérieur de la chapelle, on a installé un urinoir (!) Il est d'ailleurs toujours question de restaurer Saint-Rémy, qui est une construction beaucoup plus moderne, plus froide, plus massive. Quatre gouverneurs de Dieppe sont enterrés aux deux côtés de l'autel.

Le Vieux Château domine toute la ville sur la colline qui s'élève à l'ouest. Il date de Richard Cœur de Lion et a été maintes fois remanié, les anciens créneaux se mêlant aux parallélogrammes de Vauban. Après avoir servi longtemps de caserne, on y a installé le musée de la ville. Dans les environs, au-dessus de Puys, se trouve un camp de César, appelé aussi Cité de Limes. Plus loin, on aperçoit, à gauche, un bois sur la mer. Georges Cadoudal y aurait débarqué. On arrive à Arques, cité mère de Dieppe, qui possède un château dont l'auteur parle assez longuement. C'est là qu'Henri IV donna une verte correction aux ligueurs et remporta une victoire célèbre qui fut la fête de son avènement. On remonte dans la direction d'Offranville, qui fut le siège de terribles combats pendant les guerres de religion et possède une jolie église, dédiée à saint Ouen, élevée au XVe et au XVIe siècle. Puis c'est Varangeville, avec l'ancienne maison de plaisance du vieil Angot, qui reste un curieux spécimen de l'architecture de son temps, etc.

M. Charles-Théophile Féret nous fait voir ensuite *Quillebœuf, Honfleur et l'Estuaire*, en quelques pages intéressantes que terminent quelques vers de Mme Lucie Delarue-Mardrus. Puis c'est *Evreux*, par M. Pierre Préteux, qui s'est borné à relater surtout ses souvenirs d'enfance.

Encore un précieux tableau de *Caen*, par M. Maurice Ch. Renard ; c'est une ville qui reste toujours remarquable pour le curieux et l'archéologue, avec ses églises, son château, ses édifices divers. On sait que Guillaume le Conquérant y fut inhumé

dans l'église Saint-Etienne, mais après qu'on eut indemnisé l'ancien propriétaire du terrain, qui s'y opposait. Les Huguenots le déterrèrent au XVIe siècle et on n'en a conservé qu'un seul ossement.

Nous arrivons en Basse-Normandie avec *Le Doux Visage de Vire*, que présente M. René Herval. La ville est juchée sur un plateau rocheux et conserve une grande partie de ses remparts, ainsi que les ruines de son château, au pied duquel se trouvent les Vaux de Vire chantés par Olivier Basselin, célèbre par ses refrains bachiques. On y peut voir l'église Notre-Dame du XIIIe siècle, le beffroi (La Porte Horloge), d'autres églises et de vieilles rues pittoresques.

Plus loin, M. Georges Laisney nous conduit à *Lessay*, célèbre par son abbaye, dont parle Jules Barbey d'Aurevilly, et proche de laquelle se tient une foire célèbre de la région. C'est aussi *Coutances*, de M. Louis Beuve, qui conserve une belle cathédrale, encore des églises et des coins curieux, etc.

Mais tout l'ouvrage, en somme, n'est qu'une sorte de compilation archéologique, intéressante d'ailleurs et avec, çà et là, de bonne pages littéraires. Il pourra être aussi bien utilisé sur place que lu au coin du feu.

D'autres volumes sont annoncés sur : le Cotentin, l'Avranchin, le Bocage, le Bessin, le Houlme, le pays d'Auge, la Campagne de Caen, le Vexin normand, etc. Nous les suivrons avec intérêt, car c'est surtout une bonne tentative de décentralisation.

§

Le petit volume de M. Pierre Mac Orlan, *la Seine*, est en somme un recueil d'impressions qui nous promène parmi les paysages et les populations riveraines.

Les aspects de Paris, dont on nous a parlé maintes fois jadis, se sont quelque peu modifiés avec le temps, mais on ne peut dire que ce soit à leur avantage.

La promenade commence avec les entrepôts de Bercy, la gare d'Orléans et le pont de ferraille où galope le métro ; et il faut arriver à l'île Saint-Louis et à la Cité, qu'encadrent les nobles constructions de Notre-Dame et du Pont-Neuf, pour retrouver l'aspect traditionnel du fleuve, dont le panorama, vu du Pont des Arts,

est un des plus délicieux du vieux Paris. Mais les berges, surtout méridionales, ont été en grande partie dépouillées de leurs vieux arbres qui se miraient au cours de l'eau, abritant les boîtes des bouquinistes, qui rissolent maintenant en plein soleil.

Les quais sont partout empierrés et rétrécissent le lit du fleuve, afin de « faciliter » les ravages des inondations, comme on l'a vu en 1910.

Les anciennes constructions incendiées de la Cour des Comptes et devenues si romantiques avec l'envahissement de la verdure ont fait place à la prétentieuse et lamentable gare d'Orsay, que surmontent deux ridicules obélisques. On arrive, avec le Pont de la Concorde, en plein « modernisme », avec les Champs-Elysées, le pont Alexandre III et le Trocadéro. Là domine la Tour Eiffel, que M. Mac Orlan essaye bien inutilement de nous faire apprécier ; elle a pu, en effet, être très utile pendant la guerre, mais nous continuerons à la souhaiter ailleurs. Le petit volume de M. Mac Orlan conduit le lecteur, en descendant la Seine, jusqu'à Rouen et même jusqu'à la mer ; il donne d'intéressants tableaux des rives et de leurs habitués ; il est agréablement écrit et l'on peut le recommander comme une heureuse page de littérature.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DES MŒURS

Paul Gaultier : *Les Mœurs du temps*, Perrin. — R. Schwaller de Lubicz : *Adam, l'Homme rouge ou les Eléments d'une gnose pour le mariage parfait*, H. Le Soudier. — François Porché : *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*, Grasset. — Dr A. Hesnard : *L'Individu et le sexe. Psychologie du narcissisme*, Stock.

Tous les lustres, et même tous les ans, un pays devrait faire son examen de conscience. Aussi, des livres comme celui de M. Paul Gaultier : **Les Mœurs du temps**, sont-ils les bienvenus. C'est une sorte de bilan de l'éthique nationale que l'auteur s'est efforcé de dresser, pour savoir si finalement le compte des mœurs de la France d'aujourd'hui se solde par plus ou par moins.

Les deux tableaux sont chargés. Au passif : retour au paganisme, course à la jouissance, déséquilibre moral. A l'actif : volonté de puissance, sens du réel, goût de l'ordre, renouveau spiritualiste. M. Paul Gaultier a pesé et comparé tout cela et,

quoique sévère, comme tous les moralistes, il conclut en faveur de ce temps-ci : « Il semble, à des signes non équivoques, que les forces de renaissance l'emporteront. » Or, je crois qu'il a raison. Un pays qui a fait la grande guerre et qui a triomphé de l'après-guerre, besogne moins héroïque, mais non moins difficile, qui a résisté aux tentations démagogiques pour accomplir en silence une œuvre de redressement, admirée par tous les autres peuples, ce pays-là est d'une moralité supérieure. Car que sont vraiment, en comparaison, les niaiseries dont se scandalisent quelques vieilles bigotes et quelques abbés Bethléem ? En vérité, dans ces journaux illustrés un peu grivois et ces spectacles de music-hall un peu déshabillés, il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Au surplus, il paraît que, là aussi, il y a atténuation ; les dancings sont déjà en décadence, et les jeux du troisième sexe ne sont plus pratiqués que par quelques détraqués méprisables. La criminalité n'est pas plus forte aujourd'hui qu'autrefois, et la courbe de la natalité semble avoir une petite tendance à se relever, quand celle des pays qui ricanaient naguère de nous dégringole formidablement. Peut-être sera ce bientôt la Babylone de la Seine qui aura le droit de regarder de haut les Babylones de la Sprée, de la Tamise et du Mississipi. Qu'on consulte sur l'amour aux Etats-Unis le dernier livre de M. Ferri Pisani ! Il n'y a pas plus de femmes nues sur nos scènes que sur celles de l'étranger, et elles sont présentées avec plus de goût. Et en dépit du régime sec, il y a moins d'ivrognes et d'alcooliques chez nous qu'aux Etats-Unis. Quant aux vertus actives, encore une fois, après la guerre nous n'avons à craindre personne pour la comparaison. Il est bon de dire tout cela, et de le dire très haut.

Le sujet du livre de M. R. Schwaller de Lubicz, **Adam l'Homme rouge**, est aussi mystérieux que son titre. Il faut lire non seulement le sous-titre qui tient une page entière, et la « brève analyse » que l'auteur a eu la prudence d'y faire encarter, mais le livre entier pour savoir ce dont il s'y agit. Pour l'auteur, l'homme primitif, l'homme cosmique, comme il dit, a été créé androgyne, mâle et femelle, et c'est par une différenciation des fonctions que les sexes se sont séparés, et que sont apparus l'homme correspondant à l'âme et la femme correspondant au corps. Les deux cherchent alors à se rapprocher pour reconstituer l'androgyne originaire, et c'est pourquoi le mariage ne doit pas

être une union physique et génératrice, mais une union spirituelle.

Cette thèse a ceci de vrai que les sexes sont, en effet, complémentaires, et que leur union devrait produire ou chercher à produire une harmonie parfaite. Mais cette harmonie sera mal réalisée dans le plan de l'auteur. La femme acceptera difficilement qu'elle ne soit qu'un corps et qu'elle doive « s'abaisser dans sa féminité ». Et l'homme se refusera, sans doute, à dissocier l'esthétique de l'érotique. Et quant au penseur, qui n'est ni homme ni femme, ou qui est les deux, il s'étonnera d'une conception qui sépare complètement l'union de la procréation, et qui se désintéresse d'une façon absolue de la famille, base de toute société, fondement de toute civilisation et source de tout vrai bonheur.

Cette glorification de l'union spirituelle, qu'on pourrait croire venir d'un souci immarcescible de chasteté, s'allie d'ailleurs curieusement chez l'auteur à des sentiments qui semblent tout le contraire. Il a un mépris de l'éthique et de l'esthétique à la fois, qui est au moins surprenant : « Rien n'est laid ou beau, pur ou impur », dit-il à propos du sacrum, « cette partie de la colonne de vie qui touche au plus près l'anus et le sexe », et par contre il affiche une indulgence non moins étonnante pour les excès sensuels et les perversités charnelles. A propos d'un des principaux motifs du meurtre sadique, qui est « l'obsession du coït avec une femme inerte », il énonce l'idée, dont s'indigneront beaucoup d'amoureux fervents, que la femme devrait, le moment venu, rester inerte et confiante.

La prostituée s'offre à l'homme comme une chose inerte et méfiante ; la femme s'offre à son époux comme une victime, l'amante s'offre à son amant comme une tigresse possessive ; ce sont trois attitudes fausses.

Et l'auteur souhaite un « enseignement philosophique » qui puisse remédier à de tels maux. Notamment, Messaline n'a eu que le tort de ne pas savoir pratiquer l'excès ; « c'est sa seule faiblesse » ; et il précise :

Cherchant la jouissance seulement, elle n'était pas érotique dans le vrai sens ; elle aurait dû chercher le mâle pour le mâle, même pour le phallus au sublime, elle aurait dû se livrer inerte aux hommes.

J'avoue qu'un « enseignement philosophique » comme il en demande un, élucidant ces obscurités, serait le bienvenu.

Tout autour de cette bizarrerie centrale abondent, dans le livre

de M. de Lubicz, les bizarreries particulières et qui vous laissent bien souvent rêveur. Est il vrai que le mariage serait plus parfait si l'homme choisissait sa femme inconnue et voilée comme chez les musulmans ? (le mot choix serait alors peu exact.) Est-il vrai que l'androgynat doit consister à être tour à tour mâle et femelle comme l'est, paraît-il, l'huître ? Est-il vrai que la femme, même dévêtue, n'est pas nue, mais qu'elle est nue quand elle est habillée en femme ? Est-il vrai que l'ivresse rythmique de la danse des dancings modernes atrophie la sensibilité sexuelle de la femme, la rend froide et l'abrutit ? Est-il vrai que, dès qu'une certaine pudeur est gardée dans l'intimité, celle-ci ne peut être que factice, et qu'il faut savoir appeler dans cette intimité, non pas seulement l'impudeur, mais l'excès de l'impudicité ? (L'auteur dit ici : « sans entrer dans les détails » ; c'est dommage, car on aurait aimé savoir ce qu'il entend par cette aggravation.) Est-il vrai que pour atteindre le désir, le grand Désir universel, il soit permis d'employer le fétichisme ou le masochisme sous n'importe quelle forme ? (la précision de ces formes aussi eût été bien curieuse.) Est-il vrai que le sens du Beau se crée en exaltant la laideur et que ce principe s'applique dans l'érotique du couple parfait ? (Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?) Est-il vrai que l'homme, pour créer la femme nouvelle vraiment digne d'être sa « complice érotique », doit appliquer le long, subtil et compliqué programme d'éducation qu'il promulgue, et dans lequel je note ce simple article : « Ne laisser jamais tomber la femme dans un vice, à moins de lui en donner trois à la fois » (pourquoi, grands dieux, et lesquels ?)

En vérité tout cela est bien curieux, quoique obscur, ou parce que obscur, obscurité qui tient peut-être au français un peu germanique de l'auteur. Qu'entend-il au juste par érotique, par mystique, par confondement, néologisme qu'on n'ose analyser ? Et quand il parle de sadisme, est-il indulgent ou sévère ? Chacune de ses pages provoquerait de longues demandes d'explication et il y aurait, avec son livre, de quoi ouvrir toute une série de consultations fort intéressantes. Le simple fait de savoir si la femme doit rester inerte ou non dans l'orgasme provoquerait de savoureuses réponses ! Du moins faut-il, en terminant, féliciter l'auteur d'avoir limité ses singularités érotiques et de n'être pas tombé dans la glorification de l'antiphysisme, dont il ne

parle même pas. Le mépris est louable, mais que vont penser de lui nos Corydons ?

Ces Corydons, d'autre part, auront fait la grimace en lisant le livre de François Porché : **L'Amour qui n'ose pas dire son nom**, car l'auteur leur administre une magistrale volée de bois vert ; il est vrai que, pour eux, passer par les verges est peut-être un plaisir. Peut être, aussi, ricaneront-ils de voir leur contempteur si peu au courant du domaine où il pénètre le fouet à la main.

Aussi longtemps, dit celui-ci, que seuls furent classés comme non conformistes les sodomites condamnés au feu et plus tard les professionnels du vagabondage spécial, le nombre des invertis parut faible...

Il y a là, diront les spécialistes, une double erreur. Le « marlou » n'est pas du tout un inverti ; et le sodomite n'est pas forcément un non-conformiste. André Gide, qui est expert en la matière pédérastique, se glorifie d'être ceci et se défend avec indignation d'être cela. Le pédéraste a, paraît-il, pour devise : *per manum semper, per buccam sæpe, per anum nunquam* ; il aurait donc droit de décliner ce terme d'inverti qu'on lui applique et de l'infliger à certains de ceux qui ne vont qu'avec les femmes On peut lui accorder ceci ; la sodomie n'est pas forcément homosexuelle, et autrefois, doux temps ! on pouvait être brûlé vif sur la simple dénonciation de sa maîtresse ou de sa femme légitime ! Il paraît d'ailleurs que cette pratique a disparu (a-t-elle jamais été matériellement possible ?) et que ses actuels et timides zélateurs pourraient édicter : *non mentula sed solum digito vel etiam lingua*. Mais revenons à l'amour qui n'ose pas se nommer. Le livre de M. Porché (beau nom de belluaire pour le troupeau qu'il fouaille) constitue une précieuse monographie de cette, sinon inversion, du moins perversion, incontestable, qu'elle soit innée ou acquise ; elle a toujours existé, hélas ! mais aujourd'hui qu'elle a déchiré le voile de poésie dont l'avaient entourée tant de délicats chanteurs de l'antiquité, de l'Orient ou de la Renaissance, elle apparaît dans toute sa laideur abjecte ; même chez Verlaine, elle est carrément répugnante, et on souffre, en vérité, de voir ce divin poète ravalé dans la pire boue par ce sinistre Rimbaud qui, n'en déplaise à ses admirateurs, n'est qu'un petit rhétoricien de second ordre ; chez Oscar Wilde, elle est vomitive ; et en vérité, elle n'est pas meilleure chez les Gide, les Proust et autres détraqués contem-

porains. Le tort, d'ailleurs, des détraqués est de vouloir à toute force vous prouver qu'ils ne le sont pas et que les gens normaux ont grand tort de ne pas faire comme eux ; l'apostolat de Gide est ici si impatientant qu'on ne peut pas le plaindre s'il se frotte le dos des étrivières qu'il reçoit.

Un autre détraquement qui ne vaut pas mieux est le narcissisme auquel le docteur Hesnard consacre un livre de tenue scientifique: **L'Individu et le Sexe : psychologie du narcissisme.** Le narcissisme, c'est, on le sait, l'amour de soi-même. « Et Narcisse au grand cœur qui mourut de s'aimer ! » Grand cœur? assurément non, mais cœur bien vulgaire et ratatiné, cœur d'amateur, de plaisir solitaire, c'est-à-dire en terme précis, d'auto-masturbateur. Et vraiment, en ceci le narcissisme tombe au-dessous des masturbateurs à deux, chez qui il y a un peu d'affection réciproque ; même chez les homosexuels, il y a réalité ou volonté d'amour ; amitié pervertie, mais amitié qui peut garder tous les beaux effets du dévouement ; chez le solitaire, il n'y a que vil et stérile égoïsme et l'on comprendrait que les moralistes le mettent tout à fait au bas de l'échelle. Je suis donc loin de m'entendre avec l'auteur, qui déclare le narcissisme « le plus noble et le plus vrai de tous les instincts ». Qu'on dise seulement qu'il est le plus fondamental, puisqu'il n'est autre chose que l'égoïsme. Charité bien ordonnée commence par soi-même. Mais une charité qui ne dépasserait pas soi-même serait la négation même de la charité. Le narcissisme est donc la négation de l'amour, et alors il constitue le péché suprême, l'onanisme, en comparaison de qui le corydonisme, le lesbianisme, le sodomisme et le fellatrisme ne sont que des péchés mignons.

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

La Revue des Vivants : Inédit de Tolstoï : la chute inévitable du gouvernement tsariste. — *Revue des Deux Mondes* : La marquise de Castries, modèle de la duchesse de Langeais, et Balzac, par M. Marcel Bouteron. — *Nouvelle revue française* : Défense de M. Henri Bergson par M. André Suarès. — Naissance : *Discontinuité*. — Mémento.

Le numéro de juillet de **la Revue des Vivants** est particulièrement réussi. On y trouve des renseignements capables d'aider à découvrir « la Vérité sur l'Alsace» et demandés au noble

Edouard Schuré, au poète de langue allemande René Schickelé, à MM. Fritz Xiener, Jean Knittel et Salomon Grumbach, tous Alsaciens de bonne souche.

Mais, cette revue publie pour célébrer le centenaire de Tolstoï — avec un beau récit de M. Stéfan Zweig — des pages inédites du grand Russe. Elles sont un irrécusable témoignage, venues d'une telle source, de ce qu'était la Russie sous son dernier tsar et des maux qui devaient fatalement provoquer la Révolution. « Pourquoi avoir un tsar s'il se cache ? » demande Tolstoï qui l'accuse de se cacher, de ne pouvoir pas ne point se cacher « après les actes qu'il a commis et qu'il commet ». Et Tolstoï de prévoir ainsi l'effondrement de l'empire :

La majorité du peuple a maintenant une conscience plus ou moins nette de ce fait que le pouvoir impérial est inutile, absurde et nuisible. Il est difficile de prévoir quelles en seront les conséquences, mais ces conséquences, funestes pour le gouvernement, sont absolument inévitables.

Il est possible — bien que cela soit peu croyable — que, grâce à ses ressources matérielles, ce pouvoir se maintienne encore quelque temps. Il est possible aussi qu'une nouvelle révolution éclate, qui sera de nouveau écrasée, car les armes des combattants sont trop inégales. Mais dans les deux cas, il est certain que le peuple russe aura de plus en plus conscience que son gouvernement est inutile et criminel ; il arrivera enfin que l'écrasante majorité ne sera plus capable — non pas pour des raisons extérieures quelconques, mais seulement à cause des tortures infligées à la conscience morale — ne sera plus capable de se soumettre au gouvernement, de se plier à ses exigences immorales, grâce auxquelles il se tient. Et dès que cela se produira, dès que cessera l'union de ceux qui défendent leur situation par une série ininterrompue de crimes, ce sera aussi la fin de la soumission à ce pouvoir, et de la participation à l'activité du gouvernement qui seul soutient le tsar.

« On exige que je participe aux actes du gouvernement, dira celui qui se sera libéré de l'imposture gouvernementale (et ils sont déjà des milliers et des milliers) ; on exige que je participe aux actes de l'administration, des tribunaux, des universités, de la police ; que je prenne du service dans l'armée. Mais pourquoi ferais-je tout cela quand je sais que toutes ces choses me privent de ma liberté et surtout me rendent complice d'actes contraires au bon sens et à la morale la plus primitive? »

C'est ainsi que pour les hommes qui ont compris que se soumettre

au pouvoir c'est se rendre soi-même esclave, c'est se priver des biens spirituels les plus élémentaires, il ne peut y avoir qu'une attitude à l'égard de ce pouvoir : l'attitude par laquelle l'homme répond à toute les exigences du gouvernement par ces seuls mots : « Tant que la force est entre vos mains, vous pouvez faire de moi ce que vous voudrez, m'emprisonner, m'exiler, m'exécuter. Je sais que je ne puis vous résister et je ne le ferai pas, mais je sais aussi que je ne puis ni ne veux participer à vos forfaits, quoi que vous fassiez pour les justifier et quelles que soient vos menaces. »

Une telle attitude envers ce qu'on appelle le gouvernement russe existe dès maintenant dans la conscience de la majorité des Russes, et pour peu que ce gouvernement poursuive encore quelque temps sa folle, inhumaine et cruelle activité, ce qui n'existe encore que dans la conscience se transformera inévitablement en acte.

Si cette conscience devient acte, c'est-à-dire si la majorité des gens encore soumis au gouvernement cesse de participer à ses crimes, on verra s'écrouler de lui-même et sans lutte cet édifice russe périmé, dont l'existence a cessé depuis longtemps de répondre aux exigences morales des hommes de notre temps.

§

M. Marcel Bouteron identifie la balzacienne duchesse de Langeais avec la marquise de Castries. C'est l'objet d'une belle étude que publie la **Revue des Deux Mondes** (1er juillet). Elle tend à réhabiliter le modèle, « grande dame sentimentale et romantique dont Balzac, aveuglé de dépit, ne sut pas comprendre le pauvre cœur aimant et tourmenté ». Mme de Castries n'a fait que vivre. La duchesse de Langeais est immortelle. C'est en 1831 que la première écrit à Balzac après une lecture de *La Peau de chagrin*. Le romancier venait de clore sa liaison avec la duchesse d'Abrantès. Sa noble correspondante pleurait depuis un an la mort de Victor de Metternich, son amant. M. Bouteron a pris connaissance de 15 lettres de Mme de Castries comprises dans le fonds Lovenjoul, et de 16 lettres de Balzac, qu'il a tenté « d'atteindre depuis plus de vingt ans », actuellement la propriété de M. Simon Kra.

Si Mme de Castries s'était donnée à Balzac, cela eût peut-être empêché l'Etrangère de jouer son grand rôle dans l'existence du romancier et celle-ci en eût probablement été moins courte. Nous n'aurions pas l'admirable correspondance ; mais, nous posséderions sans doute quelques grandes œuvres de plus.

A une lettre de rupture de Balzac, qui est perdue, Mme de Castries répond ainsi :

Jour de la naissance de mon fils.

Quelle horrible lettre vous m'écrivez ! On ne revoit jamais la femme qui la mérite ! On ne revoit jamais l'homme qui l'a pensée ! Vous m'avez fait mal ; faut-il donc que je m'excuse ? J'ai tort d'écrire sous l'impression qui m'agite. Comme vous brisez un cœur déjà brisé ! Un cœur qui vous donnait tout ce qu'il a encore d'affectueux, un cœur épuisé de douleurs qui vous a crié merci ! qui vous demandait, ah ! non, je ne puis exprimer ce qui se passe en moi. Pourquoi faire pleurer encore ces yeux qui ont tant pleuré ?

Adieu. Si je vous ai fait mal, vous vous vengez cruellement. Non, vous ne me connaissez pas, car vous n'auriez jamais alors voulu m'écrire les pages, les mots qui froissent et flétrissent. Vous n'avez pas songé en les envoyant qu'elles devaient arriver à une femme souffrant de douleurs de cœur et de toutes celles que Dieu envoie dans sa colère. Vous a-t-il donc choisi pour son vengeur ? Vous avez envoyé ces pages à la femme légère, frivole, sans cœur, mais cette femme alors avait vingt-cinq ans, et depuis n'a t-elle pas racheté ces années de folie par dix autres de dévouement ? Oh ! non, le monde n'oublie rien et les fautes sont toujours punies. Mais est-ce à vous à me dire que je ne mérite rien, ni égard, ni pitié ? Ah ! que votre amour fait mal ! Je ne sais ce que j'écris, mais je souffre et j'ai besoin de jeter cette lettre à la poste. Je voudrais jeter de même mes pensées.

M. Marcel Bouteron commente cette lettre et le dépit de Balzac en ces termes :

Quelle détresse dans ces lignes ! Et l'on se demande, la lecture achevée, si Balzac, tout grand psychologue qu'il était, a vu bien clair dans ce cœur tourmenté, ou si sa vanité masculine, exaspérée par les refus d'une femme qui ne voulait pas se donner, n'a pas aveuglé son jugement.

Il n'a pas vu que ce cœur lui appartenait, mais que deux désirs contraires le déchiraient cruellement : l'un, désir de fidélité à un mort qu'il avait passionnément aimé, auquel il avait tout sacrifié, dont le souvenir ne le quittait pas ; l'autre, désir d'aimer, d'être aimé, désir ardent, maladif de l'amour.

M. Bouteron n'est pas tout à fait juste à l'égard de Balzac, par galanterie au profit de la coquette. Malgré sa lettre pathétique, elle en était une fieffée ! Elle prenait plaisir à ses relations avec Sainte-Beuve et Janin, qui détestaient Balzac. Elle fit da-

vantage, témoin ce fait que rappelle M. Bouteron et qui n'est guère d'une femme au bon cœur :

Ces passe-temps ne faisaient point oublier à Mme de Castries l'abandon de Balzac. Et le dépit qu'elle en ressentait lui inspira un violent désir de vengeance. Elle choisit pour l'exécuter une pauvre vieille anglaise qui donnait des leçons à son fils Roger et, sous le nom de lady Nevil, lui dicta des lettres enflammées qui furent expédiées à Balzac. Le malheureux s'y laissa prendre, répondit, donna des rendez-vous, bref se rendit parfaitement ridicule. Enfin, la malheureuse institutrice, qui, en secret, aimait Balzac, lui révéla en sanglotant les ressorts de l'affreuse machination, si merveilleusement réussie.

§

Les meilleurs d'entre les lecteurs de **la Nouvelle Revue française** doivent à son numéro du 1er juillet la grande joie d'y retrouver des pages de M. André Suarès. Elles groupent, sous le titre simple de « Remarques », des pensées et des observations de ce pénétrant esprit au beau style. Nous reproduisons avec joie, à cette place, cette ferme défense de l'action intellectuelle et morale de M. Henri Bergson :

Tout usage absolu de la logique a du puéril et du borné, quelle que soit d'ailleurs la puissance du logicien, sa gravité ou sa science même. Les grands mathématiciens ne laissent pas d'en être la preuve. Ils appliquent leur machine, nombre et quantité, à ce qui n'est pas de cet ordre. Plus ils ont alors de rigueur ou plus ils semblent avoir d'étendue, plus par là ils achoppent et se bornent.

Bergson a mis fin, une fois pour toutes, à cette illustration : en quoi il a donné la moitié du second Discours sur la Méthode. L'usage illimité de la logique est un abus. (*Summum jus.*) Par là, Bergson s'oppose le plus fortement à Spinosa comme à Platon. Et là on voit le mieux que Spinosa est le Platon de Descartes, comme Platon est le Spinosa de Socrate. Le type de ces oscillations est éternel. Il va de soi que je ne dis rien qui aille contre ces grands esprits : je pense naïvement, pour y voir clair, et clair en eux comme dans tout le reste. On ne peut vraiment pas admettre que le premier scribe, ou professeur ou pédant venu (les trois ne font qu'un seul, assez souvent), traite Bergson de son haut. Passe pour le physicien, qui méprise la métaphysique, ne sachant même pas de quoi il s'agit. Mais si le philosophe de profession ne le sait pas davantage, ce qui est presque toujours le cas, comme il n'est pas moins ignorant dans tout le reste, qu'il se taise. En fait, seul Bergson peut entrer dans l'illustre cohorte où cherchent et

méditent Socrate, Platon, Aristote, Descartes, Pascal, Leibnitz, Schopenhauer et Spinosa. Ils sont sept ou huit. Il fait le neuvième et on ne va peut-être pas à la douzaine, avec Auguste Comte. Une espèce de petit médecin, ridicule, qui prend sa clinique d'aliénés pour l'univers, Th. Ribot, jugeait que Spinosa et Bergson, en vertu de leur race, n'ont pas la tête métaphysique. Mais lui, Ribot, à la bonne heure, quand il pèse les urines de ses hystériques à l'hôpital, où elles se jouent, toutes, de sa crédulité, et quand il conclut des bourdes qu'elle lui content à la nature de l'âme. « Il n'y a pas d'âme », fait-il. Or, il se trouve que vingt ans plus tard, il n'y a pas d'hystériques. Les dieux ne riront jamais assez des hommes. Et avec les dieux, les héros.

Il faut en convenir : Spinosa, le premier, sait fort bien qu'on peut faire des raisonnements parfaits sur des principes faux. Il est vrai que la raison corrige, tôt ou tard, l'erreur venue de la raison.

Résurrection : **Le Nouveau Mercure** est ressuscité en juin. « Son titre seul parle à l'esprit de ceux qui se tiennent au courant du mouvement littéraire français », déclare la nouvelle direction. Nous nous plaisons à voir en cette phrase un éloge implicite de notre vieux *Mercure de France*.

M. Edmond Pilon par « la Poursuite de Vénus », M. Louis de Gonzague Frick par un éloge de M. Max Régis, agitateur antisémite oublié, dont il annonce le « retour à l'action », M. Jean Héritier, par un abondant travail sur « Quelques papes d'Avignon et de Rome », collaborent au premier numéro.

Naissance : **Discontinuité** (juin n° 1) a pour directeurs MM. Ar Adamov et Claude Sernet. Son siège est 33, rue de Cronstad. Son but, beaucoup moins précis, est exposé sous ce titre : « l'aube n'est pas une épée », lequel couvre le texte d'une grande page très peu claire. La conclusion en est : « il ne nous reste rien ». La mémoire garde à peine davantage des poèmes et des divagations en prose contenus dans ce numéro. Un dessin de M. Victor Beaunier, qui est intitulé : « le monde paisible », représente tout simplement un corps humain, des hanches aux pieds, avec un œil énorme à la place du sexe.

Ceci est de M. Claude Sernet :

DIGRESSION SUR DU GRÈS

le fantôme des sources où s'abreuvent les gazelles
et ton ventre fleuri comme l'azur des drapeaux
c'est le nœud du sommeil illustrant les gazettes
chevelure des veines que divulgue la peau

Et voici un poème de Ar Adamav :

VISAGE DE L'HOMME

Une bouche une bouche ouverte comme un revolver
Et c'est déjà le menton et les plaines des joues
Sur les rochers des lèvres les balcons des fronts.
Nos fronts nous traversons nos fronts perdus dans la pureté
Pareils à des puits que brise l'obscurité
Comme les chambres noires de la photographie
Comme les lignes qui séparent les yeux
Comme l'homme accoudé sur le rail de la nuit
Comme l'homme qui crie des fleurs entouré de souris
Pendant que des gants s'échappent de ses tempes.

MÉMENTO. — *Les Feuilles libres* (mai-juin) : « Le sang dans les veines d'un mot », par M. Drieu La Rochelle. — « Sept dessins » de M. Paul Klee, imités à merveille des productions graphiques d'un aliéné mental.

Revue hebdomadaire (23 juin) : « Remarques sur la chance », par M. Etienne Rey. — « Gaspard Hauser » (encore une vie romancée !) par M. O. Aubry. — (30 juin) : *** : « Aurons-nous encore une armée ? » — « Remarques sur la stabilisation », par M. Marcel Chaminade.

Revue universelle (1er juillet) : « La vivante Italie », par M. Henri Bordeaux. — M. J d'Elbée : « Henri Heine, journaliste et prophète. »

La Nouvelle revue (1er juillet) : « Félix Huguenet », par M. Dubeux. — « Un livre sur l'Arioste », par M. Alfred Mortier.

Revue de Paris (1er juillet) : « La vie est belle », la jolie comédie de M. Marce Achard. — « Au théâtre des assises », par M. J. Cruppi.

Chronique des Lettres françaises (mai-juin) : « Sur la tombe de Charles-Louis Philippe », par divers.

Les Marges (cahier 2) : « Douze prosateurs nés entre 1870 et 1880 », choisis par M. Eugène Montfort et qui sont, avec lui-même : Apollinaire, Louis Codet, E. Delbousquet, Lucien Jean, Charles-Louis Philippe, Jean-Louis Talon, et MM. Henri Bachelin, Pierre Hamp. G. Roupnel, E. Tisserand et Jean Viollis. Ces écrivains sont représentés par des nouvelles et des contes. Un très bon ensemble.

Cahiers du Sud (juin) : « Le royaume de Rimbaud », par M. R. de Renéville. — « L'armoire », par M. F. Hellens.

La Muse française (10 juin) : numéro consacré à Marc Lafargue.

Revue de France (1er juillet) : M. le Dr A. Calmette : « la Vaccination préventive contre la tuberculose ». — M. L. de Robert : « Souvenirs sur Edmond Rostand ». — « Le professeur dans la nation », par M. Ch. Terrin. — M. Marcel Boulenger : « Courses de lévriers ».

Revue de l'Université de Lyon (mai) : « Le chirurgien devant la douleur », par M. René Leriche. — « Ibsen », par M. A. Ehrhard.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Mon film (*Journal*, 9 juillet). — A propos d'Edouard Manet (*Action Française*, 10 juillet). — La Comédie littéraire ; Les Après-midi d'un faune (*Candide*, 12 juillet). — Une place à prendre : Charmeur d'oiseaux aux Tuileries (*Journal*, 12 juillet).

M. Clément Vautel, qui est aujourd'hui l'un des maîtres de cette littérature facile qui satisfait aux besoins intellectuels assez réduits d'une innombrable clientèle, et qui, par conséquent, rapporte beaucoup d'argent, a été l'autre jour, aux Lilas, présider à l'inauguration du buste de l'un de ses devanciers les plus connus : Paul de Kock. M. Vautel, qui n'est pas ingrat, a profité de l'occasion pour faire l'apologie du genre « littéraire » auquel il doit ses fructueux succès.

Il a dit notamment :

Je suis un admirateur fidèle de Paul de Kock et je constate avec plaisir que son souvenir est resté vivace, non seulement aux Lilas, où il a vécu, mais partout où on aime encore la bonne humeur, partout où l'ennui, le pessimisme et le goût de l'obscurisme ne sont pas considérés comme les marques, les preuves de je ne sais quelle fallacieuse supériorité. Dieu merci ! il y a encore en France des gens qui se refusent à dire :

— Moins nous comprenons, plus nous nous embêtons, et plus nous trouvons que c'est beau !

Paul de Kock n'a été, c'est entendu, qu'un amuseur... Mais n'est-ce pas faire œuvre pie que de distraire ses contemporains, de les arracher parfois à leurs soucis tyranniques, enfin de les faire rire ?... Grâce à Paul de Kock, pendant un demi-siècle, les Français ont ri d'un rire large et bienfaisant.

Est-ce à dire que nous plaçons Paul de Kock au rang de nos grands écrivains ? Ce serait exagérer... Nous n'avons pas l'intention de réclamer pour lui les honneurs du Panthéon — d'autant plus que l'hospitalité des lugubres caveaux du monument Soufflot n'est pas du tout faite pour lui plaire. Et nous ne songeons pas à demander que les élèves de nos écoles, de nos lycées, apprennent par cœur, comme des passages de Bossuet, des pages de *la Pucelle de Belleville !*

Mais il nous a paru juste, et même urgent, d'opposer à une littérature gourmée, hermétique, dictatoriale, la protestation souriante de ceux qui veulent rester en communion avec le cœur populaire.

J'ai tenté récemment de lire du Paul de Kock ; quelque peine que j'aie pu y prendre, je ne suis pas parvenu un instant à m'amuser, et je me suis étonné qu'une littérature, qui m'apparaissait si parfaitement ennuyeuse, insipide et niaise, ait pu réjouir si fort les contemporains de nos grand'mères. Tel est sans doute l'effet de la différence des temps et de la qualité des œuvres. La littérature facile est sujette à tomber dans une précoce sénilité. Rabelais, ni Molière, ni Voltaire n'ont vieilli ; Paul de Kock, qui n'est pourtant pas si loin de nous, appartient déjà au domaine de la paléontologie « littéraire ». Ses succès nous apparaissent aussi mystérieux que l'existence du mammouth ou de l'ichtyosaure.

Le plus étonnant peut-être est que M. Clément Vautel puisse se complaire encore à relire les pauvres plaisanteries et les facéties indigentes de Paul de Kock, commis voyageur en frivolités démodées.

Combien sont jeunes, en revanche, les Stendhal et les Baudelaire que M. Vautel fait profession de mépriser !

En vérité, M. Vautel est un homme d'un autre âge.

Il est le contemporain de ces critiques qui poursuivaient Manet, le grand Manet, de leurs petites railleries, et dont nous parle M. Léon Daudet dans un bel article qu'il consacre au maître livre que vient de publier Albert Flament : *La Vie de Manet*. Or, c'est précisément Baudelaire, le grand poète que M. Vautel poursuit de sa hargne, qui fut le premier admirateur et le premier défenseur de Manet.

Baudelaire, écrit M. Léon Daudet, avait été le premier à proclamer l'extraordinaire valeur artistique de Manet, comme il avait été le premier à prôner *Tannhauser* et le génie naissant et météorique de Wagner, comme il avait été le premier à signaler la puissance des eaux-fortes de Méryon — ce « Rembrandt » parisien — et l'originalité des estampes de Constantin Guys. C'est ce qui me fait dire en toute occasion que Baudelaire a été non seulement le poète immense et neuf que l'on sait, mais encore le plus grand critique d'art du dix-neuvième siècle français, et à cent pieds au-dessus de Taine — professoral et dénué du sens des lignes comme de celui de la couleur — de Fromentin, bien entendu, et précisément de Paul de Saint-Victor. Il n'y a guère que Gautier et les Goncourt qui aient écrit, après Baudelaire, des remarques intéressantes et porté des jugements sûrs au sujet des tableaux, des eaux-fortes, des dessins, des statues et des monuments ;

mais moins en profondeur et en étendue que ce « sourcier » qu'était Baudelaire.

M. Léon Daudet ajoute encore ce commentaire :

Une incompréhension totale et souvent irritée, non seulement du grand public, mais de la demi-élite et de la critique, accueille en général tout ce qui est neuf, hardi et beau, en musique, comme au théâtre, comme en peinture, et en proportion même de cette nouveauté, de cette hardiesse, de cette beauté. Il y a là, je pense, un phénomène de choc. Les yeux, les oreilles, les esprits, accoutumés à certains aspects, groupements, coloris, ensembles de sons, reflets de style, à certains effets mélodiques, symphoniques, chromiques, syntaxiques, dramatiques, sculpturaux, sont heurtés, blessés et quelquefois bouleversés par des innovations, des changements, de simples transformations. Mais le véritable critique doit tenir compte de cette erreur de surprise, et la surmonter, en reconnaissant et signalant le beau, sous toutes ses formes, là où il est.

Sans doute Léon Daudet a-t-il pleinement raison, sauf sur un point, c'est qu'aujourd'hui, bien loin d'écarter toutes les nouveautés, la critique a plutôt tendance à les accepter, à les justifier toutes. Errant sans boussole, craignant toujours de se tromper, sacrifiant à tous les snobimes, la critique contemporaine s'est généralement montrée non seulement favorable, mais platement adulatrice à l'égard des novateurs les plus discutables. Nous avons vu triompher en peinture, en musique et littérature, le cubisme, le futurisme et leur cent succédanés, les exotismes négroïdes, nous avons dû subir la dictature du laid, de l'absurde et du malsain.

Et l'ancêtre Clément Vautel n'a pas absolument tort lorsqu'il réclame contre une littérature « gourmée, hermétique et dictatoriale » ; mais la poudre de Kock, vieille formule d'une pharmacopée décline, ne saurait suffire à guérir notre temps de son mal qui sans doute est grave et réside dans le désordre des instincts, la misère des cœurs et la désharmonie des âmes.

A l'appétit du beau a fait place la soif inextinguible du nouveau. Les coktails aux alcools frelatés qui vous mettent la gorge en feu sont préférés aux vieux bourgognes, aux vieux bordeaux qui sont comme le sang même de la terre.

Un exemple ! Empruntons-le à la brillante chronique que donne M. Fernand Vandérem à **Candide** :

Voici toujours une physionomie reflétant certaines tendances qu'on peut déplorer, mais tout de même assez actuelles.

Je veux parler du nouveau Rimbaud que M. Jean Cocteau vient de découvrir dans les bureaux de la rue Royale, en la personne d'un jeune mousse répondant au nom de Jean Desbordes et qui, pour n'avoir jamais navigué, tel le petit navire de la chanson, n'en montre pas moins le pied le plus marin et l'autorité la plus précoce.

M. Jean Cocteau, d'ailleurs, n'en est pas à sa première trouvaille de ce genre. Son flair littéraire ne nous avait-il pas révélé pareillement, naguère, le jeune Radiguet qui, sans une mort prématurée et cruelle, eût peut-être réalisé tout ce qu'on nous promettait de lui ?

Mais cette fois, avec le *J'adore* de M. Desbordes, il s'agit d'une œuvre supérieure à celle de Radiguet, puisque, comme nous l'apprend M. Cocteau dans sa préface, au lieu d'une simple révolution d'esthétique, c'est une révolution d'ordre moral que nous apporte le livre du jeune mousse.

Effectivement, rien que la façon dont le héros du roman entend l'amour de la nature sort tout à fait de l'ordinaire. Nous avons là quelque chose comme la mise en pratique de l'*Après-midi d'un faune*, avec le même candide enivrement chez le jeune sylvain. « Lys ! et l'un de vous tous par l'ingénuité ! » : des étreintes fougueuses enserrant le sol à tour de bras et menées positivement ventre à terre.

Dès sa plus tendre enfance, du reste, le héros de *J'adore* témoignait déjà de ces violents penchants par des aspersions en plein jardin évoquant celles qui attirèrent la colère céleste sur certain égoïste de la Bible. *Et ideo percussit eum Dominus, quod rem detestabilem faceret*, ainsi que rapporte l'Ecriture. Mais l'âge n'éteindra pas ces ardeurs, dont nous verrons sans trêves se répéter les effusions aux guérets, aux halliers, aux vergers, tantôt dans la solitude, tantôt sous le regard indulgent et intéressé d'une chatte ou d'une poule.

Néanmoins, sur ces épisodes étranges, n'allez pas croire que le jeune faune borne l'emploi de ses après-midi à des enlacements avec les pelouses ou les bosquets. La révolution morale qu'instaurent ses jeux rustiques en rejoint bientôt une autre, de date plus ancienne. Et si, en raison de leur vulgaire sensualité, les femmes le laissent assez froid, il faut entendre de quels accents il sait chanter le charme d'un bras vigoureux entourant son cou ou sa taille, les délices d'une épaule « douce et pleine de force » soutenant sa tête.

Lisez, entre autres *Lettre, anonyme* ou *Un ami veille*. Ni Mlle de Lespinasse, ni la Religieuse portugaise n'atteignirent jamais cette ferveur. Elles aussi, pourtant, s'adressaient à un homme. Seulement, il y a le tour de main.

Enfin, ce qui achève de marquer l'originalité du jeune rénovateur de

notre morale, c'est l'empressement de sa gratitude envers son parrain. D'autres débutants n'eussent pas manqué d'attendre pour la prouver. Lui, il s'acquitte sur l'heure en quatre chaleureux chapitres, célébrant tour à tour les romans et les tragédies de M. Cocteau.

Je reprocherai, toutefois, à son étude sur *Antigone* de légères longueurs. Et l'on me permettra d'y préférer la formule laconique d'une de nos Parisiennes les plus en vue, grande admiratrice également de M. Cocteau, et qui, interrogée sur la pièce, déclarait simplement :

— C'est du bon Sophocle.

Tout commentaire affaiblirait l'ironie souriante et vengeresse de ces lignes. Passons à de plus fraîches idylles.

A la suite de M. Armand-Henry Flassch, rendons hommage à la gracieuse mémoire du père Pol, le charmeur d'oiseau des Tuileries :

Quel est le vrai Parisien qui ne se souvient du père Pol ? Dès 7 heures, le matin, pendant l'été, il arrivait aux Tuileries. A peine était-il sorti des arcades du Louvre, qu'une dizaine de moineaux voletaient autour de lui. Ils étaient plus de cent lorsqu'il s'asseyait dans l'ailée qu'il avait choisie pour recevoir ses petits compagnons.

Ils les reconnaissait à je ne sais quoi, et les appelant par leur nom leur distribuait les petites boulettes de pain tant attendues depuis la veille.

« Jeannette ! Blanchette ! bonjour Garibaldi ! attaque, Hop ! Maladroit, va ! Hé bien ! la Chinoise, tu es malade ? Des peines de cœur, sans doute ! Ah ! te voilà, Chamberlain ! c'est au moins toi qui lui fais des infidélités ! Tu n'auras rien, pour la peine.

« Tiens, madame Chrysanthème, viens m'embrasser. »

Et Mme Chrysanthème, une jeune moinette, venait cueillir une miette de pain sur les lèvres du vieux ! Et le colloque continuait : « A toi, l'Artilleur, un, deux, trois, feu !... Monsieur Béranger, salut ! venez me chanter une chanson. »

Le vieux moineau se perchait sur l'épaule du charmeur.

Soudain, un gros pigeon arrivé à tire-d'aile se posait sur la tête du père Pol, en déplaçant comiquement son chapeau.

« C'est Deibler, je l'appelle ainsi parce qu'il prend ma tête d'assaut.

« *Hello !* Gentleman *come here, my dear... A glass of wine... No, some bread... yes.* Ce pierrot-là ne veut rien accepter si on ne lui parle pas la langue d'Albion. »

Ainsi, pendant des années, du matin au soir, il charma les oiseaux... et les passants.

Un jour d'automne, Blanchette, Gentleman, Béranger, la Chinoise et

les autres attendirent en vain... Pendant longtemps ils guettèrent sa venue.

Le vieux charmeur est mort et personne ne lui a succédé. Il n'était pourtant pas jaloux de l'amitié que lui témoignaient les pierrots et prodiguait les conseils aux futurs apprentis charmeurs. « Choisissez un endroit éloigné du bruit, disait-il, et venez chaque jour à la même heure, de préférence à 7 heures le matin et à 5 heures le soir, en été, et l'hiver à 9 heures le matin et à 3 heures le soir.

» Donnez des noms aux oiseaux que vous pourrez reconnaître. N'ayez aucun geste brusque et surtout... surtout n'en saisissez jamais un par surprise : le charme serait rompu. »

Personne n'a suivi ces conseils ! Oh ! il y a bien eû quelques tentatives, mais peut-être n'est-il pas donné à tout le monde d'être un parfait charmeur d'oiseaux.

C'est sans doute plus difficile que de faire croire qu'on a du génie, et ça ne rapporte rien.

GEORGES BATAULT.

L'ART A L'ÉTRANGER

RÉCENTES PUBLICATIONS SUR L'ART ITALIEN. — Assise. — A propos de Mantegna. — Les impressions de voyage de M. Adolfo Venturi. Palladio. Un nouveau guide de Venise. — Divers.

MM. Henri Lemaître et Alexandre Masseron ont voulu que l'érudition française, elle aussi, rendît hommage à **saint François d'Assise**, et ils ont heureusement dirigé la publication d'une série d'études que les éditions E. Droz viennent de réunir en volume. Au début, un dessin expressif de Bernard Naudin, d'après la statue de Donatello au Santo de Padoue, et quelques lignes du Cardinal Dubois à la gloire de la « vie splendide et féconde » dont plusieurs savants français étudient ensuite les aspects les plus émouvants. Sur les sources de cette vie, M. Masseron donne des indications précises et utiles. A M. Georges Goyau on doit un chapitre du plus haut intérêt sur les étranges destinées du livre de Frère Barthélemy de Rinonico, Franciscain pisan, *De Conformitate vitæ beati Francisci ad vitam Domini Jesu*, et sur le parti qu'essaya d'en tirer la Réforme protestante.

Aux articles — très solides — de MM. Etienne Gilson et Edouard Jordan sur la Philosophie franciscaine et sur le *premier*

(1) *Saint François d'Assise. Son œuvre. Son influence* (1226-1926), Editions E. Droz, Paris, 1927.

siècle franciscain s'ajoutent ceux de Pierre de Cenival sur la mission franciscaine au Maroc, de Pierre Pourrat sur la mystique de saint François, de Louis Bréhier sur les missions franciscaines au moyen âge, de Paolo Arcari sur les *Laudes*. Un chapitre artistique a été réservé à Leone Bracaloni, qui a traité un sujet aussi capital que « Saint François et l'art » sans songer à l'approfondir outre mesure. Au contraire, les vingt pages consacrées par M. Louis Gillet aux « nouvelles études sur la Basilique d'Assise » montrent que l'auteur n'ignore aucun des éléments d'un sujet particulièrement délicat ; il discute les conclusions du R. P. Kleinschmidt et de M. Supino, et, tout en prenant parti, il définit avec clarté les caractères du gothique italien, ce gothique qui, tout en étant dissemblable du nôtre, a pourtant avec lui une parenté si nette. M. Gillet saisit chez certains historiens de l'art de notre époque une tendance à ne pas vouloir reconnaître la primauté de l'art français au moyen âge, et il écrit avec raison : « On a beau faire, la tentative d'effacer de la basilique d'Assise l'empreinte française paraît une entreprise désespérée ; on n'y parviendra pas davantage qu'à ôter de la vie du Saint l'influence de nos poètes, et du nom même de François les lettres qui composent le mot France. »

§

Parmi les historiens de l'art qui font le plus honneur à l'école italienne, il faut certainement citer M. Giuseppe Fiocco, qui, après avoir vécu pendant plusieurs années à Venise, vient de succéder à M. Pietro Toesca à l'Université de Florence. Venise et Florence sont d'ailleurs les deux pôles de ses études, et il n'est pas exagéré de dire que celles-ci ont apporté de vives clartés sur des problèmes qui étaient restés jusqu'ici fort obscurs. Les origines de l'art vénitien s'éclairent désormais admirablement. C'est un moment important de l'histoire de la peinture italienne, que celui qui éloigne Venise de l'influence byzantine. La République sérénissime ne regardera plus désormais vers l'Orient, mais vers Florence, et de cette lente évolution M. Fiocco nous a donné l'idée la plus précise dans un volume, riche en aperçus nouveaux : *l'Arte di Andrea Mantegna* (1).

(1) Giuseppe Fiocco : *L'arte di Andrea Mantegna*, 1 vol. publié par la Casa editrice Apollo, Bologne, 1927.

Il y est bien question de **Mantegna**, mais il y est aussi question de tout autre chose. A propos du grand artiste de la Lagune, M. Fiocco nous expose toutes ses idées sur les rapports de l'art vénitien et de l'art toscan. Certes, au XVIe siècle on verra un Fra Bartolommeo, un Francesco Salviati s'inspirer du chromatisme vénitien, et donner ainsi à l'art florentin une chaleur de tons, un charme coloré, que connaît à peine le Quattrocento ; mais c'est qu'à cette époque la peinture de Venise rayonne d'une gloire admirable ; la ville des Doges est devenue le grand foyer d'art italien. Or, au XVe siècle, c'est l'inverse qui s'est produit ; M. Fiocco le démontre de façon irréfutable.

Il passe en revue tous les Florentins qui vinrent travailler à Venise, les Lamberti, Paolo Uccello, Andrea Del Castagno et Filippo Lippi. Jusqu'à présent, on avait négligé leur rôle ; seul Donatello avait sa place dans l'histoire des relations artistiques entre la Toscane et la Vénétie. Or, si Donatello a travaillé à Padoue, Pietro Lamberti n'a-t-il pas, de nombreuses années auparavant, apporté à Venise le meilleur esprit de la sculpture florentine (1) ? C'est par la statuaire toscane que Venise, au début du Quattrocento, a connu le grand mouvement de l'art renaissant. Puis ce fut Uccello qui vint travailler aux mosaïques de San Marco ; son séjour à Venise semble avoir duré de 1427 à 1433, et comment imaginer qu'une personnalité aussi puissante n'ait pas laissé une trace indélébile dans l'art vénitien ? Une figure de martyr que M. Fiocco a découverte dans l'église San Gottardo, à Asolo, porte l'empreinte de son admirable génie ; et si on étudie certains dessins de Jacopo Bellini représentant des cavaliers, on les sent dominés par l'image vigoureuse de Giovanni Acuto.

Lorsque Uccello quitta Venise, ce fut encore un Florentin qui fut chargé d'achever son travail de mosaïste : Andrea del Castagno dont M. Fiocco a identifié, à San Zaccaria, quelques œuvres capitales. Les figures d'apôtres qui ornent la chapelle San Tarasio de cette église avaient été pendant longtemps attribuées à Jacopo Bellini ou à d'autres peintres de moindre importance. Désormais, il ne peut plus y avoir de doute ; Castagno, aidé de Francesco da Faenza, les peignit avec cet accent robuste qui donne tant de grandeur à la Cène de Sante'Apollonia.

(1) Cf. une étude, très substantielle, de M. Giuseppe Fiocco, sur les Lamberti dans la revue *Dedalo* (novembre-décembre 1927).

Uccello et Andrea del Castagno ne furent pas les seuls à apporter à Venise l'enseignement florentin, il faut y ajouter aussi Dello Delli, qui vécut sur les rives du Canal Grande avant de partir pour Salamanque, où il décora avec tant de verve l'abside de la Cathédrale vieille. Cet artiste, dont le talent fut mince malgré tout, a une place importante dans l'histoire de l'art pour avoir apporté en Vénétie d'abord, et ensuite en Castille, les principes de la Renaissance toscane.

Il ne faut pas oublier non plus que Padoue connut le charme des Madones de Filippo Lippi. Pizzolo et Ansuino da Forli furent ses élèves ; les Vivarini et Carlo Crivelli se souvinrent de ses types féminins. Ainsi s'affirme l'impulsion que Paolo Uccello donna le premier. Le problème des origines de l'art vénitien s'en trouve radicalement modifié, dans ses données essentielles. Les arguments — et les découvertes — de M. Fiocco sont décisifs. Il faut abandonner la thèse, déjà fortement combattue, par Paul Kristeller, qui fait de Francesco Squarcione un précurseur. Le soi-disant maître de Mantegna rentre dans le rang, pour n'y plus faire que très modeste figure. L'art de Mantegna prend tout naturellement sa source dans celui des grands Florentins qui apportèrent en Vénétie leurs conceptions neuves et fortes de la forme, de l'espace et des volumes.

§

En attendant que paraisse le volume où il terminera l'étude de la peinture italienne au XVIe siècle, **M. Adolfo Venturi**, qui, en son pays aussi bien qu'à l'étranger, voit grandir son autorité, publie des impressions de voyages artistiques à travers les musées et les galeries privées d'Europe. C'est un précieux complément à son histoire de l'art italien. Sans doute, bien des baptêmes y apparaîtront un peu audacieux, décevants ; il y a peut-être quelque témérité à vouloir toujours, à tout prix, mettre un nom sous un tableau : ce qui se passe à l'époque actuelle ne doit-il pas nous rendre d'une extrême prudence ? Et puisqu'il arrive à tel artiste contemporain, particulièrement connu, de se tromper sur ses œuvres, et de ne plus distinguer les fausses des vraies, n'est-il pas préférable, lorsque nous sommes devant une œuvre du Quattrocento, dans la pire indécision, d'avouer cette indécision et de se contenter de baptêmes imprécis ? Cela

ne veut pas dire que les attributions de M. Adolfo Venturi ne soient pas souvent dignes d'être acceptées (1). Mais ce qui est particulièrement important en ce volume de recherches, c'est le nombre d'œuvres inconnues ou mal connues que M. Venturi a tirées de l'ombre Ainsi s'accroît, de façon impressionnante, l'étonnant répertoire que constitue la « Storia dell'arte italiana » ; et ce dépouillement des musées et des collections privées, méthodiquement fait, — et qui va de Simone Martini à Piazzetta, ne pourra que rendre les plus grands services aux historiens de l'art italien.

§

Ceux ci, on le sait, s'intéressent plus volontiers à la peinture et à la sculpture qu'à l'architecture. Brunellesco, Léon Battista Alberti et Bramante n'ont pas été étudiés avec la même ferveur que Botticelli ou que Donatello. Aussi faut-il se réjouir de voir un volume consacré à l'œuvre de **Palladio** (2) ; en l'écrivant, M. Alfredo Melani a fait œuvre très méritoire ; ayant situé le disciple de Vitruve en son milieu, nous l'ayant montré maître incontesté de son art en Vénétie pendant de nombreuses années, il ne craint pas de le juger, et de comparer son art à celui de ses contemporains, Sanmicheli ou Sansovino, que l'on sent doués de plus d'originalité, de plus de fantaisie. Ils n'eurent pas son influence, et ne connurent pas le même nombre de disciples ; mais ils nous semblent aujourd'hui plus italiens d'inspiration. L'art de Palladio est, avant tout, un renouveau de la doctrine vitruvienne ; c'est comme une « architecture à thèse », dit justement M. Melani ; elle a la sécheresse d'un théorème de géométrie.

Quel contraste avec tant d'édifices de villes comme **Gênes ou Trévise** ! Et si nous les citons particulièrement, c'est que l'une et l'autre viennent d'être l'objet d'une bonne étude (3), Gênes que Nietzsche considérait comme un miracle du génie humain, et dont Richard Wagner disait qu'il n'y avait pas de ville plus

(1) Adolfo Venturi : *Studi dal Vero*, Attraverso le raccolte artistiche d'Europa, 1 vol. in 8 ; chez Ulrico Hœpli, à Milan, 1927.

(2) Alfredo Melani : *Palladio* (1508-1580). — *La sua vita, la sua arte, la sua influenza*, Ceschina, éd. Milan, 1927.

(3) *L'Istituto italiano della arti grafiche* de Bergame a en effet publié récemment, dans la collection *Italia artistica*, *Genova*, d'Orlando Grosso, et *Treviso*, de Luigi Coletti.

grandiose, plus belle, plus caractéristique. M. Orlando Grosso, qui la connaît très bien, raconte aimablement, en un tableau vivant, son histoire artistique, qui fut riche et variée et qui va des sévères églises romanes aux magnifiques palais de l'époque baroque, si exubérants dans leur faste.... Par comparaison, la petite ville de Trévise semble bien pauvre en œuvres d'art ; et cependant, à y regarder de près, c'est peut-être une des cités les plus curieuses de la province vénitienne, avec son église de Saint-Nicolas, si imposante par la prédominance des lignes verticales, son Municipio, ses beaux ensembles sculpturaux, surtout ceux des Lombardi ; n'est-ce pas aussi à Trévise qu'on peut le mieux étudier Tommaso da Modena, et ensuite Gerolamo de Treviso et Pordenone ?

Ne quittons pas la Vénétie sans dire tous les services que rendra le guide que M. Giulio Lorenzetti vient d'écrire sur la capitale de cette province. En neuf cents pages, nous avons l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur **Venise** et sa lagune (1) ; les plans sont détaillés et précis, les reproductions nombreuses et bienvenues ; c'est là l'œuvre d'un érudit amoureux de sa ville natale, qui patiemment, scrupuleusement, a réuni tous les renseignements d'ordre historique et d'ordre artistique ayant quelque importance.

§

Et signalons enfin le joli volume que Mlle Graziella Silli vient de consacrer à la **Cour du Grand-Duc de Toscane** à la fin du XVIe siècle (2). C'est de Ferdinand Ier qu'il s'agit et sous son règne, il faut bien le dire, Florence n'est plus que l'ombre d'elle-même ; les artistes vivants sont écrasés par un passé incomparable : le seul qui ait encore un talent honorable, c'est Jean Bologne, vieilli et fatigué. Crépuscule plein de mélancolie ! Ferdinand Ier, qui avait du goût, voulait cependant donner de l'éclat à cette cour qui songeait avant tout aux divertissements frivoles. Il encourageait toute œuvre de culture et tenait à passer pour un Mécène ; et s'il n'est pas aujourd'hui entièrement oublié, c'est pour avoir accueilli avec déférence celui dont le génie illumine la fin de son règne : Galilée.

JEAN ALAZARD.

(1) Giulio Lorenzetti. *Venezia e il Suo estuario* ; chez Bestetti et Tumminelli, à Milan, 1928.

(2) Graziella Silli : *Una Corte alla fine del 500*, Fratelli Alinari, éd. Florence, 1927.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Bulletin de la Société préhistorique. — Le procès Vergnette. — Une interview du Dr Morlet. — Glozel en Belgique.

Bulletin de la Société préhistorique. — Les *Bulletins* de la Société préhistorique française se suivent et — différents des ours — se ressemblent.

Tout ce qui est contraire à Glozel est étiqueté avec soin, et louangé.

Numéro de mai 1928, p. 179, nécrologie de Dislère : on le félicite surtout d'avoir présidé la séance où Glozel fut déclaré non-monument historique. A qui a connu Dislère, son œuvre importante, ce ragot est presque ingénieux ; arrivé à un certain âge, on préside de par fonction gérontocratique — et on s'en fiche, je veux dire, on constate, sans plus.

P. 188, résumé d'un article de Xavier Aubert, enfantin pour ne pas dire plus : il affirme que « le propre des centres d'élite est de rayonner, de se répandre autour de leur axe de formation ». Si cela veut dire quelque chose, ce dont je ne suis pas sûr — à moins que ce ne soit une tautologie, car en effet le propre d'un centre est de rayonner — cela se heurte aux faits ; car Puyravel et Chez-Guerrier répondent au postulat.

Même page, analyse élogieuse d'un article de Vayson dans l'*Homme préhistorique* de décembre 1927 ; l'auteur de cette analyse affirme que Notre amour-propre est engagé. Mais non ! ce qui a été engagé, ce sont nos pieds dans la boue et nos mains dans l'argile. Mais Vayson et les collaborateurs des *Débats* et du *Bulletin*, eux, oui, ont engagé leur plume, leur amour-propre et leur honneur. L'auteur ajoute que « notre réputation scientifique est en jeu ». Pensez-vous, cher collègue ! Quelle est donc la « réputation » de Vayson ; sur quels livres, sur quelles découvertes se fonde-t-elle ? Dans cent ans, qui, des Glozéliens ou des Antiglozéliens, Boule et Breuil exceptés, tiendra le coup dans l'histoire des sciences ? Vayson ?

P. 189, apparition de l'illustre M. Vergnette qui expose « les raisons pour lesquelles il est convaincu de la non-authenticité de Glozel ».

P. 191. Analyse de la brochure de Loth, qui écope pour ses 80 ans, et de celle de Morlet. — L'auteur conseille d'acheter ces

brochures comme « documents précieux sur la mentalité des Intellectuels d'après-guerre » ; puis analyse venimeuse des *Ephémérides* de Reinach, où il est dit que les « articles défavorables » ne sont pas cités, ce qui est faux. Ultime conseil : les archéologues devraient abandonner leurs passions dans l'antichambre de leur laboratoire. Ah! que ceci est vrai : mais qui donc discute avec passion, et insulte à jet continu, sinon les antiglozéliens, qui ne se donnent pas la peine d'aller au « laboratoire » qu'est Glozel ?

P. 193, reproduction d'une affiche de visite à Glozel, organisée par les Voyages Madeleine. Qu'est-ce que cela prouve pour ou contre l'authenticité, qu'un garagiste tâche de faire des sous ? Est ce que des agences touristiques n'organisent pas des voyages au Chemin des Dames et autres lieux, — exploitation recommandée, combien patriotique ? Au moins, à Glozel, il n'y a pas de sang !

A quel degré d'inconscience peut descendre un préhistorien *qui ne signe pas* ! Comme membre de la Société préhistorique j'exige publiquement que ces analyses soient signées ; car étant anonymes, elles engagent la Société entière et tous ses membres, fait d'autant plus regrettable que le texte du Bulletin est toujours excellent.

Même anonymat dans le numéro de mai : il y a, p. 246, une analyse sympathique d'une brochure de Vayson, tirage à part de la *Revue des Questions historiques* de Louvain : « exposé très clair et impartial ». Il est assez amusant de constater que toute la presse catholique est antiglozélienne ; voici Breuil, Boule et Mortillet rentrés en grâce; mais Reinach, Depéret et moi-même resterons à l'Index (de nos livres il y en a, ou avait, vers 1913, cinq à l'Index).

P. 247, longue analyse d'un petit article de Vergnette : c'est comme ça qu'on fabrique un grand homme — en préhistoire.

Mais j'ai connu, dans cette science-là, et en anthropologie, de vrais savants que la bande de hurleurs a poursuivis jusqu'à leur mort. Oui, nous sommes après-guerre ! Un Morlet ne se laisse plus étrangler.

P. 249. Le Dr Magny, de Milan, a envoyé un article de lui, paru en juin 1883 dans la *Rivista* archéologique de la province de Come, décrivant des objets du Premier Age du Fer (Hallstadt)

et qui portaient des signes ressemblant à ceux de Glozel ; la Société remercie et classe... Mais puisqu'on y est si « impartial », n'était-ce pas le moment de reproduire ces signes — qui n'ont pu être connus de l'Esprit de Glozel, né de la Fontaine de Vaucluse ?

Enfin, p. 251, coupure du *Matin* relative à la visite d'Herriot à Glozel.

Morale ? Car il en faut une.

Dans cinq ou six ans d'ici, les *forts* auront fait volte-face, car réellement Glozel est authentique ; ce n'est peut-être pas le centre de cette civilisation, ce n'en est peut-être qu'un prolongement épisodique ; le fait tout de même reste que Glozel comme découverte est antérieur à Puyravel (dont les objets sont tous maintenant à la Faculté des Sciences de Lyon). Et quand les *forts*, les Boule, les Breuil, auront admis le glozélien — comme les préhistoriens ont fini par admettre l'aurignacien — les agités seront jetés par-dessus bord et honnis pour avoir fait faire fausse route aux moutons.

Dans la *Dépêche de Vichy*, Regimbal s'amuse, numéros de de juin et de juillet, à rappeler les histoires des Capitan, des Mortillet et d'autres. Il en sera de même. Et les antiglozéliens de maintenant seront furieux. Mais Capitan, qui ne dit mot, rira bien.

A. VAN GENNEP.

§

Le procès Vergnette. — M. Vergnette ayant déclaré publiquement qu'il avait fait des faux glozéliens, fut mal reçu par le Dr Morlet au champ de fouilles et intenta une action en diffamation. Le procès fut plaidé à Moulins le 5 juin ; l'*Echo de Paris* était assigné aussi pour avoir, sous la signature de Guy Mounereau, cité très exactement les paroles de Vergnette. Le 13 juillet, le tribunal correctionnel de Moulins condamna Morlet à 16 francs d'amende pour « injures publiques », mais l'acquitta du chef de diffamation ; par contre, l'*Echo de Paris* a été condamné à 16 francs d'amende pour diffamation — jugement bizarre pour qui, comme moi, a entendu Vergnette déclarer à qui voulait l'entendre qu'il fabriquait du faux Glozel à volonté ; il sortait même ses faux de sa poche et se vantait d'être « faussaire », sans d'ailleurs aucune idée de lucre ou de gain. C'est bien pour cela qu'il ne fallait le prendre ni au tragique ni au

sérieux. Car une analyse micropétrographique pouvait prouver aussitôt que l'incision à travers la couche superficielle d'un galet était, d'après l'écrasement des cristaux, récente. Il suffit de mouiller de salive une gravure récente pour discerner le faux.

Psychologiquement, Glozel est fantastique : Vergnette affirmait, dans ses conférences, devant le champ des Fradin, à l'auberge de Ferrières, sur la blanche route, fabriquer des faux parfaits ; mais quand Morlet et Mounereau lui disent : « Vous êtes un faussaire ! » il se rebiffe. Au moins, Raffles et Arsène Lupin n'étaient pas vexés quand on les traitait de cambrioleurs. Mieux vaut être traité de faussaire en glozélien que de cocu. Vergnette prend trop de choses au sérieux ; cela nuira à son avancement.

A. VAN GENNEP.

§

Une interview du Dr Morlet. — Sous le titre *Les hardes de Glozel et les manchettes de M. Dussaud*, M. A. Regimbal, directeur de la *Dépêche de Vichy*, publie dans le numéro du 8 juillet l'interview suivante du Dr Morlet :

Dès la parution de la nouvelle brochure de M. Dussaud, nous sommes allés demander au Docteur Morlet ce qu'il en pensait :

« Ce n'est, nous a-t-il dit, qu'une deuxième mouture de son libelle de l'année dernière. J'y ai déjà répondu dans le *Mercure de France* du 1er décembre 1927.

Il y a ajouté, il est vrai, une copieuse sélection d'injures à l'égard du grand savant français qu'est M. Salomon Reinach. La haute conscience scientifique du Conservateur du Musée de Saint-Germain paraît aux antiglozéliens un perpétuel reproche. Comme autrefois à Athènes, ils sont las de l'entendre appeler *le Juste*.

Toute la diatribe de M. Dussaud, comme celle de son illustre ami Vayson, roule sur l'affirmation que les signes alphabétiformes n'ont apparu à Glozel qu'après la venue de M. Clément, autrefois instituteur à La Guillermie et parce que celui ci aurait montré à M. Emile Fradin un disque en schiste trouvé à Peublanc, par M. Eugène Bujon, et portant des signes glozéliens, avant la lettre.

Or, M. Clément, qui n'a jamais fait la classe à M. Emile Fradin, comme on se plaît à le répéter, n'est venu à Glozel que le *9 juillet 1924*. Et *43 signataires*, parmi lesquels on compte M. Naud, Curé-doyen de Ferrières ; M. le docteur Vigiers, M. Bert, instituteur libre, M. Boël, huissier au Mayet-de-Montagne, etc., etc., venus visiter les

fouilles de Glozel, en mars, avril, mai 1924, c'est-à-dire plus de deux mois avant l'arrivée de M. Clément, ont affirmé solennellement avoir vu, dès leur première visite, des caractères glozéliens sur plusieurs trouvailles, entre autres sur une tablette en argile, deux haches et trois galets roulés.

Ceci ne fait d'ailleurs que confirmer les déclarations formelles de Mlle Picandet.

M. Dussaud n'ignore certainement pas l'existence de ces attestations des premiers témoins. Elles ont paru dans de nombreux journaux. Mais comme elles démolissent la base de son argumentation, il les passe simplement sous silence.

Il est, d'ailleurs, dans la nouvelle brochure de M. Dussaud, plusieurs procédés de polémique, chers aux antiglozéliens. Il reproduit par exemple, à la page 45, un de mes tableaux du 2e fascicule de la *Nouvelle Station Néolithique*, daté sur le dessin même du *18 février 1926*. Or, sur la reproduction de M. Dussaud, *l'année 1926 devient l'année 1928*.

Pourquoi, me direz-vous, cette falsification de date ? Tout simplement, parce qu'il s'agit de prouver que les signes d'Ahiram n'avaient pas encore apparu à Glozel, en avril 1926, c'est-à-dire avant la publication du livre du Dr Contenau, où ils sont donnés.

— Mais, docteur, je ne suis pas venu vous voir pour faire un papier sur des discussions purement scientifiques. Ce sont la *cantine*, les *hardes*, le *crâne humain* dont parle M. Dussaud et qui auraient été trouvés à Glozel, lors de la perquisition, qui m'intéressent.

— L'histoire de la cantine est en effet assez drôle. A la lecture de ce passage on voit immédiatement deux choses : 1° M. Dussaud connaît à fond jusqu'aux moindres intentions et velléités des policiers ; 2° Il parle de « hardes » avec un tel mépris qu'on se le représente aussitôt mettant ses manchettes pour écrire sa lettre anonyme, reproduite en cliché photographique dans « Comœdia » du 30 septembre 1927 !

Quant aux explications qu'il réclame à M. Salomon Reinach, je puis les lui fournir. Il n'y a chez nous rien d'anonyme. Mon nom est inscrit en toutes lettres sur la cantine militaire (quoi qu'en pense M. Vayson, il n'est pas seul à avoir fait la guerre, s'il est le seul à s'en vanter !) que j'avais apportée à Glozel pour y mettre les objets inédits.

Quant au crâne humain, il n'y en a pas un, mais deux.

Le premier porte, à côté de ma signature, la date à laquelle je l'ai disséqué à Clermont-Ferrand, à l'Ecole d'Anatomie, où j'étais prosecteur. Celui-là « sue encore sa graisse », selon l'expression du réparateur des objets du Musée de Saint-Germain.

Le 2e est un crâne gallo romain que j'ai recueilli à Vichy même, dans une sépulture dont la description a été revue par M. Espérandieu, en 1925. Celui-ci sue le silicate, dont je l'avais enduit dans un but de conservation.

Je sais que M. Regnault, qui a coupé avec son couteau un morceau d'une magnifique boîte à ocre, ornée de gravures, du Musée de Glozel, s'est permis de détacher un morceau de ce crâne. Les longues analyses de M. Bayle ne peuvent manquer de s'émerveiller de la présence de silicate de potasse dans mon crâne de gallo-romain !

Pourquoi étaient-ils à Glozel ? Tout simplement pour identifier avec certitude les morceaux de la boîte cranienne que nous avait livrés le *Champ des Morts*. Les anatomistes savent qu'il n'y a pas d'autres moyens. M. Regnault, qui effectuait les prélèvements *avec son couteau*, l'ignorait-il ?

D'ailleurs, voici qui tranche la question : je me suis servi de ces deux crânes avec M. le Professeur Mendès-Corréa de Porto, et M. le Professeur Mayet, de Lyon, tous deux professeurs d'anthropologie, pour identifier, en leur présence, les morceaux de crâne néolithique que je leur montrais. »

§

Glozel en Belgique. — Extrait d'une communication faite à la Société Royale des Sciences médicales et Naturelles de Bruxelles, le lundi 2 juillet 1928 par le Dr Cheval, Membre de l'Académie Royale de Médecine de Belgique :

Nous n'avons aucune compétence pour déterminer la valeur des signes glozéliens qui ornent les objets découverts au Champ des Morts à Glozel ; mais nous pensons avoir acquis une certaine discipline qui nous a accoutumés à l'observation strictement objective.

Nous n'entrerons pas dans la pénible polémique de Glozel ; nous délaisserons les personnalités, mais nous vous dirons ce que nous avons vu à Glozel.

Avant de commencer notre exposé, disons un mot de certains rétroactes :

La Commission internationale avait chargé deux autorités scientifiques d'étudier l'âge du terrain de Glozel et des ossements humains qui figuraient dans la collection de Glozel.

L'examen géologique du terrain avait été confié à Monsieur le Professeur Depéret, Vice-Président de la Société française de Géologie, Doyen de la Faculté des Sciences de Lyon.

L'analyse chimique des ossements fut faite par le professeur Mendès Corréa de Porto, membre de la Commission de l'Institut international

d'Anthropologie, auteur de la désignation d'une Commission internationale, chargée d'étudier la valeur archéologique de Glozel.

L'un et l'autre ont conclu à l'authenticité de Glozel et la Commission a conclu que Glozel était une supercherie !

Nous avons pu examiner le Musée dans des conditions exceptionnelles, le Dr Lespinne et moi, en dehors de la présence des Fradin.

Nous avons constaté que les ramures gravées sur les galets qui nous ont été présentés sont celles de rennes à différents âges. Nous nous rencontrons sur ce point avec M. le Doyen Depéret.

Nous avons vu des harpons, des racloirs usagés et non usagés, en os fossilisé, des sifflets en os fossilisé, fabriqués au moyen d'os du carpe et du tarse de cervidés, creusés d'un trou et complètement vidés de leur substance poreuse et où les emplacements convenables des doigts étaient bien indiqués.

Malgré l'analyse faite par son expert, la Commission internationale a conclu que les os fossilisés de Glozel sont frais.

Le champ des Fradin est entouré d'une solide clôture en fils barbelés.

Le long de la clôture supérieure du champ des Fradin, le Dr Morlet a creusé une tranchée. Elle présente une lèvre supérieure et une lèvre inférieure. Chacune des lèvres montre naturellement la même disposition des couches sédimentaires parfaitement superposées d'un terrain vierge.

Le fond de la tranchée est constitué par une couche d'argile compacte d'un blanc jaunâtre, dont l'épaisseur totale n'a pu être déterminée. Elle forme l'assise sur laquelle reposent les autres couches. Toutefois, elle n'est pas horizontale sur toute la longueur du champ. Vers le milieu du champ, on voit ce banc d'argile compacte se soulever sous la forme d'une arête transversale et il atteint alors la couche arable.

Au-dessus de ce banc d'argile compacte, se trouve la couche d'argile beige, d'une épaisseur de 30 à 50 centimètres, appelée couche archéologique, parce que c'est à son niveau et à son niveau « seul » que se sont faits les dépôts néolithiques. Avec M. Viennot, et en parfait accord avec lui, M. Depéret, à la demande de la Commission internationale, « a établi que l'argile (de la couche archéologique) du gisement de Glozel provenait de la kaolinisation des roches granitisées du sous-sol de la région. On ne trouve dans la couche archéologique, ni le moindre galet, ni même aucune trace de sable grossier. Il ne saurait donc être question ici d'entraînement sur la pente d'objets lourds, tels que les briques à écriture, ni d'éboulement d'aucune espèce... Le mode de formation extrêmement lent de la couche archéologique d'âge entièrement néolithique de Glozel »...

Malgré la conclusion formelle de son expert en géologie, la Commission internationale a refusé d'y souscrire.

Le banc d'argile compacte en se soulevant vers le milieu du champ divise cette couche néolithique en un segment d'amont et un segment d'aval, selon le cours du Sichon, visibles sur chacune des lèvres de la tranchée.

La couche arable recouvre le tout : elle a une épaisseur de 20 à 30 centimètres.

Tous les objets découverts à Glozel se sont toujours rencontrés, soit dans l'argile beige, soit au niveau de séparation entre l'argile beige et l'argile compacte ; jamais, ni dans l'argile compacte, ni dans la terre arable.

C'est un fait que nous avons pu contrôler.

Ces objets sont donc postérieurs à l'argile compacte, mais ils sont antérieurs ou concomitants aux couches d'argile néolithique qui les ont recouverts.

Les Néolithiques qui les y ont déposés ont toujours placé les vases funéraires verticalement, les briques d'argile cuite, au contraire, horizontalement, l'inscription en-dessus, les galets gravés verticalement sur leur tranche transversale, de manière à représenter l'animal dans la station debout.

Mais le faussaire qui aurait introduit ces objets dans le champ des Fradin ne connaissait évidemment pas la présence du banc d'argile compacte s'exhaussant jusqu'à la terre arable, vers le milieu du champ, fait nouveau, connu depuis Pâques dernières, comment ce faussaire a-t-il pu ne pas truffer de ses faux, ce banc d'argile, ni là où il atteint la couche arable, ni partout ailleurs ?

Ces objections, que nous sommes les premiers à formuler, constituent l'argument péremptoire qui domine la querelle de Glozel et ramène le débat à l'étude purement scientifique et objective...

On prétend que la tombe est une des mystifications du jeune Fradin qui l'aurait construite en tunnel, afin de ne pas déplacer les couches stratigraphiques supérieures ! Or, ces couches sont intactes et les dalles sont superposées les unes sur les autres et non juxtaposées d'arrière en avant !

Il n'y a pas de supercherie à Glozel ; le terrain des Fradin est un terrain vierge qui n'a pas été truffé par des faussaires ; les couches n'ont pas été bouleversées, elles ont conservé leur stratification régulière ; la nature des objets trouvés dans la couche d'argile de la préhistoire et dans cette couche « seule » et surtout l' « absence » d'objets dans la voussure centrale de l'argile compacte alors que la surface herbeuse est partout identique, détruisent complètement l'enfantine hypothèse du truquage de Glozel.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un personnage de « La femme pauvre » (1). — *La femme pauvre* est, de tous les livres de Léon Bloy, le plus lu et le mieux apprécié.

Je lui préfère *l'Exégèse des lieux communs* (1re série), et aussi *Dans les ténèbres*. Mais le premier de ces livres perd, devant les superficiels contemporains, tout son effet moral avec la hardiesse de son art, comme le second les décourage avec la saveur de son mysticisme.

L'Exégèse des lieux communs, c'est la bêtise bafouée, l'hypocrisie violemment démasquée. *Dans les ténèbres*, c'est le repos dans la méditation.

On pourrait faire remarquer que *La femme pauvre* contient déjà tout cela, enveloppé des apparences d'une œuvre d'imagination, car les épisodes douloureux racontés dans ce livre sont le récit pur et simple de ce que fut la rançon des victoires de l'auteur et de son apaisement.

Quoi qu'il en soit, des trois ouvrages que je viens de mentionner, *La femme pauvre* est le plus connu. On s'intéresse à la partie autobiographique du roman, on veut savoir les noms plus ou moins dissimulés sous les pseudonymes. On questionne à ce sujet. On a reconnu facilement Huysmans, Villiers, Péladan, on peut deviner Rollinat et Henry de Groux.

Mais Klatz ? le vieux graveur Klatz ? Qui est-ce ?

Son rôle est très effacé. Il ne prononce que quelques paroles.

C'est un comparse. Pourtant, avec quel soin Léon Bloy a décrit sa silhouette !

> ... la cocasse enveloppe du vieux graveur Klatz, youtre crasseux et puant, mais irréparablement dénué de génie, dont le bafouillage apophlegmatique de brocanteur alsacien est apprécié comme un pharmaque sans rival contre toutes les mélancolies ?
>
> Il fut beau, dit-on. A quelle époque ? Justes cieux ! car on lui donnerait bien cent ans. La première fois qu'il est rencontré, on peut se croire en présence d'Ahasvérus. Sa barbe longue, dont le blanc terreux ferait peur à la cendre des os des morts, paraît avoir traîné dix-neuf siècles sur tous les chemins et tous les tombeaux. Malgré leur vivacité

(1) Je prie M. Louis Royer, conservateur de la bibliothèque de Grenoble, M. le professeur Hayem et son frère, d'agréer ici mes sincères remerciements pour les documents qu'ils ont mis si aimablement à ma disposition. — R. M.

apparente, les yeux sont si lointains qu'un télescope, semble-t-il, serait expédient pour les observer.

Peut-être, alors, qu'on découvrirait, tout au fond, — la face morose du *bon* Titus regardant mourir Jérusalem.

Enfin, ce personnage, qui a toujours l'air de chercher l'Arche d'alliance dérobée par les Philistins, quand il pénètre dans un lieu quelconque, doit réaliser, pour des ethnologues chenus, le définitif résultat de la plus irréfutable sélection juive.

Le nez lévitique implique, à lui seul, nécessairement, le *Veelle Schemoth*, le *Schofetim*, le *Schir-Haschirim* ou les Lamentations du Prophète, et la crasse de soixante générations vénérables, que toutes les ruines planétaires ont saupoudrées, lui est acquise.

Devant ce portrait qui n'est pas une caricature, il vous sera permis de douter que le personnage ainsi représenté ait été poète et qu'il fut l'auteur de recueils aux titres tendres et suaves, tels que *Les Hirondelles* et *le Pays bleu.*

Il en va cependant ainsi. Le prototype du vieux graveur Klatz était poète, fut l'ami de Henri Heine, son compatriote et son coreligionnaire, et s'appelait Ludwig Wihl.

Il était né en 1807 à Vevelinghoven, près de Dusseldorf. Etudiant à Cologne au collège protestant de Frédéric-Guillaume, il fit des progrès rapides en latin et en grec et se prépara au professorat sous les maîtres les plus distingués. A Munich, il prit le grade de docteur, mais se vit interdire les fonctions publiques parce qu'il était israélite.

Après une série de pérégrinations douloureuses, durant lesquelles il essaya sans succès de fonder un pensionnat à Aix-la-Chapelle, il collabora à Francfort, puis à Hambourg, à des journaux fondés par Gutgkow, polémiste qui figurait alors à la tête de la nouvelle Allemagne.

Il donna des leçons à Utrecht, à Amsterdam, puis à Paris, et ce fut alors qu'il se lia avec Henri Heine, dont la correspondance et les souvenirs contiennent des traces de cette amitié.

La révolution de 1848 rappela Wihl à Paderborn, mais ses articles le signalèrent à la réaction triomphante et, condamné à un an de forteresse, il vint se réfugier à Paris.

Wihl, durant ses séjours dans les principales villes d'Allemagne, se fit de nombreuses relations et rencontra des amitiés dévouées, mais il fut le plus souvent exploité et même roulé. A la fois orgueilleux et naïf, il ne garda pas rancune vis-à-vis de

ceux qui l'utilisèrent et se montra reconnaissant envers la France qui l'avait recueilli fugitif. Il n'eut jamais qu'une haine, celle de la Prusse.

Henri Heine le persifla, comme il fit fréquemment envers tous ceux de son entourage. On a déjà cité le mot de Heine à Alexandre Weill entrant chez lui après une visite de Wihl :

« — Vous me trouverez un peu bête ce matin. Wihl sort d'ici, nous avons échangé nos idées ! »

En 1851, Wihl assista aux derniers moments de Henri Heine. L'entretien qu'ils eurent quelques jours auparavant fut étrange.

Leurs deux natures très opposées, Heine ondoyant et subtil tandis que Wihl était tout d'une pièce, se heurtèrent en un colloque émouvant, qu'on trouvera entièrement reproduit dans un article de Barbey d'Aurevilly (1).

Celui-ci avait connu le poète des *Hirondelles* dans la famille Hayem où Wihl fut précepteur de 1852 à 1859, et avait apprécié sa profonde honnêteté, très amusé en outre par la tournure à la fois imposante et comique si minutieusement décrite par Léon Bloy.

L'auteur des *Diaboliques* écrivait à son ami Hector de Saint-Maur :

Voulez-vous me permettre de vous amener à dîner demain un vieux Rembrandt qui n'est pas sans valeur ?...

C'est le poète allemand Ludwig Wihl.

Figurez-vous — oui — une belle toile de Rembrandt enfumée ! Quand il est sale — il l'est souvent — c'est l'*Alchimiste* dans son capharnaüm ; mais quand il est propre et en fourrure, c'est un *Roi Mage*.

Je l'ai prévenu, ce Juif — qu'il se harnachât pour dîner chez vous, comme le roi Salomon dans sa gloire et sa splendeur.

Malgré le baragouin le plus infernal, il sait le français dans ses nuances les plus ténues... Grotesque et enthousiaste, il vous amusera diablement, Saint-Maur, c'est moi qui vous en réponds ! Et nous rirons ! (2).

Wihl, très fier de l'amitié de Barbey d'Aurevilly, y fit allusion

(1) Voir *le Nain Jaune*, 29 septembre 1867.

(2) Lettre citée par François Laurentie dans son livre sur *Barbey d'Aurevilly*.

assez souvent. Dans un de ses poèmes allemands, qu'il traduisait pour un journal de province, on lit cette strophe :

Oh ! que je voudrais avoir auprès de moi mes illustres amis Sainte-Beuve et d'Aurevilly, ils seraient comme moi frappés d'un spectacle triste et burlesque ; car comme moi ils aiment l'humour et c'est à deux battants qu'ils lui ouvrent la porte lorsqu'ils le voient venir se balançant sur sa gaie jument...

Dans une autre poésie, il ironise :

L'Académie est une femme capricieuse aux désirs bilieux, aux joies pâles, au corps jaune comme les sables du désert. Elle a peur du roi-lion, mais elle est pleine de caresses pour les lièvres et les renards. Pour elle, l'or aristocratique a des parfums...

Sceptique des pieds à la tête, elle choisit Falloux, le porcher couronné, qu'elle croit le plus grand écrivain catholique.

Vis-à-vis de lui, Barbey d'Aurevilly n'est qu'un *élève dilettante* !

Barbey d'Aurevilly, le fier Dante normand !

Dans la famille Hayem, Wihl fut apprécié pour son savoir, sa bonté réelle et on lui pardonnait la vanité qu'il tirait de ses titres universitaires, sa trop grande certitude d'être un très haut poète et la malpropreté de ses habits.

Le professeur Hayem fut l'élève préféré de Wihl et se souvient encore d'un bain imposé au précepteur, trop indifférent aux principes les plus élémentaires de l'hygiène. Quand Wihl revint de l'établissement de bains, on ne put s'empêcher de lui faire observer que ses ongles noirs, lorsqu'il était parti, n'avaient pas changé de couleur.

Wihl répondit naïvement : « Pendant le bain, j'ai lu mon journal ! » Il avait oublié de tremper dans l'eau ses doigts horribles, dont il se servait pour écraser les cendres dans le fourneau de sa pipe.

Un soir, invité à dîner chez M. Hayem, Wihl voulut, au moment de passer du salon à la salle à manger, offrir son bras à une dame qui recula épouvantée, en disant : « Je ne donne jamais le bras... »

Fatigué d'avoir chez lui cette crasse, M. Hayem chercha pour Wihl une situation en dehors de Paris.

Ce fut ainsi que Wihl obtint d'être nommé professeur d'allemand au lycée de Grenoble, de 1860 à 1868. Il y devint légendaire. Dissimulant sa misère sous une houppelande qui lui descendait

jusqu'aux talons, coiffé d'un bonnet fourré, il était déjà le vieux graveur Klatz de *La Femme pauvre*. Grand buveur de bière, il fréquentait, lorsqu'il possédait quelques sous, le café des *Mille colonnes* ou le café *Cartier*. Ce fut sur une table du café *Cartier* qu'il écrivit presque entièrement *Le Pays bleu*, son second volume de vers qui parut à Grenoble en 1865.

Les classes de Wihl étaient de véritables récréations. On sait le peu d'importance qu'on attachait alors aux langues vivantes. J'ai pu consulter quelques anciens élèves du lycée de Grenoble. Ils sont unanimes pour rire de bon cœur à la seule évocation du nom de Wihl, pour proclamer sa bonté, poussée jusqu'à la faiblesse, et le grotesque de son accoutrement. Ils font tous allusion à son baragouin et se souviennent des tours nombreux qu'ils lui jouaient.

Wihl parlait bien le français, mais ne parvint pas à se débarrasser de certaines locutions vicieuses. Ses élèves s'amusaient à cracher sur le poêle. On s'en apercevait à l'odeur et le maître furieux s'écriait : « Ne crachez donc pas sur le poêle... »

Quand parut *Le Pays bleu*, on fit photographier Wihl pour ajouter son portrait à la collection des *collaborateurs du Dauphiné*.

Le poète est représenté de trois-quart, assis ; il a une vraie tête d'Allemand à barbe longue et le costume décrit ci-dessus.

La fille du photographe, qui était jolie, fut frappée du costume et se fit photographier avec la lévite et le bonnet fourré. Le portrait de cette belle jeune fille, ainsi vêtue, est curieux et justifie son désir, mais elle avoua depuis qu'elle avait eu à se repentir d'avoir endossé les habits de Wihl, remplis de vermine.

Wihl n'était pas seulement poète et professeur, il était aussi antiquaire et même collectionneur dans la mesure de ses moyens.

Il achetait à très bas prix de vieux tableaux que son imagination décorait de grands noms. Il lui arriva pourtant de découvrir ainsi des choses réellement belles. A Paris, il trouva un Van Dyck. Pour faire admirer la toile, il crachait dessus, frottait de son gros doigt et disait : « Voyez, voyez, que c'est beau ! »

A Grenoble, on peut lire dans un journal, *Le Courrier de l'Isère*, à la date du 6 août 1868, cette note :

Nos lecteurs savent que M. Louis Wihl, professeur d'allemand au

lycée de Grenoble, a découvert, il y a deux ans, une tapisserie de haute lisse dont le monde s'est fort occupé.

L'heureux chercheur vient de mettre la main sur une tapisserie des Flandres non moins belle et du plus haut intérêt pour les personnes qui s'occupent de l'histoire du Dauphiné. Cette tapisserie représente le mariage de Louis XI, alors dauphin, avec une princesse de Savoie et la scène se passe au château de Sassenage...

C'est à cette même date — 1868 — que Wihl fut mis à la retraite et dut quitter l'Université. Il avait soixante ans.

Il végéta quelques mois à Grenoble et rejoignit Paris. A ce moment il fut très assidu chez Barbey d'Aurevilly, envers lequel il était fort reconnaissant de l'article très élogieux du *Nain jaune*. Wihl apparaissait de temps à autre chez Delphine, un petit café de la rue de Sèvres, disparu lors du percement du boulevard Raspail, où Barbey d'Aurevilly s'arrêtait quelquefois. C'est là que Léon Bloy vit le poète des *Hirondelles* et s'émut à l'aspect de cette figure d'un grotesque grandiose.

Pendant la guerre de 1870 et pendant la Commune, Wihl vécut misérablement. Il eût été à peu près dénué de ressources sans la générosité de la famille Hayem.

En 1872, il quitta définitivement la France, gagna Bruxelles où il mourut dix ans après.

Je n'ai rien pu savoir de ses dernières années.

Les liseurs rencontrent avec indifférence le nom de Wihl, écrit à deux reprises dans la biographie et la correspondance de Henri Heine, et aussi dans un livre de Barbey d'Aurevilly : *Poésie et poètes*, qui est une réunion d'articles parus au *Nain jaune*.

Que faut-il penser des poèmes aujourd'hui bien oubliés de Ludwig Wihl ?

De ce que Léon Bloy nous dit du manque de génie de Wihl, il ne faudrait pas conclure en refusant au poète du *Pays bleu* toute espèce de talent. Ce talent ne fut que légèrement surfait par ses contemporains.

Henri Heine avait pour Wihl plus que de l'estime et ne fut en somme pas plus sévère pour lui que pour ses autres confrères.

Barbey d'Aurevilly, dans l'article cité plus haut, n'hésite pas à comparer les deux poètes pour accorder à Wihl la supériorité du caractère :

« ... Tous les deux juifs, tous les deux Allemands, écrit-il, tous les

deux poètes et reflétant dans leurs poésies leur double nationalité, entraînés tous les deux, par aptitude et par goût, vers la philosophie et la science, mais dont l'un a brisé tout : religion, race, philosophie, système, pour s'asseoir isolé et désespéré, au milieu des massacres de son esprit, comme un meurtrier au milieu de ses meurtres, et dont l'autre s'est conservé intégral, — noble, ferme et pur.

Et celui-ci c'est, Louis Wihl.

Le premier ouvrage du poète, *Les hirondelles*, fut très remarqué en France lorsque l'auteur en donna une édition avec la traduction en regard du texte allemand, traduction excellente qui appelle la comparaison avec Henri Heine. Car Wihl, comme son compatriote, sait toutes les ressources de la langue française et sait conserver, dans les strophes traduites, toute la saveur poétique qu'elles ont dans l'original.

Le succès des *Hirondelles* valut à l'auteur, longtemps avant que Barbey d'Aurevilly s'occupât de lui, de nombreux et très élogieux articles.

Saint-René Taillandier, dans la *Revue des Deux Mondes*, numéro du 15 février 1851, va jusqu'à signaler Wihl tel qu'un rénovateur de la poésie à inspiration religieuse.

Labbé, dans l'*Opinion Nationale*, écrit :

. . Avant vingt ans, les poésies de Wihl seront devenues classiques...

Dans ses *Scènes de la vie juive*, Daniel Stauben fait un portrait sympathique de Wihl.

A Grenoble, un chroniqueur du *Courrier de l'Isère*, Victor Chauvin, insiste, dans un long article, sur le caractère israélite et en même temps idéaliste de l'œuvre de Wihl, ceci à propos de la réimpression des *Hirondelles*.

Je crois que c'est pousser l'éloge un peu loin et que la comparaison avec Henri Heine doit être envisagée selon le paragraphe de Barbey d'Aurevilly déjà cité, lequel s'appliquera plutôt à une étude des deux caractères qu'à une critique des deux œuvres.

Wihl fut poète, cela est certain. Ajoutons que sa traduction française de ses poèmes peut être comparée aux traductions de Heine. Mais la comparaison devra s'arrêter là. Il ne s'ensuit pas que la poésie de Wihl puisse égaler la poésie de Heine.

En outre, Wihl est très instruit. C'est un érudit qui jette à chaque instant dans la marmite de son rêve tous les ingrédients que

lycée de Grenoble, a découvert, il y a deux ans, une tapisserie de haute lisse dont le monde s'est fort occupé.

L'heureux chercheur vient de mettre la main sur une tapisserie des Flandres non moins belle et du plus haut intérêt pour les personnes qui s'occupent de l'histoire du Dauphiné. Cette tapisserie représente le mariage de Louis XI, alors dauphin, avec une princesse de Savoie et la scène se passe au château de Sassenage...

C'est à cette même date — 1868 — que Wihl fut mis à la retraite et dut quitter l'Université. Il avait soixante ans.

Il végéta quelques mois à Grenoble et rejoignit Paris. A ce moment il fut très assidu chez Barbey d'Aurevilly, envers lequel il était fort reconnaissant de l'article très élogieux du *Nain jaune*. Wihl apparaissait de temps à autre chez Delphine, un petit café de la rue de Sèvres, disparu lors du percement du boulevard Raspail, où Barbey d'Aurevilly s'arrêtait quelquefois. C'est là que Léon Bloy vit le poète des *Hirondelles* et s'émut à l'aspect de cette figure d'un grotesque grandiose.

Pendant la guerre de 1870 et pendant la Commune, Wihl vécut misérablement. Il eût été à peu près dénué de ressources sans la générosité de la famille Hayem.

En 1872, il quitta définitivement la France, gagna Bruxelles où il mourut dix ans après.

Je n'ai rien pu savoir de ses dernières années.

Les liseurs rencontrent avec indifférence le nom de Wihl, écrit à deux reprises dans la biographie et la correspondance de Henri Heine, et aussi dans un livre de Barbey d'Aurevilly : *Poésie et poètes*, qui est une réunion d'articles parus au *Nain jaune*.

Que faut-il penser des poèmes aujourd'hui bien oubliés de Ludwig Wihl ?

De ce que Léon Bloy nous dit du manque de génie de Wihl, il ne faudrait pas conclure en refusant au poète du *Pays bleu* toute espèce de talent. Ce talent ne fut que légèrement surfait par ses contemporains.

Henri Heine avait pour Wihl plus que de l'estime et ne fut en somme pas plus sévère pour lui que pour ses autres confrères.

Barbey d'Aurevilly, dans l'article cité plus haut, n'hésite pas à comparer les deux poètes pour accorder à Wihl la supériorité du caractère :

« ... Tous les deux juifs, tous les deux Allemands, écrit il, tous les

deux poètes et reflétant dans leurs poésies leur double nationalité, entraînés tous les deux, par aptitude et par goût, vers la philosophie et la science, mais dont l'un a brisé tout : religion, race, philosophie, système, pour s'asseoir isolé et désespéré, au milieu des massacres de son esprit, comme un meurtrier au milieu de ses meurtres, et dont l'autre s'est conservé intégral, — noble, ferme et pur.

Et celui-ci c'est, Louis Wihl.

Le premier ouvrage du poète, *Les hirondelles*, fut très remarqué en France lorsque l'auteur en donna une édition avec la traduction en regard du texte allemand, traduction excellente qui appelle la comparaison avec Henri Heine. Car Wihl, comme son compatriote, sait toutes les ressources de la langue française et sait conserver, dans les strophes traduites, toute la saveur poétique qu'elles ont dans l'original.

Le succès des *Hirondelles* valut à l'auteur, longtemps avant que Barbey d'Aurevilly s'occupât de lui, de nombreux et très élogieux articles.

Saint-René Taillandier, dans la *Revue des Deux Mondes*, numéro du 15 février 1851, va jusqu'à signaler Wihl tel qu'un rénovateur de la poésie à inspiration religieuse.

Labbé, dans l'*Opinion Nationale*, écrit :

. . Avant vingt ans, les poésies de Wihl seront devenues classiques...

Dans ses *Scènes de la vie juive*, Daniel Stauben fait un portrait sympathique de Wihl.

A Grenoble, un chroniqueur du *Courrier de l'Isère*, Victor Chauvin, insiste, dans un long article, sur le caractère israélite et en même temps idéaliste de l'œuvre de Wihl, ceci à propos de la réimpression des *Hirondelles*.

Je crois que c'est pousser l'éloge un peu loin et que la comparaison avec Henri Heine doit être envisagée selon le paragraphe de Barbey d'Aurevilly déjà cité, lequel s'appliquera plutôt à une étude des deux caractères qu'à une critique des deux œuvres.

Wihl fut poète, cela est certain. Ajoutons que sa traduction française de ses poèmes peut être comparée aux traductions de Heine. Mais la comparaison devra s'arrêter là. Il ne s'ensuit pas que la poésie de Wihl puisse égaler la poésie de Heine.

En outre, Wihl est très instruit. C'est un érudit qui jette à chaque instant dans la marmite de son rêve tous les ingrédients que

lui fournit son érudition, avec assez d'à-propos et beaucoup de naïveté. Voici un exemple de sa manière.

Une troupe de Zingari s'était installée pour quelques jours à Grenoble. Toute la ville visita leur campement avec curiosité.

Le poète des *Hirondelles* sait tout ce qu'on peut savoir sur les Zingari, il connaît même leur littérature. Il écrit aussitôt une poésie allemande sur ce sujet, la traduit, sans oublier un chant emprunté aux Zingari eux-mêmes et que, dans une note, il certifie authentique. On y trouve ces strophes étranges :

> ... Je mendiais de l'eau, je ne mendiais qu'un pauvre coup d'eau claire et l'on me donna des injures et l'on me chassa, mourant de soif. Aussi, dès lors, j'ai cessé de prier. J'ai cherché les bois et me suis fait brigand.
>
> . . . .
>
> Les Zingari ne sont pas si méchants qu'on voudrait le faire croire. Les Zingari sont des bonnes gens. Lorsque Notre-Seigneur était tout jeune, il était avec les Zingari ; ceux-ci ne Lui faisaient point de mal, au contraire, ils étaient aimables et gracieux avec Lui. Mais, hélas ! il alla trouver les étrangers et ce sont eux qui L'ont crucifié (1).

Les éloges, un peu exagérés lorsqu'il s'agit des *Hirondelles*, deviennent justement plus rares quand il s'agit du *Pays Bleu*. Le livre ne répond pas à son titre qui est bien joli, qui est peut-être le plus joli titre dont se puisse orner un livre de fantaisies.

Malheureusement, Wihl n'est pas un fantaisiste.

La fantaisie ne naît pas de la saleté et du désordre. Elle habite ordinairement les cerveaux les mieux équilibrés. Elle est comme un déversement nécessaire du trop-plein de leur chaleur et de leur enthousiasme. Shakespeare et Aristophane furent les grands maîtres de la fantaisie et Barbey d'Aurevilly, armé de son bon sens normand, la cultiva toute sa vie avec bonheur.

Le bon Wihl, qui se croyait fantaisiste parce qu'il avait les ongles noirs et la barbe crasseuse, fait, pour exprimer sa fantaisie, une fois de plus appel à son érudition et il écrit :

> Alexandre-le-Grand aimait son Bucéphale, César-Auguste un perroquet ; Henri Heine un rossignol, Néron embrassait un étourneau.
>
> Honorius s'amusait avec une poule ; Virgile s'entretenait avec un

(1) *Le Courrier de l'Isère*, numéro du 2 juin 1868.

papillon ; Commode se reposait auprès d'un singe ; le favori d'Héliogabale était un moineau.

Moi aussi, j'ai un faible ; c'est pour ma reine de Madagascar ; depuis que j'ai vu son portrait, la belle ne sort pas de mon âme ; quel dommage qu'elle soit si loin de moi et que je sois privé de son doux babillage !

Ces lignes prometteuses, sinon de fantaisie, du moins d'une conception qu'un peu d'ingéniosité eût pu rendre amusante, ne sont suivies d'aucune révélation poétique, philosophique, géographique ou seulement littéraire. La belle ne sortira pas de l'âme du poète et disparaît après ces strophes. Nous ne reverrons pas la reine de Madagascar dans les pages qui suivent où l'auteur nous entretient de son admiration pour Victor Hugo, Soulary, Banville, Alphonse Daudet, Glatigny, de ses amis, de ses rancunes, du café qu'il fréquente à Grenoble, de ses excursions même. C'est comme un carnet de notes de peu d'intérêt, entretenu par un rêveur qui est, encore une fois, un érudit et un traducteur agréable.

Remy de Gourmont écrivait, précisément à propos de Henri Heine, cette critique pénétrante :

Henri Heine possède à un haut degré, à un degré excessif peut-être, cette faculté de dissocier la sensibilité et l'intelligence qui étonne si fort les Allemands. Au moment même qu'il éprouve, qu'il exprime ses peines ou ses joies d'amant ou de poète, il se regarde jouir, il se regarde souffrir, surtout souffrir et il se juge spectateur ironique d'un spectacle dont il est l'auteur et l'acteur. L'Allemand s'enfonce dans son rêve, y disparaît tout entier, esprit et sentiment.

Louis Wihl apparaît bien comme le type complet de l'Allemand à opposer à Henri Heine, de cet Allemand incapable de dissocier quoi que ce soit.

Wihl ne se regarde jamais jouir ou souffrir et si quelque chose de sa vie peut subsister dans ses écrits, il le doit exclusivement à son origine juive, à la foi qu'il garda toujours, à cette fidélité religieuse qui le fit sévère vis-à-vis de Henri Heine agonisant.

Durant son existence assez misérable, la noblesse de son caractère lui conserva, malgré la répugnance qu'inspirait sa personne physique, de précieuses amitiés.

Heine qui avait, avec ses sarcasmes, fait le vide autour de son lit de douleur, fut touché de la bonté de Wihl, qu'il n'avait pas

épargné, et accepta ses remontrances en disant : « Vous m'avez fait du bien ».

Barbey d'Aurevilly a défini le talent du poète comme il convenait et le jugement qu'il porta dans un moment de ferveur amicale reste, à peu de chose près, exact.

Léon Bloy enfin, s'il ne traita pas Wihl amicalement, a laissé de sa silhouette rembranesque une eau-forte inoubliable.

Ces grands noms sauveront sans doute l'œuvre de Wihl de la disparition totale.

Aujourd'hui, j'ai voulu seulement révéler aux admirateurs de *La femme pauvre* que le vieux graveur Klatz était l'auteur des *Hirondelles* et du *Pays bleu*.

RENÉ MARTINEAU.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

Origines mayennaises du Douanier Rousseau. — Tout a été écrit sur le peintre Henri Rousseau, surnommé le Douanier Rousseau.

Apollinaire le consacra grand peintre, l'Allemand Uhde a dit un jour qu'aucune vie d'artiste ne fut plus belle, plus riche en réalisations. Remy de Gourmont lui ouvrit les portes de l'atelier et plus près de nous, tandis que MM. André Salmon, Philippe Soupault et Adolphe Basler lui consacraient de très beaux livres, M. Paul Fiérens écrivait en feuilleton des *Débats* une étude dont le « bonhomme » Rousseau eût, certes, pensé beaucoup de bien (1); — aussi, les richissimes amateurs qui se plaisent à collectionner ses œuvres et à payer un demi-million la « Bohémienne endormie », doivent-ils savoir, je le veux croire du moins, ce qu'ils font.

S'ils sont maintenant très artistement renseignés sur la technique de Rousseau, sur la richesse ou la pauvreté de sa composition, sur l'étincelante variété de son génie ou son inexistence totale, sur, en un mot, ce « phénomène » de la peinture, je suis moins persuadé qu'ils le soient sur ses origines ; car après tout ce qu'on a écrit sur l'auteur de la « Forêt Vierge », de « la Charmeuse de

(1) *Le peintre Henri Rousseau*, par André Salmon (Edition Crès). *Henri Rousseau le Douanier*, par Philippe Soupault (Edition des 4 chemises). *Henri Rousseau*, par Ad. Basler (Librairie de France). — *Henri Rousseau*, par Paul Fiérens. *Débats* du 24 juin 1927.

serpents » ou de « la Chasse au Tigre », sa naissance est restée assez mystérieuse.

On sait que Rousseau naquit à Laval en 1844, et c'est à peu près le seul renseignement précis que l'on trouve sous la plume de ses historiographes.

Nous avons pensé qu'un peu de lumière projetée sur sa naissance, sa famille, les lieux qui le virent naître, permettrait à ses admirateurs de le situer mieux ; une visite aux lieux où s'épanouit la jeunesse de nos grands hommes n'est-elle pas, a dit Edmond Pilon, une des formes les plus charmantes de la piété littéraire !

Henri-Julien Félix-Rousseau naquit à Laval, chef-lieu du département de la Mayenne, le 20 mai 1844. dans cette même paisible et riante préfecture où devait naître, vingt-neuf ans plus tard, Alfred Jarry, le créateur extravagant de l'immortel père Ubu.

Laval est une petite ville aimable et calme, bâtie sur les deux rives de sa rivière, qui la traverse du nord au sud.

A l'ouest, la vieille ville étage ses toits inégaux, ses pignons hardis, ses tourelles, ses clochetons pensifs, aux flancs de la colline que domine la flèche de sa cathédrale et les frondaisons allongées du parc de la Perrine, tandis qu'à ses pieds, mais portant haut le chef, veille, comme autrefois, sur ses destinées, gardien massif, puissant et fier, le donjon du château.

A l'est, les nouveaux quartiers s'étendent dans la plaine, marée bleutée des toits d'où émergent la fine silhouette des clochers de couvents aux cloches hésitantes et subitement bavardes, et les arbres, les arbres, toujours des arbres. Laval est leur cité ; le Lavallois est leur grand ami. Le moindre jardin possède son platane ou son marronnier, si bien qu'au printemps, la ville gazouille comme une volière et ce n'est pas là son moindre charme.

Du registre de l'état-civil pour l'année 1844 nous extrayons l'acte suivant.

L'an mil huit cent quarante-quatre, le vingt-un mai, à trois heures du soir, par devant nous, conseiller municipal remplissant à défaut de Maire et adjoints les fonctions d'officier de l'Etat-civil de Laval, chef-lieu du département de la Mayenne, est comparu : Julien Rousseau, ferblantier, né à Laval le cinq mai 1808, y demeurant place Hardy, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né hier matin à une heure, dans sa maison, de lui déclarant et de Eléonore Guyard, son

épouse, née à Laval, le 15 août 1819, y mariés en 1837, et auquel enfant il a déclaré donner les prénoms de Henri, Julien, Félix.

Les dites déclaration et présentation faites en présence de Pierre Soutif, chapelier, âgé de 30 ans et de François Leroy, tailleur, âgé de 49 ans, domiciliés à Laval, et ont le père et les témoins

Signé avec nous le présent acte après lecture.

Signé : ROUSSEAU ; GUYARD ; P. SOUTIF ; LEROY ET CHARLES TOUTAIN.

Cet acte nous révèle donc que Rousseau naquit place Hardy ou pour mieux dire place Hardy de Levaré.

S'il est assez difficile aujourd'hui de préciser l'emplacement exact que devait occuper, à cette époque, la boutique du ferblantier Rousseau son père (l'acte est muet sur le numéro de la maison), il est assez vraisemblable de penser qu'elle devait être installée au rez-de-chaussée d'une de ces petites maisons que les démolisseurs durent jeter bas vers 1890, lors de l'élargissement de la vieille rue Trouvé, qui longeait la face sud de la Cathédrale, pour donner naissance à la large rue actuelle, qui fut dénommée rue Charles-Landelle en souvenir d'un autre peintre Lavallois dont les œuvres les plus intéressantes figurent au Musée de la Ville. — Rousseau et Landelle ! Le hasard permet ces rencontres imprévues.

La petite place, ou plutôt le jardin, car elle disparaissait sous les bosquets en tonnelle et les frondaisons, qui mirait, en 1844, le vert de ses pelouses et de ses arbustes plantés sans symétrie dans les vitres du magasin Rousseau, a bien peu changé. Deux rues se prolongeant se croisent en son centre, les barrières rustiques qui l'entouraient ont été remplacées par une grille circulaire, mais chaque année, les massifs de giroflées et de géraniums y refleurissent inlassablement et les merles y sifflent chaque printemps.

Car l'endroit est paisible ; tout le commerce a fui vers la basse ville, le quartier se laisse, comme à plaisir, envahir par le silence et les maisons qui l'entourent se ferment dès le crépuscule. Des dames âgées et pieuses, quelques chanoines, un archéologue distingué, les habitent, attirés par le voisinage immédiat de la cathédrale et par tout le passé qui semble bleuir le soir les vieilles pierres et les vieux arbres.

La placette, que domine d'un côté la lourde masse jumelle des deux tours de la porte Beucheresse et, de l'autre, la tour romane

de la cathédrale est toujours jolie, agréable à l'œil et les Lavallois, qui « aiment avant tout la mesure, le bon sens, et une certaine sagesse un peu courte » (1) se plaisent à y flâner sous les feuillages épais des marronniers.

Rousseau naquit au pied de ces murailles, derniers vestiges de l'ancienne enceinte de la ville, que scellait, pour ainsi dire, la masse formidable du donjon du château, toujours droit, solitaire et serein, sur son roc, dominant la vallée de la Mayenne et les toits ardoisés groupés sur ses rêves ; et aussi devant ce délicieux nid de verdure qu'était alors la place Hardy, petit bois, minuscule forêt vierge, que son imagination d'enfant devait singulièrement peupler et animer.

Nous pouvons dire que sa famille, à l'exception d'un oncle maternel qui fut juge de paix, d'un grand-père et d'un aïeul paternels que nous retrouverons capitaine et colonel, fut composée de petites gens sans éclat et de très modestes artisans.

Son père, Rousseau Julien, naquit aussi à Laval le 5 mai 1808, de Julien Gervais Protais Rousseau et de Renée-Magdelaine-Julienne-Fouillée, née elle-même à Gennes (l'Ille-et-Vilaine) le 30 janvier 1774.

Julien-Gervais Rousseau était, comme son fils, ferblantier et demeurait rue des Serruriers, rue étroite et rocailleuse où les trottoirs n'existèrent jamais, qui grimpe en pente rude vers la haute ville, après avoir pris naissance, à mi-pente de la colline, dans la rue du Pin-Doré, qui la sépare de la rue de Chapelle qu'elle semble continuer, pour venir péniblement s'éteindre, à l'orée de la place Hardy, sous les voûtes sombres de la Porte Beucheresse.

C'est au mariage de ces deux époux, célébré en 1806, que nous retrouvons un oncle de Magdelaine Fouillée, Augustin Fouillée, alors juge de Paix de Gennes.

Si nous remontons à la génération précédente, toujours du côté mâle, nous lisons sur le registre de baptêmes de la paroisse de Cossé-le-Vivien (ancien arrondissement de Château-Gontier) la présentation au sacrement de Julien Protais Rousseau, fils du légitime mariage de Georges Rousseau, marchand en ce bourg, et de Charlotte Labaste, son épouse, le 20 juin 1774, par Julien

(1) Notes sur Alfred Jarry. *Mercure de France*, 1er novembre 1926, par Paul Chauveau.

Sachez, sieur de La Cherlière, grand'oncle du baptisé, parrain, et Anne Marie Dorland, épouse de l'honorable Antoine Le Guay, sa tante maternelle.

La mère d'Henri Rousseau, Guyard Eléonore, naquit à Laval le 15 août 1819, de Guyard Jean-Baptiste, Capitaine au 3e Bataillon de la Légion de la Côte-d'Or, né lui-même à Laval le 15 octobre 1791 et demeurant également rue des Serruriers, et de Michelle Guyard, née à Laval, le 4 prairial an IV (23 mai 1796). Les deux époux s'étaient mariés au Mans le 10 décembre 1818 et à leur mariage avait apparu, en qualité de témoin, leur aïeul paternel, le colonel en retraite Guyard Jean.

Le Capitaine Jean-Baptiste Guyard mourut à Bône (Afrique) le 20 août 1833, et Guyard Michelle, son épouse, mourut à Dieppe le 7 juin 1821.

A quel âge Rousseau quitta-t-il sa ville natale ? Y revint-il jamais ? Mystère. Il semble bien qu'il l'oublia comme il y fut oublié. Aux abords de la place Hardy de Lévaré, dont les arbres sont toujours pépiants de nids nouveaux, son nom n'évoque plus aucun souvenir. Les vieux interrogés ne savent rien, les jeunes l'ignorent.

Et pourtant la force du souvenir est telle qu'alors que sa mémoire semblait à jamais effacée du cœur de ses compatriotes, une société d'artistes et de lettrés, « Les Arts Réunis de Laval », a tenu à ressusciter le mort dans la ville même où il fut appelé aux premières lueurs de la vie ; elle lui a consacré tout dernièrement une de ses réunions dominicales, et son président, M. Roger Aubouin, peintre de talent et causeur charmant, a retracé devant un nombreux auditoire la vie et l'œuvre du légendaire Douanier.

M. Aubouin a droit à toute la reconnaissance des amis d'Henri Rousseau, car si les uns envisagent avec joie l'entrée de la « Charmeuse de Serpents » au Louvre, où elle va trouver place grâce à la libéralité de M. Jacques Doucet, les autres seront un peu émus de savoir qu'un artiste de Laval a, par le charme de sa parole, fait renaître le souvenir de son aîné dans la pensée de ses compatriotes.

JULES TROHEL.

LETTRES ALLEMANDES

C.-G. Jung : *Die Beziehungen zwischen dem Ich und dem Unbewussten* (Les rapports du Moi et de l'Inconscient), chez Otto Reichl-Darmstadt. — Fritz Strich : *Dichtung und Civilisation* (Poésie et Civilisation), chez Meyer und Jessen, München. — Carl Schmitt : *Romantisme politique*, traduit de l'allemand par Pierre Linn, librairie Valois, Paris.

Le dernier livre du psychologue zurichois M. G.-G. Jung sur **les rapports du Moi et de l'Inconscient** est d'une lecture bien captivante, encore qu'à première vue (du moins pour les non-initiés) quelque peu déroutante. Manifestement l'auteur se rattache à cette école plus ou moins inspirée de Freud, qui prête à l'Inconscient une réalité psychique propre, distincte du Moi de la conscience, réalité expérimentalement constatable et aussi « objective » que celle du monde physique. Pour explorer ce domaine, il ne suffit point d'être psychologue selon l'ancienne formule ; il faudrait en outre cumuler les compétences du psychiatre, de l'ethnologue, du graphologue, du mystique, du poète et Dieu seul sait quelles spécialités encore. A tout le moins, il s'agit de soumettre à une interprétation neuve ces *réalités internes*, jadis dédaignées ou ignorées des philosophes, que sont les rêves, les visions, les délires, comme aussi les mythes, les rites, les pratiques magiques, les croyances religieuses, les grandes créations poétiques.

M. G. Jung se trouve admirablement préparé à cette tâche par sa longue expérience de psychiatre, par des voyages chez les peuples dits primitifs, et par une connaissance singulièrement étendue des manifestations les plus variées de la vie religieuse, morale, mentale de l'humanité. Essayer de donner un aperçu, même superficiel, de ce petit livre d'une si audacieuse nouveauté constituerait une gageure intenable. Indiquons simplement quelques-unes des positions les plus originales :

D'abord la distinction entre un Inconscient *personnel* et un Inconscient *impersonnel*, collectif, archaïque, qui tend sans cesse à renaître spontanément (sans qu'il soit besoin de faire appel à l'hérédité) jusque dans les formes les plus avancées et les plus individualisées de la vie psychique. Dans certains rêves plus profonds, dans certains délires, dans certaines formes aussi d'inflation psychologique, plus exactement dans certains cas de mégalomanie typique où semblent revivre certains « archétypes » primitifs : le sorcier, le messie, le guérisseur, le Roi thaumaturge

etc. (ce que l'auteur appelle les personnalités du type *Mana*, c'est-à-dire à base de prestige magique).

C'est ensuite une conception de l'Inconscient personnel sensiblement différente de celle qu'on trouvait chez Freud. Pour M. Jung, cet Inconscient n'est pas un simple automatisme psychologique ni non plus le simple réceptacle passif des psychismes refoulés. Il a une fonction initiatrice ou inspiratrice propre, essentiellement « compensatrice ». Là-dessus repose la curieuse opposition qu'établit l'auteur entre *l'anima* (compensation psychique féminine chez le type masculin) et *l'animus* (compensation psychique masculine chez le type féminin), distinction qui rappelle un peu, *mutatis mutandis*, l'opposition entre « succubes » et « incubes » de l'ancienne démonologie.

Enfin, c'est l'idée d'une normalisation toute nouvelle des rapports du Moi et de l'Inconscient. Notre attitude vis-à-vis de l'Inconscient est généralement ou passive ou hostile. Nous subissons aveuglément ses impulsions ou nous les refoulons systématiquement. Dans les deux cas, il nous reste étranger. Déjà la croyance à une réalité intérieure de l'Inconscient est aux yeux des esprits positifs suspecte de mysticisme. Pour que ces derniers se résolvent à en admettre l'existence, il faut qu'ils y soient contraints et forcés par quelque grande crise névropathique, religieuse, sentimentale ou morale. Seuls quelques mystiques, quelques poètes, quelques penseurs se sont donnés à cette exploration, poussés par une génialité exceptionnelle ou par une curiosité passionnée. Or, il y a dans cette rationalisation extrême de la vie, uniquement centrée dans le Moi de la conscience et uniquement adaptée en vue de l'action sur le milieu extérieur, un grand danger. Car, en vertu de la fonction compensatrice de l'Inconscient, tôt ou tard les démons refoulés prennent leur revanche, sous forme de « complexes », de folies individuelles ou collectives. A ces explosions, les anciennes religions opposaient leurs techniques initiatrices et préservatrices. Il faut que la psychologie nouvelle apporte un succédané à ces techniques aujourd'hui déficientes. Elle le fera en développant cette « fonction transcendante » qui, d'après l'auteur, tend à établir un rapport personnel, quasi religieux, entre le Conscient et l'Inconscient et à créer, par delà le Moi conscient, un « Soi » supérieur où le Conscient et l'Inconscient collaborent comme à une œuvre commune.

Souhaitons que ce livre si profond, si riche en aperçus originaux et en expérience humaine, trouve bientôt un traducteur français.

M. Fritz Strich a réuni dans son livre **Dichtung und Civilisation** (création poétique et civilisation) une série d'articles sur la littérature allemande (Renaissance et Réforme, les idées de Goethe sur la littérature universelle et ses idées sur l'Orient, Eichendorff, Rainer Maria Rilke, Thomas Mann, Frank Wedekind, etc.). Ces morceaux détachés se trouvent à vrai dire reliés et encastrés dans une solide construction idéologique que déjà le titre laisse entrevoir. Il s'agit de définir par des exemples précis le caractère particulier de la création poétique allemande dans ses rapports avec une certaine conception de la civilisation européenne qui a été celle de l'humanisme classique. Et d'abord pourquoi la littérature allemande est-elle entrée si tardivement dans ce qu'on a appelé sa phase « classique » ? C'est qu'il lui manquait toutes les conditions favorables à une pareille évolution. Voyez déjà le mythe germanique. C'est un chaos de formes désordonnées, aux antipodes du « cosmos » hellénique. De là en Allemagne ce culte de l'originalité individuelle qui s'oppose à toute tradition, à toute convention, à toute règle. De là, cette « intériorité » allemande que la Réforme a encore exagérée et qui, en littérature, se traduit par le culte de la profondeur, où il ne faut voir souvent que l'impuissance à trouver la forme claire et belle, l'expression aisément communicable. De là aussi cet « éthos » particulier, fait d'inquiétude et de tourment, de dynamisme et de pessimisme, qui a reçu dans Faust sa formule définitive. Dans son tréfonds l'Allemand est anti-classique ; il a une propension naturelle au chaos, au démoniaque, à ce qui est primitif (*Das Elementare*), à l'Inconscient et à la nuit; en un mot, il est, par nature, « romantique ». Et c'est ce qui a aussi dicté son attitude à sa littérature, le jour où elle a essayé de dégager sa formule particulière de cette civilisation cosmopolite que la France du XVIIe et du XVIIIe siècle avait imposée à l'Europe et marquée de son empreinte. Pour se poser, il a fallu à l'Allemagne s'opposer. « La mission de l'esprit allemand, écrit M. Strich, l'idée spécifique qu'il apportait au monde était en opposition flagrante avec la civilisation et elle tendait à préserver précisément toutes les valeurs qui risquaient de périr dans cette civilisation. »

Cependant le problème est plus complexe et cet antagonisme ne suffit pas pour caractériser la mission allemande. Car l'âme allemande étant essentiellement « faustique », c'est-à-dire inquiète, dynamique, toujours en quête de transformation et en mal d'enfantement, doit s'opposer irréductiblement à l'élément « nature » qu'elle porte en elle, tout autant qu'à l'élément « civilisation » qui lui est présenté du dehors. Retourner à la nature, ce serait pour elle retomber dans le chaos d'un passé anarchique et barbare. Elle le sait bien, et qu'elle n'est pas capable de produire elle-même la forme plastique, lucide et ordonnée — *lucidus ordo* — qui seule l'arrachera à son chaos. Et c'est ce qui fait qu'elle est éternellement partagée. Se mettre à l'école de la civilisation, c'est abdiquer, mais d'autre part se replier sur elle-même, c'est refuser toute forme universellement valable, toute expression communicable. Ainsi n'est-ce qu'au prix d'un effort très réfléchi, toujours à recommencer, et d'une douloureuse victoire que l'Allemand parvient à conquérir cette forme classique que d'autres peuples n'ont qu'à recueillir au berceau, comme le don d'une bonne fée. Telle est l'idée directrice du livre de M. Strich. A propos de chaque auteur étudié, il s'efforce de dégager la solution originale que ce grand génie a apportée à l'éternel problème qui en Allemagne se pose à chaque génération nouvelle en termes différents. Peut-être regrettera-t-on de ne pas voir figurer Nietzsche parmi ces Allemands hautement représentatifs. Au reste, qu'on accepte ou qu'on conteste les formules de l'auteur, voici un livre qui fait penser, une de ces fortes discussions qui vraiment ventilent les problèmes et qui, bien loin d'amasser des nuages, apportent de la lumière et de l'air pur à flots.

On en pourrait dire autant du livre de M. Carl Schmitt sur le **Romantisme politique**, livre tout pétillant de verve, bourré d'aperçus originaux, et dont nous est présentée aujourd'hui une traduction française due à la plume alerte et vive de M. Pierre Linn. M. Carl Schmitt est professeur de Droit public. Ses théories sur la dictature ont jeté naguère un jour très nouveau sur nos idées modernes de souveraineté et il vient de publier une *Théorie de la Constitution* appelée à devenir dans l'Allemagne de Weimar un ouvrage fondamental et classique. Mais il ne s'est pas cantonné dans ce domaine strictement juridique. Et d'ailleurs l'histoire des idées politiques peut-elle s'isoler de ces

grands renouvellements de la sensibilité et de l'idéologie humaines qui trouvent leur expression également dans la littérature et dans la philosophie ? A ce titre le romantisme peut intéresser même un professeur de Droit Public.

Certes, M. Schmitt n'aime pas le romantisme. Son esprit de juriste, épris de définitions exactes et de solides constructions doctrinales, s'irrite de cette chose fuyante, flottante, informulable, dont tout le monde parle et que jamais personne n'a pu définir. *Tot capita, tot sensus.* Quel Bossuet écrira l'Histoire de ces variations du romantisme où se connaîtra l'erreur initiale d'une doctrine frappée dès l'origine de contradictions irrémédiables ? Romantisme, pour les uns, signifie retour au passé, à la tradition, réaction politique et religieuse. Pour d'autres, comme M. Seillières, c'est au contraire une doctrine essentiellement révolutionnaire, individualiste, anarchique, issue en droite ligne de Rousseau. Les uns y voient un allié du catholicisme, du moins en Allemagne ; d'autres y dénoncent une hypertrophie du Moi et le principe du protestantisme poussé jusqu'à ses dernières conséquences. Le romantisme, c'est l'irrationalisme, entend-on dire ; mais voici Hegel qui nous présente un cas superbe de ce qu'on pourrait appeler « le romantisme de la Raison ». — En littérature, on ne s'entend guère mieux. On discute sur le romantisme des classiques et sur le classicisme des romantiques.

Pour certains, lisons-nous, le romantisme, c'est la jeunesse et la santé ; un autre brandit, comme un étendard, le mot de Gœthe disant que le classique, c'est ce qui est sain, et le romantique ce qui est malade. Il existe un romantisme de l'énergie, un autre de la décadence. Un romantisme de l'expérience immédiate de la vie, un autre pour ceux qui veulent fuir dans le passé et la tradition...

Qu'est-ce à dire, sinon que ce mot n'a aucun contenu positif, que c'est « un tonneau vide où l'on verse dans chaque cas un contenu différent », ou plutôt une épithète qu'on se renvoie, tantôt élogieuse, tantôt injurieuse, selon l'époque, selon les dispositions de chacun : car on est toujours le « romantique » de quelqu'un.

Faut-il conclure à l'inexistence du romantisme, de cette impossibilité de le définir « objectivement » ? L'auteur ne le pense pas. Mais, au lieu d'essayer de le définir dans son « objet », il propose de le saisir dans le « sujet » dont il exprime une simple attitude. Un romantique, disait Novalis, c'est un homme qui tire

un roman de n'importe quoi, c'est-à-dire qui s'excite sur n'importe quoi, sur la vie et sur la mort, sur la Révolution et sur la tradition, sur le pape et sur le grand Turc, sur la Cité future ou sur le Khalife de Bagdad. Au fond, l'objet lui est indifférent ou plutôt ne lui fournit qu'une *occasion*, un prétexte à rêverie ou à divagation romantique. Et M. Carl Schmitt croit découvrir dans Malebranche la justification philosophique d'une pareille attitude d'esprit. Il définit donc le romantisme « *un occasionnalisme subjectivé* ». Je doute fort qu'aucun romantique allemand ait jamais lu Malebranche et je ne suivrai pas l'auteur dans l'exposé de cette très subtile dialectique où il croit reconnaître la marque propre d'un esprit romantique, et qui consiste à grouper les contrastes, les oppositions, les antithèses, simples prétextes pour s'évader ensuite hors du réel par l'artifice de ce que l'auteur appelle « le principe du tiers supérieur ». Je me demande simplement si « l'occasionnalisme » ainsi défini est une attitude spécifiquement romantique. N'est-ce point le propre de l'art en général, du moins dans les temps modernes, d'être « occasionnaliste », c'est-à-dire, de ne demander à la réalité que des *occasions*, des prétextes, des sujets, des motifs, peu importe la chose représentée en elle-même ; et de chercher à se placer d'emblée en dehors de toute définition scientifiqne, de toute causalité empirique, de toute éthique politique ou sociale ? L'erreur du romantisme a été simplement de n'avoir pas eu le sentimen t de la relativité de l'art dans l'économie totale des valeurs humaines, d'avoir érigé en religion suprême l'illusionnisme esthétique et l'ironie géniale, et de n'avoir pas compris que dans le partage entre l'artiste et le bourgeois, auquel il lui a fallu, en fin de compte, tout de même se résigner, c'est toujours le bourgeois qui tient le bon bout. Reconnaissons donc — et si c'était là le but que se proposait la démonstration de M. Carl Schmitt, elle l'a pleinement atteint — que le romantisme ne saurait constituer une doctrine *politique*, pas plus que morale, ni donner le jour à un programme d'action précis. « Le romantisme politique, conclut l'auteur, finit là où commence l'activité politique réelle. » D'accord. Mais est-ce une raison, comme le voulait Platon, pour expulser de la Cité ces rêveurs ou ces « occasionnalistes » impénitents ? Et ne serait-elle pas terriblement ennuyeuse, sans eux, cette République politique ?

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

Cora Sandel : ***Alberto og Jakob*** ; ***En blaa sofa*** (Un canapé bleu), Gyldendal, Oslo. — Hans E. Kinck : *Mands hjerte* (Cœur d'homme) ; *Eftermæle* (Hommage), Aschehoug, Oslo.

Parmi les œuvres les plus récentes de la littérature norvégienne, le roman d'une débutante, **Alberte et Jacob** de Cora Sandel, a surpris public et critiques. Un talent nouveau vient de s'ajouter au groupe si riche déjà des conteurs norvégiens.

Alberte et Jacob est l'histoire d'une sorte de Poil de Carotte féminin, avec moins d'âpreté corrosive que chez Jules Renard, en revanche avec plus d'émotion et de rêve. Alberte, avec son jeune frère Jacob, est prise entre un père déçu et une mère découragée, pleurante et hostile. Dans la guerre sourde et violente qui règne entre les parents, elle est la victime perpétuelle, avec un faible pour ce père dont elle devine la souffrance et la bonté. Elle a froid, de toutes les façons, et vit, dans son pays de neiges, mains et pieds gelés, avec un cœur transi qui espère en vain un rayon.

Elle est laide et elle est gauche. Du moins, sa mère le répète. Mais il y a deux personnes en Alberte, la larve et le papillon. Une libre et belle jeune fille accompagne, comme une sœur invisible, la Cendrillon ingrate. Alberte s'épanouit dans la solitude. Puis elle retombe à ses maladresses et à ses tourments.

De curieuses arabesques s'ajoutent à ce portrait. Derrière Alberte, tout un groupe de jeunes filles apparaît et nous apprenons à quoi elles rêvent par 70 degrés de latitude nord. C'est curieux, amusant et amer et, plus d'une fois, sans la moindre recherche, touchant.

L'histoire se passe dans l'extrême nord. Ibsen a immortalisé la petite ville norvégienne. C'est un des mérites de Cora Sandel d'avoir, après lui et après tant d'autres, renouvelé ce thème. Imaginons, sous la nuit polaire, une rue animée, une seule, dans la ville fantôme : arcs électriques, neige et traîneaux, boutiques illuminées, gens qui passent et repassent, pour rentrer dans leurs ténèbres de six mois. Oslo est pour nous le bout du monde ; mais pour Alberte et les siens, à quatre jours pleins de voyage, c'est la capitale et le sud ! C'est l'Europe et sa vie dangereuse !... Alberte vit dans une Sibérie norvégienne, au bord de l'Océan, et l'auteur a peint cette solitude morale avec des accents qui semblent bien trahir une douloureuse expérience.

Ce thème a un double aspect. La roue des saisons a tourné. Voici défiler l'immense hiver, la brève merveille du printemps, et cet été irréel et splendide, gorgé de lumière, fête perpétuelle, qui pourtant ne peut faire oublier l'envers tragique de cette vie de déportation. Mais qu'ils soient neiges, eaux bleues ou clair-obscur, tous ces tableaux sont vus par un écrivain qu'on jugerait sorti d'un atelier de peintre, avec un sens des valeurs et du trait, du détail expressif et de l'ensemble qui ne sont pas d'un débutant. L'enchantement où nous tient Cora Sandel est la marque d'un don éclatant, certainement mûri par un long effort silencieux.

L'art du romancier n'est pas toujours aussi sûr que celui du peintre. Pourtant, c'est une réussite que d'avoir rempli ces trois cents pages serrées d'une seule année de la vie d'Alberte, sans donner dans l'anecdote ou les combinaisons romanesques. C'est le simple et sincère journal d'une enfant malheureuse et éblouie. Vers la fin du livre, on éprouve une déception à voir l'auteur recourir à des procédés usés : la tante bavarde, la conversation surprise, etc. Comme on est plus sensible aux courtes scènes qui laissent un trouble prolongé dans l'âme d'Alberte et chez le lecteur, quand, par exemple, elle surprend son père à l'armoire aux liqueurs et que ce geste de buveur furtif révèle à l'enfant sa misère conjugale !

Au total, bien des traits originaux. Et je n'ai rien dit de cette angoisse de curiosité qui étreint une jeune fille, à l'âge dangereux, devant l'énigme des siens et celle de son propre cœur, devant le mystère d'une petite ville et celui du vaste monde. — C'est un remarquable début.

§

Alberte et Jacob aura sans doute une suite. On a l'impression que l'auteur n'a fait qu'effleurer une riche matière. En attendant, Cora Sandel a réuni quelques nouvelles sous le titre : **Un canapé bleu**. Le cadre est élargi. Il y a bien encore dans ce livre des souvenirs d'une enfance sous le cercle polaire, mais aussi des vies observées ailleurs jusque dans le Paris des peintres. Le fond de ces tableaux est gris. Des existences gênées ou à demi manquées, sur lesquelles pèse une souffrance ou un regret. Mais pas de féminisme, heureusement. Une sobre évocation des luttes de la femme dans un monde si disproportionné à

ses forces et à son rêve, à un rêve qui n'abdique pas. Parmi les plus réussies de ces nouvelles, il faut citer : *Némésis*, *Eté n° 31*, *Mère*, *Les voies de l'Amour*.

§

On a rendu compte ici de quelques œuvres anciennes ou récentes de Kinck. Aperçus trop rapides sur une œuvre étonnante de variété et de profondeur, touffue comme une forêt vierge où l'on commence seulement à pénétrer. Kinck est mort récemment, comme on sait. Il laisse des œuvres importantes qui paraîtront peu à peu. On nous offre d'abord un petit recueil lyrique, qui était prêt depuis 1922 : **Cœur d'homme.**

Qu'il y ait un lyrique, et un puissant lyrique en Kinck, la chose est hors de doute, dès qu'on a lu une page de lui. Ses œuvres de critique elles-mêmes révèlent une imagination toujours prête à se cabrer. Ses nouvelles et ses romans ont l'allure, la hardiesse, le souffle de poèmes. Et que dire de ses drames, à commencer par *Agilulf le Sage*, sanglant et rutilant comme un vitrail ?

Pourtant, le langage le plus naturel à Kinck, c'est la prose. A l'inverse d'Ibsen, pour qui le vers fut longtemps le vêtement naturel et presque nécessaire de la pensée, Kinck s'est créé assez tard ses moyens d'expressions lyriques. C'est *Agilulf* qui marque cette conquête, aujourd'hui reconnue, mais qui lui fut alors disputée, et avec quelle âpreté !

Dans *Cœur d'homme*, nous avons pourtant des échantillons anciens du lyrisme de Kinck : *Aigle* (1892) ; *De ma fenêtre* (1904) ; *Voiliers* (1906). Ils sont admirables. Dans *Voiliers*, la première strophe même suffirait : une nuit de tempête, près des récifs, deux bateaux démontés, — holà, voilier ! — se rencontrent ; ils s'étreignent une seconde, et, à jamais, ils se quittent pour se briser sans doute la nuit sur les récifs, — holà, voilier ! — dans un dernier flamboiement de deux vies, dans une dernière ivresse d'amour, au moment de sombrer.

Un nom souvent cité cette année, que Kinck lui-même avait rappelé avec admiration, évoque un cas pareil au sien : Goya, et surtout le Goya des *Caprichos*. Est-ce l'effet, chez tous deux, d'une lointaine origine irlandaise ? Peut-être. La réalité est que ce Norvégien, d'une si pénétrante intelligence, obser-

vateur aigu, curieux d'idées et de grands horizons de pensée, est en même temps doué d'une imagination emportée, pullulante, proche du délire. Le poème *Folie* est né d'un de ces accès. Le soir, à l'angoissante heure crépusculaire, une plainte de colombe, au fond de la forêt, donne un vertige à sa pensée. Tout le long du jour, les visions ont afflué, mais le poète les maintenait. Les voici maîtresses ; un affolement de l'imagination l'entraîne vers le mystère, vers les profondeurs de cette plainte. Ici, c'est un vertige de pitié. Ailleurs, ainsi que chez Goya, c'est une fièvre d'inventions grotesques. Misère et grandeur du poète ! Il mène sa vie « d'esclave au service de l'imagination ».

Deux grands poèmes dominent le recueil : *Gran tiro al piccione*, où se pressent des thèmes et des visions d'Italie, et l'ironie, et les discordances et la pitié ; *Hors la loi* (*Utlaeg mand*). Un prélude : le paysage d'Oslo, vu de la montagne, un soir à l'automne. Un tableau où éclatent la joie et la puissance de peindre... C'est un dimanche ; les couples passent. Le poète, dans la foule humaine, cherche les visages de l'amour : cet homme aux grosses mains de travailleur, que suit une femme goulue de caresses, il le voit au premier soir, descendant en bête de proie dans le maquis de la grande ville ;... et ce couple, tendu de bonheur et d'ivresse, il en est au premier baiser ;... mais celle-là, avec un étrange sourire, elle essaie l'amour pour la troisième fois... Le poète voit, devine et prend en pitié ces vers de terre qui cherchent le bonheur dans la nuit.

On dirait, en raccourci, une des grandes nouvelles de Kinck. C'en est l'état premier, en jets de lyrisme brûlant.

Ce lyrisme n'est qu'à lui. Il part de la terre ; la vision est intense, le réalisme hardi. Et il a des emportements furieux, des extases. Mais toujours on perçoit des accents humains fiévreux, tragiques, burlesques, ou d'une ironie déchirante, en même temps qu'une forte odeur de sève et quelquefois de sang.

§

Il ne m'appartient pas de dire dans le détail la valeur d'un volume auquel les amis de Kinck ont bien voulu me demander de collaborer, le recueil de souvenirs et d'hommages publié à l'automne dernier sous le titre **Eftermæle**. En attendant que soient explorés les quarante volumes de Kinck, on trouvera ici

des vues et des essais sur quelques œuvres ou problèmes essentiels. Sten Konow, qui a été son ami pendant quarante ans, apporte de précieux renseignements biographiques. Une importante lettre de Kinck éclaire un des côtés de son grand drame *Le Maquignon*. On ne peut s'empêcher de trouver significative la rencontre, dans ce volume, d'hommages venus de tous les publics scandinaves et de tous les coins de l'Europe. De cette œuvre méconnue longtemps et qui maintenant commence à rayonner, un charme toujours plus fort se dégage et justifie la profession orgueilleuse que l'on trouve dans une page de *Cœur d'homme*. Epris de l'art « baroque », de sa richesse psychologique, de ses caprices et de ses tempêtes, Kinck a eu le plus violent mépris de l'art classique. Son œuvre, en réalité, a été une bataille, une conquête perpétuelles. Toute sa vie d'artiste, il l'a vécue en péril, à l'extrême pointe du rêve, à la limite de la raison et des folies de l'imagination, aux postes avancés de l'art, vers les hardiesses de la langue, du style, de la composition, des évocations subconscientes. Jamais il n'a consenti à un compromis ou à quelque relâche dans l'effort. Cette œuvre si forte et si fière est plus jeune que jamais.

JEAN LESCOFFIER.

LETTRES POLONAISES

Remarques générales. — Hommage posthume à Stanislas Przybyszewski. — Mémento.

Nous avons, paraît-il, ici quelques crimes à nous reprocher... Et, avant tout, cet abandon du rythme de nos chroniques au vent paresseux des loisirs ou des lubies... Peut-être. Mais d'autres en sont coupables aussi parfois. J'aurais voulu, par exemple, selon la promesse faite à mes lecteurs, consacrer le présent article à l'œuvre de Sieroszewski et de Strug, ces deux représentants de la beauté et du civisme littéraires que la Pologne d'avant-guerre a légués à la Pologne restaurée... Hélas ! M. J. Mortkowicz, éditeur-artiste de Strug, m'a promis cinq fois l'envoi précieux des volumes par ailleurs introuvables, mais, trop pressé sans doute par ses multiples ambassades littéraires et artistiques, il croit élégant de ne pas tenir ses promesses. Les mois passent...

Il existe, à vrai dire, une cause plus profonde de cette paresse quasi-chronique de votre chroniqueur. Les multiples volumes de

romans qui me parviennent n'ont pas réussi depuis un temps assez long à provoquer en ma « sensibilité de critique » ce choc irrésistible, cet ébranlement de la « conscience littéraire » qui me sont presque indispensables pour « réagir », comme l'a si bien dit récemment l'auteur lointain et fier de l'*Athessa*, Thadée Szymberski. Il me paraît, en effet, que la littérature polonaise — surtout en ce qui concerne la production romanesque — s'est évadée du grand rythme créateur pour se plonger un instant dans la délicieuse détente de la délivrance. Elle vient d'être libérée, en effet, du fardeau redoutable de la responsabilité morale pour les destinées de la nation, et une sorte de désenchantement produit par cette descente trop rapide des marches du trône souverain semble estomper l'éclat du spectacle intérieur de la vie et diminuer l'ivresse de son élan vers l'inconcevable avenir... Serait-ce une crise de « normalisation » de l'existence quotidienne, simple effet de santé recouvrée après une longue fièvre d'héroïsme et de renoncement ? Probablement. Ces « détentes créatrices », ces silences de recueillement sont inévitables d'ailleurs et salutaires... Un travail de réorganisation morale intérieure se poursuit généralement à leur abri. Ce travail en Pologne est, pour ainsi dire, essentiellement « passif » ; regroupement de forces en vue d'une offensive future contre la citadelle du destin. Cette phrase, comme empruntée à un communiqué de guerre, exprime ici d'ailleurs la volonté consolatrice de déguiser un échec. Mais, au fait, peut-on parler d'un échec collectif en littérature ? — En Pologne, j'entends ? — Si échec il y a, il consiste avant tout en une *diminution générale de l'effort conquérant*, ou du moins en un changement trop brusque de son orientation. La « course au succès » — ce sport infiniment sain et honorable en soi, — se poursuit bien plus passionnément que la symbolique « course aux flambeaux ». Mais cette commercialisation intense, cette recherche avide du lecteur-client satisfait et fidèle — donne à la nouvelle littérature je ne sais quel air de domesticité esthétique à l'égard du goût moyen des masses. Les défauts de cette dépendance, d'ailleurs normale et souvent salutaire, pourraient être, il est vrai, mitigés jusqu'à un certain point par... le snobisme. Car l'utilité du snobisme dans une démocratie littéraire me paraît indiscutable. C'est parfois la dernière planche de salut pour ceux qui ne veulent pas descendre au rang de simples four-

nisseurs du grand public et ne désirent cependant pas travailler dans le vide. Mais les « snobs », désabusés quelque peu, semblent avoir déserté la littérature en Pologne. Nous y assistons ainsi à un phénomène de suradaptation littéraire aux conditions normales de l'existence, phénomène que complique encore la séparation trop brusque de la littérature et de l'Etat. La séparation, mais aussi l'absorption des nombreux talents par les bureaux. Fait paradoxal en apparence !... Non seulement l'Etat en quête du fonctionnaire a accueilli avec empressement dans ses services les professionnels de la plume, mais il ne paraît point mécontent de ce recrutement improvisé. Les littérateurs, voire même les artistes, se sont révélés les meilleurs serviteurs de la grande collectivité, les mieux stylés des fonctionnaires. J'allais presque dire les plus perfectionnés des bureaucrates... L'ordonnance du verbe, la discipline passionnée de l'esprit et du style préfigureraient-elles déjà la coordination hiérarchique du travail et toutes les vertus administratives ? Peu importe, pour la littérature du moins. Qu'il nous suffise de signaler le fait de cette assimilation étatique et de constater l'appauvrissement inévitable de « l'économie littéraire » qui en résulta momentanément.

Ajoutons enfin que la génération actuelle des auteurs doit supporter les conséquences d'un épanouissement exceptionnel des talents de ses aînés. L'œuvre d'un Zeromski ou d'un Reymont, d'un Bérent, d'un Sieroszewski ou d'un Weyssenhoff sans parler de grands lyriques ou dramaturges comme Kasprowicz, Tetmajer, Staff, Wyspianski — cette cascade bruissante et scintillante de grands noms et de grands talents aveugle quelque peu leurs héritiers les plus proches et assourdit les voix nouvelles.

§

Avant de se replonger en la fraîche musique de ces voix qui annoncent déjà l'avenir littéraire plus vigoureux et plus riche en perspectives imprévues, rendons un bref hommage à la mémoire de **Stanislas Przybyszewski**, mort il y a déjà quelques longs mois. Dans ma dernière chronique, comme mû par un pressentiment douloureux, j'ai consacré deux pages à son dernier drame, *Le Vengeur*, si lointain et si vaporeux dans sa nostalgique impassibilité. Nous y avons parlé aussi de l'essentielle préoccupation morale de cet écrivain de combat, poète

de race et « révolutionnaire de l'âme », qui a tant influencé, tant bousculé les lettres polonaises à un moment décisif de leur histoire. Heureuse bousculade ! Tempête enivrante et purificatrice à la fois !... Elles ont coïncidé avec le grand renouveau des lettres polonaises et contribué puissamment non seulement à provoquer la « crise salutaire », mais à établir aussi l'orientation du mouvement de la « Jeune Pologne ».

Fils d'un instituteur posnanien cultivé et d'une mère pieuse, passionnément musicienne, Stanislas Przybyszewski (né en 1868 en Posnanie, près d'Inowroclaw) emporte de la maison paternelle un attachement demi-conscient à la tradition polonaise, un sens inné de la musique et du paysage natal, — vu d'ailleurs comme à travers un embrun sonore, — une soif intellectuelle, enfin, unie aux prédispositions mystiques et religieuses. A 21 ans, il étudie l'architecture à l'Ecole polytechnique de Charlottenbourg, puis la médecine, la psychologie surtout. En 1891, il dirige cependant un journal socialiste polonais (*la Gazeta Robotnicza*) paraissant à Berlin, car, selon son propre aveu, depuis sa « seizième année il se sent socialiste ». Mais un an après, il commence à publier en allemand des études révélatrices : *Sur la psychologie de la personnalité*, *Chopin et Nietzsche*, *les Vigiles*, *Homo Sapiens*... Il est accueilli avec enthousiasme par l'avant-garde de la jeune littérature allemande (et scandinave), dont il devient rapidement un des chefs reconnus à côté d'un Dehmel ou d'un Schlaf. Admiré par les uns, critiqué ou abhorré par les autres (Bartels, par exemple), il devient un ferment actif de la nouvelle orientation. Son succès est patent. La germanisation littéraire le guette. Pourtant, après une longue période de voyages en France, en Espagne, en Italie, nous le voyons en 1898 à Cracovie, où il dirige une revue littéraire et artistique de combat : *La Vie*. Désormais, il va écrire en polonais et se mouvoir quasi exclusivement dans le cadre de la littérature polonaise. Ce « revirement », accompli par un bond d'énergie intérieure, est significatif. Quelques influences extérieures (celle de Paderewski et du philosophe W. Lutoslawski) y contribuèrent, paraît-il, effectivement. Mais cela en diminue à peine la portée.

En Allemagne, Przybyszewski a représenté surtout une sensibilité nouvelle et une véhémente affirmation nietzschéenne de

l'individualisme polonais. En Pologne, où les conceptions littéraires oscillaient paresseusement entre un romantisme assagi et un naturalisme craintif, l'entrée brusque de Przybyszewski apporta un souffle rénovateur d'inquiétudes métaphysiques. La pensée occidentale, allemande avant tout, mais ramenée à l'ordonnance dynamique du tempérament polonais, anima alors les discussions des littérateurs et des artistes. Les idées de Przybyszewski, exprimées dans des formules sonores et parfois fulgurantes, ont fécondé alors la ferveur pure de l'élan créateur. La base de son esthétique est simple d'ailleurs. L'Absolu, c'est l'âme. Mais c'est par l'art que nous réussissons à l'atteindre, à l'exprimer. Donc, l'art devient ainsi l'instrument et l'expression de l'absolu ; il doit être libre, l'artiste doit être libre, sans condition aucune. Nous ne sommes pas très loin, on le voit, de postulats romantiques. La différence est pourtant notable. Car si les romantiques visent surtout la liberté de l'expression, de la forme (la liberté *dans* l'art), Przybyszewski se préoccupe plutôt du « geste intérieur », du contenu moral. Mais passons. La personnalité de Przybyszewski s'affirme d'ailleurs avant tout dans la façon dont il jouit de cette liberté absolue, affirmée avec tant de force et de conviction. Or, il nous convie presque toujours dans ses œuvres au même spectacle souverain d'un drame perpétuel : désir individuel d'épanouissement et de puissance ; volonté implacable de l'espèce dépassant, écrasant l'individu. L'amour, chez Przybyszewski, nous l'avons dit, est envisagé comme une manifestation impérieuse de la volonté de l'espèce (dans le sens de Schopenhauer) qui veut se réaliser à travers le flux incessant des individus éphémères. Chacun de ses deux modes d'existence possède ses lois et, pour ainsi dire, sa propre causalité. Chacune de ces volontés agit sur un plan différent et engendre une série particulière de faits. L'amour, au sens individuel, n'est qu'un lieu métaphysique où ces deux séries du réel s'entre-croisent et s'affrontent pour bouleverser toute l'économie morale dans les deux domaines. Sous le poids de la passion qui le dépasse et ne pouvant la raccorder aux contingences morales et sociales de la vie, l'individu succombe et périt. Tel est ce spectacle tragique de « l'âme nue » aux prises avec l'inéluctable et dévorante fatalité sexuelle, dont le torrent éclabousse à peine la multitude, mais purifie et à la fois supprime les prédestinés, les élus. Et cette lutte

tragique, poursuivie au mépris de toutes les convenances et de toutes les lois les plus « sacrées », ne s'apaise parfois qu'au sein de la nature qui semble unir et fondre les puissances opposées dans une sorte d'identité de contraires ; paix fragile, issue d'une interférence de rayons passionnels. La grande « pentalogie » *Requiem aeternam*, *Les Vigiles*, *De Profundis*, *Androgyne* et *Au bord de la Mer*, illustre et réalise à la fois la conception essentielle de Przybyszewski. Mais tout son théâtre, écrit plus tard, réaffirme les mêmes attitudes et les mêmes vérités » ; la *Toison d'or*, *Pour le bonheur*, *La Neige*, en particulier. Naturellement, cette donnée essentielle comporte de multiples irradiations. Le pathétique de l'élan sexuel, une sorte de religion du « surmâle », simple transposition, sans doute, de la conception nietzschéenne de « surhomme » ; « l'âme nue » qui aime à se refléter surtout dans le miroir convexe du « péché » — inceste, trahison, androgynisme, satanisme mystique ; l'individualisme exaspéré et vain à la fois, où l'individu dans son « éternel retour », telle une onde éphémère, exprime l'insondable ; la révolte aussi farouche qu'ingénue contre la « morale bourgeoise », à côté d'un « racisme transcendant » affirmé avec force ; cet alliage enfin du débordement passionnel et de l'enivrante amertume de la solitude en face du destin, tous ces thèmes et motifs contradictoires parfois et enveloppés toujours dans une féerie sonore du verbe, ont fait de l'œuvre de Przybyszewski un ferment puissant, un excitateur des sensibilités et des esprits (1). Elle a joué ce rôle non seulement en Polo-

(1) Le même terme, quoique dans un sens quelque peu différent et légèrement péjoratif, est employé par M. Kolaczkowski dans son article que publient les *Wiadomosci Literackie* (numéro spécial consacré récemment à Przybyszewski. Détail frappant, plusieurs auteurs à la fois y considèrent l'œuvre de Przybyszewski comme un phénomène littéraire périmé, entièrement inactuel en quelque sorte, car ils y voient « la poésie d'une âme sans maturité » (Mme Dabrowska), « l'expression d'une civilisation défectueuse » (Kolaczkowski). Admettons. Il est à remarquer cependant que chaque civilisation peut être considérée à certains égards comme « défectueuse », « déficitaire », même, du point de vue de la pleine réalisation de toutes ses vivantes possibilités... L'œuvre d'un grand artiste exprime souvent ce « déficit », fait résonner toutes ces « cordes muettes » en préfigurant l'avenir et en provoquant chez les lecteurs son inquiet frémissement. L'œuvre de Przybyszewski me semble précisément avoir joué ce rôle. Conservera-t-elle en outre une valeur esthétique en soi ? La question évidemment se pose. Plusieurs, parmi les collaborateurs de *Wiadomosci Literackie*, y semblent répondre par la négative. Ne serait-ce parce qu'ils contemplent Przybyszewski du point de vue trop exclusif de

gne, mais — sans parler de l'Allemagne — en Russie, en Bulgarie et surtout, peut-être à Prague, chez les Tchèques, où comme vient de l'affirmer M. Jiri Karasek ze Lvovic, ancien co-directeur (avec Arnost Prohazka) de la *Moderni Revue* : « Dans l'influence étrangère sur la jeune littérature tchèque, Przybyszewski a eu la part du lion ».

Même contemplée à travers la brume opaque de la grande crise mondiale, — si proche encore de nous et à la fois si lointaine — l'œuvre de Stanislas Przybyszewski nous apparaît comme un résonateur puissant de toutes ces crispations d'âmes qui remplissaient alors le ciel d'un bruissement inquiet de l'avenir. Et on y entend encore parfois ces cris de révolte et de rage, mêlés de sanglots nostalgiques de l'apaisement.

Mémento. — Les deux prix polonais de poésie de 15 et 10 mille zloty (43 et 29 mille francs en chiffres ronds) viennent d'être décernés, le premier au grand lyrique de l'ancienne « Jeune Pologne », poète de l'amour et des Tatra, Casimir Tetmajer, le second, au jeune coryphée de la poésie moderne et moderniste (le groupe de Skamander) J. Tuwim, auteur des prestigieux et déjà célèbres recueils : « *Aux aguets de Dieu* », « *Socrate dansant* ».

Z.-L. ZALESKI.

LETTRES YOUGOSLAVES

Pavle Popovic : *Jugoslovenska Knjizevnost*, University Press Cambridge. — *Srpske Narodne Junatchke Pesme*, Mirotolchivi, Belgrade. — Voyislav Yovanovitch : *Sprske Narodne Pesme* : Getse Kon, Belgrade. — V. Yovanovitch : *Srpske Narodne Pripovetke* ; Getse Kon, Belgrade. — J. Prodanovitch : *Zenske Narodne Pesme* ; Geste Kon, Belgrade. — Ivan Nevistiv : *Lirika na Bespucu* : Vijenca, Zagreb. — V. Gligoritch : *Kritike*, Jugoslavija, Belgrade. — S Pandurovitch : *Antologija Najnovije Lirike*, Misao, Belgrade. — M. Seleskovitch : *Snovi* ; Dojkovitch i Petrovatchki, Velki Vetcherek. — S. Militchitch : *Jena i Tchovek* ; Sprska Knjizevna Zadruga, Belgrade. — S. Militchitch : *More* : Izdavatcha Knjizaritsa Napredak, Belgrade. — Sv. Stéfanovitch : *Pesma Nad Pesmama* ; Drzavna Stamparija, Belgrade. — Zmaj. J. Yovanovitch : *Odabrane Pesme* ; Getse Kon, Belgrade. — Mémento.

De part et d'autre du portail de la cathédrale de Belgrade, monument modeste par ailleurs, se lisent deux inscriptions funéraires, qui désignent en quelque sorte les deux colonnes traditionnelles sur lesquelles s'appuie l'actuelle littérature de langue serbo-croate : l'une perpétue la mémoire de Dosithée Obrado-

l'heure qui passe et parce que cette « heure » s'annonce comme une réaction décisive contre l'ancienne « Jeune Pologne » ?

vitch, conteur, fabuliste et pédagogue, qui reprit l'œuvre intellectuelle de Saint-Sava, interrompue depuis quatre siècles par les guerres ; l'autre rappelle le nom vénéré de Vouk Stéfanovitch Karadjitch, grammairien, folkloriste, éducateur, qui a révélé au monde et à lui-même ce poète génial qu'est le peuple serbe. Né à Cakovo, dans le Banat, Dosithée Obradovitch (1739-1811), incarne la vive passion de science et d'art qui agitait, dès la fin du XVIIIe siècle, à la veille de la résurrection, l'élite du peuple serbe, et, quoique entré de bonne heure en religion, ses voyages nombreux à travers l'Europe lui firent comprendre que toute renaissance intellectuelle dans sa patrie devait se nourrir à la fois de la tradition populaire et des richesses culturelles de l'Occident. L'instructif petit manuel de M. Pavle Popovic, imprimé vers la fin de la guerre à l'University Press de Cambridge : **Littérature Yougoslave**, le compare judicieusement à Franklin, et montre comment il sut, dès 1783, s'adresser directement au peuple dans les récits familiers de son autobiographie, *Vie et Aventures*, et surtout dans ses essais pleins de verve : *Conseils d'un esprit sain*, qui marquent le début véritable de la nouvelle littérature serbe.

Il y proclame, d'après son expérience personnelle, que Serbie, Bosnie, Slavonie, Dalmatie, Herzégovine, etc., sont les membres d'une seule famille et parlent une même langue. A son retour d'Angleterre, il publie à Vienne un recueil de *Fables* empruntées à Esope, La Fontaine, Lessing, et enrichies de commentaires moraux à l'usage de ses jeunes compatriotes. En 1793, il donne un *Recueil de Récits éducatifs*, où s'affirment une fois de plus ses convictions libérales d'homme du peuple imprégné des idées françaises d'affranchissement et d'émancipation. Ce prêtre croyait que la justice et la vérité ne pouvaient être dangereuses pour l'orthodoxie.

La religion et le peuple, disait-il, n'ont-ils pas tout à gagner à ce qu'on fasse des écoles et des collèges de tous les couvents ?

Et il ajoutait :

Pourquoi avons-nous reçu de Dieu la parole et la raison, si ce n'est pour nous en servir en pensant et en jugeant ?

Choisi en 1807 comme précepteur des enfants de Karageorge, il devint sénateur et directeur général des écoles de la nouvelle Principauté. Après sa mort, survenue en 1811, on put extraire de

ses papiers la matière de plusieurs ouvrages posthumes. Le plus curieux est celui consacré à sa correspondance. Il a été publié seulement en 1829. Avant Dosithée Obradovitch, les écrivains de Serbie utilisaient une langue purement artificielle, mélange de serbe et de slavon d'église, que les lettrés seuls pouvaient comprendre.

Homme du peuple, Obradovitch conçut que le joug qui pesait sur sa race ne pouvait être secoué que par la destruction de l'ignorance Il fallait donc instruire le peuple, pour lui permettre de s'élever peu à peu, dans la liberté reconquise, au niveau des nations d'Occident, et l'on ne pouvait espérer atteindre ce but qu'en écrivant pour les simples une langue facile à entendre, la langue des chants et des contes traditionnels, la langue de chaque jour. De telles idées ne pouvaient que soulever de farouches haines, et c'est bien ce qui arriva. Les ennemis du grand précurseur firent brûler ses ouvrages, que les gens de cœur dissimulèrent jalousement, en sorte que la vérité et la justice purent enfin triompher. Elles triomphèrent surtout par la science, le courage et le génie du grand folkloriste Vouk Stéfanovitch Karadjitch (1787-1864), qui réforma définitivement la langue littéraire, et fit surgir de l'ombre l'incomparable richesse de la poésie nationale. A travers mille obstacles et persécutions, il réussit à faire prévaloir le statut orthographique et grammatical nouveau de la langue serbe populaire. D'aucuns regrettent que Vouk, par souci peut-être exagéré de logique scientifique, ait trop délibérément rompu avec la tradition, creusant ainsi un véritable fossé entre le serbe et le slavon et même le russe. Mais cette rupture était inévitable, car rien de réellement vivant ne se greffe sur l'artifice, et la rigueur du grammairien serbe a su créer d'un coup ce vers quoi les Grecs modernes s'efforcent toujours, sans y être encore parvenus.

Le consciencieux manuel de M. Pavle Popovic détaille avec précision les prodromes et le développement de ces temps nouveaux, dont l'avènement se prépare dès la seconde moitié du XVIIIe siècle, avec plus ou moins de bonheur, dans chacun des pays yougoslaves. Place éminente est ainsi faite, à juste titre, au Père André Kacic Miosic, originaire de Dalmatie, dont les chansons, composées dans le mode populaire, ont ouvert une voie féconde et, de même que les *Causeries plaisantes du Peuple*

Slave (Venise, 1756) ont répandu dans les masses asservies l'idée de l'union nationale. Il y a bien des coïncidences curieuses dans les diverses manifestations de ce réveil d'un peuple aux membres dispersés, et qui se cherche une conscience. Ainsi, c'est un Slovène, le savant linguiste Barthélemy Kopitar, qui rencontre par hasard à Vienne Vouk Karadjitch, et qui lui donne l'idée de la mission à remplir dans l'ordre du folklore. On doit à Kopitar la première grammaire slovène (1808). L'année suivante naissait à Krapina, près de Varazdin, le Croate Louis Gaj, disciple du célèbre panslaviste Jean Kollar, et qui devait, avec le concours des Stanko Vraz, des Blajvajs, des Vukotinovic, des Bogovic, des Mazuranic, faire adopter dans sa patrie une réforme analogue à celle de Vouk, pour l'unification des deux principaux dialectes yougoslaves.

Un poème de Mazuranic, demeuré populaire et maintes fois réédité : *La Mort de l'Aga Smail-Tchengitch*, illustre ce rapprochement. Il s'inspire directement de la manière des Gouslars. De la même époque (1844 à 1848) sont les vibrantes *Etincelles* de Tomasic ou Tommaseo, qui sont devenues classiques chez les Dalmates et les Croates. Apparaissent ensuite : en Slovénie Presern ; en Tchernagore, Petrovitch Njegosh ; en Serbie, Branko Raditchevitch et Zmaj ; en Croatie, Preradovic. Avec beaucoup de méthode et de raccourci, M. Popovic, qui n'omet point de nous faire toucher les origines à partir du IXe siècle et des apôtres Cyrille et Méthode, nous conduit jusqu'aux plus récentes manifestations du génie littéraire yougoslave, où l'influence française, surtout du côté serbe et slovène, joue un rôle prépondérant.

Contrairement à ce qui arrive en France et à la faible place que l'on y réserve pour l'éducation de la jeunesse aux œuvres épiques ou lyriques du riche moyen âge, les plus beaux contes, chansons ou ballades héroïques des pays serbes forment diverses anthologies, qui peuvent tout aussi bien servir à distraire les loisirs du lettré qu'à nourrir l'esprit des plus humbles. Ainsi trouvera-t-on plaisir et profit à feuilleter le nouveau recueil des **Chants nationaux serbes héroïques**, extraits des neuf tomes précédemment édités par la Fondation Dimitri Stamenkovitch, sous le patronage de l'Académie. C'est un choix de morceaux spécifiquement serbes, où tout le glorieux passé s'éploie devant nous en fresques saisissantes, depuis la figure du grand

Saint Sava, fondateur des lettres serbes, jusqu'à Karageorge. On retrouve là les incomparables fragments épiques : *Le Tsar Lazare et la Tzarine Militza*, *La Mère des Yougovitch*, *La Jeune fille de Kossovo*, *Le Petit Radoitza*, *Les Quatre Ouskoks*.

Le volume est curieusement illustré. Ceux qu'un dessein prémédité d'étude poussera vers ce riche trésor préféreront l'**Anthologie des Chants nationaux serbes** de M. Voïslav Yovanovitch, précédée d'une savante introduction sur le caractère, l'origine, l'évolution et la diffusion de la poésie populaire serbe, tant héroïque que féminine, avec le résumé des travaux qui la concernent.

Inspirée de celle de Vouk, la méthode de M. Yovanovitch est excellente. L'ouvrage est divisé en deux parties essentielles : la première est consacrée aux *pesmés* lyriques et comprend un choix de chants mythologiques, religieux, saisonniers, domestiques, célébrant les travaux, l'amour ou la nature ; la seconde contient les *pesmés* légendaires et historiques, les chants des Némanides, de Kossovo, de Marko, des Brankovitch et des Yakchitch, des Haïdouks, des Ouskoks, de la Tchernagore, de l'Indépendance, offrant tous les spécimens de la métrique serbe traditionnelle. Tout ce qui est épique, cependant, est composé dans un vers non rimé, analogue à celui de notre Chanson de Roland. M. Yovanovitch, à qui nous devons, en français, un volumineux travail sur *La Guzla* de Prosper Mérimée, publié avant la guerre, a voulu faire pour la prose traditionnelle la même exégèse. Son anthologie des **Contes populaires Serbes** est le parfait pendant de son Choix de Pesmés héroïques. Le savant critique a glané à travers l'abondante moisson du folklore yougoslave les plus beaux épis. La première partie comprend les récits légendaires, dont le thème se retrouve ailleurs plus ou moins modifié sur les chemins d'Europe et d'Asie, les apologues, les histoires de bêtes, matière philosophique et satirique, qu'un Milan Voukassovitch diversifiera, et dont il fera son profit pour dénoncer les travers de ses contemporains ; la seconde partie est consacrée aux contes badins, aux historiettes facétieuses ou plaisantes, et la fantaisie n'y manque point. L'auteur, dans sa préface, expose avec beaucoup d'autorité les principes qui l'ont guidé dans son utile travail. Les hauts mérites de M. Yacha Prodanovitch se manifestent, de leur côté, dans une œuvre de même ordre consacrée à

l'éducation. Profond connaisseur de son peuple, de la langue et de la tradition serbes, critique averti, éducateur passionné, M. Prodanovitch a fait servir ses préoccupations d'homme d'Etat à l'édification d'une anthologie des **Chants nationaux féminins**, destinée aux écoles, et qui est un tour de force.

L'introduction témoigne d'un goût très sûr et d'un savoir immense. Tous les travaux sur la matière ont été consciencieusement mis à contribution. Il y a là plus de quatre cents chansons, depuis les gracieuses variations sur les divers thèmes sentimentaux, les chants de noces et de fêtes familiales ou rituelles, les chants religieux ou moraux, les couplets du travail ou de la fantaisie joyeuse, jusqu'aux plus alertes refrains qui sont des merveilles de rythme. M. Prodanovitch a réalisé là une idée hardie et dont il conviendra de suivre le développement.

Le problème qui s'est posé, depuis la résurrection de la nation, à l'intellectualité serbe, et dont la solution importe davantage encore depuis que l'unité yougoslave est un fait accompli, n'est pas autre que celui-ci : greffer sur la souche traditionnelle et populaire la tige occidentale de la modernité esthétique, philosophique et scientifique, fondre les deux sèves en une seule et réaliser ainsi l'unité vivante, dans l'expression spontanée d'une âme neuve, harmonisée à l'universel. Le compromis à trouver ne va pas sans heurts, et si la guerre a pu en précipiter l'avènement, elle ne l'a pas simplifié. A ce propos, les quatre essais que nous offre M. Ivan Nevistic sur la **Moderne poésie Serbo-Croate** seront consultés avec fruit. Le Critique s'attache à montrer fort judicieusement que l'on ne peut renouveler les formes sans renouveler les idées, et que le tempérament doit dominer le caprice des modes, lesquelles poussent facilement à l'absurde ; c'est-à-dire que la richesse de la sensibilité doit, en matière de lyrisme, s'accorder étroitement avec les suggestions de l'intelligence. A l'origine, les préoccupations des novateurs contemporains de Vouk furent surtout grammaticales. En même temps, le Romantisme leur enseigna de modeler leur expression sur le folklore. Mazuranic, cependant, se garde d'oublier l'exemple légué par les poètes de Raguse. Chez Njegosh apparaît une crise d'âme tragique ; la conscience du poète est déchirée entre le devoir chrétien et le devoir national. Le même conflit existe entre la génération de la guerre, celle du dynamisme à

base rationaliste, préconisé par le grand Skerlitch, imprégné d'idées françaises, et les mystiques individualistes d'aujourd'hui, plus ou moins teintés d'internationalisme, d'expressionisme germanique et de surréalisme parisien. L'amour, la foi, le patriotisme, tels sont les trois thèmes essentiels de la poésie yougoslave jusqu'en 1918. Cette poésie, jusqu'à Skerlitch, se tourne volontiers vers l'histoire. A la veille de la guerre, elle prétend puiser toutes ses ressources dans le culte fiévreux de l'énergie nationale. Aujourd'hui, elle devient en quelque sorte *anationale*, et, quand elle ne se contente pas de chercher des raffinements de mots ou d'images, des raccourcis bizarres d'expression, elle est une confession d'âme, où se convulse un pessimisme subtil. A ce titre, Augustin Ouyévitch, virtuose de la forme, héritier spirituel et mystique des Verlaine et des Villon à qui le vieux Diogène fait signe, marque une date et laissera une œuvre de choix. Il demeure fidèle à la métrique régulière, que la plupart des jeunes abandonnent, en réaction contre les excès du formalisme parnassien. Scepticisme, pessimisme, cynisme, telles sont les trois caractéristiques de la poésie yougoslave contemporaine, dit M. Nevistic, qui conclut ainsi : « Notre époque ne manque pas de poètes, mais elle attend son poète. » Place est faite, en passant, au fondateur du *Zénitisme*, M. L. Mitsitch, qui tente une combinaison barbare du dadaïsme et de l'expressionnisme. Ces marques de fabrique étrangères ne disent rien qui vaille à M. Nevistic. Le contact avec les éléments externes a mis l'outrance à la mode. La sagesse et la mesure n'ont pas cependant disparu. Le goût éclairé, un peu professoral, de M. Bogdan Popovitch, auteur d'une *Anthologie de la moderne Poésie serbe*, dont nous avons rendu compte ici même, en est le gardien vigilant. De même, dans la diversité de leur tempérament, ceux dont M. Velibor Gligoritch, dans une vigoureuse série d'**Essais critiques**, nous détaille l'action et le talent : MM. D. Nikolaiévitch, essayiste puissant et personnel, Ivo Andritch, conteur plein de fantaisie et prosateur délicieusement lyrique (*Ex Ponto*). Auprès d'eux, la riche imagination d'un Milosh Tsrnianski, le réalisme hallucinant d'un Miroslav Krleza (*Rhapsodie croate*) ont déjà donné plus que des promesses. Au surplus, la troisième édition illustrée et augmentée de **l'Anthologie de la poésie nouvelle**, publiée par la revue *Misao* sous la direction de M. Pandurovitch, poète lui-

même et de sentiment très vif dans une forme particulièrement soignée, présente une image fidèle du mouvement contemporain du côté lyrique, et il serait désirable qu'on pût nous offrir de même un choix de prosateurs.

Plus de 60 poètes sont représentés dans le recueil de M. Pandurovitch, parmi lesquels nous sommes heureux de retrouver des maîtres tels que MM. S. Milicic, Ivo Andric, Velko Petrovitch, Ouyévitch, Vladimir Nazor, évocateur puissant des splendeurs de la nature, Gustave Krklec. Mmes Dessanka Maksimovitch, aux vers frémissants de songe et de lumière, Danitsa Markovitch, Lioubitsa Boritch, Yela Spiridonovitch, font grand honneur à l'inspiration féminine.

En vérité, la nécessité de retrouver, après la crise de *nationalite* exaspérée, conditionnée par le destin, la note purement et largement humaine travaille les générations nouvelles.

Les mieux doués sont déjà rentrés en eux-mêmes et ont appris à exprimer fortement la vie. Tel Momtchilo Seleskovitch, qui dans **Snovi** nous donne une suite impressionnante de méditations lyriques et de pensées sur la Mort, l'Amour, le Bonheur, la Vérité, Dieu. D'ingénieuses variations philosophiques, sous le titre de *Ecce Homo*, terminent le volume. Personnalité d'abord. Il faut à tout prix redécouvrir l'Homme,

Sibe Milicic entre en communion avec la vie totale. Chacun de ses recueils de contes nous le montre appliqué à découvrir à la fois des visages, des âmes et des paysages. Il sait trouver au front de chacun de ses personnages la marque du Destin. La fine lumière de l'Adriatique et des îles dalmates baigne les émouvants récits rassemblés sous le titre pittoresque de *Pins et Oliviers*. Milicic est tout à la fois peintre de sentiments et peintre de figures. On a prononcé à juste titre, à propos d'un de ses contes, *Agnets Bojyi*, le nom de *Maria Chappedelaine*. C'est bien le même songe passionné. Milicic a repris cette histoire en l'améliorant, pour la comprendre dans le précieux petit volume que vient d'éditer la *Société littéraire serbe* : **La Femme et l'Homme**. *Jalousie*, *Le Bonhomme et sa Femme*, *Suicide* nous montrent les diverses ressources de ce curieux talent, plus sensitif qu'imaginatif et qui joint harmonieusement le souci russe du détail et de l'atmosphère à la netteté grecque et française.

Dirai-je que sa *Chronique de l'île engloutie* : **La Mer**, *Le*

Secret d'un Crime, m'a fait songer aux *Lestrygons* de Kouprine ?

Avec quel charme et quelle précision les gens et les choses de la mer revivent là ! Et de quelle mer ! A ce titre, Milicic occupe une place unique en Yougoslavie. Il a trouvé la vraie voie.

Poète aux élans cosmiques, comme Milicic le fut dans ses chants de jeunesse, Svétislav Stéfanovitch, que distinguent des dons prestigieux d'évocateur verbal, s'est donné pour tâche de traduire en vers blancs inégaux le **Cantique des Cantiques** de Salomon. Il nous fait ainsi mieux apprécier la puissance et la malléabilité de la langue serbe, qui est en vérité un merveilleux instrument poétique. Quiconque relira, dans le beau choix que nous présente, à l'usage des écoles, M. Yacha Prodanovitch, les **Poésies** de Zmaj J. Yovanovitch, chantre romantique et passionné de l'amour et de la douleur, qui sut aussi briller dans la satire, en doutera moins encore.

Mémento. — Sous le haut patronage de M. Bogdan Popovitch et la direction de MM. Tribunac et Miodrag Ibrovac, notre grand ami, à qui l'on doit sur Heredia une thèse définitive, parait depuis un an le *Strani Pregled* où les études esthétiques et critiques tiennent large place. Nous aurons à nous y référer un jour plus longuement, comme à dépouiller le copieux sommaire de *Srpski Knjizevni Glasnik* où collabore tout ce qui est arrivé à la notoriété, de *Venats* que dirige le goût éclairé de M. Jivanovitch.

A Ljubljana vient d'être célébré avec éclat le cinquantenaire du grand lyrique et dramaturge Otto Zupancic.

Seront commentés ultérieurement les ouvrages suivants, édités par Cvijanovitch : *Pesme*, par Dessanka Maksimovitch, *Pesme*, par Rakitch, *Vetchite Tchejnye*, par Yela Spiridonovitch-Savitch ; *Za Utehom*, par Yovan Radulovitch ; *Zora u Duchi*, par N. Mirkovitch ; *Tchuvari Tsveta* par Saint Vinaver ; *Srbliak*, par Filipovitch ; *Od Sretchi i od Sna*, par Marko Ristitch : *Krov Nad Prozorom* par A. Vutcho, *Otkrovenye*, par Rastko Petrovitch ; *Lirske Miniature*, *Erotikon*, par Rade Draizats, *Iz Vetchnoga Izvora*, par Ivan Sajkovic ; *Iz Tomnog Vilayeta* par M. Nastasijevitch ; *Egiptchanka*, par B. Tchositch, etc.

Lire, du côté slovène, les vers étrangement évocateurs de Miran Jarc : *Clovek in Noc* et à *Ljubljanski Zvon* (VII-1927) le vigoureux drame d'Anton Novacan : *Celjske Kronika*, qui reprend avec une conception différente le sujet mis à la scène et illustré par O. Zupancic : *Veronika Desenicka*.

LIOUBO SOKOLOVITCH.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

G. Perreux : *Les Allemands m'ont dit*, Paris-Midi. — Georges Blun : *l'Allemagne mise à nu*, Nouvelle Société d'édition.

Les relations entre la France et l'Allemagne sont toujours le point principal de notre situation. Elles dépendent en grande partie des intentions et des sentiments des deux peuples. M. Gabriel Perreux est allé faire en Allemagne une enquête sur ceux de nos voisins. Il en donne les résultats dans un excellent livre : **Les Allemands m'ont dit...**

C'est au Reichstag qu'il a commencé son enquête :

J'y ai, dit-il, parcouru la gamme entière des partis, racistes et communistes exclus. J'ai demandé qu'on me parlât sans détours. Et je n'ai entendu qu'une voix : Finissons-en avec l'occupation. « Elle est la raison principale de la crise locarnienne que nous traversons en ce moment, m'a déclaré le baron von Rheinbaben, du parti populiste. Nous sommes désillusionnés... L'Allemagne a un droit politique sur l'évacuation de la Rhénanie. C'est une erreur d'affirmer que Locarno n'a aucun rapport avec le Rhin. Dès les négociations préliminaires, le gouvernement du Reich avait dit qu'il considérait les deux questions comme liées... Mais si Locarno et le problème rhénan sont liés, il n'y a aucun rapport entre ce dernier et la question des réparations... »

Les Allemands ne comprennent rien ou ne veulent rien comprendre à la liaison que nous établissons entre notre position sur le Rhin et notre sécurité... « Votre sécurité ? Mais croyez-vous que c'est une poignée d'hommes *en l'air* en pays étranger qui suffirait à l'assurer ? raille-t-on... D'ailleurs, que voulez-vous que nous fassions contre vous avec nos 100.000 hommes ? C'est avec du matériel, des tanks, des avions, des gros canons qu'on entreprend la guerre maintenant. Or nous n'avons rien de tel. Ah ! oui, il y a notre fameux potentiel de guerre. Il est réel ; mais avant que nous ayons pu lever le petit doigt, vos avions auraient tout démoli chez nous ! — Si nous retirons nos troupes, est-ce que l'Allemagne paiera ? — Evidemment... Si nous ne nous exécutions pas, ce serait la ruine de notre crédit en Amérique. Pour le conserver, nous avons besoin de rester honnêtes commerçants...

« Il n'y a pas plus de question d'Alsace-Lorraine », disent aussi les interlocuteurs de M. Perreux. « A peine une petite restriction relative aux minorités... Le nationaliste Hartwig luimême... pense que le problème des minorités sera résolu un jour amicalement avec la France. »

Ces mêmes interlocuteurs, en revanche, « littéralement bondissaient à l'évocation du corridor ».

Question d'honneur, disaient-ils. Et là-dessus nous sommes intraitables. Il est inadmissible qu'un grand pays soit ainsi séparé d'une de ses provinces... Question de justice. Le « corridor » est allemand. Evidemment, à l'heure actuelle, un plébiscite donnerait la majorité aux Polonais, mais c'est parce qu'ils ont expulsé ou fait fuir tous les Allemands.

Pour l'Anschluss, on est plus calme, moins passionné, mais aussi entêté. On fait remarquer que la France reconnaît le droit aux peuples de même race de disposer d'eux-mêmes, mais dans la mesure de son intérêt seulement... Les Allemands d'Autriche sont de purs Allemands. Pourquoi faire une exception ?...

Pas une fois, en tout cas, et pour aucun de ces problèmes, on n'a admis la possibilité d'une guerre. « Nous ne voulons plus de guerre, clame-t-on comme un refrain... Pour l'éviter, il est de toute nécessité d'effectuer le rapprochement franco-allemand, et en général le rapprochement de l'Allemagne avec tous les peuples... Seule la politique de Locarno peut être efficace. »

Ce désir d'entente, M. Sorge, président de l'Union de l'industrie allemande, l'exprima aussi.

A l'origine, déclara-t-il à M. Perreux, il existait parmi nous de sérieux préjugés contre le plan Dawes, mais ils ont de plus en plus fait place à la conviction sincère que sa réalisation absolue est une nécessité... Il prévoit d'ailleurs des possibilités de remaniement au cas où les circonstances l'exigeraient .. L'Allemagne juge la France beaucoup plus favorablement que la France le Reich. A mon sens, il n'existait pas chez nous, même au lendemain de la guerre, d'antipathie directe à l'égard de votre pays : elle n'est née que par la faute du gouvernement français.

Cette dernière note, M. Perreux l'a entendue partout ailleurs :

Même pendant la guerre, lui a-t-on dit, nous n'avons jamais eu de haine contre vous, nous détestions seulement l'Angleterre. La haine pour la France n'est venue qu'après, et surtout au moment de l'occupation de la Ruhr. Maintenant, la politique de M. Briand est en train d'effacer tout cela... Au fond, on est beaucoup plus indulgent que vous ici. Nous nous expliquons très bien qu'en France vous manifestiez à notre égard plus d'inimitié que nous n'en montrons envers vous.

Ces idées dominent même dans la jeunesse allemande. « Il y a certes beaucoup d'étudiants nationalistes, a dit M. Becker, le ministre de l'Instruction publique de Prusse, à M. Perreux, mais

ils ne sont pas la majorité comme vous le croyez ordinairement.» Et M. Perreux de conclure : « En 1922, M. Lichtenberger disait que la démobilisation des esprits n'était pas allée de pair avec la démobilisation des armées. Aujourd'hui, ce n'est plus tout à fait vrai, car, comme me le disait M. Becker, le désarmement moral est vraiment en marche. »

La conséquence en est que les organisations de combat comme *Stahlhelm* (Casque d'acier) [500.000 membres ?] sont en décroissance, tandis que le *Jungdeutscher Orden* (Ordre de la Jeune Allemagne), pacifiste, représenterait 1.500.000 adhérents. M. Perreux a entendu M. Arthur Mahraun, le haut maître de cet Ordre, dire à son assemblée : « Nous ne voulons pas jouer aux soldats, mais remplir nos devoirs civiques... Démasquons les excitateurs de guerre ».

Ces sentiments pacifistes sont-ils bien solides ? Ce qu'écrit M. Perreux, de la genèse de leur naissance chez beaucoup d'Allemands, fait penser qu'ils sont encore une plante bien frêle :

> Ils sont dégoûtés de l'attitude du parti « national », Janus qui dit *blanc* au pouvoir et *noir* devant les électeurs... Une des dernières illusions nationalistes est en train de s'envoler. Quand il devint visible que l'alliance soviétique était impossible par suite de l'entrée de l'Allemagne à la S. D. N., les assoiffés de revanche comptèrent sur l'Italie. Ils se mirent à attendre impatiemment la date fatidique de 1935, tant de fois agitée comme un épouvantail par Mussolini. Et puis... voici qu'en quelques mois le Duce a fait une volte-face complète...

Ne comptons pas trop sur cette volte-face. Mieux vaudrait se pénétrer de ce que disait M. von Gerlach :

> Nous allons sûrement à gauche. Et c'est pourquoi si, après les élections, la France faisait un geste généreux, elle renforcerait considérablement l'action et la puissance de l'Allemagne républicaine.

Ce geste généreux, ce serait l'évacuation de la Rhénanie après fixation de l'indemnité à payer par l'Allemagne à un chiffre en rapport avec sa capacité de paiement. Cette fixation, le bon sens l'exige. Nous n'avons pas su le comprendre jusqu'aujourd'hui. M. Perreux croit encore qu'elle ne peut avoir lieu qu'en liaison avec le règlement des dettes interalliées. C'est une erreur. Il n'y a pas de lien *de droit* entre nos dettes et celles de l'Allemagne. L'indemnité que celle-ci doit payer doit être en fonction de sa capacité de paiement et de la *valeur du gage* que

nous avons. Ce gage, c'est l'occupation rhénane. A la fin de 1934, il vaudra zéro. Plus on attendra, plus il se rapprochera de cette valeur et plus l'indemnité sera petite. Il faut donc se hâter de conclure ; les Allemands, qui se rendent compte de la situation, exigent une diminution : il faut l'accorder.

Une autre erreur à éviter est de mettre comme condition à l'évacuation de la Rhénanie, comme M. Paul Boncour, « l'existence d'une zone démilitarisée » avec contrôle international de la Société des Nations. Ce serait compliquer inutilement la négociation, car cet engagement serait sans valeur. La vallée de la Sarre restant allemande, la supériorité des lignes de chemin de fer allemandes sur les lignes françaises qui y conduisent fera toujours que les Allemands pourront y être en force avant nous. Ce qu'il faut avant tout, c'est affermir le parti pacifiste en Allemagne. L'évacuation de la Rhénanie est le meilleur moyen d'obtenir que les Allemands se résignent à l'existence du Corridor. Quant à l'*Anschluss*, il ne nous regarde pas ; c'est une affaire italo-allemande, sauf dans le cas d'alliance italo-française.

M. G. Blun, correspondant du *Journal* à Berlin pendant 15 ans, dans **L'Allemagne mise à nu**, répond aux questions : Les Allemands veulent-ils nous attaquer de nouveau ? Sont-ils toujours aussi forts ?

Tout d'abord il dit (ce que les élections de mai ont confirmé depuis) que « la lutte contre la République, qui avait atteint son paroxysme en 1924, n'a fait depuis qu'aller en décroissant... La République allemande est devenue un bloc d'airain que le burin de la réaction monarchique ne peut plus entamer ». Contrairement aussi à ce que nous croyons généralement,

tous les gouvernements qui se sont, depuis 10 ans, succédé au pouvoir en Prusse, n'ont jamais cessé d'être des gouvernements éminemment républicains auxquels les nationalistes, à quelque parti qu'ils appartinssent, n'ont jamais été admis à participer. La Prusse n'a jamais cessé d'être le rempart le plus solidement étayé de la République... Or, elle compte à elle seule plus des deux tiers de la population allemande et à ces 40 ou 42 millions de Prussiens, la Bavière, généralement réactionnaire, ne peut opposer que 6 millions d'individus que l'on ne saurait taxer, en bloc, de nationalistes, sans être injuste... Cette extraordinaire consolidation de la République... c'est à l'action bienfaisante du Centre catholique que nous la devons. Il a en effet, tou-

jours refusé... de marcher en Prusse avec les Populistes et les Conservateurs nationalistes.

Le chef des Populistes est le Dr Stresemann : « Il fut un temps, qui n'est pas très éloigné, où son parti hésitait à le suivre dans sa politique locarnienne ; grand admirateur de Napoléon et de Bismarck », il ne semblait pas l'homme destiné à protéger la paix, pas plus que von Hindenburg ne semblait l'homme destiné à défendre la République, mais ce maréchal, qui est « *un modèle de droiture* », a plus fait en deux ans, à son corps défendant peut-être, pour asseoir définitivement la République sur des bases solides... que les partis de gauche du Reichstag en neuf années de lutte et d'agitation... C'est sa fidélité absolue au nouveau régime qui a provoqué la conversion d'innombrables nationalistes et monarchistes. »

M. Blun, croit qu'on peut en dire autant de l'ancien chef d'état-major von Seeckt, qui dut récemment donner sa démission parce qu'il avait subrepticement autorisé le fils aîné du Kronprinz à participer aux manœuvres de la Reichswehr. « Il rêva longtemps, sans doute, d'être le Scharnhorst du nouveau Reich. » Il eût suffi d'un mot de lui pour lancer l'armée, ou tout au moins certaines parties de l'armée, contre la République... Il ne l'a jamais prononcé. »

La République allemande n'est cependant pas « une république démocratique... *Elle est et restera une république ploutocratique ou elle ne sera pas...* Les [grands] industriels se sentent fort à leur aise dans une république *dont ils sont les rois.* Pourquoi voudrait-on qu'ils mettent leurs noms et leur argent au service d'une restauration qui les ferait redevenir simples sujets d'un monarque, alors qu'ils sont aujourd'hui deux douzaines à peine à se partager les fastes d'une république royale ? »

Ils n'en sont d'ailleurs pas les rois absolus. En face d'eux se dresse une armée de 10.700.000 ouvriers. La majeure partie de ceux-ci sont groupés dans des syndicats ligués entre eux.

Disposant d'organisations aussi formidables, les ouvriers allemands ne sont pas livrés pieds et poings liés à leurs employeurs. Ils ont, au contraire, pour se défendre, une arme à laquelle les patrons trop revêches n'aiment pas, en général, à se frotter de trop près. C'est ce qui explique que, depuis plusieurs années, *les mouvements grévistes* d'une

certaine ampleur se font de plus en plus rares dans ce pays... Si les choses menacent de s'envenimer, le Gouvernement intervient comme arbitre dans l'intérêt du pays tout entier... Le ministre du Travail, le catholique Dr Brauns, rend sa sentence qui est soumise à l'approbation des syndicats et des associations patronales. Dès qu'elle a été acceptée, ordre est donné par les Syndicats aux ouvriers de reprendre le travail. La discipline étant... la force de la nation allemande... il est extrêmement rare que les ouvriers regimbent...

Grâce à cette discipline, l'Allemagne a un revenu annuel que l'on évaluait en 1905 de 43 à 60 milliards de marks-or et qui a énormément augmenté depuis. Les titres cotés dans ses bourses, évalués en 1913 à 16 milliards, l'étaient à 19 en 1925. De 1919 à 1925, la population a passé de 59 à 64 millions d'habitants. On peut estimer que, dans 20 ans, elle atteindra 80.

Cette puissance formidable a-t-elle servi à organiser sous-main une armée proportionnée ? M. Blun en doute. Il reconnaît qu'il y a eu des efforts faits dans ce sens, mais fait remarquer que, depuis janvier 1927, le gouvernement du Reich ayant pris l'engagement de faire cesser les enrôlements clandestins, on n'en a plus entendu parler. Quant aux associations patriotiques illégales qui pullulaient lors de la Ruhr, leur effectif *a beaucoup diminué*.

M. Blun relève d'ailleurs une particularité inquiétante : la majorité de la presse allemande « est très souvent d'opinion exagérément nationale... L'inspirateur de cette presse belliqueuse... qui déverse des seaux d'ordures sur la République et les nations alliées, la France et la Pologne surtout, est le conseiller Hugenberg, ancien directeur général des usines Krupp et propriétaire de la maison d'édition August Scharl de Berlin. » Il commande 35 o/o de la presse allemande (1.200 journaux). Néanmoins,

les 4/5 de la population allemande sont locarniens... 50 o/o des nationalistes... approuvent la politique de rapprochement avec la France... Le point noir est que le Reich n'a pas voulu donner aux Polonais les mêmes garanties... Sur cette question, l'opinion allemande est unanime et englobe même les pacifistes... Il n'y a pas actuellement d'homme d'Etat et il n'y en aura probablement jamais ayant assez d'ascendant pour convier le peuple allemand à renoncer solennellement au corridor polonais et à Dantzig... Néanmoins, les Allemands affirment qu'ils ne songent pas à déclarer la guerre aux Polonais pour leur reprendre le Corridor.

Non moins unanime est l'opinion allemande au sujet de la Rhénanie :

Croire que l'on pourra aboutir à une entente avec elle sans évacuation préalable de celle-ci est un leurre, dit M. Blun... Dès cette année, la France et l'Allemagne, abordant le problème rhénan s'aborderont aussi pour déterminer au nom des générations à venir la nature des rapports qu'elles entretiendront l'une avec l'autre.

Puissions-nous ce jour-là nous résigner aux concessions nécessaires ; je pense, pour ma part, qu'il en résulterait un apaisement qui permettrait peut-être au temps d'inspirer aux Allemands d'apprécier plus équitablement le problème du Corridor.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

G. Glotz : *La Cité grecque*. (Coll. *L'Evolution de l'humanité*); Renaissance du livre. 30 »

Arthur Lévy : *Napoléon intime d'après des documents nouveaux. L'Empereur dans sa vie privée*; Calmann Lévy. 9 »

Boris Nolde : *L'ancien régime et la révolution russe;* Colin. 9 »

Littérature

Aristophane : *Les Oiseaux*, traduction intégrale et nouvelle avec avant-propos et notes par Marie Meunier; L'Artisan du livre. 15 »

Claude Aveline : *La merveilleuse légende de Siddhartha Çakya-Mouni, Bouddha;* L'Artisan du livre. 12 »

Dr Octave Béliard : *Le Marquis de Sade*. (Coll. *Les vies en marge*); Edit. du Laurier. 10 »

Eugène Beneze : *La doctrine esthétique de Remy de Gourmont;* Le Bon plaisir, Toulouse. 15 »

Bernardin de Saint-Pierre : *Œuvres choisies*. Préface de André Bellessort. (Coll. des *Classiques français*); Firmin Didot. 12 »

Boileau : *Œuvres*. Introduction de André Thérive. (Coll. des *Classiques français*); Firmin Didot. 12 »

Gérard de Catalogne : *Le Message de Thomas Hardy*. Préface de François Mauriac. (*Cahiers d'Occident*, 2e série, n° 3); Libr. de France. » »

Chants d'amour hindous, adaptation de G. Rodier; Delpeuch. 15 »

John Charpentier . *La vie meurtrie de Alfred de Musset :* Edit. d'art Piazza. » »

Chateaubriand : *Atala, René. Le dernier des Abencérages. Voyage en Amérique*. Préface de Paul Hazard. (Coll. des *Classiques français*); Firmin Didot. 12 »

André Chénier : *Poésies*. Préface de Benjamin Crémieux (Coll. des *Classiques français*); Firmin Didot. 10 »

Benjamin Constant : *le Cahier rouge*. Publié par C. Constant de Rebecque; Stock. » »

Armand Louis de Gontaut, duc de Lauzun : *Mémoires*. Préface et notes par M. Edmond Pilon. Avec des illust.; Jonquières. » »

Roland Lebel : *Etudes de littérature coloniale;* Peyronnet. » »

Emile Magne : *Nicolas Poussin, premier peintre du roi*. Documents inédits. Avec illustr; Emile Paul. 12 »

Dr Moreau Deforges : *Balzac à Issoudun*. Avec un portrait d'Honoré de Balzac et une vue de la Tour Blanche; Revue du Centre, Nevers. » »

Jean Petithuguenin : *La vie tragique de Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre;* Marpon. 10 »

Jean Racine : *Théâtre*, Préface de Victor Giraud : (Coll. des *Classiques français*); Firmin Didot. 12 »

Jean-Jacques Rousseau : *Les confessions*. Préface de Georges Lecomte. (Coll. des *Classiques français*); Firmin Didot. 12 »

Albert Samain : *Œuvres choisies*. Préface de Francis Jammes. Portrait d'Albert Samain sur son lit de mort par Eugène Carrière. Deux autres portraits en phototypie. Appendice : Lettre de Stéphane Mallarmé reproduite en fac-similé. Poésies de Louis Le Cardonnel, Charles Guérin, Textes de Remy de Gourmont, Louis Denise, Ad. van Bever et Paul Léautaud. Bibliographie complète. Edition du Monument; Mercure de France. 50 »

George Sand : *Le roman d'Aurore Dudevant et d'Aurélien de Sèze;* Edit. Montaigne. 12 »

Alphonse Séché : *La vie des Fleurs du mal*. (Coll. *Les grands événements littéraires*); Malfère, Amiens. 9 »

Madame de Sévigné : *Lettres choisies*. Préface de Henriette Célarié. (Coll. des *Classiques français*); Firmin Didot. 12 »

Paul Vulliaud : *Les paroles d'un croyant*, de Lamennais. (Coll. *Les Grands événements littéraires*); Malfère, Amiens. 9 »

Aileen Wilson : *Fontanes, 1757-1821*. Essai biographique et littéraire. Avec un portrait; Boccard. » »

Emile Zola : *Œuvres complètes. Œuvres critiques. Les romanciers naturalistes*. Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription

Ouvrages sur la guerre de 1914

Général Alexandre Spiridovitch : *Les dernières années de la cour de Tzarskoïé-Sélo*. Avec 59 photographies h. t.; Payot. 40 »

Philosophie

Dr A. Marie : *La psychanalyse et les nouvelles méthodes d'investigation de l'inconscient;* Flammarion. 12 »

Camille Spiess : *Le sexe androgyne ou divin*, essai psycho-synthétique sur la régénération de l'individu ou de la race. Avec un portrait de l'auteur. Préface de Florian-Parmentier; Monde moderne. 20 »

Poésie

Leftéris Alexiou : *Vers français d'un Grec;* Candie, Ile de Crête, chez l'auteur. » »

Ali-Bert : *Dans le creux de sa main*. Lettre-préface de Martin Saint-René. Bois original de André Marcat; La Caravelle. 12 »

François Bousgarbies : *Les sens et l'âme;* Figuière. 10 »

Géo Charles : *VIIIe Olympiade, 1924-1928;* Edit. L'Equerre. 20 »

Pierre Gracy : *Les chants de la cité, du foyer et des dieux;* Redier. 12 »

Louis Gravier-Deroulet : *Daphnis et Cloé;* Cahiers du Sud, Marseille. » »

Emile Henriot : *Poésies;* Plon. » »

Jean Quesnel : *Le cœur juvénile;* Maurice Mendel. » »

Henry Spiess : *Chambre haute*, poèmes; Imp. Kundig, Genève. » »

Mimose Spring : *Des chansons tout simplement;* Revue du Centre, Nevers. » »

Politique

Suzanne Dauguet-Gérard : *Mussolini parle.* Discours et écrits de Benito Mussolini, réunis et traduits en français; Plon. 15 »

Mme B. G. Gaulis : *Le nationalisme égyptien;* Berger-Levrault. 15 »

Préhistoire

Colonel Langlois : *L'Amérique précolombienne et la conquête européenne.* Avec des illust. (*Histoire du monde* sous la direction de M. E. Cavaignac, Tome IX); Boccard. » »

Félix Sartiaux : *les civilisations anciennes de l'Asie-Mineure.* Avec 50 pl. en héliogravure; Rieder. 16 50

René Thévenin et Paul Coza : *Mœurs et histoire des Peaux-Rouges.* Avec 50 photographies et 383 dessins en noir et en couleurs; Payot. 30 »

Questions coloniales

Alfred Martineau : *Dupleix et l'Inde française, 1749-1754;* Soc. d'édit. géographiques, maritimes et coloniales. 50 »

Georges Vidalenc : *Une œuvre française : Le port de Casablanca.* Avec 24 pl. h. t.; Libr. Faraire, Casablanca. 15 »

Roman

Laurence Alzan : *Le livre de Sylvie;* Nouv. Revue franç. 12 »

Pierre Bost : *Faillite;* Nouv. Revue française. 12 »

Louis Chaffurin : *Pique-puce;* Flammarion. 12 »

Dostoïewski : *Un joueur. Notes d'hiver sur des impressions d'été.* Traduction intégrale par Henri Mongault et Marc Laval. Avertissement et notes de Henri Mongault; Edit. Bossard. 15 »

Jacques Estarvielle : *Sous l'haleine du « Pacific »;* Flammarion. 12 »

Pierre Frondaie : *Deux fois vingt ans;* Emile Paul. » »

Marion Gilbert : *J'irai revoir ma Normandie.* Illust. de Maurice Tellier; Edit. Spes. 12 »

Ferdinand Gœtel : *Kar-Chat ou la première vierge,* traduit par Marc Hilys; Renaissance du Livre. 12 »

Lydie Lacaze : *L'émancipée;* Férenczi. 12 »

Marie Le Franc : *Le poste sur la dune;* Rieder. 12 »

Yvon Lapaquellerie : *La princesse Tarakanov;* Flammarion. 12 »

René Lelu : *Petit-bourgeois;* Monde moderne. 12 »

Victor Llona : *La croix de feu.* (*Le Ku-Klux-Klan*); Baudinière. 10 »

Raymond Léonard : *Le pont de rêve;* Delpeuch. 12 »

Guy M yviel : *Le grand serpent de mer.* (Bibl. du Petit Français); Colin. 8 »

Emile Moselly : *Le rouet d'ivoire,* enfances lorraines; Gédalge. » »

Liam O' Flaherty : *Le dénonciateur,* traduit de l'anglais par Louis Postif; Stock. 12 »

René Peter : *La confidence passionnée;* Nouv. Revue franç. 12 »

Léonil Phyllis : *Grand mariage, galant divorce;* Figuière. 12 »

Ernest Thompson Seton : *La vie des bêtes pourchassées,* traduit de l'anglais par Marc Logé; Stock. 12 »

Paul Vimereu : *Le péché inconnu;* Malfère, Amiens. 12 »

Israël Zangwill : *Tragédies du ghetto,* traduction de Charles Mauron; Hazan. » »

Sciences

H. Coutière : *Le monde vivant,* histoire naturelle illustrée, tome II : *Les oiseaux. Les reptiles. Les amphibiens. Les poissons. Les chordés. Les mollusques.* Avec 52 pl. h. t. dont 48 en couleur et de nombr. illust. dans le texte; Société des Atlas pittoresques. » »

Sociologie

Avesnes : *Le culte de l'énergie française;* Tallandier. 12 »

Roger Lambelin : *Les victoires d'Israël;* Grasset. 12 »

Théâtre

Elmer R. Rice : *La machine à calculer,* pièce adaptée de l'anglais par Mme Léonie Jean-Proix; Calmann-Lévy. 12 »

Edmond Sée : *Le théâtre français contemporain;* Colin. 9 »

Bernard Zimmer : *Les Oiseaux.* Adaptation libre en 3 actes d'après Aristophane. *Le coup du deux décembre,* comédie en 3 actes; Nouv. Revue franç. » »

Varia

Albert Pfrimmer : *Compte rendu du 1er congrès du Rythme tenu à Genève du 16 au 18 août 1926;* Institut Jaques Delcroze, Genève. » »

Voyage

Comte de Sercey : *Une ambassade extraordinaire. La Perse en 1839-1840;* L'Artisan du Livre. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Inauguration de bustes à la mémoire d'Emile Verhaeren et de Georges Eekhoud. — Commémoration annuelle de Paul Verlaine. — Le vingt-cinquième anniversaire des « Marges ». — Prix littéraires. — Les librairies belges n'osent pas mettre en vente « Dieu protège le Tsar ! » le nouveau roman de Louis Dumur. — L'inscription de Louvain. — Boileau et les « héros grecs » de Racine. — Ernest Raynaud contre Ernest Raynaud. — Une lettre de la fille de Raspoutine, Mme Marie Solovieff. — Réponse à une critique. — L'Italie nourrit-elle ses écrivain ? Une thèse de doctorat ès lettres sur Remy de Gourmont — Gluck et Houdon. — « La Fiancée du Vent ». — Sur le mot « Tapin ». — L'affaire Maurois : une lettre de M. Henry-D. Davray. — La religion de M. Maurois. — Une consultation juridique sur l'affaire Maurois. — Le dernier emprunt de M. Maurois. — Comment on rapporte les témoignages. — Errata. — A propos d'une sottise. — Le Sottisier universel. — Publications du » Mercure de France ».

Inauguration de bustes à la mémoire d'Emile Verhaeren et de Georges Eekhoud. — Le premier buste érigé en Belgique à la mémoire d'Emile Verhaeren a été inauguré le 8 juillet, à Bruxelles, dans les jardins du parc Josaphat. Ce buste est l'œuvre du sculpteur Louis Mascré. Aux côtés du ministre des Sciences et des Arts, M. Vauthier, des membres du Conseil Communal de Schaerbeek et du Comité organisateur, figuraient un grand nombre de littérateurs et artistes, parmi lesquels MM. Valère Gille, Hubert Krains, Hubert Stiernet, Louis Delattre, Glesener, Van Zype, Mmes Marguerite Vandewiele, Jean Dominique, etc. Les discours officiels ont été prononcés par M. Jules Destrée, président du Comité d'honneur, et le général Meiser, bourgmestre de Schaerbeek.

Le même jour a eu lieu, à Schaerbeek également, l'inauguration d'un buste à la mémoire de Georges Eekhoud.

§

Commémoration annuelle de Paul Verlaine. — Les « Amis de Verlaine » ont célébré le 8 juillet, dans le jardin du Luxembourg, sous la présidence de M. Léon Riotor, le trente-deuxième anniversaire de la mort du poète. Devant le monument, des discours ont été prononcés par MM. Gustave Kahn, Georges Le Cardonnel, Jacques Feschotte, des vers dits par Mmes de Chauveron et Reichen-Clergé et par MM. Louis Bourny, Jean Hervé, Donneaud et Jean Marchat, ainsi que par le poète André Payer. Le déjeuner traditionnel a suivi la cérémonie.

§

Le vingt-cinquième anniversaire des « Marges ». — *Les Marges* d'Eugène Montfort ont atteint leur vingt-cinquième année : en effet le numéro 1 de cette revue parut fin 1903, avec un programme très personnel et qui fut fort bien résumé par le fondateur lorsque, dès le premier paragraphe de son « Avertissement », il affirma son intention de donner au lecteur des « pages spontanées, naturelles, écrites avec plaisir et du seul moment où l'on a ressenti le désir de les écrire... »

Un tel programme put paraître bien audacieux dans sa simplicité ; pourtant, on ne force pas l'éloge en constatant aujourd'hui que chacun des numéros des *Marges* publiés depuis vingt-cinq ans contenait des morceaux — œuvres critiques, œuvres d'imagination, variétés ou commentaires — justifiant cet hommage à l'Art désintéressé

Pour fêter l'anniversaire des *Marges* et sous le patronage d'un comité d'honneur composé de MM. Louis Barthou, Louis Bertrand, Henri de Régnier, Tristan Bernard, Antoine Bourdelle, Maurice Maeterlinck, Charles Maurras et Paul Souday, les amis d'Eugène Montfort se sont réunis en un banquet qui a eu lieu le 5 juillet au « Journal », sous la présidence de M. Edouard Herriot, ministre de l'Instruction publique.

Des discours sans solennité, de spirituelles improvisations, rappelèrent l'importance du rôle joué par les *Marges* dans l'évolution littéraire au lendemain du naturalisme et du symbolisme.

Aux orateurs Ernest Tisserand, Maurice Garçon, René Fauchois, Anjubault, Pompiliu Paltanéa, Tristan Bernard, Edouard Herriot, Eugène Montfort répondit en évoquant ces temps lointains.

Depuis lors, dit-il, il s'est passé bien des choses en littérature, — et même ailleurs. Mais, j'ai la satisfaction de voir que *les Marges* durent, qu'elles conservent leur esprit, esprit d'avant-guerre certes, mais que je ne puis croire périmé, car jamais je ne croirai que l'amour de l'art désintéressé soit périmé, et même je serai toujours convaincu qu'il est indispensable à un pays, et surtout dans une époque où toutes les valeurs sont confondues, qu'il est indispensable à l'humanité de conserver quelques hommes au moins qui gardent cet amour-là, qui gardent cet esprit-là...

A citer, parmi les quelques lettres d'excuses, celle de M. Charles Maurras qui écrivit :

Il faudrait être un bien grand Béotien pour nier ou contester la haute part des *Marges* à l'évolution littéraire du quart de siècle écoulé. J'admire beaucoup le grand talent d'Eugène Montfort... — L. DX.

§

Prix littéraires. — Le prix Sully-Prudhomme de 1928 a été attribué à Mlle Claude Derveen pour son manuscrit *Horizons*.

§

Les libraires belges n'osent pas mettre en vente « Dieu protège le Tsar ! » le nouveau roman de Louis Dumur.

Paris, le 20 juillet 1928.

Mon cher Vallette,

M. Albin Michel, qui vient de faire paraître l'édition ordinaire de mon roman *Dieu protège le Tsar !* m'informe que les libraires de Belgique refusent de vendre ce volume et lui retournent les colis qu'il leur a expédiés. Ils allèguent pour motif de leur décision la description un peu trop haute en couleur d'une orgie au cours de laquelle Raspoutine, le fameux starets, fait preuve devant ses adoratrices des facultés viriles exceptionnelles dont le ciel l'avait pourvu.

Cette nouvelle aurait de quoi surprendre de la part d'un pays qui ne passe pas pour ennemi de la littérature réaliste et des peintures audacieuses, si l'existence d'une législation particulière à la Belgique n'expliquait l'attitude des libraires et n'excusait leur prudence.

A la suite de procès retentissants engagés autrefois contre des écrivains, notamment Camille Lemonnier et Georges Eekhoud, procès qui se terminèrent par des acquittements jugés scandaleux par l'autorité qui avait ordonné les poursuites, il s'est trouvé un ministère pour faire voter une loi mettant en cause non plus la responsabilité des écrivains et de leurs éditeurs, mais celle des libraires. En vertu de cette loi, qui date de 1923, tout libraire est tenu pour directement responsable de ce qu'il vend. N'importe quel substitut peut faire saisir un livre chez n'importe quel libraire, traîner celui-ci non pas devant le jury, comme cela se pratiquait pour les écrivains et les éditeurs, mais en correctionnelle, et l'y faire condamner à une amende, voire à de la prison. Or, le malheureux libraire ne sait pas d'avance si tel livre est susceptible de tomber sous le coup de la loi ; c'est à lui d'en juger et de se tenir sur ses gardes.

Il résulte de ce régime étrange, et que je qualifierais même d'odieux, que tout libraire est changé en une sorte de censeur, personnellement responsable de la moralité des livres qui sont déposés chez lui et chargé

d'en faire la police. S'il la fait mal, tant pis pour lui : il a la justice à ses trousses.

Le système qui était naguère en usage dans la Russie des tsars était certes bien préférable. Il y avait en Russie une censure préalable pour les ouvrages imprimés dans le pays et une censure d'entrée pour ceux qui venaient du dehors. J'ose recommander particulièrement aux législateurs belges cette dernière mesure, qui me parait excellente. Elle permettait dans une proportion assez large la circulation des volumes de provenance étrangère. On passait simplement au « caviar », c'est-à-dire à l'encre d'imprimerie les passages jugés subversifs ou attentatoires aux mœurs pudibondes de l'empire russe, où régnait Raspoutine. D'après les explications où a cru devoir entrer un libraire belge, il n'y aurait que deux pages condamnables dans mon roman. Croit-on que je n'aimerais pas mieux avoir ces deux pages caviardées que tout mon livre supprimé ?

Il serait temps, semble-t-il, de songer à modifier une loi stupide et surtout inique, puisqu'elle maintient dans un état de terreur permanente l'honorable corporation des libraires, qui se voient continuellement exposés à être condamnés pour des délits qu'il n'ont pas commis, et qui, dans leur souci d'échapper aux risques que leur fait courir cette loi de Damoclès, sont naturellement portés à faire du zèle et à écarter bon nombre d'ouvrages qu'une censure intelligente et libérale, comme je suppose qu'elle le serait en Belgique, pourrait parfaitement tolérer.

Assez de l'obscure menace des parquets ! Qu'on sache enfin à quoi s'en tenir ! Je demande l'établissement de la censure en Belgique.

Veuillez agréer, etc. LOUIS DUMUR.

§

L'inscription de Louvain. — On sait le bruit qu'a causé l'affaire de l'inscription de Louvain. En 1920, le cardinal Mercier — qui avait lui aussi ses raisons — avait choisi, pour exorner le nouvel édifice de la bibliothèque universitaire de Louvain, l'inscription latine suivante, entre vingt autres : « *Furore teutonico diruta, dono americano restituta* » (« *détruite par la fureur teutonne, rétablie par un don des Américains* »). Mais, au dernier moment, l'actuel Recteur, Mgr Ladeuze, s'est opposé à ce que la balustrade qui devait porter l'inscription fût posée et, en dépit des protestations des étudiants, de la majorité de la population de Louvain, des ligues patriotiques belges et même de l'architecte du nouvel édifice, M. Whitney Warren, la balustrade fut posée, mais sans inscription. Nous n'avons pas à alléguer ici les raisons de convenance qui peuvent — et l'on ne doit pas ignorer que le principal représentant des donateurs yankees,

M. Hoover, avait demandé que fût « éliminé l'esprit d'animosité de la guerre » — avoir déterminé l'attitude de Mgr Ladeuze, touché par l'esprit de Locarno. Entre les deux corrections proposées — l'une par un plaisant Belge, ami de la « zwanze », l'autre par un philosophe généreux et, naturellement, Français

Dono Teutonico diruta, Errore Americano restituta,

et

Furore Belli diruta, dono Americano restituta,

nous proposerions que fût intercalée la seule formule conforme à l'Histoire et qui est celle que nous suggérâmes naguère à Louis Dumur pour son immortel *Nach Paris*, qu'ont lue d'abord les fidèles du *Mercure* et que l'on a retrouvée dans l'édition en volume, chez Payot, en 1919. Elle est de Velleius Paterculus, historien latin qui serait presque sans reproche aux yeux de la postérité, s'il n'avait, lui aussi, sacrifié au goût du jour, prodiguant d'excessives flatteries à Auguste, à Livie, à Tibère, à Séjan lui-même :

... At Germani in summa feritate versutissimi natumque mendacio genus.

Car — ainsi le porte, de la main de Dumur, notre dédicace de *Nach Paris*, — c'est bien cela qu'ils furent déjà et qu'ils sont restés, lorsqu'ils se ruèrent sur nous :

Torche en main, crime en croupe et l'ordure au coccyx :
Voici comment le Hun s'est rué « NACH PARIS ! »

C. P.

§

Boileau et les « héros grecs » de Racine.

Monsieur le Directeur,

De divers côtés, on vous signale comme une *sottise* une phrase qui se lit page 35 du *Mercure* du 1er juillet : « Boileau a fait connaître à Racine ces héros grecs dont l'absence dépréciait la *Thébaïde* et dont la présence embellit *Britonnicus*, *Bérénice* et *Bajazet.* » Incontestablement il y a là une sottise. Mais à qui faut-il l'attribuer ?

Pour l'attribuer à l'auteur de l'article *Racine et son ennemi Boileau*, il y aura d'une part les critiques qui réclament du nouveau sur nos grands classiques, mais qui se voilent silencieusement la face quand on leur en présente, parce qu'eux-mêmes ont pris, un jour ou l'autre, position dans le débat rouvert sur leur désir ; d'autre part les lecteurs, non moins excusables, qui n'auront pas eu le courage d'aller au delà de la deuxième page dudit article et auront mis sur le compte de l'auteur les âneries que celui-ci a cru devoir formuler avant de les réfuter... Mais les uns et les autres ne feront que justice de dénoncer, en même temps que cette sottise-là, et celle qui la précède immédiatement et celles qui la suivent. Ceux qui savent que les héros de *Britannicus* ne

sont pas grecs ignoreraient-ils qu'Aristarque n'était pas un contemporain d'Homère, et qu'Homère n'a pu aimer Aristarque d'amour ? Croient-ils qu'il puisse y avoir réconciliation là où la brouille a été empêchée ? etc... (car il y a des *etc...*)

A parler droit, puisque l'ironie est si dangereuse, l'auteur dudit article s'est borné à interpréter, de façon trop malicieuse, il faut l'avouer, la pensée de commentateurs trop fidèles à Brossette ou à Boileau. Dans les *Mémoires* de 1702 (Laverdet, p. 520), on lit ceci : « M. Despréaux invita M. Racine à suivre une autre route que Corneille, qui n'avait mis sur le théâtre que des héros romains. *Prenez*, lui dit M. Despréaux, *les héros de la Grèce*. Il lui indiqua Alexandre le Grand... » Il semble difficile d'accumuler plus de sottises en moins de mots. Essayons de compter : 1° Corneille n'avait mis sur le théâtre que des héros romains (voir, outre Polyeucte et Rodogune, Rodrigue, don Sanche, Médée, Œdipe, Andromède, etc...) ; 2° Boileau invita Racine à suivre une autre route que Corneille (or la carrière dramatique de Racine est incompréhensible si l'on supprime de son histoire la rivalité avec Corneille : voir *Britannicus*, *Bérénice* et *Bajazet* par exemple) ; 3° Boileau dit à Racine de prendre les héros de la Grèce (il faut admettre alors que la docilité de Racine prit fin avec *Andromaque*, car tout le monde sait que *Britannicus*, *Bérénice* et *Bajazet* n'ont rien à voir avec la Grèce : et c'est sans doute ce que voulait dire l'auteur de l'article) ; 4° Boileau indiqua à Racine Alexandre (mais Racine a fait *les Frères ennemis* : si c'est Boileau qui a révélé à Racine les héros grecs, il faut admettre ou bien que *la Thébaïde* est postérieure à *Alexandre*, ou bien qu'Antigone était une Romaine). En somme, on voit que les collaborateurs bénévoles du célèbre *Sottisier* ne manquent pas de flair : ils ont découvert un exemple, assez instructif, de ce qu'on a appelé les commérages et les radotages d'Auteuil. Mais les *Mémoires* de Brossette et les *Mémoires* de Racine en contiennent bien d'autres...

Veuillez agréer, etc.

J. DEMEURE.

§

Ernest Raynaud contre Ernest Raynaud.

Mon cher Vallette,

Permettez-moi de faire appel à la publicité du *Mercure* pour divulguer le fait suivant :

Il a paru, en juin dernier, dans le *Petit Journal*, un article sur la découverte de l'Amérique, qui m'a valu une réclamation de la part de M. Charles de Saint-Cyr.

Ce dernier se plaignait d'avoir été impudemment démarqué.

Votre article, me disait-il, découle tant du récit que j'ai donné récemment,

intitulé : *Sous le signe du Caribou*, que du résumé que j'en ai publié dans le *Correspondant*.

J'appelle votre attention sur le fait que, non seulement la documentation et l'ordonnance de votre article viennent ainsi directement de ce que j'ai écrit, mais que vous reproduisez également, sans en indiquer la source, l'hypothèse déductive dont je suis l'auteur, et qui a pour but d'établir que la première évangélisation des Aztèques s'est produite alors qu'ils habitaient le Nord de l'Amérique.

La protestation de M. Charles de Saint-Cyr m'apparaissait donc fort légitime, mais elle se trompait d'adresse. M. Charles de Saint-Cyr m'attribuait, à tort, la paternité de l'article du *Petit Journal*. Le faussaire incriminé, ce n'était pas moi. C'était un homonyme.

J'ignore si cet homonyme est le même que celui qui publiait naguères, à l'*Humanité*, des articles, paraît-il, séditieux.

J'hésite à le croire, car je ne vois pas les relations qui pourraient exister entre la rédaction de la feuille moscoutaire et celle du *Petit Journal*, réputé ami de l'ordre et bien pensant.

Je n'ose, pour la même raison, l'identifier avec cet autre homonyme décidément la graine en pullule) qui, plus récemment encore, persiflait, sans aménité, à ce qu'on m'assure, dans je ne sais quel « canard », les notabilités de l'armée et du parlement, car on aime l'armée au *Petit Journal* et l'on y est respectueux des situations honnêtement acquises.

De ces deux homonymes-là, d'ailleurs, je ne sais rien que par ouï-dire. Je n'ai jamais lu leurs articles, et j'aurais ignoré jusqu'à leur existence si des amis obligeants n'avaient jugé à propos de m'en aviser ; mais je m'inquiétais peu de leurs agissements.

Pour ceux qui me connaissent et à l'estime desquels je tiens, la confusion n'était pas possible. Et si certains se pouvaient laisser égarer par la similitude du nom et me rendre responsable de ce jeu de massacre, je m'en consolais en pensant que la pire humiliation n'était pas pour moi. Je risquais bien d'être pris pour un grincheux palinodiste, mais, eux, risquaient de passer pour avoir appartenu à la Préfecture de police, crime irrémissible aux yeux de leurs lecteurs, teintés de rouge écarlate.

J'estimais donc préférable de me tenir coi et de ne pas leur fournir, par une réfutation bruyante, l'occasion d'un coup de réclame profitable.

Et je ne me serais pas ému davantage des faits et gestes de mon troisième homonyme du *Petit Journal*, qui achevait de me prêter figure de Frégoli, sans la lettre de M. Charles de Saint-Cyr.

Ici, la protestation devient nécessaire. Il ne s'agit plus d'un procès de tendances, ni d'un conflit d'opinions, mais de simple probité. Il m'importune moins d'être tenu pour un factieux que pour un plagiaire.

Et, tout d'abord, une considération s'impose : celle de la propriété du nom.

Le nom, en littérature, comme en n'importe quelle entreprise, est une firme à laquelle il n'est pas permis de faire une concurrence déloyale. Je ne vois pas pourquoi tant de confrères s'obstinent à signer de mon nom. Entendent-ils par là me rendre hommage et proclamer l'excellence de mes produits ? Mais je ne suis pas un commerçant de lettres et je n'ai pas besoin de succursales. Entendent-ils me mettre dans leur poche et s'établir à mes dépens ? Ils n'en prennent guère le chemin. Nous ne tenons pas le même article. Nous ne nous adressons pas à la même « clientèle », dirais-je, pour emprunter leur style et mieux m'en faire comprendre.

Mais il se pourrait que ces trois homonymes n'en fissent qu'un seul, auquel cas je le féliciterais de ses divers avatars. Le farouche bolcheviste de l'*Humanité* aurait, alors, avalé le couteau qu'il tenait entre les dents. Le Gaudissard « canardeur » aurait remisé son arme-sifflet. Il ferait amende honorable de ses erreurs passées, et ce serait le cas de dire : « A tout péché miséricorde », car l'homme du *Petit Journal*, adapté à son milieu, se présente épris de considération bourgeoise. Il opère dans l'érudition, genre éminemment distingué. Il fréquente la bonne société, se documente chez les bons auteurs, même les plus exaltés de foi nobiliaire et de ferveur catholique, comme M. Charles de Saint-Cyr.

Je m'étonne pourtant que ce pieux candidat à la consécration officielle ait si peu le souci d'affirmer sa personnalité qu'il use de mon nom à la façon d'un vulgaire passe-partout. Que ne se pare-t-il d'un nom distinct, incommutable ? Je ne puis l'empêcher de s'appeler Raynaud, mais qu'il choisisse un autre prénom. C'est ce que j'aurais fait, à sa place, preuve que nous ne nous ressemblons guère. Il me déplairait d'avoir l'air de marcher sur les brisées d'un autre. Ce n'est pas à moi à changer de nom. Je suis l'aîné. Mà situation est faite. Mon droit incontesté est celui du premier occupant.

Que mon confrère du *Petit Journal* se résigne donc à modifier sa signature. Il y trouvera tout profit. La lettre de M. Charles de Saint-Cyr suffirait à lui prouver — s'il ne s'en doutait déjà — que l'on m'attribue ce qu'il écrit. J'en serais fort flatté, n'était cette terrible inculpation de plagiat, qui m'oblige à me désolidariser de lui. Et parce qu'il m'est pénible de m'entendre crier « Au voleur ! » je me hâte de lui retourner le compliment, puisqu'en fin de compte, c'est à lui qu'il s'adresse.

Qu'il se débrouille avec son accusateur et n'aille pas s'abuser sur mes sentiments de poète roman, au point de se prévaloir à mes yeux de ses dépouilles étrangères. Les nôtres sont plus chèrement achetées. Et ce que nous appelons, entre poètes romans : « faire son miel », n'a rien de

commun avec ce que les industriels de lettres appellent : « faire leur beurre ».

Voilà, mon cher Vallette, ce que j'avais à dire et ce que je vous prie de vouloir bien insérer, pour l'édification de vos lecteurs.

Merci d'avance ! et bien à vous.

ERNEST RAYNAUD.

§

Une lettre de la fille de Raspoutine, Mme Marie Solovieff.

Paris, le 20 juillet 1928.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans le *Mercure de France* un article signé E. Séménoff, qui me met en cause dans des conditions vraiment outrageantes et que je ne puis laisser passer sans protester.

Le roman imaginé par votre rédacteur ne repose que sur des erreurs calculées avec soin pour les faire cadrer avec des faits vrais, mais qui n'ont rien à voir avec ma famille et moi.

S'il est vrai que mon mari appartenait avant notre mariage au parti libéral, il s'était ensuite complètement rallié à la cause de l'empereur.

Lorsque la famille impériale fut à Tobolsk manquant de tout, c'est mon mari qui accepta de porter le linge que voulait lui faire parvenir Mme Vyroubova. Le gouvernement révolutionnaire ayant appris cette décision fit arrêter M. Solovieff à Pokrowskoe. Il était détenu à l'époque où l'empereur et sa famille furent assassinés. Il est donc absurde de vouloir soutenir que mon mari de près ou de loin a pu être mêlé au mouvement révolutionnaire.

Votre rédacteur a cru pouvoir donner des détails d'un goût douteux sur mon ménage et l'affection que mon mari et moi pouvions avoir l'un pour l'autre. Je ne crois pas utile de souligner le caractère extraordinaire de ses insinuations auxquelles la mère des deux enfants de M. Solovieff ne croit pas de sa dignité de répondre.

Veuillez, je vous prie, insérer cette lettre dans le plus prochain numéro de votre revue et croyez à l'expression de ma considération distinguée.

M. SOLOVIEFF (RASPOUTINE).

§

Réponse à une critique. — On nous écrit :

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du *Mercure de France* du 1er juillet 1928, se trouve, sous la signature de M. Georges Bohn, la présentation d'un récent ouvrage : « LA VIE ».

La lassitude, chez un chroniqueur, s'explique. La simple probité lui fait un devoir d'éviter les déformations, conséquences d'une insuffisante lecture.

En ce qui concerne l'assimilation, par exemple, M. Georges Bohn aurait pu

se convaincre — s'il avait mieux et totalement lu son livre, — que l'auteur n'a fait aucune confusion.

L'auteur a seulement voulu démembrer le phénomène global de l'assimilation, tel que le comprenait Le Dantec. Il en a séparé la fixation autocatalytique de l'oxygène, parce que c'est le phénomène par quoi commencent toujours toutes les assimilations vivantes et qui, ensuite, commande tout le reste.

L'assimilation proprement dite n'est plus que la construction chimique des molécules de substance individuelle nouvelle à partir de ces matériaux qui s'appellent, d'une part, les ions alimentaires et, d'autre part, les électrons libérés par la préalable oxydation d'une partie des substances individuelles anciennes.

Ainsi comprise, l'assimilation d'un Nématode enkysté, qui vit et s'agite pendant des mois, dans de l'eau distillée chimiquement pure ne contenant que de l'oxygène en solution, est rigoureusement nulle.

Pas davantage, l'auteur n'ignore la loi paléontologique d'accroissement de certaines lignées, mais il fait remarquer que ces lignées sont précisément celles qui disparaissent rapidement. Les lignées qui se perpétuent, celles dont s'est affirmée la pérennité, sont, au contraire, constituées par des organismes de taille petite, de plus en plus petite. A qui cette pérennité a-t-elle fait attribuer, une pseudo-immortalité ? Aux Reptiles ? Aux Mammifères. Non pas. Aux seuls Protozoaires microscopiques et pour des raisons parfaitement cohérentes que l'auteur a soigneusement exposées.

Non plus encore, dans la conception de l'auteur de la genèse des cancers, n'existe la moindre contradiction. Le cancer est fréquent chez les races supérieures qui étaient et devraient rester mégasphyxiques, mais que les conditions artificielles de la vie civilisée et surtout de l'urbanisme rendent de plus en plus hyposphyxiques. Et ces races, d'ailleurs, sont d'autant plus sensibles à l'hyposphyxie qu'elles étaient plus mégasphyxiques.

Enfin, à l'occasion de l'influence des variations du champ électrique terrestre sur les organismes, l'auteur, contrairement à la traduction qu'en donne M. Bohn, ne parle pas de *preuves*. Du mot preuve, l'auteur n'use pas à la légère. Il s'agit de FAITS, en relation manifeste avec les variations de l'excitant électrique naturel, mais en relation non encore étudiée et précisée.

Par respect de la vérité, comme par déférence à l'égard des lecteurs du *Mercure de France*, cette simple rectification était nécessaire. En vous demandant de vouloir bien l'accueillir, je m'excuse de vous l'adresser et vous prie de croire, etc... J.-P. BOUNHIOL,

Professeur à la Faculté des Sciences
de l'Université de Bordeaux.

§

L'Italie nourrit-elle ses écrivains ?

Mon cher Directeur,

Je viens de lire avec un certain étonnement dans la dernière revue de la Littérature italienne par M. Paul Guiton cette phrase : « Il est entendu que la littérature en Italie ne nourrit pas son homme. »

Je crois que M. Guiton ne fréquente que des écrivains très jeunes, y compris ceux dont les noms et les œuvres sont inconnus aux littéra-

teurs mêmes. Mais s'il avait jeté un regard sur les « moins de cinquante.... ou de soixante-dix ans », il se serait aperçu d'avoir tort.

Il n'est pas besoin de rappeler ici le faste princier avec lequel vit — et a toujours vécu — Gabriele d'Annunzio, dont la demeure actuelle, le Victorial sur le lac de Garde, est un chef-d'œuvre de goût, de richesse et de souvenirs.

Mais M. Sem Benelli, l'auteur de la *Cena delle Beffe*, ne possède-t-il pas à Zoagli, sur la Rivière italienne, un château digne d'un prince oriental ? Et M. Guido da Verona, le romancier, n'entretient-il pas une écurie de course, tout en vivant toujours dans un Hôtel Palace de Milan ? Mme Grazia Deledda a toujours vécu dignement de son travail littéraire, couronné enfin par le prix Nobel, ce qui doit avoir donné de l'élasticité à son budget. M. Luigi Pirandello, dont les œuvres ont intéressé le monde entier, n'a pas, sans doute, des préoccupations pour son lendemain. Et M. Paul Guiton ne s'est jamais demandé ce qu'a pu encaisser jusqu'à aujourd'hui M. Papini, son ami, avec cette amusante *Histoire du Christ* ? Je laisse de côté ce que rend encore à ses héritiers l'œuvre de De Amicis ! (On ne dira pas que je ne suis pas éclectique dans mes citations !) Mais pour parler du dernier parmi les derniers, moi à mon tour, avec les seuls revenus de mes œuvres, ne puis-je pas tenir bon et me payer quelque caprice à Paris, où tout est aimablement cher ?

Je ne fais pas de question littéraire ; on peut être un génie et crever la faim. Mais pour s'en plaindre, il faut être avant tout un génie.

Au contraire je soupçonne que M. Paul Guiton ne soit que le porte-parole innocent de ces jeunes gens qui, après avoir publié une brochure éminemment insipide de 75 pages, prétendent à la gloire, à la richesse, et à une statue sur la place publique. Ce serait trop commode...

Agréez, mon cher Directeur, mes salutations bien empressées.

LUCIANO ZUCCOLI.

§

Une thèse de doctorat ès lettres sur Remy de Gourmont. — Un jeune Hongrois, M. Eugène Bencze, vient de soutenir avec éclat, à la Faculté des Lettres de Toulouse, une thèse sur : *La doctrine esthétique de Remy de Gourmont*. Le jury, composé de MM. les professeurs Jules Marsan, président, Calmettes, Feugère et Jacoubet, lui a accordé la mention « très honorable avec éloges ». Nous n'avons pas ici à en faire l'analyse. Signalons l'émouvante maîtrise du nouveau docteur. Il a étudié l'œuvre de l'écrivain avec religion et mis en valeur ses caractéristiques.

Cet important ouvrage de plus de deux cents pages vient d'être édité à l'*Imprimerie toulousaine*, Lion et Fils, 39, rue Peyrolières, Toulouse. — PAUL VOIVENEL.

§

Gluck et Houdon. — A la suite de son étude sur *Gluck et Houdon*, parue dans le *Mercure* du 1er juillet, notre collaborateur J.-G. Prod'homme a reçu d'un amateur parisien une lettre l'informant qu'il était possesseur d'un buste de Gluck, acquis par son père, il y a plus de soixante ans. Ce buste, monté sur un socle de marbre bleu turquoise qui semble de l'époque, porte au dos un cachet de cire rouge avec la mention : « Académie de peinture et sculpture Houdon sc. » Peut-être s'agit-il de l'original exposé au Salon de 1775 ?

§

« La Fiancée du Vent ». — A l'occasion des fêtes du bi-millénaire de la Cité de Carcassonne, un groupe d'érudits audois a réimprimé un ouvrage épuisé, écrit par un de leurs compatriotes au XVIIIe siècle. C'est *La fiancée du vent* de Jean-Flour Montestruc.

Peut-on leur dire que la verve terrible de Voltaire lui-même s'exerça aux dépens de leur compatriote, et, raffinement de cruauté, à l'occasion de son mariage ? Dans le Sottisier de Voltaire, publié par l'éditeur Garnier, je trouve, en effet, le quatrain suivant :

A JEAN-FLOUR MONTESTRUC
auteur de *la Fiancée du Vent*
à l'occasion de son mariage :

Pour tant qu'il la tienne embrassée,
Moi je plaindrai sa fiancée
Qui, dans ses mains de vieux savant,
Ne sera femme que du vent.

Le livre lui-même avait été accueilli assez fraîchement. On lit dans les étrennes de Mnémosyne de 1774, année où l'on publia *La Fiancée du Vent*, le quatrain anonyme suivant :

Drôle de fiancée
Que Montestruc te vend
Sans te dire où le vent
Peut bien l'avoir laissée.

E. R.

§

Sur le mot « Tapin ». — *Le Tapin* : c'est le titre d'un recueil de nouvelles que vient de publier M. Paul Bourget. La première de ces nouvelles donne son titre au livre et raconte l'histoire d'un potache qui tient le tambour dans un lycée de province où les exercices sont réglés au son de cet instrument. C'est « le tapin » tel que Littré le définit :

« *Tapin*, s. m. Populairement : Celui qui bat le tambour. »

Mais M. Paul Bourget sait-il que dans un sens plus populaire encore,

le mot tapin a une signification toute différente? Appelons ici une autre autorité que Littré. M. le Docteur Lacassagne, chef de clinique à la Faculté de médecine, médecin des prisons et du service des mœurs de la ville de Lyon, vient justement de publier un livre sur *L'Argot du milieu*. On y lit, page 194 :

Tapin, s. m.
1° Fille racolant dans la rue. Ex. : « Qu'est-ce qu'elle fout ? C'est un *tapin* hein ? » (Marmouset.)
2° Action de racoler les passants. *Etre sur le tapin*, exercer la prostitution. On dit aussi : *faire le tapin*. Ex. : « Bébert s'en fait pas, il a trois femmes *su' l' tapin*. »

Ce sens du mot *tapin* est bien connu des romanciers qui ont étudié le « milieu », la pègre ; c'est ainsi que dans l'œuvre de son ami Francis Çarco — préfacier du livre du Docteur Lacassagne — M. Paul Bourget pourrait vraisemblablement trouver d'autres exemples de l'emploi du mot *tapin*. — L. DX.

§

L'affaire Maurois : une lettre de M. Henry D.-Davray.

Cher ami,

Il me faut — tâche ardue — dissiper une série de méprises. Essayons.

Récemment rentré d'un long voyage en Afrique du Nord, je constatai que bon nombre de personnes rencontrées dans des maisons amies, à des dîners, thés ou réceptions à Paris et à Londres, m'attribuaient les articles dans lesquels M. Auriant a sévèrement critiqué les méthodes de travail de M. André Maurois.

Ces personnes ne sont ni gens de lettres, ni journalistes, mais des « lecteurs », esprits cultivés, curieux de littérature, fort amusés de la mésaventure de M. Maurois, et très étonnés aussi de l'attitude des courriéristes littéraires en la circonstance.

Il me sembla que certains de ces « lecteurs » affectaient un ton narquois en remarquant que j'avais pris un pseudonyme pour attaquer M. Maurois. Je me décidai alors à prier les courriéristes d'insérer une note qui mît fin à la méprise. Mais la note que j'envoyai parut tronquée ou remaniée, avec ce résultat que je paraissais prendre peur et me dérober.

Précisons. Je n'ai jamais pris de pseudonyme pour critiquer qui que ce soit, et je signai de mon nom l'exposé que je fis jadis des inconcevables plagiats du duc de Montpensier.

Les articles de M. Auriant ont toujours un ton et une forme trop personnels pour qu'on me les attribue, et, dans les milieux littéraires et journalistiques, nul ne commet la confusion.

Encore qu'elle eût gagné à être plus serrée, la démonstration de M. Auriant a été probante et elle reste irréfutable. M. Maurois a répliqué, mais il n'a pas réfuté.

Pour ce qui concerne le chapitre « De Ruskin à Wilde » dans son recueil d'*Etudes Anglaises*, le fait est indéniable qu'il a puisé copieusement dans *La Vie et les Confessions d'Oscar Wilde*, de Frank Harris, et qu'il n'a cité ni cet auteur ni son livre.

Croyez bien, etc. HENRY-D. DAVRAY.

§

La religion de M. Maurois.

Paris, 20 juillet 28.

Mon cher Directeur,

Je ne sais vraiment où M. Auriant a vu que M. Maurois m'aurait déclaré être demeuré catholique pratiquant. M. Maurois ne m'a rien dit de semblable et l'article des *Annales* auquel votre collaborateur fait allusion n'était nullement une interview, c'était un portrait, pour leque je m'étais renseigné auprès de divers amis de M. Maurois. L'un d'eux, trompé par le fait que M. Maurois élève ses enfants dans la religion catholique et lui prêtant une foi qu'il n'a point, m'a mal renseigné, voilà tout. Dans le moment où mon article paraissait aux *Annales*, M. Maurois déclarait d'ailleurs à un journaliste anglais être lui-même sans religion. Cela n'aurait-il pas dû mettre M. Auriant en garde contre une interprétation de texte aussi manifestement tendancieuse ?

Croyez, mon cher Directeur, à mon bien amical souvenir.

BILLY.

§

Une consultation juridique sur l'affaire Maurois. — Sous le titre *Le plagiat et la loi*, un avocat de Genève, écrivain de talent lui-même, Me Marcel Guinand, publie dans la *Feuille d'avis officielle* de Genève, du 11 juillet, la « chronique juridique » suivante, que nous croyons intéressant de reproduire entièrement :

Un auteur de grande valeur, André Maurois, vient d'être l'objet d'accusations de plagiat. Le *Mercure de France*, sous la plume de Auriant, déclare que Maurois a copié, en démarquant le style, de nombreux ouvrages, pour écrire les biographies romancées qui l'ont fait particulièrement apprécier : la vie de Shelley (*Ariel*), la vie de Disraëli et celle d'Oscar Wilde. Bien plus, on l'accuse d'avoir pillé, pour écrire son roman, *Au Pays des Articoles*, les récits publiés par Alain Gerbault et d'avoir, alors qu'il était encore au Lycée, trompé un honorable professeur en lui présentant une composition qui, à proprement parler, ressemblait à un habit d'arlequin, composée de morceaux choisis, empruntés à divers. Maurois proteste. Le lecteur reste très perplexe. Il ne peut être question d'accuser Maurois de reproduction littérale.

Maurois a un style bien à lui — très différent des auteurs qu'on l'accuse de plagier. Il annonce que ses biographies appartiennent à un genre nouveau dont la stricte exactitude est bannie pour être remplacée par une atmosphère de vie, sorte de résurrection du personnage.

En fait, un genre littéraire nouveau est né : la biographie romancée. Ce genre autoriserait celui qui l'emploie à mettre du roman, c'est-à-dire de l'imagination, de la fiction, dans le récit d'une vie. A cet égard, les amis sincères de la vérité trouveront à juste titre qu'il y a là un véritable abus et, peut-être, aucune nécessité.

En effet, tout en restant dans la vérité, on peut donner l'impression de la vie. C'est même surtout en restant dans la vérité qu'on arrivera à donner cette impression,

Mais le reproche adressé à Maurois est plus précis : sans citer les emprunts en les faisant suivre du nom de leur auteur, il aurait démarqué des phrases entières.

La loi punit quiconque contrefait une œuvre littéraire. La convention de Berne du 13 novembre 1908 étend cette sanction aux pays qui l'ont signée, l'Allemagne, la Belgique, le Danemark, l'Espagne, la France, la Grande Bretagne, l'Italie, le Japon, la Suède, la Norvège et la Suisse.

Les auteurs sont protégés, sans formalité, pendant leur vie et 50 ans après, contre tout emprunt illicite.

Cette convention, suspendue pendant la guerre, a été rétablie par l'arrangement du 30 juin 1920. Elle lie l'Allemagne, la France, les Pays-Bas, la Pologne, le Portugal, la Suède, la Tchéco-Slovaquie, la Tunisie, la Suisse.

L'article 10 de la convention dit : « En ce qui concerne la faculté de faire licitement des emprunts à des œuvres littéraires ou artistiques pour des publications destinées à l'enseignement ou ayant un caractère scientifique, ou pour des chrestomathies (*sic*), est réservé l'effet de la législation des pays de l'Union... »

Maurois prétendait-il faire œuvre de chrestomate ou de pédagogue ? Nous ne le croyons pas.

L'art. 12 de la Convention s'exprime de la sorte : « Sont spécialement comprises parmi les reproductions illicites, auxquelles s'applique la présente Convention, les appropriations indirectes non autorisées d'un ouvrage littéraire ou artistique, telles que adaptions, arrangements de musique, transformations d'un roman, d'une nouvelle ou d'une poésie en pièce de théâtre et réciproquement, etc., lorqu'elles ne sont que la reproduction de cet ouvrage, dans la même forme ou sous une autre forme, avec des changements, additions ou retranchements, non essentiels, et sans présenter le caractère d'une nouvelle œuvre originale. »

C'est au Tribunal de se prononcer sur l'espèce. Pour qu'il y ait condamnation, il faut que le fait reproché tombe dans un des cadres que la loi a donnés au délit de contrefaçon intellectuelle.

Qu'en est-il des œuvres de Maurois ? Le talent très réel de l'auteur rend la réponse difficile. S'il y a contrefaçon, elle est faite très habilement et elle est en partie aidée par le style très agréable, très vivant de l'auteur, par l'art qu'il déploie à utiliser les morceaux empruntés, par la franchise apparente de ses préfaces où il avise le lecteur que son étude est un roman.

La pente est dangereuse. Maurois chevauche sur l'extrême limite de la loi ; s'en rend-il compte ? En effet, pas de délit sans intention et la faute ne serait que civile si, victime de réminiscences, il écrivait inconsciemment ce qu'ont publié d'autres.

Mais là encore peut-on supposer pareille aberration chez un homme de la valeur de Maurois et n'est-il pas plus vraisemblable de penser qu'il a voulu ce qu'il a fait, qu'il l'a prémédité, qu'il a intentionnellement exclu les sources pour ne pas arrêter par des citations l'élan de vie qu'il donnait à son récit ?

La loi est là cependant, et là aussi l'intérêt général à protéger l'œuvre littéraire.

Il a fallu un homme de l'intelligence, de la valeur de Maurois pour poser le plus compliqué des problèmes, le plus embarrassant des cas.

La querelle s'est déroulée dans le *Mercure de France*, à côté d'une querelle plus sensationnelle encore, celle de Glozel. Ira-t-elle, ainsi que sa sœur aînée, devant les tribunaux ? Ce serait, plus que pour Glozel et mieux que pour une question technique d'archéologie, l'occasion de trancher une question de première importance.

§

Le dernier emprunt de M. Maurois. — On annonce comme venant de paraître aux Editions Lapina et Fils, *Les Derniers jours de Pompéi*, par M. André Maurois.

§

Comment on rapporte les témoignages. — Dans le récit de la découverte du corps de M. Lœwenstein par M. Beaugrand, patron d'une barque de pêche, on trouve, d'après le *Matin* du samedi 21 juillet, la déclaration suivante :

> L'un de nous avait vu au bras gauche du cadavre, attachée par un bracelet de cuir, une petite montre dont le cadran était complètement démoli, mais dont le boîtier portait gravé au verso une inscription que nous avons pu déchiffrer : « Captain A. Lœwenstein, 35, rue de la Science, Bruxelles ». On devait encore, lors d'un nouvel examen, découvrir sur le bijou les deux chiffres: 19.604-27.574.

et dans le *Journal* du même jour :

> Il avait au poignet gauche une petite plaque d'identité, mais nous n'avons pu lire ce qu'il y a dessus.

§

Errata. — Dans la chronique le *Mouvement scientifique* du 15 juillet 1928 : 1° Une coquille typographique survenue après les corrections de l'auteur a remplacé deux fois (p. 390 et 393) le mot *statistique* par *statique*, ce qui n'a pas de sens ; 2° Le nom écrit par l'auteur Maxwell a été imprimé *Manvell*.

Dans l'article *l'Esthétique du Ballet*, de Mme Julie Sazonova, *Mer-*

cure du 1er juillet, p. 85, au lieu de *Matinée d'un faune*, lire *Après-midi d'un faune*.

§

A propos d'une sottise. — Nous recevons la lettre suivante :

Paris, 18 juillet 28.

Mon cher Vallette,

Je suis très surpris de trouver dans le Sottisier du *Mercure* une phrase d'un essai que j'ai publié dans la *Revue Hebdomadaire*.

« Humble et docile, servante de sa sœur maîtresse, elle est pareille à Marthe de Magdala. »

J'ignore absolument pour quelle raison le courageux anonyme du Sottisier a cru bon d'y insérer cette phrase. Je ne peux l'attribuer qu'à son ignorance, s'il est vrai que sa critique muette porte sur « Marthe de Magdala ». Je ne puis que lui signaler le passage de la *Légende Dorée* (Vie de Marie-Madeleine) : « Avec son frère Lazare et sa sœur Marthe, elle possédait la place forte de Magdala, voisine de Génézareth. » C'est donc en pleine conscience que j'ai écrit « Marthe de Magdala », pour rappeler plus vivement, sans la nommer, sa sœur Marie. S'il y a donc sottise, il convient d'en faire hommage au scoliaste.

Je vous serais très obligé, mon cher ami, de publier cette lettre dans votre prochain numéro, et je vous prie de me croire, etc.

A. T'STERSTEVENS.

La « sottise » est donc de la *Légende Dorée*. Il n'y a pas, en effet, de Marthe de Magdala ; il n'y a qu'une Marthe de Béthanie.

§

Le Sottisier universel.

Déjà celui-ci [l'abbé de Saint-Pierre, dans son *Projet pour la paix perpétuelle*] voulait mettre « la guerre hors la loi ». Deux siècles ont passé... Nul ne songe actuellement à relire le bouquin de l'auteur de *Paul et Virginie*...— *Le Journal*, 19 juillet.

Elle sonne. A Louise qui se présente elle tend un feuillet où elle vient d'énoncer cet ordre : « Apportez la coupe d'étain de la salle à manger avec une boite d'allumettes. »

. . . .

Elle place dans la coupe de cuivre les feuillets qu'il vient de lui remettre en se levant. A leur flambée... — CHARLES-HENRY HIRSCH, *Les Jalouses*, *Mercure de France*, 1er juillet, pp. 123 et 127.

... tout cela qui apparait à nos propres regards, ensuite, quand les décades nous viennent... — ANDRÉ ROUVEYRE, *Mercure de France*, 15 juillet.

... 186 kilomètres d'une route parfaite parmi les herbages verts et les pommiers en fleurs vous y conduisent en trois heures... — Annonce du Normandy Hôtel de Deauville, *La Rumeur*, 11 juillet.

UNE BRODERIE QUI A 2.000 ANS. — D'après des savants de Leningrad, cette broderie remonterait à 2.000 ans avant J.-C. — *Comœdia*, 20 juin.

La route pavée de Saint-Germain fait les honneurs de ses ombrages à notre 10 CV. Mon compagnon m'indique du doigt les énormes hangars... — Orly... Une pancarte ajoute : Entrée, 500 mètres. — *L'Ami du Peuple*, 22 juin.

Il broyait les os du larynx. — *L'Œuvre*, 29 juin.

Devant ce miroir convexe, n'importe quelle peau prendrait l'air d'un crible. — JEAN PRÉVOST, *Merlin*, p. 218.

Si le nombre [à Charleroi], écrasant avec ses innombrables mitrailleuses et son artillerie lourde l'énergique résistance de nos défenseurs, détruisit de légitimes espérances, nous eûmes du moins le droit d'évoquer le souvenir de Bayard et de nous approprier son admirable apostrophe : « Tout est perdu fors l'honneur ! » — Discours de M. l'ambassadeur de France à l'hôtel de ville de Charleroi, *Pourquoi pas ?* 5 oct. 1927.

SCÈNE CHINOISE (titre d'illustration). — (Légende :) Une très belle scène de *Hara-Kiri*, représentant le palais du Shogun. — *Comœdia*, 1er juillet.

La mer a rejeté près de 80 cadavres. Les milieux officiels continuent à espérer que d'autres survivants ont pu être recueillis en des points isolés de la côte. — *L'Œuvre*, 9 juillet.

§

Publications du « Mercure de France » :

ŒUVRES CHOISIES D'ALBERT SAMAIN. Préface de Francis Jammes. Portrait d'Albert Samain sur son lit de mort par Eugène Carrière. Deux autres portraits en phototypie. Appendice : Lettre de Stéphane Mallarmé reproduite en fac-similé ; Poésies de Louis Le Cardonnel, Charles Guérin ; Textes de Remy de Gourmont, Louis Denise, Ad. van Bever et Paul Léautaud ; Bibliographie complète. Volume in-8 carré, tiré à 1045 exemplaires sur beau papier vergé, savoir : 1000 exemplaires numérotés à 50 francs ; 45 exemplaires hors commerce marqués H. C. Tous les exemplaires de cette édition à tirage limité, dite **Edition du Monument**, sont imprimés sur le même papier. Le produit de la vente sera versé au Comité du monument Albert Samain, dont l'inauguration à Lille est prochaine.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCV

—

CCV N° 723 — 1er AOUT

Le Manuscrit Autographe

REVUE PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS SUR PAPIER DE LUXE

DIRECTEUR : **JEAN ROYÈRE**

Auguste Blaizot, éditeur, 164, Faubourg Saint Honoré, Paris (8e). *Nouvelle adresse.*
Abonnement annuel :
France, **110** fr. Etranger, **140** fr. Le numéro, **20** fr. On s'abonne chez tous les libraires
Prix de la collection complète, y compris l'abonnement en cours : **310** fr.

Sommaire et Table du Numéro 15 Mai-Juin 1928

MANUSCRITS

LES FÊTES FRANÇAISES

La revue est imprimée sur papier Lafuma et tirée à un petit nombre d'exemplaires. C'est par excellence, la revue des bibliophiles. Paraissant sur 120 à 180 pages elle est vendue à un prix très avantageux. A remarquer, dans ce numéro, un important inédit de Flaubert !

G. BRIFFAUT, éditeur, 4, rue de Furstenberg, PARIS.

BRANTÔME

RECUEIL D'AULCUNES RYMES DE MES JEUNES AMOURS

(*POÉSIES COMPLÈTES*)

Première édition intégrale augmentée des autres poésies de l'auteur, publiée avec préface, dépouillement du manuscrit, notes, variantes et glossaire, par Louis PERCEAU.

Un volume in-8° carré de 307 pages. . . . . 25 fr.

Il a été tiré quelques exemplaires sur Arches au prix de **75 fr.** l'exemplaire.

Les poésies de Brantôme sont en partie inédites. Elles le sont même en très grande partie, pourrait-on dire, puisque l'édition fort défectueuse qui en fut faite en 1881 est aujourd'hui très rare. Elle était d'ailleurs incomplète, un sentiment exagéré de pruderie ayant incité l'éditeur à passer sous silence les pièces écrites avec cette liberté d'expression qui a rendu célèbre le « conteur » des *Dames Galantes*. Toutes les jeunes amours de Brantôme défilent dans ces vers galants adressés à ces « belles et honnestes dames » de l'escadron volant de Catherine de Médicis. dont les faits et gestes alimentaient la chronique scandaleuse du temps. Des notes, en grande partie tirées du *Recueil des Dames* et d'autres mémoires de l'époque, ajoutent un commentaire piquant à ces *Rymes* amoureuses et galantes. Le *Recueil d'aulcunes Rymes* est un ouvrage parfait qui séduira à la fois les érudits, les bibliophiles et les curieux de notre histoire poétique et galante.

Le Livre du Boudoir

MÉMOIRES DE L'ABBÉ DE CHOISY

Habillé en femme

Un volume élégamment présenté, sous couverture rempliée, papier à fleurs fabriqué spécialement (format 13 × 16 1/2). . . . . 15 fr.

Ce passage équivoque et singulièrement piquant des célèbres Mémoires de l'Abbé de Choisy est publié ici sans coupures. Et la notice du Chevalier de Percefleur, qui présente le volume, est un régal pour les lettrés. Voici comment la jugeait M. Emile Magne, le pénétrant critique du *Mercure de France* :

« Nous soupçonnons ce chevalier de Percefleur, qui se dit « Membre correspondant de l'Académie des Dames », d'être beaucoup plus l'hôte des bibliothèques que des ruelles. Sans doute a-t-il su revêtir ce livre richement imprimé d'une couverture charmante, toute semblable à un pan de tapisserie de la chambre parfumée où l'abbé de Choisy, imberbe, la « chair élevée », les hanches arrondies par l'habitude du corset, doutait lui-même de son sexe devant le miroir. Mais sa notice est un spirituel exposé, dans sa brièveté voulue, de l'existence de son héros. Elle annonce avec un subtil agrément, fait de narquoiserie, les pages qui vont suivre. »

Nouveau catalogue franco sur demande

L'OFFICE E

du « Crapouillot », 3,

L'Office de Livres de l'excellente revue littéraire, « Le C... lot » s'adressant à tous les lettrés des colonies et de l'étranger ... ire çaises.

Organe de centralisation, l'Office est basé sur le sys... la chèques multiples. Au reçu du premier versement, un com... ran averti à chaque envoi de son solde créditeur.

I. Souscripteurs « avec envoi d'office ».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque mois les ... con meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bulletin ... tou de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à son gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cette méthode ... ses nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il désire et ... pas d'attendre l'aller et le retour des courriers, reçoit dès leur parution les ... aux œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouveautés dans les genres qu'il a désignés. ... rem

Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors que certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre français, ... scie en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes. ... dés

En dehors des clients possédant des comptes co... l'O en tous genres accompagnées de leur montant (pl...).

MONTANT DES PROVISIONS A... ICI

(Port rec... é co

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois.................. e et (
— 4 livres nouveaux — .... e et (
— 8 livres nouveaux — .... e et (
Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant un a...
des éditions originales, des éditions d'art et de grand luxe.....

Ce tarif est basé sur le nouveau prix moyen des li... nça tatif) à la revue illustrée d'arts et de lettres « Le C... llot

E LIVRES

de la Sorbonne, Paris-V^e

lot », *fonctionne depuis* **6 ANS** *à la satisfaction générale,*
sirent *se tenir au courant des nouveautés littéraires fran-*

la ***PROVISION*** *qui supprime les frais de mandats ou*
rant *est ouvert comme en banque au souscripteur qui est*

II. Souscripteurs « sans envoi d'office ».

Le souscripteur, une fois sa provision déposée, se sert de son compte courant pour toutes ses commandes de librairie, qui sont toujours exécutées *par retour du courrier.*

Il peut également se servir de sa provision pour régler sans frais ses renouvellements d'abonnements aux revues et journaux, pour passer des souscriptions aux ouvrages ou collections à tirage limité, aux éditions originales et de luxe.

L'Office comporte un rayon « d'éditions originales », particulièrement bien assorti. (Catalogue mensuel sur demande.)

L'Office, d'autre part, se charge de fournir tous les ouvrages de science, de médecine, d'enseignement, de musique que ses clients désirent.

l'Office sert pour tous pays les commandes de livres
).

ICE DE LIVRES POUR UN AN
compris)

et Colonies......	**348** fr.	—	Etranger......	**372** fr.
et Colonies......	**696** fr.	—	Etranger......	**744** fr.
et Colonies......	**1392** fr.	—	Etranger......	**1488** fr.

.. de **4.000** fr. à **12.000** fr. par an.

nçais et le nouveau tarif postal ; l'abonnement (facul-
lot » doit être réglé en dehors.

Bulletin de souscription à l'abonnement du " CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

*3, place de la Sorbonne, PARIS-V^e^*

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **65 fr.** (France) / **85 fr.** (Etranger) } pour un abonnement d'un an au " Crapouillot ".
(et **75 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal
plus **12** fr. (ou **15** fr.) pour la livraison de luxe « Le Jardin du Bibliophile ».

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10 à 12 .... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires ;

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques, d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et de géographie ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

BIBLIOTHÈQ

Collection sur beau papier (0,2

GEORGES DUHAMEL

I. ***Vie des Martyrs**........................ 1 vol.
II. ***Civilisation**........................ 1 vol.
III. ***La Possession du Monde**.................. 1 vol.
IV. ***Les Plaisirs et les Jeux. Les Erispaudants** 1 vol.

ANDRÉ GIDE

I. ***La Porte étroite**........................ 1 vol.
II. ***L'Immoraliste**........................ 1 vol.

REMY DE GOURMONT

I. ***Une Nuit au Luxembourg. Couleurs**.... 1 vol.
II. ***Le Fantôme. Histoires magiques**...... 1 vol.

CHARLES GUÉRIN

I. ***Le Semeur de Cendres**.................. 1 vol.

FRANCIS JAMMES

I. **De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du soir Souvenirs d'enfance. La Naissance du Poète. Un jour. La Mort du Poète. La Jeune Fille Nue. Le Poète et l'Oiseau** etc......... 1 vol.
II. ***Quatorze Prières. Elégies. Tristesses. Églogue. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles.** 1 vol.
III. ***Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis**........................ 1 vol.
IV. ***Le Roman du lièvre. Des choses. Contes. Notes sur des oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur J.-J. Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry. Pensée des jardins. Notes diverses**........................ 1 vol.
V. ***Méditations. L'Auberge des douleurs. L'Auberge sur la route. L'Auberge des Poètes. Quelques hommes. L'Evolution spirituelle de Mme de Noailles. La Brebis égarée**.... 1 vol.

RUDYARD KIPLING

I. ***Le Livre de la Jungle**.................. 1 vol.
II. ***Le Second Livre de la Jungle**.......... 1 vol.

JULES LAFORGUE

I. ***Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune**........................ 1 vol.
II. ***Poésies : Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers vers. Appendice.** (Notes et Variantes)........................ 1 vol.

III. ***Moralités Légend**
IV. ***Lettres I** (1881-1
AUBRY..........
V. ***Lettres II** (1883-1

LOUIS

I. **Poèmes.** Chants
Sacra)..........

MAURIC

I. ***Le Trésor** des
II ***La Sagesse** et

JE

I. ***Les Syrtes.** Le
sionné. Econ
phile et Sylve
II. ***Les Stances.** Ip

HENR
de

I. **Les Médailles** d
II. **La Sandale** ailé
III. ***Les Jeux** rustiq
IV. ***Les Lendemain**
Sonnets......
V. ***Poésies** diverses
ques. Tel qu'e

ART

***Vers et Proses.** Text
et les premières éditio
BERRICHON. Poè
CLAUDEL ....

GEOR

I. ***La Jeunesse** b
ce..........
II. ***Les Vies enclose**
sieurs poèmes...

AL

I. ***Au Jardin de l'**
mes....
II. ***Le Chariot** d'or
Flancs du Vase
III. ***Contes.** Polyph

Il a été tiré des ouvrages marqués d'un

EDITIONS ORIGIN[AL]

ÉDITIONS ORIGINALES : NOUVEAUTÉS

Roland DORGELES : *La Caravane sans chameaux*, Hollande, 80 fr.; Lafuma, 40 fr.; alfa, 25 fr. — Maurice DEKOBRA : *Sérénade au bourreau*, alfa, 20 fr. — Paul MORAND : *Syracuse, U. S. A.*, Madagascar, 100 fr.; alfa, 15 fr. — Albéric CAHUET : *Mademoiselle de Milly*, Hollande, 60 fr.; vélin, 30 fr. — A. VILLEBŒUF : *Histoire de France*, Arches, 90 fr. — Alexandre ARNOUX : *Gentilshommes de ceinture*, Arches, 80 fr.; Lafuma, 48 fr. — Jean CASSOU : *Le Pays qui n'est à personne*, Japon, 120 fr.; Hollande, 80 fr.; Lafuma, 40 fr. — RAMUZ : *La Beauté sur la terre*, Lafuma, 50 fr.; alfa, 25 fr. — François de BONDY : *Sur les balcons du ciel*, Lafuma réimposé, 100 fr.; alfa, 25 fr. — Marcelle VIOUX : *Ma route*, vélin, 30 fr. — Tristan DEREME : *L'Enfant perdu*, Japon, 100 fr.; Arches, 30 fr.; alfa, 15 fr. — Joseph DELTEIL : *La Fayette*, vélin réimposé, 100 fr.; alfa, 25 fr. — Gilbert de VOISINS : *L'Absence et le retour*, vélin réimposé, 100 fr.; alfa, 25 fr. — GIRAUDOUX : *Le Sport*, Japon, 60 fr.; Madagascar, 20 fr.; alfa, 7 fr. 50. — Louis BERTRAND : *La Nouvelle éducation sentimentale*, Hollande, 80 fr.

Jeanne RAMEL CALS : *La Parisienne*, Japon, 120 fr.; Lafuma, 40 fr. — MAURIAC : *Le Démon de la connaissance*, Hollande, 150 fr.; vélin, 90 fr.; alfa, 40 fr. — PANAIT ISTRATI : *Les Chardons du baragan*, réimposé Lafuma, 100 fr.; alfa, 25 fr. — Marie LEFRANC : *Le Poste sur la dune*, Japon, 110 fr.; Hollande, 50 fr.; vélin, 35 fr.

J. et J. THARAUD : *Mes années chez Barrès*, Japon, 120 fr.; Hollande, 80 fr.; Lafuma, 40 fr.; alfa, 16 fr. — *Petite histoire des Juifs*, Japon, 120 fr.; Hollande, 80 fr.; Lafuma, 40 fr.; alfa, 16 fr. — Emmanuel BOVE : *La coalition*, Japon, 120 fr.; Lafuma, 40 fr.

LES CAHIERS VERTS - TROISIÈME CYCLE

Le nouveau cycle des « Cahiers verts » se composera de dix volumes numérotés sur papier alfa satiné. Le numéro 1 (paru) est « Magie noire », de Paul Morand. Le numéro 2 sera « Monsieur de Maurevert », de A. de Chateaubriant. Avec ce volume, les souscripteurs recevront gracieusement une plaquette de vers de la comtesse de Noailles. Nous disposons encore de quelques souscriptions :

Les dix volumes sur alfa : Paris, 200 fr.; province, 215 fr.; étr. 230 fr.

BEAUX LIVRES ILLUSTRES

Paul MORAND : *L'Europe galante*, illustr. par Vertès, vélin, 100 fr.; *Rien que la terre*, illustr. Galanis, Arches, 300 fr. — STEVENSON : *L'Île au trésor*, illustr. Ben Sussan, vélin, 600 fr. — Daniel de FOE : *Robinson Crusoé* (3 vol.), illustr. Falké, sur Auvergne, 2.500 fr. — GALTIER-BOISSIERE : *La Bonne Vie*, illustr. Dignimont, Japon, 700 fr.; vélin, 300 fr.; *L'Arithmétique de Joseph Hémard*, vélin, 275 fr. — MALLARME : *Madrigaux*, illustr. Raoul Dufy, vélin, 100 fr.

Maurice BESSON : *Les Frères de la côte, flibustiers et corsaires*, d'après les estampes de l'époque, 110 fr. — A. MARTIN, *L'Imagerie orléanaise*, avec de nombreuses reproductions, 140 fr. — *Voyages en Virginie et en Floride*, avec de nombreuses illustrations du temps, 100 fr.

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOU[ILLO]T, [P]ARIS

CHÈQUE POST[AL]

N° 18 : P. LAFUE : *La France perdue et retrouvée,* alfa, 18 fr.; Lafuma, 50 fr. — N° 19 : MARITAIN : *Primauté du spirituel,* alfa, 18 fr.; Lafuma, 50 fr. — N° 20 : *Chroniques,* alfa, 20 fr.; Lafuma, 50 fr. — N° 21 : Marcel BRION : *Bartholomé de Las Cases, père des Indiens,* alfa, 20 fr.; Lafuma, 50 fr. — N° 22 : CHADOURNE : *Vasco,* alfa, 25 fr.; Lafuma, 75 fr. — N° 23 : Jean COCTEAU : *Œdipe roi,* alfa, 18 fr.; Lafuma 45 fr. — N° 24 : *Chroniques* (M. Wells et Dieu par Hilaire Belloc, etc.), Alfa, 18 fr.; Lafuma, 45 fr. — N° 25 : Robert SEBASTIEN : *La chapelle des saints Anges,* alfa, 18 fr.; Lafuma, 45 fr. — N° 26 : André HARLAIRE : *En croix,* alfa, 18 fr.; Lafuma, 45 fr.

(*La collection complète des 26 titres sur alfa* (*avec droit à la suite*), *600 fr.*)

L'ÉDITION ORIGINALE ILLUSTRÉE :

Marcel VILLARD : *Tour d'horizon* avec les dessins de Raoul Dufy (n° 1 de la collection, tiré exceptionnellement sous couverture blanche), Hollande, 75 fr.; vélin, 45 fr. — Paul MORAND : *Les amis nouveaux,* images de Jean Hugo, vélin, 60 fr. — Emmanuel RANCEY : *La douleur sur les tréteaux,* avec les gravures de Jou, Vélin, 45 fr. — Jean GIRAUDOUX : *Hélène et Touglas,* avec les dessins de Laboureur, Hollande, 90 fr.; vélin, 60 fr. — De LACRETELLE : *La belle journée,* images de Laboureur, 70 fr. — Marcel ARLAND : *Maternité,* avec 5 gravures de Marc Chagall, vélin, 40 fr. — MAC-ORLAN : *Port d'eaux mortes,* avec les lithos de Grosz, Hollande avec suite, 125 fr.; vélin, 55 fr. — KESSEL : *Le thé du capitaine Soghoub,* avec les images de N. Gontcharowa, vélin, 50 fr. — Fernand FLEURET : *Sœur Félicité,* avec 6 images de Yves Alix, Hollande, 80 fr.; vélin, 40 fr. — Blaise CENDRARS : *L'eubage,* avec 5 gravures de Hecht, vélin, 40 fr. — Philippe SOUPAULT : *Cœur perdu,* avec des illustrations de Lurçat, vélin, 40 fr. — Luc DURTAIN : *San Francisco,* avec huit lithos de Annenkopf, Japon (avec suite), 180 fr.; vélin, 40 fr. — Valéry LARBAUD : *Caderno,* avec 8 pointes sèches, de Mily Possoz, vélin, 40 fr. — P.-J. JOUVE : *Beau Regard,* avec des images de J. Sima, vélin, 35 fr. — J. SCHLUMBERGER : *L'amour, le prince et la vérité,* avec les eaux-fortes de Jeanne Rosoy, Vélin, 40 fr. — André BEUCLER : *Un nouvel amour,* avec six gravures de Dignimont, vélin, 40 fr. — Claude AVELINE : *Le postulat,* avec huit lithos de Berthold Mahn, vélin, 40 fr.

LES SIX INÉDITS :

(Tirage d'œuvres INEDITES d'auteurs recherchés, restreint à 600 ex. numérotés sur vélin.)

Le comte de GOBINEAU : *Etudes critiques, 1844-1848,* vélin, 45 fr. — Benjamin CONSTANT : *Les chevaliers,* vélin, 30 fr. — Marquis de SADE : *Historiette,* contes et fabliaux, vélin, 30 fr. — Arthur RIMBAUD : *A Charleville et à Douai,* vélin, 35 fr. — Edgar POE : *Trois manifestes,* vélin 40 fr. — STENDHAL : *Une position sociale,* vélin (recherché), 60 fr. — (La collection complète en six volumes, 270 fr.)

CEINTURE DU MONDE :

N° 1 : Thomas RAUCAT : *De Shanghaï à Canton,* Japon, 125 fr.; Hollande, 100 fr. — N° 2 : Abel BONNARD : *Au Maroc,* Japon, 100 fr.; Hollande, 75 fr.; vélin, 25 fr. — N° 3 : Pierre MAC-ORLAN : *En Rhénanie,* Japon, 100 fr.; Hollande, 75 fr.; vélin, 25 fr. — N° 4 : Pierre CAMO : *Madagascar,* Japon, 100 fr.; Hollande, 75 fr.; vélin, 25 fr.

CATALOGUE SUR DEMANDE

Office de Livres du « Crapouillot »

3, Place de la Sorbonne, PARIS (chèque postal Paris 417-26)

Librairie Académique. — PERRIN et Cie, Éditeurs
QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35, PARIS (VIe ARR.) R. C. Seine, n° 109.348

VIENNENT DE PARAITRE :

Séance de l'Académie Française du 28 Juin 1928

DISCOURS DE RÉCEPTION DE M. EMILE MALE
Réponse de M. Edouard ESTAUNIE

Une brochure in-16. Prix. . . . . 3 fr.

Louis GILLET

AMITIES LITTÉRAIRES

La chronique de Maurice Barrès. — Jérôme et Jean Tharaud. — Charles Péguy et les frères Tharaud. — André Bellessort. — Emile Mâle. — Louis Madelin. — Monseigneur Baudrillart.

Dans ce livre consacré presque entièrement aux écrivains contemporains on trouvera la plus belle étude qu'ait été faite de M Emile Mâle dont la réception, à l'Académie Française, vient d'avoir lieu. Un volume in-16. Prix . . . . 12 fr.

Il a été tiré 10 exempl. numérotés sur papier pur fil des Papeteries. Lafuma. Prix. 40 fr.

Paul DOTTIN

W. SOMERSET MAUGHAM

et ses romans

La première étude complète de ce grand romancier.
Un volume in-16. Prix . . . . 12 fr.

Pierre DAYE

Le Japon et son Destin

Le nouveau livre de M. Pierre Daye, « Le Japon et son Destin», essaie d'expliquer, l'évolution et le rôle actuel de cette grande nation japonaise devenue un des arbitres des destinées du monde.
Un volume in-16. Prix . . . . 10 fr.

Il a été tiré 20 exemplaires numérotés sur papier pur fil des Papeteries Lafuma. Prix. 30 fr.

DU MÊME AUTEUR

MOSCOU DANS LE SOUFFLE D'ASIE

Un volume in-16. Prix. . . . . 12 fr.

Jeanne ANCELET-HUSTACHE

LA VIE MYSTIQUE D'UN MONASTÈRE DE DOMINICAINES AU MOYEN-AGE

D'après la chronique de TÖSS

Cet ouvrage fait revivre le monastère de Töss, près de Zurich, qui fut un des plus célèbres du moyen-âge. Il s'inspire surtout de la chronique d'Elsbet Stagel qui écrivit au XIVe siècle l'histoire de ses sœurs et qui fut la fille spirituelle du célèbre mystique Suso. Voici donc, ressuscitées pour nous, les contemporaines des auteurs de mystères et des primitifs, vivant de la même foi naïve et ardente.
Un volume in-16. Prix . . . . 12 fr.

Rose-Alsa SCHULER

ÉDOUARD SCHURÉ

A travers son Ecriture. — Etude graphologique.

Une brochure in-4 carré, orné d'un buste de Mme Marguerite Syamour et 5 fac-similés d'autographes. Prix. 20 fr.

Il a été tiré 25 exemplaires numérotés sur papier vergé Hollande. Prix. . . . 45 fr.

E, 26, Rue de Condé, PARIS (VI[e])

: Seine 80.493

E CHOISIE

(13,5), à 25 francs le volume

DE :

.... 1 vol.
duction et Notes de G.-JEAN
.... 1 vol.
s de G.-JEAN AUBRY. 1 vol.

ONNEL

et de Toscane (*Carmina*
.... 1 vol.

RLINCK

.... 1 vol.
ée................ 1 vol.

ÉAS

nes. Le **Pèlerin pas-**
visage. **Sylves. Éry-**
les.............. 1 vol.
.... 1 vol.

GNIER

nçaise

Cité des **eaux.** 1 vol.
ir des **heures..** 1 vol.
ins.............. 1 vol.
ment. **Sites. Episode.**
.... 1 vol.
anciens **et romanes-**
.... 1 vol.

BAUD

r les manuscrits originaux
rdre et annotés par Paterne
ouvés. Préface de Paul
.... 1 vol.

ENBACH

Le Règne du silen-
.... 1 vol.
oir du **Ciel natal. Plu-**
.... 1 vol.

AIN

ugmenté de plusieurs poè-
.... 1 vol.
phonie **héroïque. Aux**
.... 1 vol.
nes **inachevés..** 1 vol.

MARCEL SCHWOB

I. ***Spicilège**................ 1 vol.
II. ***La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria**................ 1 vol.

LAURENT TAILHADE

I. ***Poèmes élégiaques**................ 1 vol.
II. ***Poèmes aristophanesques**................ vol.

JEAN DE TINAN

I. ***Penses-tu réussir?** ou *les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges*................ 1 vol.
II. ***Aimienne** ou *le Détournement de mineure*. **L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse**................ 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

I. **Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie**................ 1 vol.
II. ***Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille.** 1 vol.
III. ***Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route**................ 1 vol.
IV. ***Les Blés mouvants. Quelques chansons de village. Petites légendes**................ 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. ***Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et Chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis**................ 1 vol.
II. ***La Clarté de Vie. Chansons à l'ombre. En Arcadie. Trois chansons françaises. Vision de midi. La Partenza**................ 1 vol.
III. ***L'Ours et l'Abbesse. Saint Martinien. Phocas le Jardinier. Sainte Marguerite de Cortone. La Rose au flot. L'Amour sacré**................ 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. ***L'Ève future**................ 1 vol.
II. ***Contes cruels**................ 1 vol.
III. ***Tribulat Bonhomet** suivi de **Nouveaux Contes cruels**................ 1 vol.
IV. ***Axel**................ 1 vol.
V. ***L'Amour suprême. Akëdysséril**................ 1 vol.
VI. ***Histoires insolites**................ 1 vol.
VII. ***La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde** 1 vol.
VIII ***Morgane Elën**................ 1 vol.

s exemplaires sur papier pur fil à **60** fr.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

EXCURSIONS EN AUTO-CAR au départ des Plages de l'embouchure de la Loire

PORNICHET - LA BAULE - LE POULIGUEN

du 14 Juillet au 16 Septembre 1928

CIRCUIT I — *Tous les Dimanches (après-midi)*

Pornichet — La Baule — Le Pouliguen — Pointe de Penchâteau — Les Rochers de la Grande Côte — Le Croisic — Saillé — La Turballe — Piriac — Guérande — Le Pouliguen — La Baule — Pornichet.

CIRCUIT II — *Tous les Jeudis (après-midi)*

Pornichet — La Baule — Le Pouliguen — Guérande — La Grande Brière — Château de la Bretesche (XVe s.) — Calvaire de Pont-Château — Montoir — Saint-Nazaire — Pointe de Chemoulin — St-Marc — Ste-Marguerite — Pornichet.

CIRCUIT III — *Tous les Samedis (journée entière)*

Pornichet — La Baule — Le Pouliguen — Guérande — La Roche-Bernard — Péaule — Rochefort-en-Terre — Malestroit — Ploërmel — Josselin — La Roche-Bernard — Le Pouliguen — La Baule — Pornichet.

Prix, quelle que soit la station de départ :
Circuit I : 27 fr. — Circuit II : 32 fr. — Circuit III : 62 fr.

Le nombre des places étant limité, il est recommandé de les retenir à l'avance.

Vente des billets et départ des voitures : Auto-cars Hubert, avenue de la Gare, à Pornichet et sur le quai au Pouliguen ; Syndicat d'Initiative, boulevard de la Plage, à La Baule.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

POUR LES VACANCES

Pour les vacances, la Compagnie P.-L.-M. offre aux voyageurs trois combinaisons de billets à prix réduit :

1° Les billets d'aller et retour de famille qui comportent une réduction de 25 o/o pour la 2° personne, de 50 o/o pour la 3° et de 75 o/o pour la 4° et chacune des suivantes. Des réductions supplémentaires sont consenties si la distance à effectuer est supérieure à 400 km. aller et retour. Les titulaires de ces billets de famille peuvent aussi, s'ils le désirent, expédier leur automobile à un tarif extrêmement avantageux.

2° Les cartes d'excursions dans le Dauphiné, la Savoie, le Jura, l'Auvergne, les Cévennes Ces cartes, qui sont délivrées pour 15 ou 30 jours, permettent d'atteindre la zone d'excursion, d'y circuler librement et de revenir ensuite au point de départ.

3° Les billets d'aller et retour individuels (d'avant ou d'arrière-saison) pour stations balnéaires, thermales et climatiques de la Côte d'Azur, des Alpes, du Jura, des Cévennes, de l'Auvergne, du Morvan,

Demander trois jours à l'avance les cartes d'excursions et quatre jours à l'avance les billets de famille et les billets de stations balnéaires, thermales et climatiques.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 4 juillet 1928, à 14 heures,

HOTEL PARTICULIER

A PARIS, 16° ARRONDISSEMENT

RUE DE LA FAISANDERIE, N° 49

SUPERFICIE 1864 METRES. Revenu net 200.000 francs

MISE A PRIX : 9.500.000 FRANCS

S'adresser à Me Lot, avoué, 34, rue du Mont-Thabor, Ménard, Marais, Etude Doyé, avoués et à Me Videcoq, notaire à Paris, 16, rue de Liége.

VENTE sur Saisie Immobilière, au Palais de Justice, à Paris, le 19 juillet 1928, à 2 heures. Un lot

UN IMMEUBLE A PARIS,

12, RUE BOUCHARDON,

3 CORPS DE BATIMENTS. M. à pr. 100.000 fr. S'adresser à Me Parry, avoué poursuivant, 39, rue de l'Arcade, à Paris.

Vente au Palais, à Paris, le 18 Juillet 1928, à 2 h.

IMMEUBLE A BOULOGNE-SUR-SEINE, Avenue Edouard-Vaillant, n° 41.

Contenance 349 mètres environ. Revenu brut 11.000 fr. env. **UN APP^T LIB. DE LOC.** **M. à Pr. 60.000 fr.** S'adresser à Me Plaignaud, avoué à Paris, rue des Pyramides, 14, Me de Forges, avoué à Paris, et Me Vitry, notaire à Boulogne-sur-Seine.

VILLE DE PARIS

BOIS de BOULOGNE

AD. [illegible] 1 ench. Ch. de Not. mardi 10 JUILLET, à 14 h.

2 Terrains en façade sur le Bois

(près Porte de la Muette)

(Ilot n° 20). *10° LOT*. Surface 897 m. 08. *14° LOT*. **ANGLE R. ERNEST-HÉBERT.** S^ce 862 m 50. **M. à Px : 2.000 fr. et 2.200 fr.** le mètre. S'ad. au DOMAINE de la VILLE, 2, rue Lobau. et aux Not. : Mes BONNEL et [illegible], 14, r. des Pyramides.

Vient de paraître :

G.-R. TABOUIS. — **Le Pharaon Tout Ank Amon.** Préface de M. THÉODORE REINACH, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. In-8 avec 16 illustrations hors texte et 17 figures dans le texte . . . 25 fr.

G. LACOUR-GAYET, membre de l'Institut. — **Talleyrand** (1754-1799). In-8 avec 9 illustrations hors texte. . . . . 40 fr.

RENÉ THÉVENIN et PAUL COZE. — **Mœurs et Histoire des Peaux Rouges.** In-8 avec 50 photos et 383 dessins en noir et en couleurs. 30 fr.

Colonel LAMOUCHE, consul général honoraire de Bulgarie, ancien membre de la Section française de la Mission internationale de réorganisation de la Gendarmerie ottomane. — **Quinze ans d'Histoire balkanique** (1904-1918) : La question de Macédoine. — La Révolution jeune-turque. — La première guerre balkanique. — La seconde guerre balkanique. — Le partage de la Turquie d'Europe. — La guerre européenne. — Le traité de Neuilly. In-8 avec 3 cartes hors texte. . . . . 25 fr.

Général ALEXANDRE SPIRIDOVITCH, chef de la Sûreté personnelle de S. M. l'Empereur Nicolas II. — **Les dernières Années de la Cour de Tzarskoïé-Sélo.** Traduit du russe par M. JEANSON. In-8 avec 59 photos hors texte. . . . . 40 fr.

H.-W. WILSON. — **Les Flottes de guerre au combat**, de la Guerre de Sécession à la Grande Guerre (1861-1914). Traduit de l'anglais par A. THOMAZI, capitaine de vaisseau de réserve. In-8 avec 16 plans, 13 tableaux et 12 illustrations hors texte . . . . 32 fr.

A. MACHABEY, docteur ès-lettres. — **Histoire et Évolution des formules musicales**, du Ier au XVe siècle de l'ère chrétienne. In-8. . 25 fr.

RENÉ FULÖP MILLER : Le diable sacré. **Raspoutine et les Femmes.** In-8 avec 28 illustrations hors texte . . . . 25 fr.

Colonel T. E. LAWRENCE. — **La Révolte dans le Désert.** Traduit de l'anglais par B. MAYRA et le lieutenant-colonel DE FONLONGUE. In-8 avec 8 illustrations et une carte hors texte . . . . 32 fr.

MAURICE SOULIÉ. — **La Reine scandaleuse**, Caroline de Brunswick, reine d'Angleterre (1768-1821). In-8 écu avec 8 portraits hors texte. . 16 fr.

EDMOND TRANIN. — **Les Rouliers de la Mer.** Préface de M. GEORGES LEYGUES, ancien président du Conseil, ministre de la Marine. In-8. . 15 fr.

2

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie Française

POÉSIE

Premiers Poèmes. Volume in-18........ 12 »
Poèmes, 1887-1892. Volume in-18........ 12 »
Les Jeux rustiques et divins. Volume in-18........ 12 »
Les Médailles d'Argile. Volume in-18........ 12 »
La Cité des Eaux, poèmes. Volume in-18........ 12 »
La Sandale ailée. Volume in-18........ 12 »
Le Miroir des Heures. Volume in-18........ 12 »
1914-1916, *Poésies.* Volume petit in-18........ 12 »
Vestigia Flammæ. *Poésies.* Volume in-16........ 12 »
Flamma Tenax, 1922-1928. Volume in-16........ 12 »

ROMAN

La Canne de Jaspe. Volume in-18........ 12 »
La Double Maîtresse. Volume in-18........ 12 »
Les Amants singuliers. Volume in-18........ 12 »
Le Bon Plaisir. Volume in-18........ 12 »
Le Mariage de Minuit. Volume in-18........ 12 »
Les Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18.... 12 »
Les Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18........ 12 »
Le Passé Vivant, *roman moderne.* Volume in-18........ 12 »
La Peur de l'Amour. Volume in-18........ 12 »
Couleur du Temps. Volume in-18........ 12 »
La Flambée. Volume in-18........ 12 »
L'Amphisbène, *roman moderne.* Volume in-18........ 12 »
Le Plateau de Laque. Volume in-18........ 12 »
Romaine Mirmault. Volume in-18........ 12 »
L'Illusion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18........ 12 »
Histoires incertaines. Volume in-16........ 12 »
La Pécheresse, *Histoire d'amour.* Volume in-16........ 12 »
Les Bonheurs perdus, nouvelles. Volume in-16........ 12 »
L'Escapade. Volume in-16........ 12 »

LITTERATURE

Figures et Caractères. Volume in-18........ 12 »
Sujets et Paysages. Volume in-18........ 12 »
Discours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18........ 2 50
Portraits et Souvenirs. Volume in 18........ 12 »
Esquisses Vénitiennes. Volume in-16........ 9 »
Proses datées. Volume in-16........ 12 »
L'Altana ou La Vie Vénitienne, 1919-1924. Volume in-16. 12 »

THEATRE

Le Théâtre aux Chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume in-18........ 12 »

ŒUVRES DE RACHILDE

ROMAN

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines*, roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

La Tour d'Amour roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

La Jongleuse, roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Vol. in-18 .... 12 fr. »

La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

L'Imitation de la Mort, Volume in-18 .... 12 fr. »

Le Dessous, roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18. 12 fr. »

Son Printemps, roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

L'Animale, roman. Vol. in-16 .... 12 fr. »

LITTÉRATURE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917*, avec un portrait de l'auteur par Lita Besnard, reproduit en héliogravure. Volume in-18 .... 12 fr. »

THÉATRE

Théâtre (précédé de *Contes et nouvelles*). Volume in-18. 12 fr. »

OUILLOT

numéro anniversaire le 1er août 1928

JERRE

NIRS INÉDITS de

IEL (l'auteur de « Vie des Martyrs » ; PAUL CHACK (l'auteur de « On se
P. MAC-ORLAN (l'auteur de « Les Poissons Morts ») ; ALEXANDRE
« Les Vainqueurs » ; GUS BOFA (l'auteur de « Chez les Toubibs »).
RÉ VILLEBOEUF, CLAUDE BLANCHARD.

ANCS (ÉTRANGER : **10** FRANCS).

DU « **CRAPOUILLOT** » (1927-1928)

Février 1928

LE SALON DES INDEPENDANTS

avec le grand article de polémique :
MARTIN DU GARD PAR BÉRAUD DU RHONE

Le n° : 7 fr. (Etranger : 10 fr.)

Mai 1928

LE SALON DES TUILERIES

avec l'article d'ANDRÉ ROUVEYRE

Nouvelles Françaises Revues... et corrigées

Le n° **7** fr. (Etranger : **10** fr.)

Juin 1928

VOYAGES

Le numéro-album de 80 pages : 12 fr. : (Etranger) : 15 fr.

nvoyer : **LE CRAPOUILLOT,**
S-V° — (CHÈQUE POSTAL 417-26)

: 65 fr. ; Etranger : 85 fr., et pour les pays ayant accepté le demi-tarif : 75 fr.)
me de :

ŒUVRES
de
Albert Samain

POÉSIES

Au Jardin de l'Infante. Vol. in-16.......... 12 fr. »

Le Chariot d'Or. Vol. in-16...................... 12 fr. »

Aux Flancs du Vase suivi de **Polyphème** et de **Poèmes inachevés.** Vol. in-16...... 12 fr. »

ROMAN

Contes. Vol. in-16.............................. 12 fr. »

THÉATRE

Polyphème, pièce en 2 actes, en vers. Vol. in-16...... 3 fr. »

A LA MÊME LIBRAIRIE

LÉON BOCQUET

Albert Samain, sa Vie, son Œuvre, avec un Portrait et un Autographe. Préface de FRANCIS JAMMES. Vol. in-16.................................... 12 fr. »

EDITIONS DV MERCVRE DE FR

Registre du C : S

BIBLIOTHÈQ

Collection sur beau papier (0,2

OEUV

GEORGES DUHAMEL

I. *Vie des Martyrs........................ 1 vol.
II. *Civilisation................................ 1 vol.
III. *La Possession du Monde.................. 1 vol.
IV. *Les Plaisirs et les Jeux. Les Erispaudants 1 vol.

ANDRÉ GIDE

I. *La Porte étroite............................ 1 vol.
II. *L'Immoraliste................................ 1 vol.

REMY DE GOURMONT

I. *Une Nuit au Luxembourg Couleurs.... 1 vol.
II. *Le Fantôme. Histoires magiques...... 1 vol.

CHARLES GUÉRIN

I. *Le Semeur de Cendres.................. 1 vol.

FRANCIS JAMMES

I. De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du soir Souvenirs d'enfance La Naissance du Poète. Un jour. La Mort du Poète. La Jeune Fille Nue. Le Poète et l'Oiseau etc.......... 1 vol.
II. *Quatorze Prières. Elégies. Tristesses. Églogue. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles. 1 vol.
III. *Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis.. 1 vol.
IV. *Le Roman du lièvre. Des choses. Contes. Notes sur des oasis et sur Alger Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur J.-J. Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry. Pensée des jardins. Notes diverses.. 1 vol.
V. *Méditations. L'Auberge des douleurs. L'Auberge sur la route. L'Auberge des Poètes. Quelques hommes. L'Evolution spirituelle de Mme de Noailles. La Brebis égarée.... 1 vol.

RUDYARD KIPLING

I. *Le Livre de la Jungle.................... 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle.......... 1 vol.

JULES LAFORGUE

I. *Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune.. 1 vol.
II. *Poésies : Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers vers. Appendice. (Notes et Variantes)................................ 1 vol.

III. *Moralités Légend...
IV. *Lettres I (1881-18...
AUBRY...........
V. *Lettres II (1883-18...

LOUIS ...

I. Poèmes. Chants d'... *Sacra*)........

MAURICE ...

I. *Le Trésor des H...
II. *La Sagesse et la...

JEA...

I. *Les Syrtes Les ... sionné Enone ... phile et Sylves...
II. *Les Stances. Iph...

HENRI ...

de l'A...

I. Les Médailles d'a...
II. La Sandale ailée...
III. *Les Jeux rustique...
IV. *Les Lendemains. ... Sonnets........
V. *Poésies diverses. ... ques. Tel qu'en...

ARTH...

*Vers et Proses. Textes ... et les premières éditions, ... BERRICHON. Poème... CLAUDEL ....

GEORGE...

I. *La Jeunesse bla... ce..........
II. *Les Vies encloses. ... sieurs poèmes......

ALBE...

I. *Au Jardin de l'Inf... mes..........
II. *Le Chariot d'or. La ... Flancs du Vase......
III. *Contes. Polyphème...

Il a été tiré des ouvrages marqués d'un asté...

QE CHOISIE

),20 13,5), à 25 francs le volume

UV DE :

enda .... 1 vol.
1-18 uction et Notes de G.-JEAN
.... 1 vol.
3-18 de G.-JEAN AUBRY. 1 vol.

IS L ONNEL
s d' t de Toscane (*Carmina*
.... 1 vol.

RICE LINCK
s Hu .... 1 vol.
t la .... 1 vol.

JEA IS
Les es. Le **Pèlerin pas**-
ne isage. **Sylves. Éry**-
ves s .... 1 vol.
Iph .... 1 vol.

NRI NIER
l'A aise
d'a Cité des eaux. 1 vol.
ée. des heures.. 1 vol.
que s............ 1 vol.
ins. ent. Sites. Episode.
.... 1 vol.
es. nciens et romanes-
'en .... 1 vol.

RTH UD
tes es manuscrits originaux
ons, e et annotés par Paterne
eme vés. Préface de Paul
.... 1 vol.

GE BACH
bla Règne du silen-
.... 1 vol.
es. du Ciel natal. Plu-
.... 1 vol.

BE N
Inf enté de plusieurs poè-
.... 1 vol.
La nie héroïque. Aux
me. inachevés.. 1 vol.

MARCEL SCHWOB

I. *Spicilège .... 1 vol.
II. *La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria .... 1 vol.

LAURENT TAILHADE

I. *Poèmes élégiaques .... 1 vol.
II. *Poèmes aristophanesques .... vol.

JEAN DE TINAN

I. *Penses-tu réussir? ou *les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges* .... 1 vol.
II. *Aimienne ou *le Détournement de mineure*. L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse .... 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

I. Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie .... 1 vol.
II. *Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille. 1 vol.
III. *Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route .... 1 vol.
IV. *Les Blés mouvants. Quelques chansons de village. Petites légendes .... 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. *Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et Chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis .... 1 vol.
II. *La Clarté de Vie. Chansons à l'ombre. En Arcadie. Trois chansons françaises. Vision de midi. La Partenza .... 1 vol.
III. *L'Ours et l'Abbesse. Saint Martinien. Phocas le Jardinier. Sainte Marguerite de Cortones. La Rose au flot. L'Amour sacré .... 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. *L'Ève future .... 1 vol.
II. *Contes cruels .... 1 vol.
III. *Tribulat Bonhomet suivi de Nouveaux Contes cruels .... 1 vol.
IV. *Axel .... 1 vol.
V. *L'Amour suprême. Akëdysséril .... 1 vol.
VI. *Histoires insolites .... 1 vol.
VII. *La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde 1 vol.
VIII. *Morgane. Elën .... 1 vol.

exemplaires sur papier pur fil à 60 fr.

LA ROUTE AUTOMOBILE DES CÉVENNES DES PYRÉNÉES AUX ALPES ET INVERSEMENT.

On peut visiter pratiquement et sans fatigue la région des Cévennes en empruntant les autocars P. L. M. qui du Puy mènent à Avignon ou vice versa en 3 jours.

Les départs du Puy pour la 1re étape ont lieu les dimanches, mardis et jeudis. Par Langogne, la Bastide, où a lieu le déjeuner, Villefort, Pont-de-Montvert, les cars traversent le Velay et atteignent Florac.

Le lendemain, de Florac au Mont Aigoual, les touristes visitent la partie la plus sauvage et la plus tourmentée des Cévennes, entre autre, la grotte de l'Aven Armand aux stalactiques et stalagmites géantes ainsi que les Gorges du Tarn qu'ils descendent en bateau. Ils arrivent le soir à l'Observatoire du Mont Aigoual d'où l'on aperçoit à la fois la chaîne des Puys, le Mont Blanc, les Alpes et les Pyrénées.

Dans la dernière étape, par Le Vigan, Nîmes où ils déjeunent, et le Pont du Gard, les voyageurs rejoignent Avignon.

Les départs d'Avignon pour l'excursion en sens inverse ont lieu les dimanches, mardis et jeudis.

Signalons que les Services de la route des Cévennes permettent aux voyageurs de la Route des Pyrénées d'atteindre Le Puy, par Carcassonne et Millau et de continuer du Puy sur Grenoble, plaque tournante du tourisme dans les Alpes Françaises.

Les touristes de la Route des Pyrénées peuvent aussi passer par Avignon et de là se diriger par Marseille vers Nice, d'où partent et aboutissent les Services de la Route des Alpes.

De même, les touristes de la Route des Alpes peuvent se rendre vers la Route des Pyrénées, en suivant l'une des deux voies précitées.

RAPIDES de NUIT entre PARIS & St-GERVAIS (Chamonix) PARIS & EVIAN-LES-BAINS

Le rapide de nuit, qui part de Paris à 20 h. 05, comporte des places de wagons-lits, de lits-salon, de couchettes et de 1re et 2e classes pour Evian (arrivée à 8 h. 13) ; des places de lits-salon, de couchettes et de 1re et 2e classes pour Saint-Gervais (Chamonix, arrivée à 11 h. 04).

Du 3 juillet au 15 septembre, un deuxième rapide circule de nuit entre Paris et Evian-les-Bains, Paris et Saint-Gervais (Chamonix). Ce train offre entre Paris et Evian des places de couchettes et de 1re et 2e classes ; entre Paris et Saint-Gervais (Chamonix) des places de lits-salon, de couchettes, et de 1re et 2e classes. Du 10 Juillet au 31 Août, il comporte en outre des places de wagons-lits sur ce dernier parcours.

Départ de Paris à 19 h. 25. Arrivée à Thonon 7 h. 06, Evian 7 h. 20, Sallanches-Combloux 7 h. 50, Saint-Gervais 8 h. 05, Chamonix 9 h. 28.

Départ de Chamonix 16 h. 39, de Saint Gervais 18 h. 19, de Sallanches-Combloux 18 h. 31, d'Evian 19 h. 10; de Thonon 17 h. 27. Arrivée à Paris 6 h. 53.

De Sallanches, un service automobile conduit au Grand Hôtel P. L. M. de Combloux (1.000 mètres d'altitude) ou vice versa.

DE PARIS A NEUCHATEL, A BERNE & AUX STATIONS ESTIVALES DE L'OBERLAND

Pour se rendre de Paris à Neuchâtel, Berne, Thoune, Spiez, Interkalen, la voie la plus courte et la plus économique est celle de Pontarlier-les-Verrières.

Un train de jour toutes classes, un train de nuit avec lits-salon, couchettes et 1re, 2e, 3e classes circulent sur cette ligne, dans chaque sens. La visite de la douane à Pontarlier se fait dans les voitures.

Train de jour : départ de Paris P. L. M. 8 h. 20, arrivée à Neuchâtel 17 h. 26, Berne 18 h. 32, Interkalen, 21 h. 20.

En sens inverse, départ d'Interkalen 10 h. 55, Berne 13 h. 01, Neuchâtel 14 h. 05, arrivée à Paris P. L. M. 22 h. 18

Train de nuit : départ de Paris P. L. M. 22 h. 08, arrivée à Neuchâtel 7 h. 20, Berne 8 h. 21, Interlaken 9 h. 55.

En sens inverse, départ d'Interlaken 17 h. 34, Berne 19 h. 27, Neuchâtel 20 h. 23, arrivée à Paris P. L. M. 5 h. 35.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Excursion en Auto-Car

au départ de

LORIENT

u. 17 Juillet au 14 Septembre 1928

Tous les Mardis et Vendredis. Départ (place de la Gare) 9 h.; retour vers 18 h.

Lorient — Quimperlé — Locunolé — Les Rochers du Diable — Chapelle Saint-Fiacre — Le Faouët — Chapelle Sainte-Barbe (déjeuner) — Kernascleden — Forêt de Pont-Calleck — Plouay — Pont-Scorff — Lorient.

Prix du Transport par Place : **30 Fr.**

Nombre de places limité

Location des places à l'avance moyennant **UN Fr.** par place.

Pour les billets et la location s'adresser à MM. Duparc et Guarriguet, Entrepreneurs de transports, 11, Rue Victor-Massé, à Lorient, ou aux guichets de la gare de Lorient.

Voyage de quatre jours en auto-car

de Rocamadour au Monts du Cantal

par le Bas-Limousin

Départ de Rocamadour tous les Mercredi du 4 juillet au 19 Septembre 1928.

1re *journée* : Rocamadour, Brive, Aubazine, Lanteuil, Collonge, Brive.

2e *journée* : Brive, Gorges de la Corrèze, Tulle, Cascade de Gimel, Argentat, Aurillac.

3e *journée* : Aurillac, Vic-sur-Cère, Le Lioran, Murat, Puy-Mary, Salers, Saint-Privat.

4e *journée* : Saint-Privat, Ruines de Merle, Beaulieu, Carennac, Alvignac, Rocamadour.

Prix du transport pour le voyage complet : **300 Fr.**

Pour renseignements et billets, s'adresser notamment à l'Agence de la Cie d'Orléans, 16, Boulevard des Capucines, Paris (IXe), ou à la Société des Autocars Rocamadour Padirac, à Rocamadour (Lot).

Circuit en autocar

dans le PÉRIGORD

Au départ des EYZIES, la Capitale Préhistorique de France

du 14 Juillet au 30 Septembre

Départ 13 h. (place de la Mairie) — Retour vers 18 h.

Vallée de la Vézère

Les *Mardis* et *Jeudis*. — Prix du transport **20 frs.**

Vallée de la Grande Benne, Abri du Cap Blanc, Laussel, Sergeac, Montignac, Saint-Léon, Le Moustier, Laugerie-Basse, Laugerie-Haute.

Vallée de la Dordogne

Les *Mercredis*, *Samedis* et *Dimanches*. — Prix du transport : **25 frs.**

Vallée de la Vézère, Saint-Cyprien, Beynac, site admirable, La Roque Gageac, Domme, Vitrac, Château de Monfort, Sarlat, Vallée de la-Petite-Benne.

Nombre de places limité

Location, moyennant 1 franc par place, au bureau de l'Entreprise des Autobus départementaux de la Dordogne, 53, rue du Président-Wilson, Périgueux, et au bureau du Syndicat d'Initiative, place de la Mairie, Les Eyzies (Dordogne).